Digitized by Google

FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
XI
202
BIBLIOTECA
VITTORIO EM III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XVII
Palchetto
Num.° d'ordine 112-26

123
9
4

Digitized by Google

643695

COMMENTAIRES
SUR LES
MÉMOIRES
DE
MONTECUCULI,

Généraliſſime des Armées, & Grand-Maître de l'Artillerie de l'Empereur;

PAR Monſieur le Comte TURPIN DE CRISSÉ, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Inſpecteur Général de Cavalerie & de Dragons, des Académies Royales des Sciences & Belles-Lettres de Berlin & de Nancy.

..... Belli *ex me diſce labores*
Fortunam ex aliis. Eneid. Lib. XII.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { LACOMBE, Libraire, Quai de Conti
LEJAY, Libraire, Quai de Gêvres, le ſecond à droite, en entrant par le Pont au Change, au grand Corneille.

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

CHAPITRE PREMIER.

Des Opérations.

ARTICLE PREMIER.

De la Réſolution.

I°. CONSULTER lentement (*a*), exécuter promptement & avec vigueur ; c'eſt l'avis des ſages.

II°. Après la réſolution une fois priſe, ne plus écouter ni doutes, ni ſcrupules, & ſuppoſer que tout le mal qui peut arriver n'arrive pas toujours, ſoit que la miſéricorde Divine le détourne, ou que notre adreſſe l'évite, ou que l'im-

prudence de nos ennemis ne profite pas de l'occaſion.

III°. Confier les exécutions en chef à un ſeul(*b*), parce que, lorſque l'autorité eſt égale, les ſentimens ſont ſouvent différens ; d'ailleurs, l'entrepriſe étant regardée comme commune, & non comme choſe qui nous eſt propre, nous ne la pouſſons pas avec tant de vigueur.

IV°. Après avoir employé tout ſon courage, ſuivi en tout les régles de l'art, & s'être convaincu ſoi-même qu'on n'a rien oublié de ce qui pouvoit contribuer à l'heureux ſuccès d'une entrepriſe, il en faut recommander l'iſſue à la Providence ; car ce ſeroit la tenter, que de s'y fier de telle ſorte, qu'on négligeât les régles de la prudence humaine, qui n'eſt autre choſe qu'un rayon de cette Providence ſuprême, qui ſe communique à notre entendement. David mettoit ſa confiance en Dieu ; mais il ne laiſſoit pas de faire avec beaucoup de valeur tout ce qui pouvoit ſervir à l'affermiſſement de ſon régne.

V°. Il faut donc avoir l'eſprit en repos ſur ce qui plaira à Dieu d'ordonner ; & quoi qu'il arrive, il faut être ferme & conſtant, garder toujours une grande égalité d'ame, éviter également de s'enfler dans la proſpérité, & de s'abattre dans l'adverſité, parce que dans le monde les bons &

Digitized by Google

les mauvais ſuccès ſe ſuivent de fort près, & font un flux & reflux continuel ; c'eſt pourquoi l'on ne doit pas ſe repentir ni s'affliger d'une entrepriſe qui a mal réuſſi, lorſqu'après avoir bien examiné & peſé toutes choſes, il étoit vraiſemblable qu'elle devoit avoir un ſuccès heureux ; quand il eſt vrai, ſur-tout, que ſi elle étoit encore à faire, & que toutes les circonſtances ſe trouvâſſent de même, on agiroit comme on a agi.

OBSERVATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Opérations.

ARTICLE PREMIER.

De la Réſolution.

(*a*) UN Général ne doit point ſe mettre en campagne ſans avoir un plan formé pour l'exécution de ſes projets ; mais il ne doit pas y être ſi ſervilement attaché, qu'il ne puiſſe en changer ſuivant les circonſtances. Pour mieux s'aſſurer de l'exécution de ſes projets, il faut, avant que de rien entreprendre, qu'il conſulte long-tems avec lui-même, & après qu'il aura déterminé une marche, un camp, enfin une opération, qu'il la communique à ſon conſeil, & que dès qu'elle ſera réſolue, l'exécuter ſur le champ. La lenteur à la guerre pour l'exé-

Digitized by Google

cution des opérations décidées, eſt un vice capital ; la lenteur pour les combiner, eſt la vertu des grands Capitaines.

(*b*) Tout commandement diviſé eſt toujours ſujet à de grands inconvéniens, ſur-tout à beaucoup de lenteur dans les opérations, quelques bien conçues qu'elles ſoient, & il conduit très-ſouvent à une méſintelligence entre les chefs, qui devient funeſte au Prince & à la Nation.

Quelques bons citoyens, quelques bien intentionnés que ſoient les chefs, quelques ſoient leurs lumieres ſur les opérations néceſſaires à faire, comme l'amour-propre eſt inſéparable de l'homme, que rarement il ſait y mettre un frein, il ſe perſuade aiſément que ſon opinion eſt toujours la meilleure ; cette opinion juſte ou fauſſe prolonge les conſeils, & retarde l'exécution des projets qui ont été diſcutés, examinés, & réſolus.

L'autorité s'affoiblit dès qu'elle eſt partagée ; d'ailleurs, tout chef qui partage le commandement avec un autre n'a pas le même intérêt, parce qu'il ne lui eſt pas entierement perſonnel. Lorſque la gloire ou la honte retombent directement ſur ſoi, on eſt bien plus jaloux de ne faire aucune démarche qui ne ſoit meſurée & réfléchie ; au lieu que lorſqu'il y a deux chefs, on eſpere toujours que les mauvais ſuccès retomberont ſur ſon collegue, & l'on ſe flatte d'avoir tout l'honneur des bons.

Il eſt rare que deux chefs, dont l'autorité eſt égale, n'ayent pas leurs partiſans dans l'armée ; de-là ſe forment des partis entierement diviſés, des cabales indécentes, & toujours nuiſibles au bien de la choſe, on n'agit plus de concert, la jalouſie s'en mêle, la haine ſuit entre les chefs, & le déſordre dans toute l'armée. M. le Maréchal de Boufflers, quoique l'ancien de M. le Maréchal de Villars, envoyé par Louis XIV à l'armée que commandoit M. de Villars, ſe mit ſous ſes ordres ; il ne vit que

le bien de l'État, ſans enviſager ſon intérêt perſonnel : il n'imagina pas, avec raiſon, que ſa gloire pût être flétrie en ſe mettant aux ordres d'un Général moins ancien que lui ; il obéiſſoit à ſon maître, il ſervoit ſa patrie ; il fit ſon devoir, & rejetta les éloges qui lui furent donnés, ſatisfait de les avoir mérités. Ce ſont de ces phénomenes qui, malheureuſement, ſont très-rares, que l'on devroit voir répéter plus ſouvent, & qui ne pourroient que faire honneur à ceux qui s'y ſoumettroient. Il n'y a qu'un citoyen qui puiſſe ſacrifier le préjugé & la vaine gloire au bien général, mais malheureuſement il y a peu de citoyens.

ARTICLE SECOND.

Du Secret.

I°. DÉLIBÉRER avec pluſieurs (*a*), réſoudre avec peu, ou ſeul.

II°. Cacher ſon deſſein à l'ennemi (*b*) ; s'il le découvre, le changer.

III°. Se donner de garde des eſpions de l'ennemi (*c*), garder bien les priſonniers, ne ſouffrir ni les vagabonds, ni les inconnus dans l'armée, ne ſe pas fier aux déſerteurs, punir rigoureuſement ceux qui ont des correſpondances avec l'ennemi, ou qui révelent le ſecret.

IV°. Feindre, endormir l'ennemi ; quand on a un deſſein, tâcher de faire croire par des mar-

ques apparentes qu'on en a un autre ; ſi l'on eſt fort, feindre d'être foible, & au contraire; faire mine d'attaquer un lieu, & fondre ſur un autre.

OBSERVATIONS.

ARTICLE SECOND.

Du Secret.

(*a*) J'Ai déjà dit qu'il étoit prudent de ſe choiſir un conſeil. Quelqu'éclairé que ſoit un Général, quelqu'expérience qu'il ait dans la guerre, comme il n'eſt pas dans l'eſſence de l'homme de ne ſe jamais tromper, quelqu'eſprit qu'il puiſſe avoir, il agit ſagement en choiſiſſant dans l'armée ceux qu'il croit les plus capables de le bien conſeiller. Pour être certain de la juſteſſe de ſes idées, il faut qu'elles ſoient diſcutées, parce que lorſque l'on eſt rempli de ſon objet, on n'examine ſouvent que les moyens qui peuvent le faire réuſſir, & preſque jamais les cauſes qui peuvent le faire manquer ; au lieu que lorſque les projets ſont expoſés dans un conſeil, compoſé de Généraux éclairés, ils ſont examinés avec ſoin, on en peſe les avantages & les inconvéniens ; s'ils ſont bons, on cherche les moyens de les exécuter, & on prévoit les circonſtances qui pourroient leur être contraires ; & ſans prétendre éclairer le Général, on lui en facilite l'exécution, ou on le diſſuade de les entreprendre. Je n'excepte point de ce conſeil quelques officiers particuliers, il y en a parmi eux qui ſont très-capables de donner de bons avis, & qui ſont auſſi inſtruits que beaucoup d'Officiers généraux.

On

On dira peut-être : mais des Officiers généraux doivent avoir plus d'expérience que des officiers particuliers, qui, quand même ils ſeroient dans les grades ſupérieurs, ne peuvent pas avoir aſſez d'acquit pour être ſuſceptibles de donner un bon conſeil. Si on ne devenoit Officier général que par ſon mérite, ſes faits & ſon expérience dans la guerre, ce ſeroit alors des Officiers généraux qu'il faudroit choiſir pour le conſeil; mais comme c'eſt preſque toujours la naiſſance, & ſouvent l'argent, qui font parvenir aux grades ſupérieurs, que de ces grades on devient par l'ordre du Tableau Officier général, il s'enſuit qu'il peut arriver, & qu'il arrive, qu'un ancien Lieutenant-colonel eſt ſouvent plus capable de donner de bons avis que ces Officiers généraux, qui, quelquefois, n'ont d'autre mérite que leur courage, leur bonne volonté, leur naiſſance, & l'argent que leur fortune leur a permis de donner pour acheter de très-bonne heure un Régiment, ce qui fait que ces Officiers généraux n'ont pas toujours l'expérience que leur grade ſuppoſe. Cependant aucun Officier général, quand même il ſeroit la ſeconde perſonne après le Général, à plus forte raiſon un officier particulier, ne doit point ſe ſcandaliſer lorſqu'il n'eſt pas appellé au conſeil. Comme le Général eſt le maître d'aſſembler ou non un conſeil, il doit par conſéquent l'être du choix.

(*b*) Le ſecret eſt un des points les plus eſſentiels à la guerre; c'eſt de lui que dépend en grande partie la réuſſite des entrepriſes, lorſqu'elles ſont bien conçues & bien conduites; mais il ne ſuffit point de les cacher avec ſoin à l'ennemi, il faut encore être bien certain des perſonnes avec qui on délibere, & c'eſt avec raiſon que Montécuculi dit *qu'il faut enſuite réſoudre ſeul.*

Il faut que l'exécution ſuive de près le conſeil & la délibéra-

tion que l'on a priſe, pour ne pas donner le tems à ſes deſſeins d'éclater, ni même de tranſpirer. Il ne faut qu'un mot, un ſigne, pour faire entrevoir les projets que l'on peut avoir.

Dans les mouvemens généraux des armées pour prendre un camp, pour une marche ſecrette & hardie, pour ſurprendre l'ennemi, l'ordre doit être écrit de la main du Général, & non par un Secretaire; ces opérations ſont trop importantes pour les confier à tout autre qu'à ceux qui y ſont intéreſſés par devoir & par honneur. Cet ordre ne doit être confié qu'aux principaux Officiers généraux chargés de conduire les diviſions; c'eſt à ces Officiers généraux, dépoſitaires du ſecret du Général, à faire part de leur ordre à un ou deux, au plus, des principaux officiers qui ſont ſous leurs ordres; mais ce ne doit être que ſur le terrein, s'il faut combattre, & en ſe mettant en marche, ſi c'eſt pour prendre une autre poſition. Cette précaution eſt néceſſaire, ſur-tout quand il s'agit d'attaquer, parce que comme dans l'action l'Officier général qui commande dans cette partie peut être tué, ſi ceux qui lui ſuccedent dans le commandement ne ſont pas inſtruits des intentions du Général pour l'ordre qu'il faut ſuivre dans l'attaque, la diſpoſition pour la pourſuite de l'ennemi au cas qu'il ſoit battu, ou celle pour la retraite ſi les circonſtances l'exigent, ils ne pourront les exécuter, & l'entrepriſe la mieux concertée, & qui promettoit la réuſſite la plus complette, peut manquer par une diſcrétion outrée & mal placée (*a*).

(*a*) J'ai été témoin d'une diſcrétion pareille dans un Officier général; il s'agiſſoit d'attaquer l'ennemi, perſonne ne ſut où il marchoit, & pourquoi il marchoit, les ennemis furent attaqués & chaſſés de leur camp, heureuſement l'Officier général ne fut point tué; mais s'il l'eût été, perſonne ne ſavoit quelles étoient ſes intentions ni celles du Général. A l'affaire de l'Aſſiette, où M. le Chevalier de Belliſle fut tué, les ennemis prirent ſes inſtructions dans ſes poches, & l'armée ne ſut que devenir.

Digitized by Google

Si ce n'eſt que pour changer de poſition, ou pour une marche ſecrette & hardie, il faut leur communiquer l'ordre en ſe mettant en marche, & leur recommander le ſecret le plus profond.

Il y a une eſpece de gens dans les armées qui paſſent leur tems à queſtionner & à écouter tout ce qu'on dit, qui tirent delà des conjectures dont ils font des certitudes, parce qu'ils les adoptent à leur façon de penſer, de voir & de juger : il faut ſe méfier de ces gens-là, ils interprêtent tout ce qu'ils entendent, ils raiſonnent, tirent des conſéquences ; & quoiqu'ils finiſſent preſque toujours par ſe tromper, cependant comme ils peuvent par hazard rencontrer juſte, fiers d'avoir pû imaginer quelque marche ou quelqu'opération à faire qui leur donne la plus haute opinion de leurs lumieres, ils n'ont rien de plus preſſé que d'en faire part à d'autres officiers, pour ſe donner vis-à-vis d'eux un air de ſcience & de capacité. Ceux-là qui ne ſont point obligés au ſecret, parce qu'il ne leur a pas été confié, parlent tout haut, & bientôt le ſecret eſt divulgué ; alors l'entrepriſe ne dépend plus que d'un eſpion ou d'un déſerteur. Si ces perſonnes qui ſont ſans ceſſe aux écoutes, & qui raiſonnent inconſidérément, vouloient promettre de ſe toujours tromper dans leurs conjectures, ils ſeroient quelquefois très-utiles, parce que l'ennemi ſeroit trompé par les rapports que ſes eſpions ou les déſerteurs pourroient lui faire ; mais comme il n'y a pas d'ignorans qui ne puiſſent quelquefois rencontrer juſte, il faut tenir ſes deſſeins cachés, & faire enſorte que l'armée n'en ſoit inſtruite que lorſqu'on les exécute.

(c) Il y a pluſieurs eſpeces d'eſpions, il s'en trouve dans le conſeil des Princes, dans les Bureaux des Miniſtres, parmi même les officiers de l'armée, dans le cabinet des Généraux, parmi

les Employés; il y en a d'autres en ſous-ordre, les uns ſont vivandiers, d'autres vont d'un camp à l'autre, & rapportent tout ce qu'ils ont vu & entendu. De quelque nature qu'ils ſoient, il faut leur garder une fidélité exacte, les bien payer, punir de mort tous ceux que l'on peut reconnoître de l'ennemi, à moins que l'on n'eſpere d'en tirer quelque profit ou quelque ſecret important. Ceux qui ſe trouvent dans le cabinet des Généraux, parmi les officiers de l'armée, ſont ceux qu'il faut les plus ménager & les mieux payer. Peut-on trop payer un homme qui donne un avis important, qui peut faire gagner une bataille, ſurprendre une Place, & faire, peut-être, en peu de jours conquérir une Province? Le Secretaire de M. le Prince d'Orange, à qui M. de Luxembourg donnoit de la part de Louis XIV 50000 liv. par an, étoit-il payé trop cher? C'eſt une bien mauvaiſe politique que d'épargner ſur cet objet; cette épargne mal entendue eſt une prodigalité par la continuation de la guerre, ou par la perte d'une bataille que l'on auroit évitée ou donnée avec plus d'avantage, ſi on eut été mieux ſervi par ſes eſpions.

Il y a encore dans les armées des eſpions doubles, qui ſont payés par les deux Puiſſances en guerre l'une contre l'autre; cette eſpece eſt très-dangereuſe: cependant ſi l'on peut s'aſſurer de leur fidélité à force d'argent, ils peuvent être de la plus grande utilité, parce qu'ils ne riſquent rien en allant d'un camp à un autre; mais il faut s'en méfier, & les avoir bien éprouvés, avant que de faire quelque mouvement, & d'entreprendre quelque choſe d'important ſur leur ſimple rapport. Comme j'ai dédétaillé dans mon Eſſai ſur l'Art de la guerre ce qui concerne les eſpions, j'y renvoye le Lecteur *.

* *Tom. 1. liv. 2. ch. 1.*

ARTICLE TROISIEME.

De la Vîteſſe.

I°. LA vîteſſe eſt bonne pour le ſecret (*a*), parce qu'elle ne laiſſe pas le tems de divulguer les choſes.

II°. Courir à l'improviſte ſur l'ennemi qui n'eſt pas ſur ſes gardes, le ſurprendre, & lui faire ſentir la foudre avant qu'il ait vu l'éclair.

1°. L'interpoſition de la mer, d'un fleuve, d'une montagne, d'un paſſage difficile (*b*), en un mot l'éloignement ſert à cela, toutes ces choſes rendent l'attaqué négligent, ſur la fauſſe confiance qu'il n'a rien à craindre.

2°. Il faut laiſſer derriere en un lieu ſûr, tout ce qui peut apporter du retardement, comme les bagages, la groſſe artillerie, & quelquefois même l'infanterie, ou bien on la met ſur des charrettes, ſur des chevaux, ou en croupe de cavalerie.

3°. Marcher en diligence (*c*), la nuit, par des chemins ſecrets & peu battus.

III°. La vîteſſe fut la vertu particuliere d'Alexandre & de Céſar, & dans la vérité elle produit des effets merveilleux : l'ennemi ne ſe croit

en ſûreté nulle part, & l'on ſaiſit le moment favorable de chaque conjoncture.

IV°. Si le retardement vous enleve l'occaſion (*d*), & que trop de diligence vous affoibliſſe, il faut peſer le bien & le mal de chaque côté, & opter.

OBSERVATIONS.

ARTICLE TROISIEME.

De la Viteſſe.

(*a*) PLus on exécute avec promptitude les opérations projettées & arrêtées, & plus on s'aſſure du ſecret: on ne doit jamais mettre au lendemain ce qu'il eſt important d'exécuter ſur le champ. La guerre eſt un état d'activité & de vigilance; il eſt cependant quelquefois néceſſaire d'endormir l'ennemi par une tranquillité apparente, mais c'eſt pour frapper des coups plus certains, lorſque par ce repos ſimulé on l'a engagé à être moins ſur ſes gardes, & qu'il eſt dans une ſécurité & une confiance entiere ſur l'inaction du Général ennemi.

(*b*) Dans quelque poſition que l'on ſoit, que l'ennemi ſoit près ou qu'il ſoit éloigné, il faut toujours ſe méfier de lui; mais il eſt bien plus à appréhender lorſqu'il eſt éloigné, parce que ſes marches, ſes mouvemens ſe font de loin, & qu'ils ne peuvent pas être ſûs auſſi-tôt que faits, parce que cet éloignement engage quelquefois l'officier & le ſoldat à être moins ſur ſes gardes, & qu'il eſt dangereux d'en être ſurpris. C'eſt ce qui fai-

ſoit dire à Céſar *qu'il craignoit l'ennemi de loin, mais qu'il ne l'appréhendoit point de près.* Si cependant la diſcipline & l'ordre étoient établis dans les armées au point où ils doivent être, l'éloignement de l'ennemi, ou ſa proximité, n'apporteroient aucun changement à la vigilance avec laquelle une armée doit ſe garder. Cette vigilance dépend du Général, qui ſait la communiquer aux Officiers généraux, ceux-ci aux officiers ſupérieurs & particuliers, & ceux-là aux ſoldats.

(*c*) Autant qu'il eſt poſſible, il faut éviter les marches de nuit, elles ſont ſujettes à de grands inconvéniens, à moins que les chemins que chaque colonne doit tenir ne ſoient bien ouverts, & qu'ils n'ayent été bien reconnus par les officiers de l'État Major de l'armée, qui doivent marcher à la tête des colonnes, pour qu'elles ne s'égarent point. Pour une plus grande ſûreté, il faut mettre de cent pas en cent pas des cavaliers en guiſe de jalons; on place ces cavaliers à meſure que les têtes des colonnes avancent, & ils ſe replient les uns ſur les autres lorſque les colonnes ont paſſé: ces cavaliers doivent reſter à l'arriere-garde, pour éviter l'embarras qu'ils cauſeroient, s'il falloit qu'ils joigniſſent chacun leur corps.

Ou cette marche de nuit ſe fait pour prendre une meilleure poſition, dans la crainte d'être attaqué ſur celle que l'on quitte, ou pour ſe joindre à des troupes de renfort, ou pour ſurprendre l'ennemi, ou elle ſe fait dans ces trois ſuppoſitions, ou dans un pays de bois, de montagnes, ou coupé de ravins, ou dans un pays de plaine. Si cette marche ſe fait dans un pays de bois ou de montagnes, ou coupé, dans l'intention de prendre une autre poſition, ces cavaliers placés de diſtance en diſtance pour que l'armée ne s'égare point, ſont inutiles, parce que l'on doit avoir eu l'attention de barrer avec des arbres les chemins qui donnent

dans ceux que tiennent les colonnes, ainſi elles ne peuvent point s'écarter de leur direction ; d'ailleurs ces cavaliers en ſe repliant à l'arriere-garde nuiroient en cas d'attaque, parce que dans ces pays c'eſt de l'infanterie qu'il faut mettre à l'arriere-garde, & non de la cavalerie : cette arriere-garde doit même être précédée par l'infanterie de l'armée, & la cavalerie tenir la tête des colonnes, pourvu cependant que les têtes ne puiſſent pas être attaquées. Si c'eſt pour ſurprendre l'ennemi, on peut ſe ſervir de cavaliers pour plus grande ſûreté, parce qu'on ne peut pas craindre que l'arriere-garde ſoit attaquée. Si cette marche, dans ces deux ſuppoſitions, ſe fait dans un pays de plaine, il faut indiſpenſablement ſe ſervir de cavaliers, pour aſſurer & diriger la marche des colonnes, & ces cavaliers, en ſe repliant ſur l'arriere-garde, ne peuvent qu'y être très-utiles en cas d'attaque, parce qu'ils ſont ſur le terrein ſur lequel ils peuvent manœuvrer & agir.

Les Officiers généraux qui commandent chaque colonne doivent connoître parfaitement le chemin qu'ils doivent ſuivre ; on ne peut pas prendre trop de précautions dans de pareilles circonſtances, une colonne s'égare, s'éloigne de ſon chemin, va tomber dans une autre colonne, & y met le déſordre, ou bien s'approche trop près de quelque poſte de l'ennemi, y donne l'allarme qui ſe communique bientôt à toute l'armée, & l'entrepriſe eſt manquée.

Lorſque la marche eſt bien ouverte, & que ceux qui conduiſent les colonnes ſont certains de ne pas s'égarer, on peut tirer de très-grands avantages d'une marche de nuit, ſoit pour prévenir l'ennemi dans un poſte qu'il lui ſeroit avantageux d'occuper, ſoit pour l'obliger à changer une poſition forte qu'il occupe, poſition qui ceſſe d'être bonne en allant ſe camper ſur un

de

de ſes flancs, parce que s'il reſte dans cette poſition, il doit craindre pour ſes derrieres & ſes communications ; ainſi il ne pourra pas la garder, mais il ne pourra la quitter qu'au jour, où il découvrira l'armée campée ou ſous les armes dans ſon nouveau camp. Ce changement de la part de l'ennemi ne peut ſe faire ſur le champ, & même ſans quelque déſordre, parce que l'ordre pour marcher n'aura pas été prévu, & l'on peut tirer de ſon embarras de très-grands avantages.

(*d*) Par retardement, Montécuculi entend, ſans doute, trop de lenteur dans la marche, & par trop de diligence, que les têtes des colonnes marchent trop vîte, & que les queues ne peuvent pas ſuivre : il faut éviter l'un & l'autre. Si le retardement, relativement à la marche des troupes, peut apporter un grand préjudice à l'exécution des projets, il vaut mieux ſe retirer de bonne heure ſans être apperçu, & remettre l'entrepriſe au lendemain, plutôt que de tenter une affaire douteuſe. Pour éviter de tomber dans cet inconvénient, il faut partir de meilleure heure, avoir bien reconnu les chemins, marcher lentement pour que toutes les troupes ſuivent, & ſi bien combiner la marche, que toutes les colonnes arrivent à l'heure nommée à leur deſtination, pour enſuite agir ſelon les ordres qui leur ſeront donnés. Quant à l'affoibliſſement que peuvent apporter les têtes des colonnes qui marchent trop vîte, il y a moins d'inconvénient, pourvu que ce qui ſuit ne ſe ſoit pas égaré. Des troupes ſurpriſes ſont à moitié battues, quoiqu'attaquées par des forces très-inférieures ; mais il faut que l'attaque ſe faſſe avant le jour, & que l'ennemi ne puiſſe voir le nombre de troupes qui attaquent, le feu fera doubler le pas aux troupes qui n'ont pas encore joint, & leur indiquera même le chemin qu'elles doivent ſuivre, ſuppoſé qu'elles ſoient égarées. Pour éviter de laiſſer un

intervalle entre la tête des colonnes & la queue, la tête doit marcher lentement, & toujours d'un pas égal, calculer le tems qu'il faut pour arriver ſur la longueur & la difficulté des chemins, & ſe mettre plutôt en marche, parce que les troupes arrivent avec plus d'aiſance ſans ſe fatiguer & ſans ſe déſunir. Si les deſſeins que l'on a ſont de prendre une poſition ou plus près de l'ennemi, ou ſur ſon flanc, ou même de le tourner entierement, pourvu que l'ennemi voye des troupes, n'importe le nombre, il ne peut pas reconnoître ſur le champ la force, ni ſi l'armée y eſt en totalité, ou ſi ce ne ſont que les avant-gardes; il eſt irréſolu ſur le parti qu'il doit prendre, pendant ce tems, le reſte des troupes arrive, & l'ennemi eſt forcé de décamper & de prendre une autre poſition, mouvement qu'il ne fera certainement pas tranquillement, & ſans être vivement attaqué, en ſuppoſant qu'il n'y ait point d'obſtacles qui empêchent l'armée qui a tourné le camp ennemi, de marcher à lui; mais qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas, il ne reſtera certainement pas dans ſa premiere poſition; dans ce cas on peut ſuivre ſon premier projet, mais il vaut toujours mieux arriver enſemble & en force ſur le terrein.

Si par retardement Montécuculi a voulu entendre que l'on ait trop tardé à exécuter un projet, & que pendant ce tems d'irréſolution, l'ennemi ait changé de poſition, il n'y faut plus penſer, c'eſt une faute irréparable; mais une autre fois, il faut projetter, réſoudre & exécuter ſur le champ. L'indéciſion & la lenteur ſont des vices capitaux à la guerre, & il n'y a plus de remédes lorſque l'on a laiſſé échapper l'occaſion. Quant à ce qu'il dit, que trop de diligence peut affoiblir, il a peut-être voulu entendre que pour exécuter un projet, il ait fallu faire venir des troupes de différens endroits, que preſſé de l'exécuter, on n'a point attendu qu'elles fuſſent toutes arrivées, & que l'on marche

avec celles qui ſe ſont rendues les premieres au lieu du rendez-vous ſans attendre les autres. Selon la nature du projet, on doit avoir calculé la quantité de troupes néceſſaires pour l'exécuter; & ſi on marche avec un moindre nombre de troupes, il eſt probable qu'on ne réuſſira pas. Dans ce cas il falloit apporter plus de diligence à la réunion des troupes, & attendre qu'elles fuſſent toutes arrivées pour ſe mettre en marche.

ARTICLE QUATRIEME.

De la Marche.

I°. LA fin de l'ordonnance de la marche eſt de pouvoir ſe changer tout d'un coup, & par des mouvemens ſimples, en un ordre de bataille.

II°. L'ordre de bataille qu'on a dans l'idée (*a*), ou deſſiné ſur le papier, ſert de régle à l'ordre de la marche; on fait du flanc de la bataille la tête de la marche: les Eſcadrons & les Bataillons doivent marcher l'un derriere l'autre, dans le même ordre qu'ils avoient étant à côté l'un de l'autre, & l'on en fait autant de corps & de colonnes que l'on veut.

III°. Il faut conſidérer dans la marche, le lieu, le tems, le ſoupçon, le deſſein.

Les lieux ſont ſerrés ou découverts, eſcarpés, ou propres aux embuſcades, unis & pleins de mon-

tagnes, avec un ou pluſieurs chemins, de terrein mol ou ferme pour l'artillerie, traverſés de haies, de bois, de rivieres, de marais ou ſans paſſages.

I°. La marche eſt bien ordonnée quand elle eſt réglée ſur le chemin qu'on a à faire, ſur le tems qu'on a pour le faire, que les troupes ſont bien diſtinguées par Bataillons, par Eſcadrons, Artillerie & bagages, & qu'on a exactement calculé combien d'hommes, de chevaux, de charrettes pouvoient paſſer de front.

Un cavalier occupe cinq pieds de front & huit de hauteur (*b*), un fantaſſin trois de front, & cinq de hauteur.

II°. On étend le front de la marche plus ou moins, par colonnes, par brigades, par Régimens, ou par Eſcadrons, conformément à la longueur & à la largeur des chemins.

III°. En pays ſerré on fait différens corps pour marcher l'un derriere l'autre, & loger ſéparément; ou bien on applanit les campagnes pour la marche des troupes, tandis que l'artillerie eſt ſur les grands chemins avec des gardes d'infanterie à côté, & de la cavalerie en dehors ſur les aîles.

1°. On envoie devant pour découvrir, pour ſe ſaiſir des défilés, des bois, des paſſages, pour ſe planter devant un poſte des ennemis, auprès du-

quel on doit paſſer, afin de le tenir comme bloqué, juſqu'à ce que toute l'armée ſoit paſſée.

2°. On fait un bon front d'hommes d'élite, & on met à la tête les armes les plus fermes par elles-mêmes, & les plus difficiles à renverſer.

3°. On fortifie l'avant-garde & l'arriere-garde avec de l'infanterie (*c*), & des piéces de campagne, & on diſtribue la bataille de maniere que le canon, le bagage, & la plus grande partie de la cavalerie, qui ne peut ſervir de rien aux extrémités, ſoit toute ramaſſée dans le milieu.

IV°. Quand on a une riviere à paſſer (*d*), il faut :

1°. Planter l'artillerie au bord, vis-à-vis du poſte qu'on veut prendre, ce ſera un grand avantage ſi la riviere y fait un angle rentrant, & s'il y a un gué près de-là.

2°. A meſure que le pont ſe conſtruit, y faire avancer de la mouſqueterie pour tirer au-delà de l'eau.

3°. Le pont achevé, faire paſſer un corps d'infanterie, de la cavalerie, quelques piéces de campagne, & des pionniers pour en fortifier la tête, qui eſt au-delà, & l'on fortifie même celle d'en deçà, ſi l'on craint pour l'arriere-garde.

4°. Il faut bien prendre garde qu'on n'ait pas

poſté des barques armées, des feux, ou d'autres machines pour rompre le pont, quand la moitié de l'armée eſt paſſée.

5°. Si l'on veut le conſerver, il faut en fortifier les deux bouts, & y mettre des gardes ſuffiſantes.

V°. Chaque corps qui marche ſéparément, comme l'avant-garde, le corps de bataille, l'arriere-garde, chaque colonne doit avoir des pelles, des hoyaux, des pionniers & des guides, pour accommoder les paſſages, & ne ſe pas égarer.

VI°. Il faut que tout le monde obſerve les régles ſuivantes:

1°. Que perſonne ne ſorte de ſes rangs.

2°. Que les bataillons ne ſe mêlent point aux troupes de cavalerie.

3°. Que ces troupes laiſſent entr'elles une diſtance d'environ cent pas, afin qu'elles ne ſoient point ſi éloignées qu'elles ne puiſſent ſe prêter la main, ni ſi près, que l'une pouſſée ſe renverſe ſur l'autre, & la mette en déſordre.

En Été il faut marcher de bonne heure (*e*), au frais & hors des grains, afin qu'on puiſſe aiſément reconnoître les avenues, poſer les gardes, envoyer des partis en campagne, dreſſer des baraques & des tentes, & aller au fourrage. En

Hiver il faut marcher à petites journées, & ſonger à avoir du feu.

1°. Les coureurs & les partis (*f*) s'avancent moins la nuit que le jour.

1°. On laiſſe des ſoldats aux chemins qui ſe croiſent, afin que les derniers ne s'égarent pas.

2°. Les premieres troupes (*g*) doivent charger tête baiſſée tout ce qu'elles rencontrent.

Ou l'on ne craint point du tout l'ennemi (*h*), ou on le craint peu, ou on le craint beaucoup.

1°. Quant on ne craint rien.

1°. Chaque corps marche ſéparément, avec ſon bagage particulier.

2°. Les convois ſont commandés avec l'artillerie.

3°. Les groſſes piéces ſe menent ſur des charrettes.

4°. Dès le ſoir d'auparavant, on donne à chaque corps la marche & les ordres par écrit.

5°. A l'heure marquée pour la marche, les Généraux de bataille, le Quartier-maître, ou Maréchal des Logis de l'armée, & le Capitaine des guides, ſe préſentent à l'avant-garde.

6°. On applanit les retranchemens du camp pour marcher en grand front.

7°. Les Gardes du camp ne partent point que tout ne ſoit en marche.

Digitized by Google

8°. On envoye devant des pionniers pour réparer les chemins (*i*); des partis, des corps choiſis, des coureurs & des vedettes pour découvrir devant, derriere, & ſur les aîles; des gardes pour l'artillerie, pour le Général, & pour le bagage, pour ſe ſaiſir des hauteurs, découvrir les embuſcades, & donner avis de ce qu'elles rencontrent.

9°. On fait marcher à l'avant-garde la moitié de la cavalerie (*k*), l'infanterie au corps de bataille, les pionniers & l'artillerie légere, précédée d'un certain inſtrument fait comme le ſoc d'une charrue, pour frayer & marquer le chemin que les charrois doivent tenir; enſuite la groſſe artillerie, ſon train, le bagage général. A l'arriere-garde, on met l'autre moitié de la cavalerie, & le bagage de l'armée avec un Régiment de cavalerie.

I°. Si l'armée n'eſt pas enſemble, il faut donner par écrit le rendez-vous ou la Place d'armes, dans un lieu commode ſur la route qu'on doit tenir; que ce lieu ſoit ſûr, de crainte que l'ennemi ne s'en ſaiſiſſe; qu'on le tienne ſecret, de crainte qu'il n'en ſoit averti. Il faut ſpécifier l'heure & les autres circonſtances, avoir des eſpions, & des partis en campagne.

II°. Quand on a quelque choſe à craindre,

on

on doit redoubler ſes ſoins à proportion que la crainte eſt plus ou moins grande.

1°. Il faut marcher dans le même ordre qu'on doit combattre (*l*) ; c'eſt-à-dire, qu'il faut ranger l'armée en bataille, le viſage tourné vers l'ennemi, & la faire marcher par le flanc, comme on a dit.

2°. Il faut renforcer la partie où l'on craint, avec des piéces de campagne, des munitions, des hoyaux, des pelles, des bêches, de l'infanterie & de la cavalerie commandée exprès, & que le bagage ſoit à l'endroit le plus ſûr & le plus à couvert.

3°. L'artillerie qui eſt ſur les affûts étant placée à la tête, & les Eſcadrons poſtés entre les Bataillons, formeront les deux premieres lignes; enſuite ſera le train d'artillerie, en autant de files que le chemin le permettra ; enſuite les charriots des vivres, les bagages, & enfin la réſerve.

4°. Que les troupes faſſent alte au-delà des paſſages (*m*), juſqu'à ce que celles qui ſuivent ayent joint ; & lorſque l'on entre de-là dans une plaine, il y faut mettre l'armée en bataille, & lorſqu'on trouvera des défilés, on défilera de

nouveau, l'avant-garde la premiere, puis la bataille, & enfin la réſerve.

5°. Il faut couvrir un flanc de la marche de quelque riviere (*n*), de levées, de montagnes, de charriots, de chaînes, de chevaux de friſe, ou de quelqu'autre avantage, ſuivant la ſituation du pays, & le nombre des troupes & des rangs.

On obſerve des maximes différentes, ſuivant les différens deſſeins que l'on a.

I°. Quand on veut cacher ſa marche.

1°. Marcher la nuit par les bois, les vallées, les endroits couverts, & éviter les lieux habités.

2°. Ne battre que la ſourdine, ne faire point de feux, ſi ce n'eſt au ſortir du camp, auquel cas on les laiſſe allumés, pour faire croire qu'on y eſt, cacher les meches, ou prendre des arquebuſes à rouet, ou des fuſils.

3°. Envoyer de la cavalerie devant (*o*), pour arrêter tous ceux que l'on rencontre, ou pour gagner les paſſages.

4°. Se mettre dans un autre chemin que celui qu'on veut tenir, ſi l'on peut être vu, & puis reprendre en tournant celui qu'on veut ſui-

vre, faire fermer les portes des villes ou des lieux dont on ſort, & prendre garde qu'il ne ſorte quelqu'eſpion en même tems que les troupes.

5°. Porter avec ſoi des vivres, pour le tems que doit durer l'expédition.

II°. On n'envoye point de coureurs devant ſoi, quand on marche pour enlever un quartier, pour ſecourir une Place, pour ſurprendre l'ennemi dans un pays couvert, dans un tems obſcur, où l'on ne peut découvrir de loin, & enfin toutes les fois qu'on eſt déterminé de recevoir avec réſolution tout ce qu'on pourra rencontrer.

III°. Quand on marche pour forcer un paſſage gardé par l'ennemi, il faut:

1°. Feindre de le vouloir forcer dans un endroit, & paſſer dans un autre; faire ſemblant de retourner ſur ſes pas, ou de ſe jetter autre part, puis y retourner tout d'un coup, avant que l'ennemi y puiſſe arriver.

2°. Cacher quelques troupes auprès du paſſage, puis marcher avec toute l'armée plus avant, & tandis que l'ennemi vous côtoye, & ſuit votre marche, les troupes que vous avez cachées courent ſurprendre le paſſage, & s'y poſtent; c'eſt ainſi que le Lieutenant Général Gallas,

paſſa la Péne dans la Poméranie, malgré l'armée des Suédois l'an 1644, ayant laiſſé dans une embuſcade le Sergent Général Breda, qui en ſurprit le paſſage.

IV°. Quand on veut faire diligence, il faut:

1°. Laiſſer les bagages derriere.

2°. Envoyer devant la cavalerie.

3°. Mettre l'infanterie à cheval, ou ſur des charriots, ou en croupe.

4°. Mener en main des chevaux pour en changer, à la maniere des Tartares.

5°. Marcher à grandes traites jour & nuit.

V°. Quand on ſe retire devant ſon ennemi (*p*), le faire de maniere que cela ne reſſemble pas à une fuite.

OBSERVATIONS.

ARTICLE QUATRIEME.

De la Marche.

(*a*) L'ORDRE de la marche doit être relatif au pays, ainſi que la diſpoſition pour une bataille doit l'être au terrein: or comme le pays que parcourt l'armée dans ſa marche peut être différent de celui ſur lequel elle doit camper, il faut que la diſpoſition pour la marche ſoit différente de celle pour

camper ; ainſi ce n'eſt pas une régle invariable, que l'on doive toujours faire du flanc de la bataille la tête des colonnes, ſouvent c'eſt le centre qui doit marcher le premier, & être ſuivi par les flancs. Si d'une plaine on entre dans des montagnes, on ne fera certainement pas marcher la cavalerie la premiere, qui, dans un pays de plaine, doit être ſur les flancs de l'infanterie ; mais ce ſera l'infanterie qui marchera la premiere, & elle ſera ſuivie de la cavalerie. Si en ſortant des montagnes l'armée doit camper dans une plaine, l'infanterie dans le camp occupera le centre, & la cavalerie qui la ſuit, ſe partagera en deux parties à meſure qu'elle débouchera ; une partie ira couvrir le flanc droit de l'infanterie, & l'autre partie le flanc gauche. Si l'armée marche dans un pays de plaine, & qu'elle doive camper dans une plaine, il faut alors marcher comme on veut camper & combattre. Si elle marche dans un bois, toutes les têtes des colonnes doivent être d'infanterie, la cavalerie partagée en autant de parties qu'il y a de colonnes, & marcher après l'infanterie ; les équipages dans le centre, précédés de l'artillerie, avec deux brigades d'infanterie à la tête de l'artillerie. Si dans cette ſuppoſition de marche dans un bois, on peut craindre d'être attaqué dans la marche, les deux colonnes des flancs doivent être d'infanterie, avec du canon diſtribué dans les brigades ; la cavalerie doit marcher dans le centre ſur deux colonnes, la tête de ces deux colonnes doit être précédée chacune par une brigade d'infanterie, & les équipages marcher entre les deux colonnes de cavalerie, précédés par une brigade d'infanterie. L'arriere-garde de toutes les colonnes doit être d'infanterie, les huſſards & les troupes légeres à pied & à cheval doivent être diſtribués à l'avant-garde, ſur les deux flancs des deux colonnes d'infanterie, & à l'arriere-garde. En ſuppo-

ſant que l'armée marche dans un pays de plaine ſur quatte colonnes de troupes & une d'artillerie & d'équipages, l'aîle droite de la cavalerie de la premiere ligne tiendra la tête de la colonne de la droite, & ſera ſuivie de la cavalerie de la ſeconde ligne de la droite. L'aîle gauche de la cavalerie de la premiere ligne tiendra la tête de la colonne de la gauche, & ſera ſuivie de la gauche de la ſeconde ligne de cavalerie. L'aîle droite de l'infanterie de la premiere ligne juſqu'au centre, formera la tête de la colonne de la droite de l'infanterie, & ſera ſuivie de la moitié de l'infanterie de la ſeconde ligne de la droite : il en ſera de même de l'aîle gauche, l'artillerie formera la colonne du centre. Quant aux équipages, on peut leur faire ſuivre la colonne d'artillerie, ou bien les partager en cinq parties, & que chaque colonne ſoit ſuivie de ſes équipages, couverts par une forte arriere-garde, relative au pays où elle marche. Si l'armée marche dans un pays de plaine, & que le camp ſoit marqué ſur un terrein inégal, coupé de bois & de brouſſailles, la marche juſqu'à l'entrée des bois doit être diſpoſée comme ci-deſſus, en ſuppoſant que l'on puiſſe craindre d'être attaqué dans la marche ; mais ſi l'ennemi eſt éloigné, il ne faut plus avoir égard à la plaine que parcourt l'armée, mais au terrein ſur lequel elle doit camper, & la faire marcher dans l'ordre où elle doit camper. Si par la proximité de l'ennemi, & par ſa poſition, il peut attaquer l'armée dans ſa marche, la diſpoſition pour la marche doit être relative à la nature du pays, & à la partie que l'ennemi peut attaquer avec le plus de facilité ; mais à l'entrée des bois l'armée doit faire alte pour changer ſa diſpoſition, qui ne doit plus être la même, parce que dans des pays fourrés l'infanterie doit couvrir la cavalerie, comme dans un pays de plaine

la cavalerie doit couvrir l'infanterie. C'eſt la ſituation du pays, c'eſt l'éloignement & la poſition de l'ennemi qui décident de l'ordre que tiennent les troupes dans une marche ; il en eſt de même dans toute autre opération de guerre. Dans telle occaſion l'infanterie doit être dans le centre, la cavalerie ſur les aîles, l'artillerie & les bagages entre les colonnes d'infanterie; dans une autre, la cavalerie doit être dans le centre, ſuivie des bagages, l'infanterie ſur les flancs, & l'artillerie entre les colonnes d'infanterie & celles de cavalerie, ou diſtribuées par brigades dans les colonnes d'infanterie, quelquefois les colonnes ſont mêlées de cavalerie & d'infanterie, tantôt la cavalerie tient la tête, tantôt c'eſt l'infanterie. Il n'y a point de régles fixes ſur la diſpoſition des troupes pour une marche ; & de tous les principes que l'on peut donner, il n'y en a aucuns qui ne varient ſuivant la ſituation des lieux & les circonſtances ; c'eſt à ceux qui commandent, à faire leurs diſpoſitions relatives au terrein, à la poſition de l'ennemi, & à la poſſibilité qu'il peut avoir d'attaquer l'armée dans ſa marche, ſur le flanc droit, ſur le gauche, en tête ou en queue. Au ſurplus, il y a tant d'Ouvrages de guerre qui traitent cette matiere à fond, qu'il me paroit inutile de répéter ce qu'ils enſeignent. M. le Maréchal de Puiſegur eſt un guide admirable, il ne laiſſe rien à deſirer ſur cet objet. Les Mémoires de Santa-Cruz traitent auſſi des marches; mais cet Auteur eſt diffus, cependant il donne de très-bons principes. M. de Feuquieres donne d'excellentes inſtructions, & elles ſont d'autant meilleures, qu'il les appuie d'exemples intéreſſans ; il cite des matches de Meſſieurs de Luxembourg, de Montécuculi, de Turenne & de Crequi, toutes marches plus inſtructives que tous les préceptes que l'on pourroit donner ; & s'il m'eſt permis de marcher après M. de Feuquieres &

M. de Puiſegur ; comme je crois avoir traité cette matiere des Marches à fond dans mon Eſſai ſur l'Art de la guerre, j'y renvoye le Lecteur *.

* *Tom. 1. chap. 2.*

(*b*) Un cavalier, du tems de Montécuculi, pouvoit occuper cinq pieds de front & huit de hauteur, parce qu'il étoit armé de toutes piéces, & que ſon cheval étoit bardé; mais aujourd'hui qu'il n'a qu'un plaſtron, & que ſon cheval n'eſt point armé, il n'occupe plus que trois pieds de front & ſept de hauteur. Un fantaſſin occupe en marchant deux pieds de front & trois de hauteur; lorſqu'il eſt en bataille, il n'occupe plus qu'un pied & demi de front & autant de hauteur.

(*c*) On ne fortifie l'avant-garde & l'arriere-garde avec de l'infanterie & du canon, que lorſque l'ennemi peut attaquer l'une ou l'autre, ou lorſque l'on marche dans un pays coupé de bois ou de montagnes. Si l'on marche en plaine, c'eſt à la cavalerie à faire l'arriere-garde & l'avant-garde, précédée, pour l'avant-garde, de huſſards & de troupes légeres à cheval, & ſuivie à l'arriere-garde de ces mêmes troupes qui gardent auſſi les flancs; mais il faut encore de l'infanterie à l'une & à l'autre avec du canon, pour les ſoutenir en cas d'une attaque vive de la part de l'ennemi. Les flancs de l'armée doivent être auſſi exactement gardés, & on employe pour cela des huſſards ſoutenus de dragons: c'eſt la ſituation du pays qui indique l'eſpece de troupes que l'on doit employer dans cette circonſtance, ainſi que leur nombre, & la diſpoſition qu'il faut faire de ces troupes.

(*d*) Il n'y a point d'opération plus belle ni plus difficile que le paſſage des rivieres, ſur-tout quand elles ſont défendues au bord oppoſé. On peut les paſſer de vive force & par ruſe, toujours plus certainement quand c'eſt par ruſe; les moyens

moyens qu'il faut employer ſont moins brillans, mais ils ſont plus ſolides, & le ſuccès moins douteux. Ces moyens ſont de tâcher de diviſer les forces de l'ennemi, de paroître vouloir jetter un pont dans un lieu commode, mais ſans autre deſſein que de donner une apparence de réalité à cette entrepriſe, & pendant ce tems, il faut en conſtruire un plus haut ou plus bas, en tenant l'ennemi en ſuſpens ſur l'établiſſement du pont ſimulé; le fatiguer par de petits détachemens qui remontent & deſcendent la riviere, auxquels il en oppoſera de plus conſidérables pour éclairer ces détachemens; reconnoître leurs deſſeins, & s'oppoſer aux entrepriſes qu'ils voudroient tenter. S'il ſe trouve une iſle, s'en emparer, la retrancher, pour faire craindre à l'ennemi que l'on ne jette un pont à cet endroit, & l'obliger à mettre un gros corps de troupes vis-à-vis cette iſle; détacher pendant la nuit un corps de troupes tiré de la ſeconde ligne, qui laiſſera ſes tentes tendues, & qui, par une marche éloignée de la riviere, & hors d'être apperçue de l'ennemi, ou cachée par des bois ou des hauteurs, ira jetter un pont dans un lieu commode, le retranchera & le gardera juſqu'à l'arrivée de l'armée.

L'antiquité fournit de beaux exemples de paſſages de rivieres de vive force & par ruſe. Au nombre des premiers, eſt celui du Granique par Alexandre contre Memnon & les Satrapes de Darius; au rang des ſeconds, celui de l'Hidaſpe par le même contre Porus, du Rhône par Annibal, & de l'Allier par Céſar contre Vercingentorix. L'Hiſtoire moderne offre dans les paſſages par ruſe, celui de l'Adige en 1701 par M. le Prince Eugene, défendu par M. de Catinat; celui du Rhin, par M. le Maréchal de Villars, en 1702; & dans la derniere guerre celui du Rhin, par M. le Prince Ferdinand de Brunſwick

à Binen, au-deſſous d'Emerick. Quant aux paſſages de vive force, l'Hiſtoire moderne n'offre que celui de Louis XIV à Tholuis (*a*). Ce Prince après s'être emparé de Mazeick, de Burick, de Weſel, d'Emerick, de Rimberg, & de Rées, commande au Prince de Condé de faire reconnoître le Rhin, & de voir ſi l'on ne pourroit pas le paſſer, pour marcher de-là ſur Nimegue (*b*), Harnhem, & pluſieurs autres Places, juſqu'à Utrecht. Le Prince de Condé charge le Comte de Guiche de cette commiſſion; celui-ci reconnoît un gué vis-à-vis le Fort de Tholuis, où il ne falloit nager qu'une centaine de pas, les eaux étant très-baſſes, parce que l'année avoit été très-ſeche. Le Prince de Condé en ayant rendu compte au Roi, ce Monarque marche vers le Rhin, dont la rive gauche étoit gardée & défendue par ſept Régimens d'infanterie & trois de cavalerie, aux ordres du Général Wurtz. Le Roi ordonne au Régiment des cuiraſſiers, commandé par M. le Comte de Revel, de paſſer, ce Régiment ſe jette dans le fleuve, ſuivi d'une quantité prodigieuſe de Volontaires, & d'une partie de la Maiſon du Roi; ils paſſent, attaquent la cavalerie Hollandaiſe qui s'étoit avancé dans l'eau, & qui après une foible réſiſtance, lâcha le pied & s'enfuit, ſans que le Général Wurtz

(*a*) Tholuis n'exiſte plus. Au Fort de Schenek, qui eſt un peu au-deſſus de l'endroit où étoit Tholuis, le Rhin ſe ſépare en deux. La partie droite conſerve le nom de Rhin, celle de la gauche prend celui de Wahal.

(*b*) Nimegue eſt ſur la rive gauche du Wahal qui baigne ſes murs; comme Louis XIV en vouloit faire le ſiège, il ne pouvoit inveſtir la Place qu'en faiſant paſſer à une partie de ſes troupes le bras du Rhin qui fait la fourche avec le Wahal, & c'eſt ce bras du Rhin qui étoit défendu par ſept Régimens d'infanterie & trois de cavalerie, aux ordres du Général Wurtz, pour empêcher les Français d'inveſtir la Place par ce côté, rien ne les empêchant de l'inveſtir par la rive gauche du Wahal.

pût jamais la rallier. L'infanterie Hollandaiſe ſe tendit, quand elle vit ce premier corps de cavalerie Françaiſe paſſé, & que la ſienne étoit en déroute; le reſte de l'armée paſſa, n'ayant plus à combattre que les flots, qui en engloutirent pluſieurs *. Cet exemple, tout brillant qu'il eſt, n'auroit pas eu une réuſſite auſſi complette, ſi le Général Hollandais avoit eu des troupes plus aguerries, & ſi la cavalerie qu'il avoit fait entrer dans l'eau eût été ſoutenue de ſon infanterie, & par de bonnes & fortes batteries de canon.

* *Hiſt. du Vicomte de Turenne, tom. 1.*

Les paſſages de vive force en impriment à l'ennemi, & l'étonnent, s'il n'eſt pas bien aguerri, & ſi le Général qui le commande ne ſait pas lui inſpirer la confiance que l'avantage de la poſition doit encore augmenter; dès qu'il verra l'ennemi ſe jetter avec courage au milieu des flots, loin de défendre la riviere il abandonnera ſon poſte, ſans faire réflexion qu'il eſt armé, & que les flots combattent encore pour lui. Il eſt cependant certain qu'il faut beaucoup plus de réſolution à celui qui tente le paſſage en bateau, ſur des radeaux, ou à la nage, qu'il n'en faut à celui qui le défend, parce que ce dernier peut ajouter à l'obſtacle réel du paſſage, des retranchemens garnis d'une forte & nombreuſe artillerie, & multiplier à l'ennemi le danger & des difficultés qui paroiſſent inſurmontables.

(e) La raiſon que donne Montécuculi pour ne pas marcher dans les grains n'eſt pas, à ce que je penſe, celle qu'il auroit dû alléguer, parce qu'en marchant dans les grains on découvre plus aiſément, on voit mieux les poſtes où il faut mettre des gardes, & le pays eſt plus exactement reconnu que ſi on ne marchoit que ſur les grands chemins; d'ailleurs, s'il eſt queſtion de camper, il faut bien faire couper les grains qui ſont dans l'emplacement du camp, pour pouvoir y tendre les

tentes; il faut même que les partis que l'on envoye en campagne parcourent la plaine en avant du camp, & la fouillent exactement: or, la reconnoiſſance ſera mal faite ſi ces partis ſuivent les grands chemins, & qu'ils ne traverſent pas le pays dans toutes ſes parties. S'il eut dit qu'en marchant de grand matin on arrive de bonne heure au camp, & qu'alors il eſt plus aiſé de placer les poſtes, d'envoyer des détachemens dehors, de dreſſer les tentes, & d'aller à l'eau, au bois & au fourrage, cela auroit été juſte; mais les grains ne font rien à ces diſpoſitions. Il faut éviter de gâter les grains inutilement, parce qu'il faut ſe ménager des fourrages, que les marches en gâtent beaucoup, au lieu que lorſqu'on en laiſſe derriere ſoi, on ſe les ménage pour l'arriere ſaiſon, ou au cas que l'on ſoit forcé de rétrograder. Montécuculi ajoute qu'en hiver il faut marcher à petite journée, cela eſt juſte; mais que ſignifie qu'il faut ſonger à avoir du feu? il ne manque point de feu dans une armée; mais ſi on la campe mal, elle peut manquer de bois: il ſe ſeroit rendu plus intelligible, s'il eut dit que non-ſeulement vers l'arriere ſaiſon, mais même en tout tems, on doit toujours camper une armée à portée des bois. Pour qu'un camp ſoit aſſis commodément, il faut du bois, de l'eau & des fourrages; ſi une de ces trois choſes manque, le camp eſt mal pris & ne vaut rien. Il peut être bien ſitué, relativement à la poſition forte que préſente le terrein; mais comme on ne peut pas y reſter, parce que les choſes abſolument néceſſaires y manquent, ce camp ne peut rien valoir. Pour qu'un camp ſoit bon, il faut réunir la force qui conſiſte dans la ſituation du terrein, & la commodité qui dépend d'avoir du bois, des fourrages & de l'eau à portée du camp. Les circonſtances n'obligent pas toujours à chercher l'avantage du ter-

rein ; lorſqu'on eſt encore éloigné de l'ennemi, il ne faut chercher que la commodité des troupes, mais lorſque l'on s'en approche, il faut que la ſituation & la commodité ſoient unies.

(*f*) On entend par les coureurs & les partis, les différens détachemens de troupes légeres que l'on envoye en avant & ſur l'armée ennemie ; ils doivent toujours ſe tenir éloignés du camp, & les plus près qu'ils peuvent de l'ennemi ; mais ils doivent proportionner leur éloignement à leur force, & à celle des partis ennemis qui ſont en campagne, pour n'être point coupés ni attaqués avec avantage, ſans qu'ils puiſſent eſpérer de ſecours. Il n'en eſt pas des détachemens que l'on fait ſortir comme des mouvemens généraux d'une armée ; jamais une armée ne doit mouvoir, marcher, ni changer de camp ſans objet. Les détachemens ont bien pour objet de fouiller un pays, d'empêcher l'ennemi d'approcher du camp, & d'avertir le Général de tous les mouvemens que l'ennemi peut faire ; mais c'eſt un objet général, & il n'eſt pas toujours déterminé : il l'eſt dans des circonſtances, mais ſouvent les détachemens n'ont pour but que la ſûreté du camp, & n'en ont point de fixe & d'aſſuré. La volonté du Général les fait ſortir, mais les occaſions les déterminent à marcher plutôt d'un côté que d'un autre ; quelques ſoient les motifs qui les faſſent partir, dès qu'ils rentrent au camp, il faut qu'il en parte d'autres, pour ne pas permettre à l'ennemi de s'avancer dans le pays, de s'emparer de poſtes importans pour lui, de reconnoître la poſition du camp, & d'être inſtruit des mouvemens que le Général fait faire à l'armée.

(*g*) Montécuculi ſuppoſe, ſans doute, que ce ſont les premieres troupes de l'avant-garde de l'armée, & qu'elle ſuit de près ;

que ces premieres troupes ont ordre d'attaquer tout ce qu'elles trouveront devant elles ; car ſi l'officier qui les commande n'a point d'ordre, il doit bien les attaquer, & tâcher de les faire reculer ; mais ſi l'ennemi ſe fortifie, il doit en faire avertir le Général qui commande l'avant-garde, qui lui envoyera du renfort, ou qui lui ordonnera de garder ſa poſition, & de contenir l'ennemi, ou bien de ſe retirer ſur lui. Celui-ci doit ſur le champ inſtruire le Général en chef de ce qui ſe paſſe en avant, & attendre ſes ordres ; dans la crainte d'engager une affaire générale contre les projets du Général en chef. Trop d'ardeur eſt ſouvent dangereuſe, il faut ſavoir la modérer, & quand on a pris les connoiſſances néceſſaires, c'eſt alors qu'elle peut ſe montrer, & qu'elle devient une vertu militaire. Le courage ſans la prudence eſt, peut-être, un des plus grands défauts que l'on puiſſe avoir ; la prudence ſans le courage eſt puſillanimité, foibleſſe, & pis encore.

A la bataille de Mantinée, entre Philopœmen & Machanidas, tyran de Lacédémone, ce dernier ayant enfoncé & mis en fuite l'aîle gauche de Philopœmen, ſans ſonger à mettre à profit cet avantage, en attaquant avec ſon infanterie le centre des Achéens, & de les prendre en même tems en flanc par ſon aîle victorieuſe, ſe laiſſe emporter par une ardeur & un courage déplacés, & pourſuit ſans ordre les fuyards ; mais Philopœmen ayant fait marcher les premieres cohortes qu'il trouva ſous ſa main, ſe ſaiſit du poſte que Machanidas venoit d'abandonner ; par cette manœuvre il ſépare le centre de l'infanterie ennemie de ſon aîle droite, il rallie enſuite une grande partie des Illyriens & des étrangers qui s'étoient jettés à l'écart pour éviter le choc du vainqueur, il les place ſur le flanc de ſon infanterie du centre, avec ordre d'arrêter l'ennemi

au retour de ſa pourſuite. L'infanterie Lacédémonienne, ſans attendre le ſignal, s'avance avec impétuoſité ſur les Achéens piques baiſſées; c'étoit le moment que Philopœmen attendoit. Il y avoit un foſſé entre les Lacédémoniens & les Achéens, & ces derniers étoient en bataille ſur le bord de ce foſſé; dès que Philopœmen vit l'infanterie ennemie deſcendre le foſſé, il la fit charger avec vigueur; ceux-ci qui en deſcendant s'étoient rompus, ne virent pas plutôt les Achéens au-deſſus d'eux, qu'ils prirent la fuite. Machanidas de retour avec ſon aîle droite, vit ſon armée en fuite, & reconnut, mais trop tard, ſon imprudence. Son armée fut taillée en piéces, & lui-même y perdit la vie *.

* *Plutarq. vie de Philop. tom. 1. in-4°.*

(*h*) On craint l'ennemi par pluſieurs motifs, lorſqu'il a des forces très-ſupérieures à celles que l'on commande; quand le Général ennemi s'eſt acquis une haute réputation dans la guerre; quand l'armée ennemie eſt compoſée de ſoldats aguerris & diſciplinés, & que celle que l'on a ſous ſes ordres eſt de nouvelle levée, & que l'on n'a pas encore eu le tems d'y mettre l'ordre & la diſcipline néceſſaires; ſuite ordinaire des nouvelles levées, & d'un vice dans la conſtitution du militaire, qui ne peut pas en cas de guerre être mis ſur le pied de guerre, en augmentant les corps par des ſoldats inſtruits, ou, du moins, préparés à l'ordre & à la diſcipline. On le craint encore quand la confiance dans le Général n'eſt pas établie; & quelque nombreuſe que ſoit l'armée, ſi ce ſentiment n'eſt pas général, elle ſera toujours dans l'appréhenſion. Cependant en ſuppoſant une proportion à-peu-près égale entre la force & la valeur des deux armées, & une eſtime réciproque de la capacité des deux chefs, le mot de crainte doit être pris alors pour méfiance; mais dans aucun cas pour la peur. Il n'eſt point

d'occaſions ni de ſituations où l'on ne doive ſe méfier de l'ennemi. La méfiance entraîne néceſſairement après elle la vigilance; ainſi, quelqu'éloigné que l'on ſoit de l'ennemi, quels que ſoient les obſtacles qui le ſéparent & l'empêchent d'approcher, il faut toujours marcher, & camper comme s'il étoit près, & comme s'il pouvoit attaquer l'armée dans ſa marche, ou lorſqu'elle arrive dans ſon camp. Si on néglige les précautions néceſſaires lorſqu'on eſt éloigné de l'ennemi, on en contractera l'habitude, & on les négligera lorſqu'on en ſera plus près: cette négligence du Général ſe communiquera aux Officiers généraux, de-là aux Colonels, aux officiers particuliers, & à toute l'armée.

On ne peut de trop bonne heure établir un ordre & une diſcipline exacte dans le ſervice: c'eſt un point auſſi eſſentiel que d'avoir des ſubſiſtances pour l'armée; ce point eſt important, & ne peut jamais être inutile dans aucun cas: s'il l'eſt pour le moment, relativement à l'éloignement de l'ennemi; il vient un tems où les plus grandes précautions ne ſont jamais ſuperflues. Telles & telles précautions, pendant que l'armée ennemie eſt à vingt lieues, ou qu'elle eſt même encore dans ſes Quartiers, paroîtront inutiles & même déplacées au yeux d'un certain nombre de gens qui ne doutent de rien, & qui croyent que l'on établit l'ordre & la diſcipline dans huit jours; mais il n'en ſera pas de même aux yeux des vrais militaires qui en connoiſſent la conſéquence. Agir ainſi, ce n'eſt point fatiguer les troupes inutilement, c'eſt leur apprendre à ſe garder lorſqu'elles ſeront à portée de l'ennemi, & qu'elles pourront en être attaquées; ce ſera, peut-être, troubler le repos de quelques officiers, qui auront paſſé une partie de la nuit

nuit à table ou à jouer (*a*), ce ne ſera pas un grand malheur; & pour le repos de quelques particuliers qui ne font pas leur devoir, il ne faut pas ſacrifier l'armée, ni expoſer la gloire de la Nation, & les avantages de l'État.

L'inquiétude à la guerre eſt un vice capital, & malheureuſement il eſt bien commun ; elle annonce une tête foible, un eſprit timide, des talens médiocres, & un génie borné. On peut être très-brave & être inquiet, l'un & l'autre peuvent ſe trouver enſemble, parce que les talens pour la guerre ne ſont pas donnés ſeulement au courage, mais encore à une force d'eſprit qui tient l'ame tranquille dans les plus grands dangers, qui prévoit les choſes, & qui ſait y remédier ſans ſe troubler. Il ne faut jamais donner à ces braves gens, mais inquiets, de commandement en chef, il faut les faire attaquer lorſque la diſpoſition eſt faite, qu'ils ſe campent lorſque le terrein leur aura été marqué; mais ils ne doivent jamais commander en chef, pas même en détachement. La vigilance, au contraire, annonce de l'ordre, une méfiance juſte, mais ſans timidité, de la fermeté dans l'ame, & un eſprit toujours prêt à parer aux inconvéniens, à ſaiſir les occaſions, & même à les faire naître.

(*i*) J'ai déjà dit qu'il falloit que les chemins fuſſent recon-

(*a*) J'ai dit au Tom. I. Liv. I. Chap. II. Art. IV. de mes Obſervations, qu'il devroit être défendu dans un camp de donner à ſouper ; j'ajoute qu'il devroit l'être de jouer paſſé neuf heures du ſoir, parce qu'il faut être couché à dix heures. J'ai vu des Officiers généraux envoyer leurs Aides de camp chercher des acteurs pour faire leur partie, & paſſer preſque toute la nuit à jouer, & ces parties de jeu ſe renouveller tous les jours; eſt-ce-là ſervir le Roi? faire ſon devoir? & avec cette vie, eſt-il poſſible de le remplir ? Je l'ai déjà dit, & je le répete encore, tout militaire jaloux de faire ſon métier doit être levé à trois ou quatre heures du matin. Un Officier général de ſervice ou non, doit viſiter les poſtes en avant, le camp, ſes environs, le terrein en avant, & enfin ſe mettre parfaitement dans la tête le local ſur lequel le camp eſt aſſis. Si c'eſt un Colonel, il doit viſiter ſon Régiment, un Capitaine ſa compagnie, & ainſi du reſte, juſqu'au ſous-Lieutenant.

nus, accommodés & ouverts avant que de faire ſortir l'armée de ſon camp pour en aller prendre un autre. Les pionniers que Montécuculi dit qu'il faut faire marcher à l'avant-garde, ne ſont que pour les réparer, en cas qu'ils ayent été rompus ou par l'ennemi, ou par quelqu'orage, depuis la reconnoiſſance faite. Les chemins pour les colonnes doivent être très-ouverts & très-larges, pour que les troupes puiſſent toujours marcher ſur le même front qu'elles ont en partant du camp. S'il étoit poſſible de faire marcher l'infanterie par demi-bataillon de front, & la cavalerie par eſcadron, la marche en ſeroit bien plus prompte & bien plus enſemble, il y auroit moins de traîneurs, & les troupes en arrivant dans leur nouveau camp ſeroient bien plutôt campées; mais comme il ſe trouve ſouvent des pays difficiles, coupés de ravins, de ruiſſeaux, de bois & de brouſſailles, il faudroit un tems très-conſidérable pour ouvrir ces chemins, & conſtruire des ponts aſſez larges pour faire marcher les troupes ſur un ſi grand front; on ſe contente de les ouvrir de dix-huit pieds, & de faire les ponts de la même largeur, pour que l'infanterie marche au moins ſur huit de front, & la cavalerie ſur quatre. C'eſt une attention qu'il faut avoir, de faire toujours marcher les troupes ſur le même front qu'elles ont en partant du camp; on évite par-là de faire courir l'infanterie après un défilé, & galopper la cavalerie pour rejoindre la tête des colonnes: c'eſt ce qui arrive cependant très-ſouvent. J'ai vu des chemins ouverts pour des colonnes, qui n'avoient pas dix pieds de largeur, & des ponts qui n'en avoient tout au plus que ſix à ſept; mais ces chemins étoient mal ouverts, & ces ponts beaucoup trop étroits, l'un & l'autre doivent toujours avoir dix-huit pieds de largeur. Il y auroit un inconvénient à faire les chemins plus ouverts, parce que comme on eſt ſouvent forcé de marcher au milieu

des grains, ſi les colonnes avoient un plus grand front que celui que j'indique, on perdroit beaucoup de grains, ce qu'il faut éviter.

La reconnoiſſance pour la marche de l'armée doit être faite par les officiers de l'État Major de l'armée ; ſi l'ennemi eſt éloigné, on leur donne de petits détachemens pour les aider à faire leur reconnoiſſance ; ils menent auſſi avec eux des travailleurs qui ont des pelles, des pioches, des haches, & de groſſes ſerpes, pour accommoder les chemins, combler les ravins de peu d'importance, élargir les chemins, couper des haies, faire des faſcines, pour aſſurer les terreins marécageux, pour conſtruire des ponts ſur les ruiſſeaux, & pour couper des jalons (*a*), que l'on plante de diſtance en diſtance, pour indiquer aux troupes le chemin qu'ils doivent ſuivre.

Si l'ennemi eſt plus près, les détachemens que l'on donne aux officiers de l'État Major chargés d'ouvrir les chemins, doivent être plus conſidérables, parce qu'ils doivent envoyer des troupes en avant d'eux, pour les couvrir pendant leur opération, & qu'en même tems ces troupes en avant ſoient ſoutenues par celles qui reſtent avec ces officiers.

Après que la reconnoiſſance eſt faite, & que les chemins ſont ouverts & jalonnés, les officiers de l'État Major s'en retournent au camp ; mais les détachemens doivent reſter pour obſerver l'ennemi, & empêcher que ſes partis ne s'avancent, & ne reconnoiſſent la marche ouverte. Si l'armée doit marcher le lendemain, ces détachemens doivent reſter dans leur

(*a*) Les jalons ſont de longues perches de quinze à ſeize pieds de haut, au bout deſquelles on met de la paille, & qui ſervent à diriger la marche de chaque colonne.

poſition, & attendre que l'armée ſoit arrivée dans ſon camp; ou au moins les nouvelles gardes & les campemens, & enſuite rentrer dans le camp qui leur aura été marqué; mais ſi elle ne doit marcher que deux ou trois jours après, il faut les faire relever par d'autres troupes, mais en plus grand nombre, parce qu'un corps de troupes, quelque foible qu'il ſoit, peut bien reſter vingt-quatre heures dans une poſition, ſans avoir beaucoup à craindre de l'ennemi; mais il ne peut pas ſans riſque y reſter plus long-tems, parce que l'ennemi a le loiſir de faire un projet d'attaque & de l'exécuter, ſur-tout ſur un terrein qu'il connoît; c'eſt pour cette raiſon que les troupes qui relevent celles qui ſont en avant doivent être plus en force, afin que l'attente de l'ennemi ſoit trompée, & qu'eſpérant ne trouver que trois ou quatre cens hommes, il en trouve deux mille. Ces détachemens ne ſont point fatigans, parce qu'ils doivent rentrer dès que les campemens & les nouvelles gardes ſont arrivés, & que celles-ci ſont placées; mais auſſi-tôt que l'armée eſt ſur le terrein où elle doit camper, il faut en faire ſortir d'autres moins conſidérables, pour garder le camp en avant des gardes, & pour ne pas perdre l'ennemi de vûe.

Ces détachemens en avant doivent être de huſſards, de dragons, & de troupes légeres à pied & à cheval. La ſituation du pays indique l'eſpece d'arme qu'il faut employer, & la proximité de l'ennemi la force de ces détachemens. C'eſt ainſi que l'on prépare la marche d'une armée, que l'on aſſure l'armée dans ſon camp, que l'on n'eſt pas obligé de mettre des gardes de cavalerie ſans nombre, qui fatiguent inutilement la cavalerie, & qui ne lui ſont d'aucune utilité.

(*k*) Montécuculi ſuppoſe, ſans doute, une armée qui marche dans un pays de plaine, car la diſpoſition qu'il indique

ſeroit mauvaiſe dans un pays de bois, de montagnes, & coupé par des ruiſſeaux ou des tavins (a). Dans ce pays, c'eſt l'infanterie qui doit marcher la premiere avec du canon, la cavalerie enſuite, & tout le bagage derriere : un Régiment de cavalerie qu'il met à l'atriere-garde pour eſcortet les équipages, n'eſt dans aucun cas ſuffiſant pour les garder. L'eſcorte des équipages doit toujours être compoſée d'infanterie, de huſſards & de dragons, avec des troupes légeres, en ſuppoſant ces bagages matchant dans un pays de plaine ; ſi c'eſt dans un pays foutré ou coupé ; il ne faut que de l'infanterie, & quelques huſſards pour éclairer les flancs. L'infanterie eſt plus propre pout défendre les équipages que ne peut l'être la cavalerie, patce qu'elle parque les charriots, qu'elle ſe met detriere, qu'elle s'en fait un retranchement, & que, comme les bagages ne peuvent jamais être attaqués que par des troupes à pied, ſoutenues d'autres troupes à cheval, il faut que l'eſcorte ſoit compoſée des mêmes armes qui peuvent l'attaquer, & pouvoir oppoſer infanterie à infanterie & cavalerie

(a) M. le Vicomte de Turenne, dans la malheureuſe campagne qui fit perdre ce grand homme à la France, forcé de regagner ſon camp retranché, où il avoit laiſſé M. le Comte de Lorge avec une partie de l'armée, pour barrer aux ennemis le pont de Straſbourg, avoit un bois à paſſer. Ce grand Général fit une diſpoſition qui paroit totalement oppoſée aux principes de guerre les plus généralement reçus : il forma ſon avant-garde d'infanterie, de cavalerie & de canon ; d'abord les gardes de l'armée, enſuite les dragons, du canon après, de la cavalerie derriere, de l'infanterie enſuite, ainſi alternativement, & le reſte des troupes ſuivoit derriere *.

Ce grand Général avoit, ſans doute, des raiſons qu'il ne dit point ; mais telles qu'elles puſſent être, lorſque l'on eſt obligé de paſſer dans un bois & de marcher ſur une colonne, je penſe que l'avant-garde doit être compoſée d'infanterie & de canon, & que toute la cavalerie dans cette circonſtance ne peut qu'embarraſſer, en ſuppoſant l'avant-garde attaquée.

* *Mém. de St. Hilaire, tom. 1. liv. 2.*

à cavalerie. Si ce ne ſont que des huſſards & de la cavalerie qui attaquent cette eſcorte, ils n'oſeront pas en approcher lorſque l'infanterie aura fait parquer les charriots, & qu'elle ſe ſera mis derriere ce retranchement; au lieu qu'ils attaqueront certainement la cavalerie, qui ne peut pas s'enfermer dans l'intérieur du parc, mais qui doit ſe placer en avant & ſur les flancs pour le couvrir. Si cette cavalerie eſt battue, les équipages ſont pris & pillés: ſi c'eſt de l'infanterie qui attaque, ſoutenue par de la cavalerie & des huſſards, les armes ſont égales, & même l'infanterie retranchée derriere les charriots, & en partie montée deſſus, a un double avantage. Pendant ce combat d'infanterie, la cavalerie, les huſſards & les dragons de l'eſcorte s'oppoſe à la cavalerie ennemie & à ſes huſſards; ainſi le ſuccès eſt au moins douteux pour l'ennemi, & il ne peut l'être, ſi toute l'eſcorte n'eſt que de cavalerie.

Il eſt incompréhenſible que Montécuculi ait donné cette diſpoſition pour précepte, il eſt vrai qu'il dit que c'eſt quand on ne craint rien; mais y a-t-il quelques momens à la guerre, où l'on puiſſe ſe relâcher ſur l'ordre, la diſcipline & les diſpoſitions? Il n'y en a aucuns; & lorſque l'on ſe relâche ſur un point, on en fait bientôt de même ſur les autres.

(*l*) J'ai dit plus haut que cette régle n'étoit pas générale; il en eſt de cela comme de tous les principes de guerre, qui, tous bons par eux-mêmes, deviennent faux lorſqu'ils ne ſont pas appliqués aux circonſtances & au terrein.

(*m*) Montécuculi ne veut pas, ſans doute, faire beaucoup de chemin en un jour, ou il ſuppoſe que le pays en avant n'a pas été reconnu, ce qui eſt une très-grande faute. Dans quelque pays que ce puiſſe être, une armée ne doit être arrêtée dans ſa marche que par l'ennemi, & jamais par les difficultés

que le pays préſente, parce qu'il doit avoir été reconnu, les chemins applanis & ouverts, les défilés, s'il y en a, gardés, & généralement tous les paſſages qui forcent à marcher ſur un front étroit. Si les chemins n'ont pas été reconnus, l'emplacement du camp projetté ne l'aura certainement pas été, il n'eſt pas poſſible de prendre une poſition en ne la voyant que ſur la carte ; & à moins qu'on ne connoiſſe parfaitement le pays, il faut néceſſairement ſe tranſporter ſur le terrein pour pouvoir décider de l'emplacement du camp. Si le camp eſt reconnu, qui peut empêcher d'ouvrir les chemins néceſſaires pour y faire marcher l'armée ? de faire garder les défilés, les bois, les ponts, s'il y en a, & par conſéquent de continuer ſa marche, ſans être obligé de s'arrêter à chaque obſtacle qui ſe rencontre ? La manœuvre de Montécuculi eſt bonne, & même néceſſaire, pour un détachement ; mais elle eſt inutile pour une armée, en ſuppoſant cependant les précautions priſes telles que je les ai dit plus haut. S'il falloit qu'à chaque défilé, à chaque pont, une armée ſe mit en bataille avant que de paſſer l'un ou l'autre, & qu'elle s'y remit encore après avoir paſſé, à peine feroit-elle une demi-lieue par jour, & elle ſeroit plus fatiguée que ſi elle en eut fait cinq & ſix ſans s'arrêter. Il n'en eſt pas de même d'un détachement ; comme ce ſont les circonſtances du moment qui le font marcher, ſa deſtination n'a pû être prévue, ni le pays reconnu en avant ; ainſi il faut qu'il marche avec précaution, & qu'il agiſſe ſelon les inſtructions de Montécuculi.

(*n*) Si dans une marche d'armée on peut couvrir les deux flancs, la diſpoſition n'en ſera que meilleure ; ſi la ſituation du pays ne le permet pas, il faut mettre ſur le flanc qui ne peut pas être couvert, des troupes légeres à pied & à cheval

ſoutenues par des dragons. Si c'eſt un pays de plaine, il faut mettre ſur le flanc découvert, des huſſards, ſoutenus de troupes légeres à pied & à cheval, & celles-ci ſoutenues de dragons. Les appuis que le terrein offre naturellement ſont toujours plus avantageux, parce que l'armée eſt plus en force dans toutes ſes parties; mais ces appuis ne ſont bons que lorſqu'ils ſont continus, comme une riviere ou une chaîne de montagnes; car un marais, un ravin, un bois, ne peuvent pas être un appui pour une armée qui eſt en marche, parce qu'elle les a bientôt dépaſſée. Si c'eſt une chaîne de montagnes qui appuie un des flancs, il faut en faire occuper les hauteurs, & avoir des détachemens qui en fouillent les gorges & toutes les iſſues; ces détachemens marchent en avant à meſure que l'armée s'avance, & gardent toujours ſon flanc; il n'y a qu'une riviere, ſur-tout quand elle eſt large & profonde, qui ſoit un ſûr appui: il n'eſt point néceſſaire de mettre des troupes ſur le flanc gauche de la colonne qui marche près de cette riviere, comme elle ne peut avoir rien à craindre ſur ce flanc, elle peut marcher ſans inquiétude.

(*o*) Ce ſont les huſſards, les dragons & les troupes légeres à pied & à cheval que l'on envoye aujourd'hui en avant; & en cas que l'infanterie ne ſoit pas ſuffiſante pour garder les paſſages, les dragons y ſuppléent en mettant pied à terre, & renvoyant leurs chevaux à l'armée. Lorſque les paſſages ſont occupés & bien gardés, les huſſards & les troupes légeres à cheval marchent en avant, fouillent le pays au-delà, & par cette précaution ſimple, l'armée n'eſt point arrêtée dans ſa marche, rien ne peut la retarder, & elle arrive de bonne heure dans ſon camp.

(*p*) Il n'y a rien de ſi rare qu'une belle retraite (*a*), mais il n'y a point de manœuvre plus belle, lorſqu'elle eſt faite avec ordre & préciſion ; c'eſt le moment où ſe développent l'intelligence, le génie & les talens du Général.

Il y a pluſieurs circonſtances qui obligent un Général à ſe retirer ; les unes ſont forcées, les autres ſont volontaires. Elles ſont forcées, lorſque l'on n'eſt pas aſſez en force pour ſe meſurer avec l'ennemi, lorſque la poſition que l'on occupe a des parties foibles, & que l'ennemi peut la prendre en flanc ou la tourner ; lorſque l'on manque de ſubſiſtances, d'eau, de bois & de fourrages, & enfin après une bataille perdue. Elles ſont volontaires, lorſqu'on ſe retire devant l'ennemi, pour l'artirer dans un pays qu'il ne connoît pas, ou qui n'eſt pas propre à l'arme qui fait la principale force de ſon armée ; lorſqu'on ſe retire pour lui tendre quelques embuſcades ; pour l'éloigner d'une de ſes Places dont on projette de faire le ſiège ; & enfin lorſque l'on veut prendre ſes quartiers d'hiver. Toutes ces retraites forcées ou volontaires doivent avoir été prévues avant que de les exécuter ; ſi elles ne l'ont point été, il s'enſuivra certainement un déſordre & une confuſion dans les troupes & dans la retraite qui deviendront funeſtes, ſur-tout dans une retraite forcée, ſi l'ennemi ſait profiter de l'occaſion.

Si la retraite eſt volontaire, il faut prendre, pour la faire,

---

(*a*) Cela eſt ſi vrai, que dans toute l'antiquité, où certainement il y a eu de grands Capitaines qui ſe ſont trouvés dans la circonſtance d'une retraite, on ne cite que celle de Xenophon, comme le chef-d'œuvre du génie militaire. Celle de Prague, par M. le Maréchal de Belliſle, ſans pouvoir être comparée à la retraite de Xenophon, eſt cependant très-belle ; elle peut être miſe au nombre des belles retraites, & eſt digne de paſſer à la poſtérité.

le moment où l'on ne peut être attaqué que difficilement par l'ennemi. La retraite qu'il eſt d'uſage de battre au ſoleil couchant, doit ſervir de générale; ſi c'eſt dans les grands jours, il faut attendre qu'il commence à faire ſombre pour détendre le camp; ſi c'eſt vers l'arriere ſaiſon, on doit détendre à la retraite, & marcher une demi-heure après; mais il faut avoir pris la précaution de faire marcher les équipages la veille pendant la nuit, & bien eſcortés, pour n'en être pas embarraſſé dans la marche : il faut encore ordonner que toutes les ſonnailles des mulets ſoient ôtés (*a*); dans le ſilence de la nuit, le moindre bruit ſe fait entendre, & ſi l'ennemi entend ces ſonnailles, elles lui découvrent ce qu'il eſt important de lui cacher. Pendant la campagne de 1757, l'armée Françaiſe ayant quitté ſon camp de Munſter, vint camper à Reda. Sur cette nouvelle, M. le Duc de Cumberland quitta ſon camp de Paderborn, & alla camper à Bileweld; cependant ce Prince ne ſe trouvant pas dans une bonne poſition, parce qu'elle étoit acceſſible partout, & n'ayant que la gorge de Bileweld pour ſe retirer, fit ſes diſpoſitions pour en partir au premier mouvement de l'armée Françaiſe. Il y a cinq lieues de Bileweld à Reda, où étoit campée l'armée du Roi; M. le Maréchal d'Eſtrées avoit fait occuper Guterſlohé en avant de lui, d'abord par dix compagnies de grenadiers; il les retira quelques jours après, & y mit

(*a*) En général, toutes les ſonnailles que l'on met aux mulets devroient être défendues & proſcrites pour toujours, elles ne ſont utiles à rien, & peuvent beaucoup nuire dans certaines circonſtances; les mulets mêmes qui ne peuvent marcher que le pas, ſont très-embarraſſans dans une retraite précipitée, & je penſe qu'il faudroit en avoir beaucoup moins, & avoir plus de voitures, qui, lorſqu'elles ſont bien attelées, peuvent marcher plus vîte, en faiſant aller les chevaux au trot, ce qui n'eſt pas poſſible avec des mulets.

Digitized by Google

la légion royale; la réſerve de M. le Prince de Soubiſe étoit au-delà de la Lippe, campée à Nienkirken, à quatre lieues de Bileweld, ce Prince m'envoya en avant de lui à Verle, à moitié chemin de Nienkirken à Bileweld, avec mon Régiment & deux cens volontaires d'infanterie, pour éclairer de très-près les mouvemens de l'ennemi. M. le Duc de Cumberland décidé à quitter ſon camp de Bileweld au premier mouvement de l'armée Françaiſe, voyant que la réſerve de M. le Prince de Soubiſe étoit campée au-delà de la Lippe, ſur le flanc droit de l'armée du Roi, qu'elle n'étoit qu'à quatre lieues de lui, qu'elle avoit pouſſé des poſtes en avant, qu'il n'avoit qu'une ſeule gorge pour ſe retirer; & certain d'ailleurs que M. le Maréchal d'Eſtrées faiſoit ouvrir des marches ſur Bileweld, fit partir la veille tous ſes équipages par la gorge de Bileweld, & les envoya par-delà Herworden. Le lendemain il ſe diſpoſa à marcher; j'avois toujours des détachemens ſur lui: le jour que ce Prince partit de ſon camp, je ſortis à trois heures du matin avec trois cens chevaux, je m'approchai le plus près qu'il me fut poſſible des avant-poſtes de l'ennemi; ne voyant rien remuer dans le camp, je rentrai vers midi, mais je laiſſai cent cinquante chevaux commandés par un officier intelligent, pour obſerver ſes démarches, avec ordre, s'il décampoit, de m'en inſtruire ſur le champ. A peine étois-je rentré, que l'on vint me dire que l'ennemi mettoit tentes à bas, il étoit environ trois heures après midi; ſur le champ j'écrivis à M. le Prince de Soubiſe que les ennemis décampoient, j'en fis autant à M. le Maréchal d'Eſtrées, & à M. de Chabaut-la-Serre, qui étoit à Guterſlohé, & je marchai avec toutes mes troupes, pour tâcher de retarder la retraite de l'ennemi; mais je ne fis point réflexion que ſix cens huſſards & deux cens hommes d'infanterie n'apporteroient

qu'un foible obſtacle à la marche de l'ennemi, que l'armée à Reda, & la réſerve de M. le Prince de Soubiſe à Nienkirken, étoient encore trop éloignées pour que les troupes qu'on en détacheroit puſſent arriver aſſez tôt pour attaquer l'arriere-garde. Les marches pour s'avancer ſur l'armée des Alliés ſe préparoient, mais je n'avois été envoyé à Verle que comme une vedette pour avertir; & dans l'éloignement qu'il y avoit entre les deux armées, il n'étoit pas poſſible d'avoir des corps d'une certaine conſiſtance à Guterſlohé ni à Verle, parce que de telles attaques veulent être ſoutenues de la moitié de l'armée; mais l'état des ſubſiſtances ne permettoit pas à l'armée du Roi de faire plutôt une marche en avant, il falloit avoir tiré de Lipſtatt un convoi de pain, avant que de ſonger à ſe porter en avant, & le pain n'avoit pû être fait, à cauſe du tranſport des farines qui n'avoient pû arriver; c'eſt ce qui ſauva l'armée des Alliés, qui, malgré la précaution d'avoir renvoyé la veille ſes équipages, auroit été certainement attaquée dans ſa retraite, parce que M. le Maréchal d'Eſtrées ſe ſeroit mis en meſure de tomber ſur elle au premier avis qu'il auroit eu de ſa marche; & ſi ce Général eut été dans la poſition où il ſe ſeroit certainement mis s'il eut pû avoir ſon convoi de pain plutôt, M. le Duc de Cumberland n'auroit pas détendu à trois heures après midi, il auroit attendu au ſoleil couchant, & la retraite lui auroit ſervi de générale.

La diſpoſition pour la retraite doit être relative à la ſituation du pays: ſi c'eſt un pays de montagnes, de bois, coupé par des ravins & des ruiſſeaux, c'eſt à l'infanterie à faire l'arriere-garde, avec du canon, & très-peu de huſſards & de troupes légeres à cheval; il en faut cependant ſuffiſamment, en cas que le pays s'élargiſſe, pour éloigner l'ennemi, & couvrir les flancs

de l'arriere-garde. Si c'eſt un pays de plaine, c'eſt à la cavalerie à faire l'arriere-garde, avec des huſſards & des dragons; mais il faut une brigade d'infanterie avec du canon, pour ſoutenir cette arriere-garde. Telle étoit la diſpoſition que fit M. le Comte de Lowendal, depuis Maréchal de France, à l'arriere-garde qu'il commanda dans la campagne de 1746, en partant de Cinq-Égliſes. En général, toute diſpoſition doit être ſoumiſe au terrein & à l'eſpece d'arme qui attaque, ou qui peut attaquer l'arriere-garde.

Si la retraite, quoique volontaire, ſe fait dans un pays difficile, il faut partager l'armée en autant de colonne que l'on a pû reconnoître de chemins, & donner à chacune un rendez-vous général où elles doivent toutes ſe raſſembler. Plus il y aura de colonnes, plus la retraite ſera prompte & aiſée, parce que chaque colonne marchera plus leſtement lorſqu'il y aura moins de troupes à chacune, & lorſqu'elles ne devront pas ſe guider l'une ſur l'autre pour arriver en même tems. Dans ces pays, c'eſt à l'infanterie à faire l'arriere-garde avec quelques piéces de canon; l'ennemi indécis ſur la partie qu'il voudra attaquer, donnera le tems aux colonnes de gagner du terrein, & de ſe mettre hors d'inſulte. Que l'ennemi ſe diviſe pour attaquer chaque arriere-garde, ou qu'il n'en attaque qu'une, peu importe, parce que comme je ſuppoſe un pays difficile & étroit, il ne peut pas préſenter plus de front que le terrein ne le permet, ni prendre les colonnes en flanc; ainſi l'avantage ſera toujours du côté du plus brave, du mieux conduit, & du plus audacieux. Si cette retraite ſe fait dans un pays de montagnes, la diſpoſition doit être la même; mais il ne faut pas négliger d'occuper en force les hauteurs de droite & de gauche, ni de maſquer les chemins qui donnent dans celui que tient chaque

colonne des flancs : ſans cette précaution, on riſqueroit d'être coupé & d'être écraſé par les ennemis, qui, certainement, s'empareroient des hauteurs.

Si la retraite eſt forcée, ce qui arrive après une bataille perdue, ou un camp que l'ennemi a tourné, ou que les ſubſiſtances manquent, il faut pour qu'elle ſe faſſe en ordre, qu'elle ait été prévue. On ne doit jamais donner bataille, ni la recevoir, ſans auparavant avoir fait ſes diſpoſitions pour l'ordre avec lequel on doit ſuivre l'ennemi après la victoire : il en doit être de même pour la retraite. Si c'eſt un camp que l'ennemi peut tourner, c'eſt au Général à avoir l'œil ſur tous les mouvemens de l'ennemi, & à changer de poſitions à propos pour marcher ſur un autre terrein reconnu ; mais je ſuppoſe le camp tourné par quelques marches que l'ennemi aura dérobé, il y a toujours de la faute & de la négligence de la part du Général ; dans ce cas, il faut qu'il ſe ſoit ménagé une retraite ſûre, & qu'il ait reconnu d'avance une autre poſition qui le conduiſe toujours à l'exécution de ſes projets. Les ordres à cet effet ſe donnent aux Officiers généraux commandant les diviſions, ils doivent les tenir cachés, & n'en uſer que ſuivant les circonſtances.

Dans ces ſortes de retraites forcées, on peut ſe retirer ſur pluſieurs colonnes, en vûe l'une de l'autre, ſi le pays le permet ; on peut auſſi prolonger l'armée ſur une ſeule colonne, qui forme pluſieurs corps ſéparés les uns des autres, de façon que chaque corps remplace celui qui eſt parti le matin ; mais pour que cette diſpoſition puiſſe avoir lieu, il faut que la ſituation du pays ne permette pas à l'ennemi d'attaquer un corps ſéparément, ſans qu'il puiſſe être ſecouru ni ſéparé des autres corps de l'armée. Après la bataille du Teſin, perdue par Cornelius Scipion contre Annibal, Scipion fait marcher ſon armée, & gagne les rives du

Pô, qu'il paſſe à la faveur des radeaux qu'il avoit fait conſtruire; il fait enſuite couper tous les ponts qui étoient ſur cette riviere, & échappe ainſi à la pourſuite du vainqueur *. Sertorius battu par Metellus, ordonne à ſes troupes de ſe retirer par différens chemins, en leur donnant un lieu de réunion où elles devoient toutes ſe joindre **. Ces deux exemples prouvent que la retraite doit être prévue avant que de combattre : ſi Cornelius Scipion n'eut pas fait conſtruire des radeaux ſur le Pô avant que de combattre Annibal, il n'auroit pas pû paſſer ce fleuve après ſa défaite, ni aſſurer ſa retraite; il eſt très-certain qu'Annibal ne lui auroit pas donné le tems d'en faire conſtruire, & que l'armée Romaine auroit été forcée ou de combattre encore, ou de paſſer le fleuve à la nage. Si Sertorius n'avoit pas, avant de combattre, reconnu les chemins par où l'armée pouvoit ſe retirer en cas de malheur, ainſi que le rendez-vous général, il n'auroit pas pû donner des ordres poſitifs à ſes Officiers généraux qui conduiſoient chaque colonne, & qui étoient inſtruits des différens chemins qu'ils devoient prendre pour ſe réunir tous au même lieu.

* *Tite-Liv. Deca. 3. de la 2e. guerre puni. liv. 11.*

** *Strat. Fronti. lib 2. cap. 13.*

ARTICLE CINQUIEME.

Du Campement.

ON campe diverſement ſuivant les conjonctures (*a*), & l'on proportionne ſes précautions aux craintes que l'on a. Quand on eſt en pays ami, on campe ſéparément en un,

deux ou trois villages, ou bien tous enſemble dans un camp fermé ; ſi l'ennemi eſt en préſence, on campe en bataille.

I°. Par rapport au tems (*b*), on campe ou pour une nuit ſeulement, ou pour quelques jours, ou pour hiverner.

1°. On met ordinairement la Place d'armes au Quartier général, qui a coutume d'être au centre : c'eſt où ſe tiennent les ſoldats de l'ordre.

2°. L'infanterie ferme les avenues avec des barricades, des charriots, des arbres, des trains, & autres choſes ſemblables : la cavalerie en fait autant, & s'ouvre de nouveaux paſſages, & on lui donne par écrit les lieux où elle doit battre l'eſtrade, & envoyer des partis.

3°. On donne l'allarme avec le canon, le feu, la fumée, ou avec le ſon de certains tambours, qui ſont plus grands que les autres.

4°. La Place d'armes des quartiers particuliers doit être la nuit derriere le village, & le jour à la tête ; mais ſi la cavalerie craint quelque ſurpriſe, elle tient les chevaux tout ſellés, & ſe met en campagne à côté du quartier.

5°. Pour les gardes du camp on poſe des ſentinelles, on envoye des rondes, des batteurs d'eſtrades,

d'eſtrades, des partis, & des eſpions, conformément aux régles de la guerre.

6°. Quelquefois l'infanterie & le canon campent au Quartier général, & la cavalerie dans un bois, ou dans un ou deux villages des plus près d'alentour, & on la couvre avec de l'infanterie, à laquelle il faut moins de tems pour s'armer.

7°. Si l'on craint que l'ennemi ne donne ſur le quartier, il faut le prévenir, l'attaquer lui-même, lui donner l'allarme, ou ſe mettre ſecrettement en bataille dans quelqu'endroit, par où il ſoit obligé de paſſer, parce que tombant ſans y penſer dans des troupes qui l'attendent en bon ordre, il peut facilement s'étonner, ſe confondre, & même être mis en déroute.

8°. Les troupes deſtinées à faire l'avant-garde le lendemain, doivent camper dans les lieux du camp les plus proches du côté où l'on marche.

II°. Quand on campe tous enſemble, & pour une nuit ſeulement.

1°. Que la ſituation ait été reconnue par le Quartier-maître Général *, & par quelqu'autre perſonne des plus conſidérables de l'armée, qui aura marché devant avec un parti de cavalerie.

* Maréchal des Logis de l'armée.

2°. Qu'il y ait de l'eau, du bois, du fourrage,

de l'ombre dans les grandes chaleurs, du couvert dans le grand froid.

3°. Que le poſte ſoit avantageux par quelque riviere, par quelque chaîne de rochers, ou par quelqu'autre choſe que ce ſoit, qui puiſſe couvrir un côté du camp, & le mettre hors d'inſulte, qu'il ne puiſſe être commandé du canon, qu'il ne s'y trouve point d'obſtacle qui rompe la communication des différens quartiers de troupes, qui doivent toujours être à portée de s'entre-ſecourir.

4°. Que le camp ſoit bien gardé (*c*), tant par les eſpions qu'on a en campagne, que par les gardes diſpoſées en pluſieurs corps, par les ſentinelles, les rondes, & les patrouilles, les coureurs & les partis.

5°. Qu'il ſoit fortifié (*d*) d'une enceinte de charrettes & de paliſſades qu'on mene avec ſoi pour cela, ou d'un petit retranchement haut de ſix pieds & large de trois.

6°. Il faut mettre le train d'artillerie au milieu du camp, & poſter quelques piéces de campagne ſur les avenues par où l'ennemi peut approcher.

7°. Avant que de ſe loger, il faut mettre l'armée en bataille, poſer les gardes, & envoyer les partis dehors.

8°. Il faut ſe loger de bonne heure pour avoir le tems de reconnoître les poſtes, de diſtribuer les gardes, de ſe retrancher, de dreſſer les tentes, d'aller au fourrage, & de découvrir les mouvemens de l'ennemi.

III°. Lorſqu'on s'arrête dans un camp, il faut avoir des proviſions de guerre & de bouche, & qu'il ſoit aiſé de les y conduire ſûrement; & pour cela il faut toujours avoir un chemin ouvert aux vivres, au ſecours, à la retraite, établir bien la ligne de communication, & ne pas laiſſer facilement derriere ſoi quelque grande Place ennemie.

1°. Que les chemins ſoient aſſurés pour les marchands & pour les vivandiers, & que les articles militaires pour leurs immunités ſoient bien obſervés: qu'on ne vende point hors du camp les beſtiaux que l'on prend.

2°. Que l'eau ſoit ou de fontaine, ou de riviere, ou de puits creuſés en terre; qu'on en faſſe eſſai, & qu'on prenne garde que l'ennemi ne la puiſſe ôter.

3°. Il faut tirer le fourrage de la campagne (*e*), & des lieux circonvoiſins, envoyer les fourrageurs avec eſcorte, pour les mettre à couvert des partis ennemis, & pour empêcher les dé-

ſordres & les vols ; il faut les faire marcher en divers tems, & à l'improviſte, afin que l'ennemi n'en ſoit pas averti ; il faut fourrager d'abord dans les lieux les plus éloignés, & venir enſuite peu à peu aux plus proches.

4°. Qu'il y ait du bois pour les baraques, & pour faire du feu aux corps-de-gardes & aux cuiſines.

5°. Que la ſituation ſoit commode, dans une plaine ou ſur une colline aiſée ; qu'elle ne ſoit ni commandée, ni ſujette aux inondations, ni aux incendies, qu'elle ſoit dans un bon air, & dès qu'il commence à ſe corrompre, il faut décamper.

6°. S'il y a un bois, le couper, l'enfermer, le brûler, ou s'en éloigner. S'il y a quelqu'inondation à craindre, faire des chauſſées, ou faire écouler les eaux.

7°. Tenir le camp net, enterrer les immondices, prendre garde au feu.

8°. Se ſaiſir des environs, & les bien garnir de troupes, & ſur-tout les paſſages vers les magaſins un peu éloignés.

9°. Avoir, s'il ſe peut, une riviere à côté qui aſſure un flanc de l'armée (*f*), fourniſſe de l'eau, ſerve de réceptacle aux immondices, &

facilite la conduite des choſes néceſſaires. Avoir un pont pour paſſer ſur l'autre bord, & qu'il ſoit fait de maniere qu'il ne puiſſe être ni brûlé par l'ennemi, ni ruiné par des machines, & qu'il ſoit fortifié aux deux bouts.

10°. La forme & la grandeur des quartiers doit être proportionnée à la ſituation & à la quantité d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie & de bagage que l'on a. Si le camp eſt trop étroit (*g*), il eſt incommode pour les logemens, dangereux pour le feu, qui s'y met par accident, ou qu'on y jette de dehors; il eſt mépriſable à l'ennemi, parce qu'il fait juger que les forces ſont petites; s'il eſt trop grand, il eſt incommode pour les gardes, & difficile à défendre.

11°. Les quartiers particuliers doivent être quarrés à angles droits, mais ſans trop d'exactitude. La longueur ne doit jamais changer; on donne douze ou quinze pas pour une compagnie de cavalerie, & huit pour une d'infanterie.

12°. On retranche ſon camp ſur un terrein plus élevé que les environs (*h*), avec des retranchemens à redans, ou angles flanqués avec des redoutes, des fortins, des tenailles, des ouvrages

à cornes, des ouvrages couronnés à la distance de trois ou quatre cens toises des logemens, & cet espace qu'on laisse entre deux sert pour la Place d'armes. Quelquefois on fait double camp pour s'étendre, & pour gagner du terrein; quelquefois dans le premier camp on en fait un plus petit, pour le défendre avec peu de monde, en cas qu'une partie de l'armée dût faire quelque mouvement.

13°. Les gardes se changent à la pointe du jour (*i*), ou sur le soir; il faut les poster de maniere qu'on ne puisse ni les surprendre, ni couper celles qui seront les plus avancées. Leur nombre doit être conforme au besoin. Quant au lieu, sur les avenues du camp, on en met aux endroits les moins forts; dans le camp, on en met à l'artillerie, aux munitions, aux drapeaux, aux vivres, aux prisonniers, aux Quartiers généraux, aux places, aux marchés.

L'exactitude consiste dans le mot, les rondes, les patrouilles, les coureurs, les partis, les espions.

14°. Lorsqu'on campe en bataille, les bataillons & les escadrons demeurent comme ils doivent être, excepté qu'on double les distances à deux pas par rangs de front, & à huit pas pour la hauteur, afin que les soldats reposent plus à

l'aiſe, & on laiſſe de plus un eſpace vuide devant eux, afin qu'ils puiſſent au beſoin ſortir de leur place.

IV°. Dans les quartiers d'hiver (*k*), on doit avoir ſoin d'aſſurer les troupes.

1°. En fortifiant un camp, & les y tenant aſſemblées auprès de quelque grande ville marchande, ou de quelque riviere, afin de couvrir le pays.

2°. En les diſtribuant par groſſes garniſons dans des lieux ſerrés & voiſins, afin qu'elles puiſſent réciproquement ſe ſecourir.

3°. En couvrant le voiſinage des quartiers par des forts, des rivieres, des montagnes, des paſſages où l'on met des gardes & de la cavalerie, tant pour avertir quand l'ennemi vient, que pour empêcher qu'il ne puiſſe faire des courſes avec de petits partis, ou pour lui couper les vivres derriere, & harceler ſon arriere-garde, s'il entreprenoit de paſſer en grand corps ; & pour cet effet, on fera ſerrer les vivres des environs dans les lieux fermés.

4°. En rafraîchiſſant le ſoldat des fatigues de la campagne, & prenant des quartiers de gré ou de force.

OBSERVATIONS.

ARTICLE CINQUIEME.

Du Campement.

(a) LE choix des camps eſt de la plus grande importance; il faut qu'ils ſoient forts par leur aſſiette, commodes pour les ſubſiſtances, l'eau & le bois, faciles pour en ſortir, & difficiles aux approches de l'ennemi. On doit choiſir l'emplacement du camp ſuivant les vûes que l'on peut avoir. Si l'on eſt ſur l'offenſive, l'objet eſt de faire des conquêtes, de s'avancer ſur le pays ennemi, de le forcer à reculer, ou de lui livrer bataille: dans ce cas, les camps doivent être relatifs à ces projets, ſans cependant négliger la ſûreté de l'armée; pourvu que ſes flancs ſoient aſſurés, que les communications ſur les derrieres ſoient libres & bien gardées, que l'on puiſſe facilement ſortir du camp pour marcher en avant ou par les flancs, & qu'il y ait des ſubſiſtances, des fourrages, de l'eau & du bois, le camp eſt bon. Si l'offenſive n'eſt pas encore décidée, il faut tâcher de ſe couvrir d'une riviere, y conſtruire des ponts, les retrancher & les garder, pour pouvoir envoyer des détachemens pardelà; ſi on n'a pas le ſecours d'une riviere, il faut retrancher le camp en faiſant des redans à trois cens pas en avant; ces retranchemens ſuffiſent lorſque le deſſein eſt d'agir offenſivement; mais ſi l'on eſt forcé de reſter ſur la défenſive, l'aſſiette des camps doit être plus forte par elle-même, il faut y joindre l'art à la nature, s'appuyer de quelques Places, ſe couvrir d'une riviere; faute de ce ſecours, couvrir le camp de redoutes au lieu de redans, les paliſſader & les fraiſer, y ajouter même des puits en avant, non dans les intervalles des redoutes, mais autour des redoutes.

Il

Il faut que dans cette poſition le camp couvre le pays que l'on veut défendre, ſans qu'il ſoit poſſible à l'ennemi de le tourner qu'avec de grandes difficultés ; mais comme il y a peu de poſitions, & même qu'il n'y en a aucunes, que l'on ne puiſſe tourner, il faut ſe ménager une retraite facile, & reconnoître des poſitions derriere, en cas que l'on ſoit forcé d'abandonner celle que l'on avoit priſe, pour retarder à l'ennemi l'entrée dans le pays ; l'attirer dans un pays difficile que l'on connoît, & dont il n'a que des connoiſſances priſes ſur des cartes ; lui faire perdre l'avantage du nombre, en l'obligeant de s'avancer dans ce pays ; de diviſer ſes troupes en différens corps, par la difficulté de les tenir toutes enſemble ; ſe ménager par-là les moyens d'attaquer en force un de ſes camps, & par ces moyens, rendre la guerre offenſive de défenſive qu'elle étoit. On peut bien compter ſur quelques fautes de la part de l'ennemi ; mais il ne faut pas s'y fier ſi entierement, qu'on ſe néglige ſur les précautions qu'il faut prendre, pour l'exécution de ſes projets. L'ennemi ſage ne marchera dans ce pays qu'avec la plus grande circonſpection ; s'il eſt obligé de ſéparer ſes troupes en différens corps par la difficulté de la nature du pays, il fera, du moins, ouvrir des communications faciles d'un camp à un autre, il éloignera ſes camps le moins qu'il pourra les uns des autres ; il ſe mettra, pour-ainſi-dire, ſur une défenſive forcée, mais prudente, juſqu'à ce qu'il connoiſſe parfaitement le pays, & qu'il ait imaginé les moyens les plus moraux, ou pour attaquer l'ennemi, ou pour le forcer à abandonner ſon camp. Il eſt difficile de trouver jour à attaquer un ennemi auſſi vigilant, & qui prend des précautions auſſi ſages ; mais ſi, comptant ſur ſes forces, il entre inconſidérément dans ce pays, & s'il néglige d'aſſurer ſes camps, & de les faire communiquer enſemble par des marches ouvertes & très-larges, on

peut eſpérer de tirer parti de ſon audace & de ſa négligence. J'ajouterai encore que dès que le camp eſt reconnu, & que l'armée y eſt campée, il faut ſur le champ faire ouvrir des marches en avant, ſur les flancs & ſur les derrieres, que l'on ſoit ſur l'offenſive ou ſur la défenſive.

(*b*) Les inſtructions que donne Montécuculi ne peuvent être relatives à un camp, elles ne peuvent regarder qu'un cantonnement ou des quartiers d'hiver. Ce qu'il dit enſuite au ſujet de la cavalerie, prouve évidemment ce que j'avance; il dit *qu'on la met dans un bois, ou dans un ou deux villages.* Cette diſpoſition ne peut regarder que des cantonnemens, encore la cavalerie eſt-elle toujours mal placée dans des bois. Il ajoute, *& on la couvre avec de l'infanterie.* S'il s'agit de camper, cette diſpoſition de camp eſt mauvaiſe à tous égards, parce qu'il n'y a jamais d'occaſions où il faille mettre la cavalerie dans des bois, ni même dans des villages. Le camp ſuppoſe la campagne ouverte, & l'ennemi en préſence ou à portée.

(*c*) Il ne ſuffit point pour aſſurer un camp d'avoir des eſpions dans l'armée ennemie, & qui rodent entre les deux camps; il ne ſuffit pas d'avoir des gardes, des ſentinelles, des vedettes & des patrouilles, il faut encore des détachemens en avant qui ſoient ſans ceſſe ſur l'ennemi, qui empêchent ſes partis de s'avancer ſur le camp, qui obſervent tous ſes mouvemens, & qui gardent tous le pays entre les deux armées. Je ſuis, d'ailleurs, de l'avis du Chevalier Folard, qui veut qu'une armée ſe retranche toujours dans ſon camp; mais la force & l'eſpece de ces retranchemens doivent être relatives & proportionnées à l'objet, à la ſituation & à l'état de la guerre.

Depuis 1741 la façon de faire la guerre a abſolument changé de forme, quoique les principes ſoient toujours les mêmes. Le

peu de troupes que la Maiſon d'Autriche avoit à oppoſer aux forces réunies de la France & de la Pruſſe, obligea cette Puiſſance à lever juſqu'à douze Régimens d'huſſards de douze cens hommes chacun, beaucoup de Régimens de croates à pied, & pluſieurs corps de pandoures, de ſorte que l'armée Autrichienne étoit, pour-ainſi-dire, plus nombreuſe en troupes légeres qu'en troupes de ligne, auſſi évita-t-elle, autant qu'il lui fut poſſible, d'en venir à des batailles; & lorſqu'elle s'y vit forcée, ſes Généraux prirent ſi bien leurs meſures, nommément à Rocoux & à Lauffeld, que ſes troupes ne combattirent point, qu'il n'y eut que ſes Alliés qui payerent de leur ſang l'amitié que la Maiſon d'Autriche avoit pour eux; & malgré leur valeur, cela n'empêcha pas cette armée combinée de perdre preſque toutes les batailles qu'elle donna ou qu'elle reçut.

Quelques braves que ſoient les huſſards, ils ne ſont pas montés aſſez avantageuſement pour pouvoir ſe meſurer corps à corps avec de la cavalerie de ligne. Ces Régimens Hongrois & Croates qui venoient d'être levés, avoient encore conſervé leur ancienne méthode de faire la guerre; on n'avoit point eu le tems d'établir dans ces troupes la diſcipline & l'ordre qui y ſont aujourd'hui, & qui rend les croates égaux à la meilleure infanterie; ainſi dans ce tems-là, ces Régimens de croates ne pouvoient ſervir qu'à ſoutenir les huſſards qui étoient en avant, & qui couvroient l'armée; mais quelque nombreux que fuſſent ces Régimens de huſſards & de croates, ils ne pouvoient gueres ſervir que de nombre, & devenoient preſqu'inutiles le jour d'une bataille, parce que, quoique très-braves, l'ordre & l'enſemble n'y étant pas établis, il auroit été imprudent de les mettre en ligne, & de vouloir s'en ſervir comme s'ils euſſent été à l'inſtar de vieux Régimens. Quant aux pandoures, ils ont toujours été plus dan-

gereux pour les habitans de la campagne que pour l'ennemi.

Cette prodigieuſe quantité de troupes légeres a obligé les autres Puiſſances à en avoir auſſi, & la multiplicité de ces troupes a changé abſolument la façon de faire la guerre. Du tems de Montécuculi, & même long-tems après lui, c'étoit la cavalerie que l'on envoyoit en parti; cependant en 1664 Louis XIV créa deux Régimens de dragons, en 1673 il en créa quatre autres, & inſenſiblement ce corps s'eſt augmenté au point où il eſt aujourd'hui. Ces dragons ſervoient à éclairer l'armée dans ſes marches, à la garder dans ſon camp, à l'eſcorte des convois & des fourrages: avant leur création, c'étoit la cavalerie qui étoit chargée de ces différentes parties; aux dragons ont ſuccédés les huſſards & les troupes légeres à pied & à cheval, cependant toujours ſoutenus de dragons.

Mais je ne puis approuver une nouvelle eſpece de troupes, que l'animoſité, ou la diſette de troupes de ligne, ont fait imaginer, & que l'on a introduite dans les armées au commencement de la guerre de 1757, qui fait honte à l'humanité, qui devroit faire rougir ceux qui les ont imaginés & ceux qui s'en ſont ſervis; la haine les a conduits plutôt que la noble émulation de vaincre leurs ennemis à forces ouvertes. Ces eſpeces de troupes nous rappellent ces tems barbares, où les hommes, plus cruels & plus féroces que ne le furent jamais les bêtes les plus ſauvages, ſe nourriſſoient & s'abreuvoient du ſang de leurs ennemis. Ce ſont ces chaſſeurs de profeſſion à pied & à cheval, qui, cachés derriere des arbres, ou derriere une éminence, ou un ravin, ou un rocher, vont à la chaſſe de leurs ſemblables. Eſt-ce-là la guerre que doivent ſe faire des Nations policées, qui ſe piquent de mœurs & d'humanité, que les Arts illuſtrent, & que les Princes qui les gouvernent ſe font honneur d'aimer, de connoître & de protéger? La mort d'un, de vingt, même de

cent ſoldats aſſaſſinés par ces chaſſeurs, donnera-t-elle la paix aux Puiſſances belligérantes? Ce ſont ces chaſſeurs de profeſſion qui ont fait imaginer en France de tirer des Régimens une certaine quantité de ſoldats, ceux, entre tous, qui tirent le mieux (*a*); on en a formé un bataillon par brigade, que l'on nomme bataillon de chaſſeurs; mais ces bataillons ne ſe cachent point dans les bois, derriere les rochers, des éminences, ni des ravins pour attaquer l'ennemi; ils marchent à lui, & l'attaquent de front; ils ont l'avantage ſur les autres bataillons de mieux tirer, mais ce ſont des ſoldats, & non des chaſſeurs de profeſſion, dont tout le mérite conſiſte à tirer très-juſte & de très-loin (*b*); mais ils n'oſeroient s'hazarder en plaine, ni ſe meſurer avec quelque bataillon que ce puiſſe être, ni même contre des huſſards & des troupes légeres à cheval. Un ſeul exemple prouvera ce que j'avance. Pendant la campagne de 1759, M. le Maréchal de Contades maître du défilé de Stadberg, & voulant faire paſſer la Dymel à ſon armée pour entrer en Weſtphalie, ſans qu'elle put être inquiétée dans ce paſſage, qui eſt difficile; me détacha en avant de lui avec les volontaires du Dauphiné, ceux de l'armée & mon Régiment, pour éclairer les mouvemens de l'ennemi, que ce Général ſavoit campé à Buren ſur l'Alme. Dès le même ſoir je détachai en avant de moi le ſieur d'Eſſoffy, Lieutenant-colonel en ſecond de mon Régiment, avec deux cens huſſards & deux cens hommes d'infanterie, & je me préparai à le ſuivre; le ſieur d'Eſſoffy marcha ſur Fortenberg, mais à peine y fut-il arrivé, qu'il fut attaqué par un corps de ſix cens chaſſeurs à pied, & quatre cens huſſards; comme ce lieu n'étoit pas fort

(*a*) C'eſt M. le Maréchal de Broglio qui, le premier, a formé des bataillons de chaſſeurs, & il a tiré de ces bataillons les plus grands ſervices.

(*b*) Il n'y a que le premier coup, que l'on appelle le coup de la baraque, qui ſoit dangereux.

éloigné de celui où j'étois, j'entendis les coups de fuſil, & ne pouvant douter que le ſieur d'Eſſoffy ou n'attaqua, ou ne fut attaqué, je fis ſur le champ prendre les armes à l'infanterie, & monter la cavalerie à cheval ; j'ordonnai au Commandant de l'infanterie de me ſuivre le plus promptement qu'il lui ſeroit poſſible, & je pris les devants avec mon Régiment & la cavalerie des volontaires du Dauphiné ; mais à l'approche du ſecours, les ennemis ſe retirerent ſur Wunnenberg, par une petite vallée qui y conduit de Fortenberg : je partageai la cavalerie en deux parties pour tourner les ennemis, & pour tâcher de les couper avant qu'ils arrivâſſent à Wunnenberg ; mais quelque diligence que je puſſe faire, ils y arriverent avant moi ; ils ne s'y arrêterent point, dans l'eſpérance de gagner un bois qui conduit à Buren, où leur armée étoit campée. Entre ce bois & Wunnenberg, il y a une plaine à traverſer d'environ un bon quart de lieue ; les huſſards & la cavalerie du Dauphiné joignirent les chaſſeurs dans cette plaine, les entourerent, firent des priſonniers juſques dans leurs rangs ; une grande partie des huſſards ennemis fut priſe ou tuée, & les chaſſeurs étoient ſur le point de ſe rendre, lorſqu'il parut une colonne d'infanterie, ſoutenue de quelque cavalerie, qui débouchoit du bois. Je ne jugeai pas à propos de pouſſer cette affaire plus loin, d'autant plus que je n'avois pas mon infanterie avec moi, l'ayant laiſſé ſur les hauteurs de Wunnenberg derrieres des haies qui la cachoit à l'ennemi, pour aſſurer ma retraite en cas que j'euſſe été forcé de la faire ; je fis ſonner la retraite, & me retirai ſur Wunnenberg, avec environ une ſoixantaine de priſonniers que j'envoyai à M. le Maréchal de Contades. Sans cette infanterie & cette cavalerie qui vinrent au ſecours de leurs chaſſeurs, je les aurois tous pris avec des huſſards & de la cavalerie de troupes légeres, ce que je n'aurois pas pû raiſonnablement eſpérer, ſi j'avois eu affaire à un batail-

lon de ligne. Si je perdis le plaiſir de prendre ces chaſſeurs, j'en fus dédommagé par la tranquillité avec laquelle l'armée paſſa la Dymel & le défilé de Stadberg, & c'étoit le principal motif pour lequel M. le Maréchal de Contades m'avoit détaché en avant de lui.

Quant aux moyens d'aſſurer une armée dans ſon camp, je n'en connois point d'autres que de le retrancher plus ou moins, ſuivant les circonſtances, & d'avoir ſans ceſſe des détachemens ſur l'ennemi ; le premier moyen aſſure l'intérieur, le ſecond ajoute à la ſûreté de l'intérieur, protege les troupes & les convois, & établit la tranquillité des détachemens fixes qui gardent les communications.

(*d*) L'uſage de fortifier les camps eſt très-ancien, Homere en fait mention dans ſon Iliade. Il s'exprime ainſi : *Ils élevent enſuite la muraille & les tours qui doivent défendre leur camp & leur flotte, ils y font d'eſpace en eſpace des portes aſſez larges pour faire paſſer les chars, & ils creuſent tout autour un foſſé large & profond qu'ils garniſſent de paliſſades* *. Du tems de Cyrus, les Grecs fortifioient rarement leurs camps ; cependant Polybe fait mention de camps retranchés ; entre autre celui de Cleomene, Roi de Sparte, à Selaſie, dont une partie du retranchement tenoit la crête du mont Eva, & l'autre partie le mont Olimpe **. Les Romains avoient coutume de fortifier leurs camps, ils employoient leurs ſoldats pour élever leurs retranchemens, qui conſiſtoient ordinairement en un large foſſé, dont la terre jettée du côté du camp formoit le retranchement, & mettoit l'armée à l'abri d'inſulte ; quelquefois ils élevoient des murs flanqués de tours. Plus l'Art de la guerre s'eſt perfectionné, plus le jet des armes a acquis de force & de portée, & plus on a mis d'art & de ſolidité dans les retranchemens. Cependant en ſuivant le Texte de Montécuculi, il ne paroît pas

* *Traduct. de l'Iliade, par Dacier, liv. 7.*

** *Hiſt. de Polybe, liv. 2. ch. 13.*

que de ſon tems on prit beaucoup de ſoins pour retrancher les camps ; des charrettes, des paliſſades devoient être, dès ce tems-là, de foibles obſtacles, & le ſeroient encore bien plus aujourd'hui, que l'artillerie s'eſt ſi fort multipliée dans les armées. Ces petits retranchemens hauts de ſix pieds & larges de trois, pouvoient ſervir contre de la mouſqueterie, mais ils étoient faciles à franchir, & bientôt applanis par le canon.

Sans m'arrêter à la maniere dont Montécuculi retranche un camp, qui me paroît n'avoir aucune force ni aucune ſolidité, ni être ſuſceptible d'aucune défenſe, il me paroît important d'examiner quelle eſt la meilleure méthode pour retrancher un camp, ſoit que l'on n'y reſte que quelques jours, ou que l'on projette d'y demeurer long-tems, & d'y attendre l'ennemi.

Je ſuppoſe une armée ſur la défenſive, mais que le Général ne veut reſter que peu de tems dans ſa poſition, que d'ailleurs l'ennemi n'eſt pas encore aſſez près ; il ſuffit, dans ce cas, que chaque Régiment faſſe un redan à cinquante toiſes en avant de ſon camp : ces redans doivent être ſelon l'expoſé de Montécuculi, & ils ſont aſſez forts, lorſque les projets ne ſont pas d'attendre l'ennemi dans cette poſition (*a*), & que l'on veut marcher en avant pour aſſeoir ſon camp ſur un terrein plus fort par ſon aſſiette, & qui couvre plus eſſentiellement le pays ; mais lorſque l'on a choiſi ſon terrein, & que l'on veut y attendre l'ennemi,

(*a*) Je ne propoſe ces retranchemens, qui paroîtront peut-être inutiles, puiſqu'on ne veut pas attendre l'ennemi derriere, & que d'ailleurs il eſt trop éloigné pour que l'armée puiſſe craindre d'être attaquée ſur cette poſition, mais pour habituer le ſoldat à ſe garder, & au travail ; c'eſt une choſe eſſentielle, & qu'il ne faut point négliger. C'étoit la coutume de M. de Turenne, & je ne crois pas que l'on puiſſe prendre un meilleur modele.

Digitized by Google

l'ennemi, que par cette poſition on couvre ſes Places, une Province, ou que l'on protége une armée qui fait un ſiège, les retranchemens doivent être plus forts & plus ſuſceptibles de défenſe.

Il y a pluſieurs ſyſtêmes ſur la maniere de retrancher un camp qui different les uns des autres. Les uns veulent que l'on éleve une ligne avec des redans & des redoutes de diſtance en diſtance, tenant à ces mêmes lignes; de façon qu'elles ſoient comme les courtines de ces redoutes & de ces redans, qui tiennent lieu de baſtions; qu'il y ait des barrieres dans le centre des lignes qui forment les courtines, pour faire ſortir des troupes; que derriere, à cinquante ou ſoixante toiſes, on éleve des épaulemens, pour mettre la cavalerie à couvert du canon de l'ennemi; que dans les redoutes, dans les redans, & derriere les lignes, on y place des troupes & du canon, & que derriere il y ait des bataillons de diſtance en diſtance, pour porter des ſecours prompts aux endroits qui foibliroient. Voyez la Planche 18, Fig. premiere.

Les autres veulent des redans ſans lignes, qu'ils préſentent l'angle à la campagne, & que l'angle ſaillant d'un redan ſoit à cent quatre-vingt ou à deux cens toiſes au plus de l'angle ſaillant d'un autre redan, pour que les feux puiſſent ſe croiſer, & que les redans puiſſent ſe protéger mutuellement; qu'il y ait dedans quatre ou cinq cens hommes & du canon; que le gros canon ſoit diſtribué entre chaque redan, & que l'armée ſoit derriere en bataille, à environ cent cinquante toiſes. Pour ajouter (à ce qu'ils s'imaginent) à la force de ces retranchemens, ils font creuſer en avant & entre chaque redan, un triple rang de puits placés en échiquier, pour que l'ennemi ne puiſſe pas les attaquer par la gorge, & ils ſe ménagent ſeulement une barriere de ſept à huit pieds de large dans l'intervalle de chaque redan,

pour faire ſortir des troupes ſuivant les circonſtances. Voyez la même Planche, Fig. 2.

D'autres veulent des redoutes miſes à cent quatre-vingt ou deux cens toiſes les unes des autres, dont un des angles ſoit vers la campagne ainſi que les redans, qu'elles ſoient fraiſées & paliſſadées, & qu'elles ayent un triple rang de puits qui les entourent depuis l'angle ſaillant juſques pardelà les deux angles des flancs, de façon que ces puits faſſent le tour de la redoute juſqu'à la barriere pratiquée pour y entrer; que ces redoutes ſoient aſſez grandes pour contenir un bataillon & du canon; qu'entre chacune il y ait une batterie de gros canon, & que l'armée ſoit derriere en bataille à cent cinquante toiſes. Voyez la même Planche, Fig. 3.

* *Tom. 2. chap. 12.*

M. le Maréchal de Saxe dans ſes Rêveries *, fait le plus grand éloge des redoutes; il cite la bataille de Pultawa, gagnée par les Moſcovites ſur les Suédois, & il attribue uniquement le gain de cette bataille aux redoutes que Pierre le Grand avoit fait élever ſur le front de ſon camp. Maurice donne enſuite ſon ſyſtême de redoutes, à qui il donne des baſtions. Par cette conſtruction, ces redoutes ne préſentent point un angle à la campagne comme les précédentes, mais une face, parce que les baſtions aux deux angles font que les feux ſe croiſent. Il donne enſuite les proportions de ſes redoutes, & il détaille la quantité de monde qu'il faut pour les conſtruire en très-peu de tems, ainſi que la quantité de faſcines & de piquets néceſſaires. Voyez la même Planche, Fig. 4.

D'autres font élever cent quatre-vingt à deux cens toiſes de lignes; aux deux extrémités, ils élevent une redoute, & dans le centre de la ligne un redan; ils laiſſent enſuite cinquante toiſes d'ouvertures, & ils continuent les retranchemens ſur le même ſyſtême; c'eſt-à-dire, cent quatre-vingt à deux cens toiſes

de ligne, une redoute à chaque extrémité, & un redan dans le centre, cinquante toiſes d'ouverture, & ainſi du reſte ſur tout le front du camp. Pour ajouter encore à la force de ces retranchemens, outre trois rangs de puits dont ils bordent les lignes, ils élevent un épaulement à cinquante toiſes en arriere des ouvertures ; cet épaulement a la même longueur que les ouvertures, & aux deux extrémités, il y a une eſpece de redan ou d'épaulement qui couvre les flancs de cette ligne. Cet épaulement a environ ſix toiſes : derriere cette ligne intérieure ils mettent de l'infanterie, ainſi que derriere les lignes en avant, dans les redans & dans les redoutes, avec du canon. Dans le centre des ouvertures qui ſont entre chaque redoute, ils placent du gros canon, ou bien ils mettent leurs batteries en écharpe ſur les faces intérieures des redoutes, de façon que ces batteries ſont couvertes, que leur feu ſe croiſe, & qu'il défend l'intervalle & l'angle ſaillant de chaque redoute ; ils mettent encore du canon derriere le parapet de la ligne en arriere qui défend directement l'intervalle. Voyez la même Planche, Fig. 5.

Le Chevalier Folard, dans ſes Commentaires ſur Polybe, donne ſon ſyſtême de retranchement, qui tient de la premiere & de la troiſième méthode de retrancher un camp *. Il éleve les lignes avec des angles ; & dans la partie des lignes qui ſervent de courtines, il pouſſe une tranchée longue d'environ ſoixante à quatre-vingt toiſes, au bout de laquelle il conſtruit une redoute qui préſente un angle à la campagne, de ſorte que le camp retranché par des lignes, eſt encore hériſſé de redoutes, qui communiquent avec les lignes ; ces redoutes ſe protégent l'une l'autre, il y a des troupes & du canon dans chacune, & l'armée borde les retranchemens intérieurs. Voyez la même Planche, Fig. 6.

* *Tom. 3. liv. 2. ch. 14.*

Le Roi de Pruſſe, dans ſon Inſtruction militaire pour ſes Of-
* *Article* XXII. ficiers généraux *, propoſe une autre eſpece de retranchement. Il conſtruit des redoutes ſaillantes & rentrantes qui ſe joignent par des lignes ; il met la diſtance de ſix cens pas ordinaires entre chaque redoute; le pas ordinaire eſt de trois pieds, ainſi ces redoutes ſont diſtantes l'une de l'autre de trois cens toiſes : cet éloignement me paroît trop conſidérable pour que leur feu puiſſe ſe croiſer ; les redoutes rentrantes ſont à la même diſtance les unes des autres que celles qui ſont ſaillantes, mais elles ne ſont éloignées de celles-ci que de 400 pas : quoique cet éloignement ſoit moins conſidérable que celui qui eſt entre chaque redoute, je crois que ſi ces redoutes rentrantes n'étoient qu'à 300 pas des ſaillantes, elles protégeroient plus eſſentiellement celles-ci. Ces redoutes dans leur conſtruction, forment un échiquier joint par des lignes. Voyez la même Planche, Fig. 7.

Il eſt queſtion d'examiner quel eſt le meilleur de ces ſyſtêmes. J'entrerai dans un détail qui paroîtra, peut-être, un peu long ; mais cette partie eſt trop intéreſſante pour ne la pas examiner avec la plus grande attention, pour ne pas peſer les raiſons des uns & des autres, & tâcher de voir quel eſt celui de ces différens ſyſtêmes qui remplit le mieux l'objet de la défenſive, qu'annonce naturellement une armée qui ſe retranche. C'eſt, je penſe, la nature du pays & la ſituation du terrein qui doivent indiquer l'eſpece de retranchement qu'il faut faire, relativement à l'état de la guerre.

Le premier ſyſtême eſt le plus ancien & le plus en uſage. On éleve des lignes garnies de redoutes & de redans, ainſi que je les ai décrites plus haut, ou pour couvrir un pays, ou pour mettre hors d'inſulte une armée qui fait un ſiège, ou pour d'autres cauſes qui tendent toutes à la défenſive. Telles étoient les lignes que fit conſtruire M. le Prince de Bade à Stoloffen, & que

l'on regardoit comme imprenables : elles avoient pour objet d'empêcher l'armée Françaiſe de pénétrer dans l'Empire, & principalement en Baviere, dont l'Électeur étoit allié de la France ; mais M. le Maréchal de Villars les força au commencement de la campagne de 1703, en un ſeul jour, & ſans perdre, pour-ainſi-dire, aucun ſoldat. Pour perfectionner ces lignes, & les rendre plus difficiles à attaquer, on fait creuſer en avant du foſſé trois rangs de puits placés en échiquier, & l'on fraiſe les lignes. Telles étoient celles que M. le Maréchal de Berwick fit conſtruire en 1734, lorſqu'il fit le ſiège de Philiſbourg, & que M. le Prince Eugene n'oſât point attaquer. Il ſemble que ces lignes ſoient inattaquables, & qu'il ſoit impoſſible de ſurmonter tant de difficultés.

Il n'eſt pas poſſible que dans toute leur étendue ces lignes ſoient également en force par-tout, quelque ſoin que l'on ait pris de fortifier les parties foibles, parce que le terrein ne peut pas être par-tout le même ; dans une partie ce ſera du ſable, dans une autre de la terre graſſe, dans une autre de la pierraille & du cailloux, dans une autre, le terrein ſera dominé par quelques hauteurs où l'ennemi placera du canon pour battre les lignes : il peut ſe faire qu'à la faveur d'un bois que l'on aura négligé de faire couper, l'ennemi puiſſe approcher aſſez près des lignes, pour élever dans ce même bois quelques redoutes ou batteries qui dominent les lignes. Enfin, il n'eſt pas poſſible que les lignes dans toute leur étendue n'ayent pas quelques parties plus foibles les unes que les autres.

La diſpoſition des troupes pour défendre ces retranchemens eſt ſimple ; elles bordent le parapet ſur plus ou moins de files, derriere il y en a d'autres en bataille, diſtribuées par brigade, par Régiment, ou par bataillon, pour porter les ſecours néceſſaires ; la cavalerie eſt derriere l'infanterie, couverte par des

épaulemens; & s'il n'y en a pas, on la met à cent cinquante toiſes des lignes, pour qu'elle ſoit moins expoſé au canon de l'ennemi. Ces lignes dans leur conſtruction forment ou une ligne droite, ou un cercle, ou un triangle, ou un quarré ouvert, ou elles ont une forme indirecte, telle que l'a exigé la ſituation du terrein; mais quelque ſoit leur forme, il faut qu'elles ne puiſſent pas être tournées, & qu'elles ayent un appui ſûr à leur droite & à leur gauche,

Les lignes de Stoloffen avoient bien ce ſecond avantage, mais elles n'avoient point le premier, & c'eſt ce qui les fit forcer en auſſi peu de tems, & avec ſi peu de perte de la part des Français. La droite commençoit au pont que les ennemis avoient ſur le Rhin, & qui communiquoit à l'Iſle d'Alonde; delà, en s'étendant ſur la gauche, elles paſſoient au village de Stoloffen, & toute l'eſpace entre ce village & le Rhin étoit inondé, au moyen de bonnes digues en maçonnerie qui avoient été faites par des Hollandais que le Prince de Bade avoit fait venir pour cet effet. Quoique cette inondation fût impraticable, elle étoit encore défendue par de bons retranchemens à redans, avec des redoutes d'eſpace en eſpace bien paliſſadées. La chauſſée qui conduit à Stoloffen étoit défendue par des ouvrages de terre paliſſadés, & les mêmes inondations & fortifications continuoient tout le long des lignes depuis Stoloffen juſqu'au bourg de Biel, qui étoit bien retranché & fortifié par des ouvrages de terre paliſſadés. Les lignes continuoient depuis ce lieu juſqu'au ſommet des montagnes qui étoient retranchées; mais les inondations finiſſoient à Biel, où le terrein commençoit à s'élever *; cependant ces lignes, toutes formidables qu'elles étoient, pouvoient être tournées en deſcendant le Rhin plus bas que l'Iſle d'Alonde, où la droite aboutiſſoit; & en paſſant ce fleuve à

* *Mémoir. de St. Hilaire, tom. 4. p. 16.*

l'Iſle de Neubourg, que les ennemis avoient négligé de garder, il étoit facile de les attaquer parderriere. M. le Maréchal de Villars après avoir fait conſtruire un pont ſur le bras du Rhin qui ſépare l'Iſle de la Terre-ferme, s'empara de cette Iſle, fit enſuite paſſer ſur des bateaux des troupes qui attaquerent les ennemis & les mirent en fuite ; ce fut cette attaque qui força les ennemis à abandonner ces lignes ſi formidables, & à ſe retirer.

Plus l'armée retranchée occupe de terrein, plus les lignes ſont étendues, plus il faut de monde pour les défendre, & plus elles ſont foibles dans toute leur longueur. Elles ont, comme j'ai déjà dit, des redoutes & des redans, à la diſtance que doivent avoir les baſtions d'une Place ; c'eſt-à-dire, que d'un angle ſaillant à un autre angle ſaillant, il y a cent quatre-vingt toiſes, ce qui eſt la portée directe du fuſil ſelon la grande fortification. Il eſt aiſé de voir que des lignes de cette eſpece doivent embraſſer une très-grande étendue de terrein, & que la défenſe en eſt affoiblie, parce qu'il faut garnir tout le front des lignes.

Comme les retranchemens d'un camp ne ſont pas toujours proportionnés exactement à la force de l'armée, lorſque ce ſont des lignes, parce que l'on eſt ſouvent forcé de ſe ſoumettre au terrein pour que les lignes ayent des appuis, ou pour qu'elles ne puiſſent pas être tournées, il arrive quelquefois qu'elles ont plus d'étendue que ne l'auroit exigé la force de l'armée ; ce qui eſt un très-grand défaut, difficile à éviter par cette forme de retranchement : il faut d'ailleurs un tems très-conſidérable pour les conſtruire ; & quoique l'on employe, non-ſeulement des ſoldats ; mais encore des payſans du pays, & même que l'on en fait venir des pays les plus proches, l'ennemi ne donne pas toujours le tems de les perfectionner. Je ſuppoſe qu'elles le ſoient ;

comme on ne peut pas ſavoir les points qui ſeront attaqués, il faut garnir tout le front, & on riſque de s'affoiblir par-tout pour trop s'étendre. L'ennemi a, par cette forme de retranchement, un avantage marqué, en ce qu'il attaque où & quand il veut, & comme il veut, qu'il fait pluſieurs attaques fauſſes pour contenir les troupes qui défendent les lignes dans ces parties, & les empêcher de porter du ſecours aux attaques véritables. Les bataillons qui ſont derriere ſont indécis où ils marcheront, parce que tout le front des lignes eſt menacé & attaqué avec plus ou moins de vivacité. Si une ſeule attaque vraie ou fauſſe réuſſit, que l'ennemi parvienne à combler ces puits & à les franchir, le foſſé ne tardera pas à l'être auſſi, les fraiſes qui bordent les lignes auront été briſées par le canon, les lignes éboulées ou, au moins, écretées; & s'il monte vingt grenadiers ſur le parapet, ils ſeront bientôt ſuivis de cent & de deux mille. Si les troupes qui les défendent ſont forcées dans cette partie, les lignes le ſont dans toute leur étendue, parce qu'à meſure que l'ennemi ſe renforce, il attaque en flanc & en front les troupes qui les gardent, toutes les fauſſes attaques deviennent alors réelles, le front ne ſe défend plus que foiblement, parce qu'il craint d'être pris en flanc & parderriere, les troupes abandonnent les retranchemens, les puits & le foſſé ſont comblés dans toutes les parties des lignes, & ces retranchemens qui paroiſſoient inattaquables, ſont forcés en peu de tems par une ſeule attaque qui réuſſit. C'eſt ainſi que M. le Maréchal de Coigny força dans la campagne de 1744, le cinq Juillet, les lignes de la Lauter, dont les ennemis s'étoient emparés après avoir paſſé le Rhin, & s'être rendus maîtres de Lauterbourg. Ce Général forma trois attaques, celle de la droite à Veiſſembourg, confiée à M. de Montal, celle de la gauche au village des Picards, dont ſe chargea

chargea M. de Seckendorff, & celle du Moulin, ſous les ordres de M. de Clermont-Tonnerre. Les attaques de la droite & du centre furent faites avec tant de vigueur, que nos troupes pénétrerent après deux heures de combat, & ſans beaucoup de perte; le village des Picards fut emporté un peu plus tard, & les Impériaux y perdirent davantage. Les ennemis eurent environ 3000 hommes de tués, 1000 de faits priſonniers, & ils perdirent dix drapeaux. Ces lignes étoient cependant très-bonnes, car pour les attaquer il falloit paſſer la Lauter, qui eſt bordée de marais, & qui baigne les lignes dans toute leur longueur *. Je m'appuie encore des lignes de Stoloffen, pour prouver plus évidemment la foibleſſe de cette eſpece de retranchement. M. le Maréchal de Villars forma quatre attaques, trois fauſſes & une vraie. La vraie étoit commandée par M. le Marquis de Vivans & M. le Comte de Broglio; les troupes aux ordres de ces Généraux devoient deſcendre le Rhin ſur la rive gauche, & aller s'emparer d'une petite Iſle proche celle de Neubourg, que l'ennemi n'occupoit pas. La premiere des trois fauſſes attaques étoit commandée par le Marquis de Pery, qui occupoit l'Iſle du Marquiſat; il avoit ordre de faire un très-grand feu de canon ſur Stoloffen. M. de Lée, qui commandoit la ſeconde fauſſe atraque, devoit ſe porter vis-à-vis l'Iſle d'Alonde, &, au moyen de pluſieurs barques qu'on avoit fait venir de Straſbourg, perſuader aux ennemis qu'on vouloit attaquer cette Iſle, & les forcer d'y envoyer des troupes de renfort. M. le Maréchal de Villars s'étoit réſervé la troiſième du côté du bourg de Biel. M. de Vivans & M. de Broglio ayant paſſé le Rhin à une petite Iſle proche celle de Neubourg, chaſſerent les ennemis qui gardoient la rive droite; ce fut dans ce moment que les lignes dans toute leur étendue furent abandonnées, parce qu'alors elles furent priſes à revers.

* *Tiré d'un Manuſcrit de la biblioth. de feu M. le Maréchal de Coigny.*

Il en ſera de même de toutes les lignes conſtruites ſelon ce ſyſtême; mais quand bien même les lignes de Stoloffen euſſent été conſtruites différemment, comme elles pouvoient être tournées & priſes par leurs derrieres, leur poſition ne valoit rien. Il eſt vrai que ſi M. le Prince de Bade n'eut fait conſtruire que des redoutes ſans lignes, il lui auroit fallu moins de troupes pour les garder; & en faiſant élever d'autres redoutes ſur la rive droite du Rhin juſques pardelà l'Iſle de Neubourg, & s'il eut occupé cette Iſle & toutes celles qui remontoient juſqu'à l'Iſle d'Alonde, il lui auroit été facile de défendre cette partie, & les lignes n'auroient pas pû être tournées, à moins que de deſcendre le Rhin très-bas.

Quoique la guerre fut alors très-perfectionnée, on n'avoit pas cependant encore imaginé d'autres retranchemens que des lignes avec des redoutes & des redans, ſur le modele des Places. Il étoit réſervé au Nord de produire un grand Homme, qui nous éclaira ſur la forme que les retranchemens des camps doivent avoir. Pierre le Grand a été le premier qui ait fait conſtruire des redoutes ſans lignes en avant de ſon camp, & qui lui valurent la célebre victoire qu'il remporta l'an 1709 à Pultawa, ſur Charles XII, Roi de Suéde; victoire d'autant plus importante, qu'elle affermit Pierre ſur le Trône, & qu'elle fut le terme des conquêtes de Charles. M. le Maréchal de Saxe, à l'imitation du Czar, fit faire des redoutes ſemblables pour défendre ſon camp devant Maëſtricht, dont il faiſoit le ſiège. L'exemple de ces deux grands Hommes doit décider l'eſpece de retranchement dont il faut environner une armée qui eſt ſur la défenſive, ou, au moins, faire abandonner les lignes qui ne valent rien.

Le ſecond ſyſtême eſt de faire des redans ſans lignes, à la

diſtance que doivent être les baſtions d'une Place. Pour rendre cette eſpece de retranchement plus fort, on creuſe en avant du foſſé de chaque redan, & dans l'intervalle de chacun, trois rangs de puits dans la forme que j'ai dit plus haut; entre chaque redan on place du gros canon, dans chaque redan cinq cens hommes, & l'armée eſt derriere en bataille, prête à marcher au ſecours des troupes qui défendent les redans, & à ſortir pardelà les redans, par des barrieres pratiquées dans l'intervalle de chaque redan.

Ce ſyſtême eſt meilleur que celui des lignes, quoique cependant il ne ſoit pas bon. Si l'ennemi peut emporter un ou deux redans, il prend alors tous les autres par la gorge, les puits de ce moment ceſſent d'être un obſtacle à l'attaque générale, & ils ſeront bientôt comblés, pour donner paſſage au reſte des troupes. La gorge des redans étant ouverte, les troupes qui les défendent peuvent être priſes parderriere, & elles les abandonneront dès que l'ennemi aura comblé les puits, & qu'elles le verront maître d'un ou de deux redans; elles recevront, à la vérité, du ſecours de l'armée qui eſt derriere en bataille, mais les ennemis ſe multiplieront à proportion, les redans, ou, du moins, une grande partie, ſeront abandonnés, les puits comblés, & l'ennemi n'aura plus aucun obſtacle qui l'empêche de marcher en ordre & en force à l'armée qui étoit retranchée. Il y a encore un très-grand défaut dans cette eſpece de retranchement, & les puits, par leſquels on croit ajouter à la difficulté de forcer les redans, ſervent, au contraire, à les faire prendre plutôt; ces puits ſont, ſans doute, un obſtacle de plus, qui empêche l'ennemi de pénétrer entre chaque redan, mais ils en ſont un auſſi pour l'armée retranchée, & elle ne peut point ſortir en force pour

attaquer en flanc l'ennemi qui marche aux redans, il n'y a que des barrieres de ſept à huit pieds de large, par leſquelles l'infanterie peut déboucher ſix de front au plus, & la cavalerie quatre : or, avant qu'il ait débouché ſuffiſamment de troupes pour être en état d'attaquer l'ennemi, celui-ci a le tems d'en détacher ſuffiſamment pour s'oppoſer à cette attaque ; & ſi les troupes de l'armée retranchée ſont forcées de ſe retirer, leur retraite eſt très-difficile, ſur-tout pour de la cavalerie ; c'eſt ce qui me fait penſer que, s'il n'y avoit de puits qu'aux deux faces des redans, & qu'il n'y en eut point qui barrâſſent l'intervalle qui eſt entre chaque redan, cette eſpece de retranchement ſeroit plus aiſé à défendre, parce qu'on pourroit faire déboucher des troupes ſur un grand front, & qu'avec des barrieres cela ne ſe peut pas.

Cette façon de rettancher un camp a cependant un avantage marqué ſur les lignes, en ce que, quand même tous les redans ſeroient emportés, l'armée ne ſeroit point battue, comme lorſqu'elle défend des lignes qu'elle occupe dans toutes leurs parties. Quand des lignes ſont forcées, le mouvement rétrograde eſt général, au lieu qu'il n'eſt ici que dans la partie des troupes qui défendent les redans ; on peut retirer facilement le canon qui eſt entre chaque redan, & même celui qui eſt dans chacun, ce qui ne ſe peut que très-difficilement lorſque des lignes ſont forcées ; mais comme les retranchemens marquent une défenſive décidée de la part de l'armée qui ſe retranche, s'ils ſont forcés, & que les troupes qui les bordent les abandonnent, l'armée qui en étoit couverte perd ſon objet de vûe, & l'avantage qu'elle s'étoit promis : ſi elle ſe retranche, comme plus foible, elle le ſera bientôt davantage lorſque l'ennemi ſe ſera emparé des redans, parce qu'outre le

Digitized by Google

monde qu'elle aura perdu à la défenſe des redans, ce qui s'en ſauvera déjà intimidé, portera l'épouvante dans l'armée, impreſſion facile à communiquer au ſoldat, qui s'étonne ſouvent d'un premier échec, au lieu que l'ennemi redoublera d'ardeur, & ſera animé par ce premier ſuccès; ainſi l'armée retranchée, quoiqu'elle n'ait ſouffert que dans la partie des troupes qui défendoit les redans, perd l'avantage qu'elle s'étoit ménagé, & dont elle eſpéroit tirer un très-grand ſecours, & elle ne peut dans cette circonſtance fâcheuſe prendre de meilleur parti que de ſe retirer en ordre, & de faire la meilleure diſpoſition pour n'être pas entamé dans ſa retraite.

Le troiſième ſyſtême eſt celui des redoutes, & dont M. le Maréchal de Saxe s'eſt ſervi en 1748 au ſiège de Maëſtricht. Ce grand Général n'approuve ni les lignes ni les retranchemens en général; cependant comme il n'ignore point qu'il y a des circonſtances où il ſeroit dangereux de ne pas retrancher un camp, ſoit par la foibleſſe de l'armée, cauſée, ou parce que les troupes qui la compoſent ſont peu aguerries & de nouvelle levée, ou parce que l'armée ennemie eſt beaucoup plus nombreuſe, ou parce que l'on eſt occupé à faire un ſiège, ou par un détachement conſidérable détaché de l'armée pour en renforcer une autre, ainſi que fit dans la campagne de 1759 M. le Maréchal de Contades, lorſqu'il envoya à l'armée qui étoit en Heſſe, commandée par M. le Prince de Soubiſe, un gros renfort de troupes; l'armée Françaiſe devenue beaucoup plus foible par ce détachement, que l'armée de M. le Prince Ferdinand de Brunſwick, le Général Français prit une poſition excellente à Illingen, le front de l'armée couvert du ruiſſeau de Saltz qui ſe jette dans la riviere d'Aſſe, laquelle va ſe jetter à Ham dans la Lippe. Cette poſition parut ſi bonne à M. le

Prince Ferdinand de Brunſwick que, quoiqu'avec une armée bien ſupérieure à celle de France, il n'oſa jamais l'y attaquer, & qu'il reſta campé à Soeſt juſqu'à ce que le corps détaché en Heſſe ayant rejoint l'armée, ce Prince repaſſa la Lippe à Lipſtatt, & M. le Maréchal de Contades revint prendre ſon camp de Ham, d'où, peu de jours après, il la fit décamper, pour la diſtribuer dans ſes quartiers d'hiver. M. le Maréchal de Saxe indique la diſpoſition qu'il faut faire pour défendre les retranchemens, il enſeigne après la maniere de les attaquer, & finit par donner ſon ſyſtême de redoutes *.

* *Rêveries, ch. 9. tom. 2.*

On conſtruit plus ou moins de redoutes ſur le front de l'armée, ſuivant ſon étendue & la ſituation du terrein; ce front de redoutes doit toujours être relatif aux forces de l'armée; chaque redoute a ſes dimenſions marquées, il faut qu'elles ſoient à quatre cens pas de diſtance, ce qu'on doit entendre de pas ordinaires qui n'ont que trois pieds, elles ſeroient trop éloignées ſi le pas étoit géométrique, parce que ce pas a cinq pieds, & que les feux ne ſe croiſeroient pas auſſi eſſentiellement; ainſi la diſtance d'une redoute à une autre doit être d'environ deux cens toiſes, c'eſt la proportion que M. le Matéchal de Vauban donne de l'angle ſaillant d'un baſtion à un autre angle ſaillant dans la plus grande fortification, & c'eſt celle qui eſt la plus convenable pour la fortification de campagne. Ceux qui admettent cette eſpece de retranchement, fraiſent les redoutes, & mettent trois rangs de puits qui entourent les redoutes, & ils ſont placés en échiquier, tels que je les ai décrits plus hauts.

Ces redoutes ſont excellentes, & d'une très-bonne défenſe, elles ſont de facile conſtruction; & en ſuppoſant les faſcines & les piquets faits & portés ſur le terrein, on peut, à 400 tra-

vailleurs pour chaque redoute, en conſtruire quinze dans un jour en employant 6000 hommes, & les mettre en état de défenſe. Je ne compte point dans ce nombre les travailleurs qu'il faut pour creuſer les trois rangs de puits, ni ceux employés à conduire la terre qu'on en tire, ou dans des chemins creux pour les combler, ou à élever des épaulemens pour y mettre derriere du canon. Telles étoient les redoutes que M. le Maréchal de Soubiſe fit élever en avant de ſon camp d'Una en 1761, mais il n'y avoit point de puits en avant; cependant ce camp retranché parut ſi bon à M. le Prince Ferdinand de Brunſwick, qu'il n'oſa jamais l'attaquer.

L'avantage qu'ont ces redoutes ſur les redans, c'eſt qu'on ne peut pas les prendre parderriere, & qu'elles ſe défendent également de tous les quatre côtés, au lieu que les redans n'ont que deux faces, & la gorge eſt ouverte. Entre chaque redoute on place dix piéces de canon, ſoutenues de deux bataillons placés à cinquante ou ſoixante pas ſur les deux flancs, derriere chaque batterie. Ces bataillons peuvent encore ſervir à porter du ſecours aux redoutes, & à empêcher l'ennemi de les tourner. On ne fait point de puits entre chaque redoute, parce qu'il faut laiſſer ces paſſages libres à l'infanterie & à la cavalerie, non-ſeulement pour pouvoir attaquer en flanc l'ennemi qui marche ſur les redoutes, mais encore pour le ſuivre en force, en cas que, rebuté d'attaques inutiles, il veuille ſe retirer. On peut environner de puits chaque redoute, ce ſera un obſtacle de plus à l'ennemi pour s'en emparer. Dans cette ſuppoſition, chacune de ces redoutes demande, pour-ainſi-dire, un ſiège; l'ennemi eſt entierement occupé dans toutes les parties des retranchemens, tandis que l'armée retranchée n'employe qu'un tiers au plus de ſes troupes; avan-

tage manifeſte qui ne ſe trouve point dans les retranchemens faits par des lignes.

On objectera, peut-être, que ſi l'armée étoit forcée de s'éloigner des redoutes, toutes les troupes employées à leur défenſe ſeroient perdues & ſetoient forcées de ſe rendre, faute de ſecours. L'armée derriere les redoutes, & en bataille, ne doit ſe retirer, & ne peut y être contrainte, que lorſque l'ennemi ſe ſera emparé de la plus grande partie des redoutes; les troupes chargées de les défendre ne doivent les abandonner que lorſqu'il ne leur eſt plus poſſible de les garder, & elles ſont protégées dans leur retraite par les deux bataillons qui ſont derriere chaque batterie de canon; & ſi le Général de l'armée retranchée juge à propos de ſe retirer, il ne le fera certainement pas avant d'avoir fait retirer les troupes & le canon des redoutes qui ne ſont pas encore priſes: comme d'ailleurs l'armée ne peut pas être attaqué en force que l'ennemi ne ſe ſoit emparé de toutes les redoutes, il a tout le tems de diſpoſer ſa retraite, & de retirer les troupes & le canon qui ſont en avant. Une ou deux redoutes de priſes ne doivent point le décider à ſe retirer; jamais l'ennemi n'oſera paſſer entre quatre cens toiſes de terrein, ou il s'expoſeroit à faire le ſecond tome de la colonne Anglaiſe à Fontenoy; mais s'il arrivoit qu'il entreprit ce paſſage, & que pour cet effet il ſe forma ſur pluſieurs colonnes, avec du canon entre chacune, & de la cavalerie derriere les colonnes, dans les intervalles de chaque colonne, le Général doit faire la même diſpoſition; il a d'autant plus de facilité à exécuter cette manœuvre, qu'il eſt à cent cinquante toiſes de l'ennemi; il a même l'avantage de pouvoir prendre les colonnes des aîles par leur flanc, parce que le terrein eſt à lui, qu'il eſt défendu & couvert par les redoutes

redoutes qui ne ſont point priſes, & que l'ennemi n'a qu'un eſpace de quatre cens toiſes pour combattre.

Cette maniere de retrancher un camp eſt excellente à tous égards, elle remédie totalement aux inconvéniens des deux autres ſyſtêmes, ſur-tout à celui des lignes, qui, preſque toujours, embraſſent trop de terrein, & qui, ainſi que je l'ai déjà remarqué, ne ſont jamais également fortes dans toutes leurs parties, ni également défendues dans toute leur étendue.

Le quatrième ſyſtême eſt celui de M. le Maréchal de Saxe; & quoique ce Général ſe ſoit ſervi des redoutes ſimples & ſans baſtions, cela n'empêche point que celui-ci ne lui ſoit propre, & qu'il ne ſoit de ſon invention. Les redoutes à quatre baſtions qu'il propoſe ſont excellentes, & il faut un ſiège dans les formes pour chacune, mais il faut auſſi beaucoup de tems pour les conſtruire; il faut des Ingénieurs pour en tracer les dimenſions, au lieu que chaque brigade, ſans aucun autre ſecours que ſes bras, peut élever des redoutes ſimples telles qu'elles ont été décrites dans le ſyſtême précédent. Quant au tems qu'il faut pour perfectionner celles de M. le Maréchal de Saxe, il me paroît difficile qu'elles puiſſent être faites & parfaites en deux heures & demie de tems, comme il le dit *. Plus on y employera de monde, plus il s'embarraſſera, & moins l'ouvrage avancera; mais en ſuppoſant le tems néceſſaire pour les perfectionner, la quantité de travailleurs n'y fait rien; quand il en faudroit dix mille, il faut les y employer. Dans ce cas ces retranchemens ſont formidables; mais s'ils donnent plus de difficultés à l'ennemi pour les prendre, ils lui donnent auſſi un très-grand avantage lorſqu'il s'eſt rendu maître de trois ou de quatre redoutes, parce qu'elles lui ſervent de points d'appuis; les deux baſtions qui ſont du côté de l'armée retranchée, fa-

* *Liv. 2. ch. 12. tom. 2.*

cilitent à l'ennemi les moyens de placer des batteries de canon avantageuſement; & le préjudice qu'elles peuvent cauſer à l'armée que ces redoutes couvroient, naît de leur propre force, inconvénient qui ne ſe trouve point dans les redoutes ſimples qui préſentent un angle, & ſur leſquelles on ne peut pas mettre autant de piéces de canon, ni les diriger auſſi facilement ſur les endroits ſur leſquels il faut tirer; d'ailleurs elles ſont beaucoup plus longues à conſtruire, & l'ennemi ne donne pas toujours le tems de perfectionner les ouvrages. Les chevaux de friſe que M. le Maréchal de Saxe met en avant du foſſé autour de ſes redoutes, ne valent rien, le canon les a bientôt briſés, j'aimerois mieux trois rangs de puits en échiquier, tels que je les ai décrits plus haut; mais ces puits demandent encore du tems & beaucoup de monde, parce qu'il faut des travailleurs pour les creuſer, & d'autres pour tranſporter la terre, & applanir le terrein autour de chaque redoute. Ces raiſons me font préférer les redoutes ſimples préſentant un angle à la campagne, avec trois rangs de puits autour de chacune.

Le cinquième ſyſtême me paroît très-bon. On conſtruit des lignes à qui on donne deux cens toiſes de longueur, à chaque extrémité, on éleve une redoute qui tient aux lignes, & dans le centre on met un redan; pardelà ces redoutes, on laiſſe un intervalle de cinquante toiſes; on continue encore des lignes conſtruites comme la premiere, & ainſi de même ſur tout le front du camp. Pour rendre ces retranchemens plus forts, on creuſe en avant du foſſé trois rangs de puits, & à cinquante toiſes en arriere des intervalles ou ouvertures, on éleve une ligne de quarante toiſes de long, avec un épaulement aux deux extrémités; ces deux épaulemens doivent avoir chacun ſix à huit toiſes.

Quoique ce retranchement ait à-peu-près la forme des lignes que je condamne à tous égards, il n'en a pas les inconvéniens. Le défaut des lignes eſt de n'avoir aucunes ouvertures pour faire ſortir de l'infanterie & de la cavalerie, pour prendre en flanc l'ennemi qui attaque les lignes, à l'exception de quelques barrieres, par leſquelles on ne peut déboucher que ſix ou huit de front, ſuivant leur largeur. C'eſt leur continuité qui fait leur foibleſſe, & lorſqu'un point eſt forcé, toutes les lignes le ſont dans toute leur étendue, par les raiſons que j'ai dit plus haut. Ces deux inconvéniens ne ſe trouvent point dans ce cinquième ſyſtême, il y a des intervalles ſuffiſans pour y faire paſſer de groſſes colonnes d'infanterie & pluſieurs eſcadrons; les lignes que l'on met en arriere des intervalles, derriere leſquelles on place du canon & de la mouſqueterie, ſervent à empêcher l'ennemi d'entreprendre de pénétrer par ces ouvertures; elles n'empêchent point les ſorties, & elles facilitent, aidées des deux redoutes qui flanquent l'intervalle, la retraite des troupes. Si l'ennemi emporte deux redoutes & les lignes qui les joignent, il n'eſt pas maître de celles qui ſont pardelà les deux intervalles qui les ſéparent, & il a à eſſuyer du canon à cartouche placé ſur les épaulemens des lignes qui ſont en arriere des intervalles qui le battent en écharpe, & du canon qui eſt en avant de l'armée en bataille, à cent ou cent cinquante toiſes des lignes. Il ne lui ſera pas poſſible de pénétrer dans cette partie, parce qu'il n'a que trois cens toiſes de terrein, encore ne les a-t-il pas; parce qu'il n'eſt pas maître ni des lignes en arriere des intervalles, ni des redoutes qui flanquent les retranchemens qui ne ſont point pris: ainſi ce retranchement eſt très-bon, mais il exige beaucoup de remuement de terre, beaucoup de travail,

& une quantité prodigieuſe de travailleurs. Cependant ſi le terrein que l'on a à fortifier eſt très-étendu, & ſi l'on a le tems de le perfectionner, j'opinerois volontiers pour ce ſyſtême ; mais ſi le terrein eſt plus retréci, comme du bois de Barri à Fontenoy, & de Fontenoy à Antoin, je préférerois des redoutes telles que M. le Maréchal de Saxe les fit conſtruire.

Le ſyſtême des redoutes eſt excellent, celui-ci l'eſt auſſi ; mais c'eſt le terrein qui doit décider pour l'un ou pour l'autre, en calculant cependant le tems que l'on peut avoir pour perfectionner l'un & l'autre.

Le ſyſtême du Chevalier Folard eſt formidable, mais il a beaucoup d'inconvéniens. On éleve des redoutes en avant des lignes conſtruites ſur le premier ſyſtême ; ces redoutes communiquent par une tranchée aux lignes, & avant que l'ennemi puiſſe les attaquer, il faut qu'il prenne les redoutes ; mais il n'eſt pas néceſſaire qu'il les prenne toutes, s'il peut ſe rendre maître de trois ou quatre, elles lui ſuffiſent pour attaquer les lignes, parce que les tranchées qui conduiſent des lignes aux redoutes, lui ſervent d'épaulemens pour n'être pas inquiété ſur ſon flanc, & les redoutes qui ne ſont point priſes ne peuvent lui nuire, parce que je les ſuppoſe attaquées, & conſéquemment occupées à ſe défendre : ainſi quatre redoutes priſes, l'inconvénienr des lignes ſubſiſte toujours, quoique dans une étendue moins conſidérable de terrein. Cependant comme l'ennemi fait des attaques vraies ou fauſſes à toutes les redoutes, il ne lui eſt pas poſſible d'employer autant de monde qu'il le voudroit pour l'attaque des lignes, après les quatre redoutes ſuppoſées priſes ; mais auſſi l'ennemi ne peut pas dégarnit ſes lignes dans toute leur étendue, parce qu'il faut

qu'il y ait des troupes dans toutes les parties, pour porter des ſecours prompts aux redoutes attaquées ; & comme d'ailleurs l'ennemi eſt ſupérieur en force, puiſqu'il eſt ſur l'offenſive, il peut en employer ſuffiſamment pour que l'inconvénient des lignes ait toujours lieu.

Par ce ſyſtême, il n'y a point de débouché pour faire ſortir des troupes en avant des lignes puiſqu'elles ſont continuées, elles demandent un tems très-conſidérable pour les perfectionner ; & quand même elles ſeroient au point de perfection que l'on peut deſirer, il y a un défaut dans cette forme de retranchement, ſemblable aux redoutes avec des baſtions de M. le Maréchal de Saxe ; lorſque ces redoutes en avant ſont priſes, ou en partie, elles ſervent à l'ennemi pour élever des batteries hautes, avec leſquelles il peut foudroyer les lignes, & ces batteries protégent les troupes qui marchent pour attaquer les lignes ; ces redoutes priſes lui ſervent encore d'appuis & de retranchement, auſſi Folard n'indique-t-il cette eſpece de retranchement que lorſque l'on eſt décidé à une défenſive abſolument néceſſaire, & encore dans un pays de montagnes ; c'eſt, je penſe, le ſeul terrein où l'on puiſſe ſe ſervir de ce ſyſtême, parce qu'il faut pour éviter l'inconvénient qui réſulte des redoutes priſes, qu'elles ſoient dominées abſolument par les lignes, car ſi elles ſont d'égale hauteur, ou plus hautes, l'inconvénient ſubſiſte, & il eſt ſenſible. Dans un pays de montagnes, il eſt facile de trouver des hauteurs où il y ait des pentes douces ; on conſtruit les redoutes ſur ces pentes douces, & les lignes plus haut, de ſorte qu'elles dominent & défendent les redoutes.

Le dernier ſyſtême eſt celui du Roi de Pruſſe. Il fait conſtruire des redoutes ſaillantes & rentrantes, qui ſe joignent par

des lignes : les redoutes ſaillantes ſont à ſix cens pas les unes des autres, les rentrantes ſont à la même diſtance; mais il n'y a que quatre cens pas d'une redoute ſaillante à une rentrante. Comme je ſuppoſe des pas ordinaires qui ſont de trois pieds, & non des pas géométriques qui en ont cinq, la diſtance d'une redoute ſaillante à une autre ſaillante eſt trop conſidérable, parce qu'il y a trois cens toiſes d'une redoute à une autre. Les lignes qui communiquent des redoutes ſaillantes aux rentrantes, prennent depuis les faces extérieures des premieres, & vont aboutir aux faces intérieures des ſecondes. Il faut un tems très-conſidérable pour conſtruire ces retranchemens, elles n'ont aucun débouché, & je penſe que ſi ce Prince ſupprimoit les lignes qui joignent les redoutes ſaillantes & rentrantes, qu'il mit les redoutes ſaillantes à deux cens toiſes les unes des autres, les rentrantes à la même diſtance, & qu'il n'y eut que cent cinquante toiſes des redoutes ſaillantes aux rentrantes, non-ſeulement le camp ſeroit plus promptement retranché, mais il n'en ſeroit que plus fort. Au lieu de lignes, il faut mettre des batteries de gros canon avec des bataillons derriere pour les ſoutenir, la défenſe en ſera, je penſe, plus aiſée & plus opiniâtre, parce que les troupes ne ſeroient pas gênées par ces lignes, qu'il faut néceſſairement qu'elles garniſſent & qu'elles défendent; au lieu que n'y en ayant point, elles peuvent ſe porter en plus grand nombre dans les endroits qui exigent un prompt ſecours. Les redoutes ſaillantes ne ſe protégent que par le canon, le feu de la mouſqueterie eſt trop éloigné; mais la défenſe des redoutes rentrantes aux ſaillantes eſt plus rapprochée. Si cependant l'ennemi peut parvenir à ſe rendre maître de deux ou de trois redoutes ſaillantes, non-ſeulement les rentrantes ne peuvent

plus lui nuire, parce que leurs faces intérieures ſont ſur la même ligne que les faces extérieures des premieres redoutes, mais encore les ſoldats qui bordent les lignes ne peuvent plus y reſter, parce qu'ils ſeront pris en flanc, & qu'ils eſſuieront un feu de revers dont ils ne pourront ſe garantir ni ſe défendre. Ces redoutes rentrantes ſont cependant un ſecond obſtacle à l'ennemi, parce que lorſqu'il aura pris toutes les premieres, il faut qu'il prenne encore toutes les ſecondes pour pouvoir attaquer l'armée qui eſt derriere en bataille. Ces différentes attaques ne ſe feront pas ſans qu'il y perde beaucoup de monde, & ſi les redoutes ſont bien défendues, & les ſecours portés à propos & avec célérité, le jour ne ſuffira point pour ſe rendre maître de toutes les redoutes; mais il faut un terrein, pour-ainſi-dire, fait exprès; il faut que l'ennemi donne le tems de conſtruire ce double rang de redoutes, & les lignes qui les joignent; il faut que les redoutes ſaillantes ſoient plus baſſes que les redoutes rentrantes pour que celles-ci les dominent & les protégent plus évidemment, & que les premieres deviennent inutiles à l'ennemi pour attaquer les ſecondes; ſans ces conditions, le double rang de redoutes eſt abſolument inutile. Ce ſyſtême eſt cependant bon, mais j'en retrancherois les lignes, qui me paroiſſent abſolument inutiles, & même nuiſibles à la défenſe; je rapprocherois davantage les redoutes l'une de l'autre, & je ne mettrois que trois cens pas de diſtance entre le premier rang de redoutes & celles du ſecond rang.

Le ſyſtême de redoutes ſimples préſentant un angle à la campagne, chaque redoute entourée de trois rangs de puits, eſt plus ſimplifié, plutôt perfectionné, & mis en état de défenſe. C'eſt celui-là pour lequel j'opine, & qui me paroit le

meilleur ; il eſt d'une défenſe auſſi longue, plus aiſé à conſtruire, tout terrein lui eſt propre, & en peu de jours l'armée eſt à couvert & à l'abri d'être inſultée de vive force.

Les deux différentes redoutes dont je couvre le front d'une armée dans ſon camp ou en bataille, ſont, je penſe, très-bonnes pour remplir l'objet de la défenſive abſolue. Les redoutes à quatre baſtions de M. le Maréchal de Saxe exigent un calcul géométrique, que la plupart des officiers ne ſont pas en état de faire, à moins qu'ils n'ayent fait une étude particuliere du génie, & de tout ce qui y a rapport. Pour conſtruire celles que je propoſe, il ne faut ſavoir tirer qu'une ligne droite, une perpendiculaire, & ſavoir compter juſqu'à vingt-quatre ; ainſi tout officier particulier, ſans le ſecours de la géométrie, pourra les tracer, & les faire élever. Je crois cet objet très-important, parce que comme il y a ſouvent des poſtes à retrancher, & que l'on n'a pas toujours ſous la main des officiers du génie, il eſt eſſentiel que l'officier qui commande dans un poſte puiſſe le fortifier, & le mettre hors d'inſulte. Voyez la Planche 15, Tom. I. où ſont les profils & les plans des deux redoutes propoſées.

Je conviens qu'il faut plus de tems pour élever ces deux eſpeces de redoutes que pour d'autres ſimples, mais je ne les propoſe que lorſqu'on a le tems de les élever & de les perfectionner ; d'ailleurs, on ne diſconviendra point qu'elles ſont plus de défenſe, qu'un village eſt inexpugnable lorſqu'il a deux ou trois de ces redoutes, plus ou moins, qui l'entourent, & qu'elles valent mieux que toutes les lignes à redans & à flancs que l'on conſtruit pour retrancher un poſte. Quand même on n'admettroit pas celles-ci, de ſimples redoutes valent mieux que les retranchemens en uſage, & tout poſte ainſi

ainſi retranché ne ſera point pris, en ſuppoſant les troupes néceſſaires pour le bien défendre.

J'ai peut-être répété ce que j'ai déjà dit dans mon Eſſai ſur l'Art de la guerre ; je ne crois cependant pas être entré dans un ſi grand détail ; mais qu'importe, les choſes utiles ne ſauroient être trop ſouvent répétées ; d'ailleurs, j'ai cru que les Mémoires de Montécuculi, ſi généralement eſtimés des gens de guerre, auxquels j'ai joint des détails dans leſquels ce Général n'eſt point entré, exciteroient la curioſité de ceux qui commencent à ſervir, & leur donneroient le deſir de s'inſtruire & de comprendre facilement l'Ouvrage de l'Émule de Turenne.

C'eſt une préſomption mal placée que de s'imaginer ſavoir l'Art de la guerre, & tout ce qui peut y avoir rapport, après avoir fait deux ou trois campagnes, & avoir parcouru quelques livres qui traitent de cet Art, que très-ſouvent on ne lit qu'en courant, & encore plus ſouvent avec un eſprit de critique. Il ne ſuffit pas de lire, il faut réfléchir, faire des remarques, joindre ſes idées à celles de l'Auteur, moins dans l'eſpérance de le trouver en faute, que pour connoître la vérité ; imaginer des poſitions, faire des diſpoſitions relatives à ces poſitions, & oppoſer diſpoſitions à diſpoſitions, prévoir les cas & les circonſtances qui ont échappé à l'Auteur, & enfin faire des applications ſur des terreins réels, pour des marches d'armée, des camps offenſifs & défenſifs, des champs de bataille, & enfin pour toutes les manœuvres que l'on peut exécuter pendant une campagne, ſur toute eſpece de terrein, & dans toute ſorte de pays, en cas de ſuccès ou de malheurs. Voilà la maniere d'étudier l'Art de la guerre ; voilà comme on prépare des matériaux lorſque l'on ſera ſur le terrein, & qu'il

faudra exécuter ce que l'on a étudié & médité dans ſon cabinet. Un jeune homme ainſi préparé par une théorie continuelle & réfléchie, pratiquera avec beaucoup plus de facilité. Les différens terreins qui ſe préſenteront lui deviendront familiers; il connoîtra ſur le champ la diſpoſition qu'il faudra faire, & la place de chaque arme; mais toujours plus ſûrement lorſqu'il ſera inſtruit par l'expérience; c'eſt alors qu'il appliquera avec juſteſſe les principes qu'il aura étudié dans ſon cabinet, & qu'il reconnoîtra que ſi la théorie eſt abſolument néceſſaire, elle eſt ſujette à beaucoup d'erreur lorſqu'elle n'eſt point jointe à la pratique, comme la pratique eſt très-incertaine, lorſqu'elle n'eſt pas précédée de la théorie.

(*e*) C'eſt une partie bien importante que celle des fourrages, il faut en être économe ſans cependant que l'armée en ſouffre; on ne peut point ſe ſervir de la cavalerie ſi on ne nourrit point ſes chevaux, & l'on eſt obligé de changer ſouvent de camp, lorſque l'on prodigue les fourrages qui ſont aux environs. Il faut proportionner l'eſcorte à l'enceinte où l'on doit fourrager, à l'éloignement de l'ennemi, à la facilité qu'il peut avoir d'attaquer la chaîne, & à l'eſpece de troupes qu'il peut & doit employer, relativement à la ſituation du pays.

Il y a deux ſortes de fourrages, au verd & au ſec; les fourrages au verd ſe font dans la campagne en fauchant les grains qui ſont ſur terre, ceux au ſec ſe font dans les granges après la récolte. Quant à la façon de les faire, à la diſpoſition de l'eſcorte, à l'eſpece de troupes qu'il faut employer, à la conduite qu'il faut tenir lorſque la chaîne eſt attaquée, & à la retraite des troupes après le fourrage, comme je ſuis entré dans un détail circonſtancié & très-étendu dans mon Eſſai ſur l'Art de la guerre, j'y renvoye le Lecteur *.

* *Tom. 1. chap. 8. Idem, ch. 9.*

(*f*) Je l'ai déjà dit, & je crois devoir le répéter encore, c'eſt un principe général qu'il faut toujours appuyer les flancs d'un camp ou d'un champ de bataille. Si la ſituation du pays ne permet pas de les appuyer tous deux, il faut, au moins, qu'il y en ait un ; & ſi on le peut, il faut que ce ſoit une riviere, pourvu cependant que l'ennemi ne ſoit pas de l'autre côté, ou qu'il ne puiſſe y paſſer ſans qu'on en ſoit averti, parce qu'alors on lui préſenteroit le flanc. Les rivieres, les montagnes, les ravins, les bois, les marais ne peuvent être nommés appuis, que lorſque l'ennemi ne peut pas les tourner ſans faire un très-grand circuit, & qui l'éloigneroit pour trop long-tems de ſon objet. Donnons un exemple ſur un terrein connu de preſque tous les militaires, pour mieux faire comprendre ce que je dis.

Je ſuppoſe l'ennemi maître d'Ypres, de Courtrai & d'Oudenarde, qu'il eſt campé en avant de cette derniere Place, ſa gauche à l'Eſcaut, Oudenarde derriere lui, & ſa droite tirant ſur Courtrai ; que l'armée Françaiſe eſt aſſemblée ſous Tournai, avec le projet de faire le ſiège d'une de ces deux Places ; que Lille & Menin appartiennent à la France, & que l'armée eſt campée à Flines, ſa gauche à l'Eſcaut, & ſa droite paſſant par le mont de la Trinité. Si l'armée Françaiſe en s'avançant ſur Oudenarde, pour faire croire à l'ennemi qu'elle veut en faire le ſiège, campe toujours ſa gauche à l'Eſcaut, elle préſentera le flanc à l'ennemi, qui, par une marche en avant, & ſans ſe compromettre, viendra mettre ſa gauche à Elloikem, & ſa droite vers Tighem, avec l'attention d'avoir un corps de troupes campé en avant des glacis d'Oudenarde, ſur la rive droite de l'Eſcaut : par cette poſition, il couvrira toujours Oudenarde & Courtrai, & l'armée Françaiſe lui prêtera le flanc. Mais ſi le Général Français s'éloigne de l'Eſcaut, & qu'il aille camper ſa

droite à Ronſen, & ſa gauche vers Vaudripont, couvert d'un ruiſſeau qui paſſe à Ronſen, en obſervant d'avoir toujours un corps de troupes ſur l'Eſcaut, avec les choſes néceſſaires pour jetter promptement des ponts; l'ennemi voyant l'armée Françaiſe s'avancer décidément ſur Oudenarde, ſera forcé de faire paſſer la plus grande partie de ſes troupes, pour joindre le corps campé ſur la rive droite de l'Eſcaut; c'eſt alors que le corps de troupes que j'ai ſuppoſé campé près de l'Eſcaut, doit jetter ſes ponts, les retrancher, & l'armée par une marche ſecrette & prompte par ſa gauche, s'approcher de ſes ponts, paſſer l'Eſcaut, &, ſans s'arrêter, aller ſe camper dans une poſition avantageuſe entre Courtrai & Oudenarde, & faire de-là ſes diſpoſitions, ou pour combattre l'ennemi s'il repaſſe l'Eſcaut pour marcher à lui, ou pour faire le ſiège de Courtrai.

Comme mon objet n'eſt pas de ſuivre une campagne dans toutes ſes opérations, ni d'indiquer les différentes poſitions qu'il faudroit prendre ſuivant les circonſtances, ce qui demanderoit un très-long détail, & qui encore ne pourroit pas être juſte, à moins qu'on ne fut ſur les lieux, & que l'on vit réellement deux armées manœuvrer l'une contre l'autre, j'ai ſeulement voulu indiquer les occaſions où l'on peut appuyer un flanc d'une riviere, & celles où il faut s'en couvrir, & je ne m'étendrai qu'autant que je le croirai néceſſaire pour faire comprendre au Lecteur ces différentes poſitions.

Je ſuppoſe maintenant que l'ennemi eſt maître de Courtrai, de Menin & d'Ypres; qu'Oudenarde, Lille & Tournai appartiennent à la France; que l'armée ennemie eſt campée ſous Courtrai, ayant cette Place & la Lis derriere elle; qu'elle a des ponts ſur cette riviere, pour pouvoir marcher ſur Menin ſi les circonſtances l'y obligent, couverte par la Lis, & qu'elle a un camp

volant campé en avant de Menin, faiſant face à Tournai ; que l'armée Françaiſe eſt campée ſous Tournai, la droite à Tournai & ſa gauche vers Ciſoin ; qu'elle a un corps détaché campé ſous Oudenarde, traverſant la grande chauſſée de Courtrai à Oudenarde, & que ſon projet eſt de forcer l'ennemi à repaſſer la Lis & à s'approcher de Menin, dans la crainte que l'armée Françaiſe n'en faſſe le ſiège. L'armée Françaiſe en partant de ſon camp ſous Tournai doit marcher en avant, ayant toujours ſa droite à l'Eſcaut, & ſa gauche vers Lille ; c'eſt à-dire, que ſon premier camp doit avoir ſa droite à Pecq, & ſa gauche à Lannoy ; ſon ſecond camp, ſa droite à Eſpierre, & ſa gauche à Robaix, couverte de la petite riviere de l'Eſpirette ; pour menacer plus particulierement Menin par ſa gauche, & que ſa droite menace également Courtrai. En ſuppoſant que l'ennemi repaſſât la Lis, pour de-là marcher ſur Menin, la gauche de l'armée Françaiſe doit marcher à Tourcoin, & ſa droite ſur le moulin de Fereten, & pendant ce mouvement, le corps de troupes que j'ai ſuppoſé campé ſous Oudenarde, doit en partir, & marcher à Harlebeck, jetter des ponts ſur la Lis, les bien retrancher, & faire tous les ſimulacres néceſſaires pour faire croire à l'ennemi que l'on veut faire l'inveſtiſſement de Courtrai. A la premiere nouvelle qu'il en aura, il eſt probable qu'il partira de ſon camp ſous Menin, & qu'il marchera ſur Courtrai par la rive gauche de la Lis ; dès qu'on en ſera inſtruit, on doit faire partir ſur le champ toute la gauche de l'armée campée à Tourcoin, pour aller jetter des ponts au-deſſous de Wervick, entre ce lieu & Menin ; retrancher les ponts & inveſtir Menin dans cette partie. Le corps qui avoit jetté des ponts à Harlebeck doit les replier promptement, joindre la droite de l'armée que je ſuppoſe avoir marché à Reekem, & ſoutenu de toute l'armée, jetter ſes ponts, les retrancher, & achever l'inveſtiſſement de Menin.

ſur la rive gauche de la Lis, travailler promptement aux retranchemens du camp, faire paſſer le nombre de troupes que l'on croira néceſſaire ſur cette rive gauche, & avec le reſte inveſtir la partie de la rive droite, & mettre enſuite le camp & les communications en ſûreté. On ne peut projetter ni exécuter de telles manœuvres que lorſqu'on a une armée très-ſupérieure à celle de l'ennemi, & que l'on eſt décidément ſur l'offenſive.

Suppoſons actuellement l'armée Françaiſe ſur une défenſive abſolument forcée par les malheurs de pluſieurs campagnes; elle doit dans cette circonſtance ſe couvrir de l'Eſcaut, avoir toujours un corps de troupes campé ſous Oudenarde, ſur la rive gauche de ce fleuve, ne point trop s'éloigner de Tournai, & avoir un corps intermédiaire entre elle & Oudenarde, pour porter de prompts ſecours au camp ſous cette Place, en cas qu'il fut menacé: comme il n'y a que ſix lieues d'Oudenarde à Tournai, en ſuppoſant l'armée Françaiſe ayant ſa gauche à Flines, & ſa droite vers Pottés, couverte de l'Eſcaut, le corps intermédiaire peut être campé à Berchem, & être aſſez près de l'armée pour en recevoir des ſecours, ainſi que d'Oudenarde, pour marcher au ſecours du corps de troupes campé en avant de cette Place. Dans cette poſition, l'armée Françaiſe doit attendre du tems & des circonſtances quelqu'occaſion favorable pour entreprendre ſur l'ennemi, & tâcher de changer la défenſive en offenſive; mais ſi, ſans être abſolument ſur la défenſive, elle peut eſpérer d'agir offenſivement, elle doit ſe camper ſur la rive gauche de l'Eſcaut, en avant de Tournai; c'eſt même un moyen pour que l'ennemi n'oſe rien entreprendre ſur le corps de troupes campé ſous Oudenarde, parce qu'il doit craindre que l'armée Françaiſe ne marche ſur Menin, s'il s'en éloignoit pour s'avancer ſur Courtrai, ou que par une marche vive & ſecrette, elle ne le prit en flanc au moment qu'il attaqueroit le

corps campé ſous Oudenarde; & je ne propoſe de la couvrir de l'Eſcaut, qu'autant qu'elle ſera abſolument ſur la défenſive.

Il eſt toujours plus avantageux de s'appuyer d'une riviere que de toute autre eſpece d'appui, parce que, comme le remarque Montécuculi, elle eſt utile à plus d'un uſage; elle ſert à abreuver la cavalerie, elle fournit de l'eau aux troupes, elle ſert à blanchir le linge, & elle facilite le tranſport des denrées, des munitions de guerre, & autres choſes ſemblables. Montécuculi ajoute que *ces rivieres ſervent de réceptacle aux immondices*. A moins que ce ne ſoit un très-grand fleuve, comme le Rhin, le Danube, ou quelques rivieres bien rapides, il faut enterrer les immondices, car ſi on les jettoit dans une riviere comme l'Eſcaut à Tournai, la Lippe, le Mein, l'Eder, & même le Veſer, ce ſeroit empoiſonner les hommes & les chevaux, en leur cauſant des maladies contagieuſes. Un village, un ravin profond, un marais, des bois, des montagnes, ſervent également à couvrir les flancs d'une armée; mais quelques bons que ſoient ces appuis, ils ne doivent jamais être préférés à une riviere, en ſuppoſant cependant qu'elle ſoit aſſez conſidérable pour que l'ennemi ne puiſſe pas la paſſer facilement. Toutes les rivieres que l'on peut prendre à leur ſource ſans faire beaucoup de chemin, ne ſont pas de ſûrs appuis; le Nekre, le Mein, la Lippe, la Fulde, le Veſer, l'Aler, peuvent être des obſtacles, on peut s'en couvrir, mais il ne faut pas en faire des appuis.

Lorſque l'on veut ſe faire un appui ſolide d'un village, il faut le retrancher; ſi c'eſt un bois, on y fait des abattis; ſi ce ſont des montagnes, il faut barrer les chemins, les retrancher, occuper les hauteurs. Un marais n'exige point de travaux comme appui, parce que ſi on s'en ſert pour couvrir un flanc, il eſt à ſuppoſer que l'ennemi ne peut pas paſſer de l'autre côté du ma-

rais, ni le tourner; s'il le peut, la poſition du camp eſt mauvaiſe, & elle ſeroit encore plus dangereuſe pour un champ de bataille. Si le marais eſt entre l'armée & l'ennemi, il eſt quelquefois néceſſaire d'élever des épaulemens, on y place derriere du canon & des troupes pour en défendre les rives oppoſées. Dans ces ſortes d'occaſions, ce ſont de ſimples lignes ſans redans & ſans redoutes, on leve ſeulement de la terre pour mettre l'infanterie à couvert du canon de l'ennemi.

La bataille de Ramillies, perdue en 1706 par M. le Maréchal de Villeroy, me ſervira d'exemple, relativement à la protection que l'on peut attendre d'un marais que l'on a entre ſoi & l'ennemi, & aux avantages que l'on en peut retirer, lorſque l'on ſait profiter du terrein, & placer ſes troupes pour qu'elles puiſſent être utiles ſuivant les circonſtances.

Je n'entrerai point dans les raiſons qui firent quitter à M. de Villeroy ſes lignes derriere la Dylle; on peut voir dans les Mé-
* *Tom. 4.* moires de Feuquieres * ce que ce ſavant homme de guerre en dit, dans le détail qu'il fait de cette action, & des marches qui la précéderent. M. de Villeroy paſſe la Dylle, marche ſur Tirlemont, de-là il s'avance ſur Ramillies, aux ſources de la petite Gette; à peine la tête de l'armée Françaiſe approche-t-elle de Ramillies, que l'on vient dire à M. de Villeroy que l'ennemi marche à lui, & même que les premieres troupes de ſon avant-garde paroiſſent. Le Général Français range ſon armée en bataille, ſans avoir, pour-ainſi-dire, reconnu le terrein; il place toute la cavalerie de ſon aîle gauche derriere la petite Gette, à-peu-près à la hauteur du village d'Autre-Égliſe, l'aîle gauche de ſon infanterie tenant à la cavalerie, ayant en avant d'elle, ainſi que la cavalerie de la gauche, un marais formé par les ſources de la petite Gette, le centre de ſon infanterie vers les

ſources

ſources de cette petite riviere, la droite derriere le village de Ramillies, mais fort en arriere de ce village; il met cinq bataillons dans Ramillies, la cavalerie de la droite pardelà, l'infanterie dans la plaine, ayant le village de Tavieres, près de la Mehaigne en avant d'elle ſur ſon flanc droit, & dans lequel il fait entrer un Régiment de dragons*. Il eſt aiſé de comprendre que par cette diſpoſition toute la gauche de l'armée Françaiſe, cavalerie & infanterie, étoit couverte par un marais, au milieu duquel couloit la petite Gette, par conſéquent inacceſſible à aucune cavalerie, & même à l'infanterie; ainſi toute cette gauche devenoit abſolument inutile, & n'étoit, pour-ainſi-dire, dans cette poſition, que pour être témoin de la défaite de ſa droite. Le village de Ramillies qui étoit en avant de la droite de l'infanterie, en étoit trop éloigné pour pouvoir en être protégé; on n'avoit pas eu le tems d'y faire aucuns travaux; mais il falloit y mettre plus de troupes, & les faire ſoutenir par d'autres, ou rapprocher davantage la ligne du village. Le village de Tavieres totalement ſur la droite, étoit trop éloigné & trop en avant de l'aîle droite de la cavalerie, & un Régiment de dragons n'étoit pas ſuffiſant pour le défendre, ſur-tout n'étant ſoutenu par aucune infanterie. Le Duc de Malbouroug & le Feld Maréchal d'Owerkerk, Généraux de l'armée des Alliés, voyant la diſpoſition du Général Français, ne laiſſent à leur droite que l'infanterie & la cavalerie néceſſaires pour contenir la gauche des Français, renforcent leur gauche, & attaquent avec vivacité les deux villages de Ramillies & de Tavieres, qu'ils emportent. Maîtres de ces deux villages, ils attaquent en force la cavalerie de la droite avec la leur, & la prennent en flanc en même tems par l'infanterie qui s'étoit emparé de Tavieres. La cavalerie Françaiſe eſt bientôt rompue & miſe en déroute.

* *Mém. de Feuquieres, tom. 4.*

Cette cavalerie battue, l'infanterie de la droite fut attaquée par celle des ennemis, qui avoit chaſſé de Ramillies les cinq bataillons qui y étoient, & priſe en flanc par celle qui s'étoit emparé de Tavieres, elle fut culbutée & pliée ſur ſa gauche, & totalement miſe en fuite. La cavalerie de la gauche voyant la cavalerie de la droite battue ainſi que toute ſon infanterie, ſe retira précipitamment ; alors ce ne fut plus qu'une déroute totale. Voyez la Planche 19.

Si au lieu de faire cette diſpoſition, qui rendoit plus de la moitié de l'armée inutile, M. de Villeroy, ſans faire retrancher le village de Ramillies & de Tavieres, parce qu'il n'en avoit pas le tems, eut cependant profité des levées de terre qui pouvoient ſe trouver, & qu'il les eut fait perfectionner (*a*) ; qu'il eut fait faire pluſieurs ouvertures du côté de l'armée, pour porter de prompts ſecours aux troupes qui les défendoient ; qu'il eut fait entrer beaucoup d'infanterie dans le village de Ramillies & dans celui de Tavieres, & placé derriere d'autres bataillons pour rafraîchir ceux qui étoient dans ces villages ; que ſur le flanc gauche & ſur le flanc droit de Ramillies il eut placé de fortes batteries de canon ; qu'il en eut placé une autre ſur le flanc gauche de Tavieres ; que dans la plaine entre ces deux villages, il eut rangé ſa cavalerie en bataille ſur trois lignes ; qu'il eut fait jetter un pont ſur la Mehaigne, en arriere du village de Tavieres, & qu'il eut placé une batterie de canon ſoutenue de quelques bataillons & de quelques eſcadrons ſur la rive oppoſée, pour prendre à revers

(*a*) Tous les villages dans le pays de Liege & aux environs ſont naturellement fortifiés, parce que chaque habitant entoure ſon jardin & ſon verger de terres relevées & de foſſés ; outre cela, il plante ſur cette terre relevée des haies vives, de ſorte que ſans beaucoup de travail, on peut en peu de tems mettre ces villages en état d'être bien défendus.

Digitized by Google

l'ennemi qui auroit tenté d'attaquer Tavieres, & qui ſe ſeroit avancé entre ce village & celui de Ramillies, pour attaquer la cavalerie Françaiſe; qu'il n'eut occupé les bords du marais & de la petite Gette que par quelques bataillons & quelques eſcadrons pour contenir la droite des Alliés, je penſe que ſa diſpoſition auroit été bonne, & le ſuccès bien différent. Voyez la Planche 20.

La diſpoſition de ce Général étoit mauvaiſe à tous égards, parce qu'il rendit plus de la moitié de ſes troupes inutiles, & que Malbouroug ſut ſe ſervir de toutes ſes forces pour attaquer la droite de l'armée Françaiſe, qui étoit trop foible pour réſiſter aux forces réunies de l'ennemi. M. de Villeroy ne pouvoit pas craindre que l'ennemi paſſa le marais & la petite Gette, ſur-tout en les faiſant garder par quelques troupes & quelques piéces de canon; il devoit donc ſe faire un appui du marais, & ne s'en pas faire un rempart.

Les marais ont un inconvénient, ſur-tout ſi l'on projette de reſter quelque tems dans un camp; ils peuvent cauſer des maladies, ſoit par l'air épais & marécageux qui s'exhale de leur bourbe, ou par les eaux croupies dont le ſoldat boit. Tous les appuis que j'ai nommé ci-deſſus ſont bons; mais une riviere, pourvu qu'elle ſoit large & profonde, doit être préférée, on y trouve tous les avantages que l'on peut deſirer, il n'y a que des poſtes à mettre qui levent de la terre devant eux, ce qui eſt bientôt fait. S'il ſe trouve une iſle ſur le flanc que couvre la riviere ou un peu en avant, il faut s'en emparer, la retrancher au bord oppoſé, y conſtruire un pont ſur le bras qui eſt du côté de l'armée, le retrancher aux deux têtes; mais les retranchemens en deçà de l'iſle doivent être conſtruits de façon qu'ils puiſſent défendre l'iſle & les retranchemens qui ſont à la tête du

pont pardelà ; ſi cette iſle eſt couverte de bois ou de brouſſailles, il faut les faire couper du côté de l'armée, pour que l'on puiſſe voir ce qui s'y paſſe, & que les troupes puiſſent manœuvrer plus facilement, & ſe porter des ſecours plus prompts. Il faut avoir attention de ne pas camper le flanc de l'armée couvert par la riviere, trop près de ſes bords, parce qu'en ſuppoſant que l'ennemi put paſſer de l'autre côté, il établiroit des batteries de canon qui obligeroient cette partie de décamper. Dans la guerre de 1741, un Général Français commandant un corps de troupes, marqua ſon camp ſur les bords du Nekre, mais aſſez éloigné pour n'avoir rien à craindre de l'ennemi, qui étoit du côté d'Helbron ; un officier de l'État Major, pendant que le Général étoit allé viſiter les poſtes, rapprocha le camp de la riviere, de ſorte qu'il n'en étoit au plus qu'à cent pas; comme on ne devoit reſter que quelques jours dans cette poſition, le Général ne fit point lever le camp pour le placer plus en arriere ; une nuit que tout étoit tranquille, on entendit un feu de mouſqueterie & de canon terrible, le ſoldat s'éveille en ſurſaut, s'enfuit en chemiſe, la cavalerie monte ſur ſes chevaux ſans ſelle, & ſe met à l'abri des coups ; ce fut un déſordre épouvantable, & ce ne fut qu'à la pointe du jour que le Général ayant raſſemblé pluſieurs bataillons, les porta ſur la riviere, & chaſſa l'ennemi ; mais il y eut beaucoup de monde de tué, même dans les tentes ; & ſi l'ennemi avoit été en force, & s'il avoit eu avec lui des pontons pour jetter des ponts, la plupart des armes auroient été priſes aux faiſceaux, le camp pillé, les équipages pris en grande partie, & les ſoldats ſans armes ſe ſeroient diſperſés, ſans qu'on eût pû les raſſembler de long-tems. Cet exemple prouve que ſoit que la riviere couvre un flanc, ſoit qu'elle couvre le front de l'armée, il ne faut pas

la camper trop près de ſes bords ; mais à mille ou douze cens toiſes en arriere, & avoir des poſtes retranchés ſur les bords, pour être averti des mouvemens de l'ennemi.

(*g*) Il y a toujours plus de dangers à trop étendre ſon camp, qu'il n'y en a à le reſſerrer ; il faut cependant lui donner une étendue ſuffiſante, pour que les brigades & les Régimens ne ſoient point les uns ſur les autres, que les troupes puiſſent ſe mettre facilement en bataille, & pour éviter les inconvéniens du feu, ainſi que le dit Montécuculi. On peut s'étendre, lorſque la ſituation du terrein l'exige, quand c'eſt pour appuyer une aîle, occuper une poſition avantageuſe, ſe ſaiſir d'un défilé ; mais il faut prendre garde que les troupes ne ſoient trop éloignées les unes des autres. Plus on s'étend, moins on eſt en force ; plus on ſe reſſerre, & plus facilement le déſordre ſe met dans l'armée ; ainſi il faut prendre un juſte milieu pour camper comme pour ſe mettre en bataille.

Si le terrein eſt étroit, on campe l'infanterie ſur double faiſceaux, & alors on ne donne que ſoixante pas de front à chaque bataillon ; mais quand le terrein eſt à volonté, on ne campe que ſur une ligne de faiſceaux, & alors on donne à chaque bataillon cent dix pas de front. Suivant le même principe, toujours relatif au terrein, on donne à la cavalerie cinquante pas de front par eſcadron, ſix pas d'un Régiment à un autre, & trente d'une brigade à une autre. La même diſtance eſt obſervée entre chaque Régiment & entre chaque brigade d'infanterie ; ainſi on peut dans un inſtant voir le terrein qu'il faut pour camper une ligne de quarante bataillons & de trente eſcadrons. En ſuppoſant que l'on augmentât les compagnies, il ne faudroit pas plus de terrein de front, à moins qu'une compagnie ne fit une rue à elle ſeule ; mais ſi elle ne fait qu'un côté de rue, il lui faut alors

plus de profondeur. Aujourd'hui que deux compagnies forment un eſcadron, il ne lui faut que la moitié du terrein qu'il lui en falloit lorſque quatre compagnies formoient l'eſcadron ; il en faut de même moins à l'infanterie, les bataillons n'ayant plus que neuf compagnies au lieu de dix-ſept, à moins que chaque compagnie ne faſſe une rue ; dans cet ordre il faut à l'infanterie & à la cavalerie le même front qu'elles avoient auparavant, mais il leur faut moins de profondeur. Si dans l'infanterie comme dans la cavalerie les compagnies ne formoient qu'un côté de rue, le camp ſeroit plus profond ; mais ſon front ne ſeroit pas aſſez étendu pour que chaque bataillon & chaque eſcadron pût ſe mettre en bataille en avant de ſon camp ; ainſi pour donner l'eſpace néceſſaire dans ce cas ſuppoſé, il faut que les intervalles entre chaque Régiment ſoient de douze pas au lieu de ſix, & ceux qui ſont entre les brigades de cinquante au lieu de trente.

(*h*) Je crois avoir fait voir plus haut l'inconvénient des camps retranchés par des redans & des redoutes jointes à des lignes.

(*i*) Il faut changer de tems en tems l'heure à laquelle on releve les gardes en avant, ſur les flancs & derriere le camp, (ce qui s'entend pour les gardes de cavalerie) parce que l'incertitude où ſera l'ennemi de l'heure à laquelle elles ſeront relevées, l'empêchera d'entreprendre ſur les gardes, dans la crainte de les trouver doublées au moment qu'il viendra les attaquer, ou bien il ſera forcé de détacher plus de troupes, ce qui, à la longue, doit beaucoup le fatiguer. Il y a quatre momens dans la journée que l'ennemi peut choiſir pour attaquer les gardes de cavalerie ; à la pointe du jour, quand elles reprennent leur poſte ; vers neuf heures du matin, où la moitié de la garde va faire boire les chevaux ; à midi, où la chaleur aſſoupit le cava-

lier, & où les officiers dînent ; & vers les quatre heures, où l'on fait boire encore les chevaux. Il faut que ce ſoit un de ces quatre momens, tantôt l'un, tantôt l'autre, qui ſoit déſigné pour relever les gardes ; mais pour plus grande ſûreté, la force de chaque garde ne doit pas toujours être la même, il faut l'augmenter ou la diminuer alternativement, pour que l'ennemi ne puiſſe pas poſitivement connoître de quel nombre elles ſont. Il ne faut pas trop les multiplier, leur quantité eſt inutile, parce qu'elles ne ſont que pour avertir, & non pour ſe battre ; pourvu qu'elles ſoient placées de façon qu'elles puiſſent remplir cet objet, cela ſuffit, c'eſt tout ce que l'on peut exiger d'elles : d'ailleurs ce ne ſont pas les gardes de cavalerie qui défendent ni qui gardent l'armée dans ſon camp, elles ne ſervent tout au plus qu'à arrêter quelques déſerteurs, quelques maraudeurs, ou des gens ſuſpects ; mais elles ne ſont d'aucune utilité pour la ſûreté du camp, relativement à l'ennemi ; ce ſont les détachemens en avant qui aſſurent l'armée, & qui empêchent l'ennemi de s'en approcher ; ainſi cette multiplicité de gardes eſt inutile, fatigue la cavalerie, & n'ajoute rien à la ſûreté de l'armée campée.

(*k*) On prend des quartiers d'hiver dans ſon propre pays, dans celui de quelques Puiſſances alliées ou neutres, ou dans celui de l'ennemi. La derniere poſition eſt toujours la plus avantageuſe. 1°. Parce qu'elle ſuppoſe des conquêtes. 2°. Parce qu'on éloigne l'ennemi de ſes propres frontieres, & qu'on le met hors de portée de faire des courſes dans le Royaume. 3°. Parce que des quartiers pris ſur le pays ennemi, donnent une très-grande facilité pour marcher en avant & pour prévenir l'ennemi ; c'eſt ſe préparer de nouvelles conquêtes, c'eſt épargner les tréſors de l'État, & ſe ménager des ſubſiſtances qui ne

coûtent rien. Les deux autres poſitions ſont onéreuſes, parce que ſi l'on eſt ſur ſon propre pays, toutes les ſubſiſtances en grains & fourrages ſont aux frais du Prince & de l'État; ſi l'on eſt ſur le pays allié ou ſur celui du Prince neutre, le même inconvénient s'y trouve; ſouvent même les denrées y ſont plus cheres, & il en réſulte un mal phyſique pour l'État; c'eſt que l'achat des grains & des fourrages cauſe une exportation d'argent qui peut bien être utile à quelques particuliers, mais qui certainement ne l'eſt point à l'État ni au Prince, parce que cet argent ne rentre point dans le Royaume; & s'il y rentre, ce n'eſt qu'après un laps de tems très-conſidérable: ſi on les achete dans ſon propre pays, l'argent, à la vérité, ne ſort point de l'État, mais les frais pour les voitures ſont énormes, & rendent les denrées & les fourrages extraordinairement chers, parce qu'ils doublent preſque le premier achat; ainſi tout conſidéré, lorſqu'on ne peut pas prendre ſes quartiers d'hiver ſur le pays ennemi, il vaut mieux les prendre dans le ſien propre, l'argent reſte dans le pays, & le commerce intérieur ne languit point. Cependant ſi la diſtance du pays ennemi au ſien eſt trop conſidérable pour, au printems prochain, entrer de bonne heure ſur les États de la Puiſſance ennemie, il vaut mieux qu'il en coûte quelque choſe de plus, & ſe mettre en meſure de prévenir l'ennemi; dans ce cas il eſt poſſible, en prévoyant les choſes de loin, de faire faire les achats de grains & de fourrages dans l'État, & les faire enſuite tranſporter à l'armée, mais il faut que les chemins ſoient praticables & aiſés, ſans cela la dépenſe ſeroit très-conſidérable, & il vaudroit mieux en acheter ſur les lieux, quelques chers qu'ils fuſſent; ils ne reviendroient pas à beaucoup près à un ſi haut prix que ſi on les faiſoit venir par charrois, parce que outre la dépenſe des voitures, il s'en perd

beaucoup

beaucoup en chemin. Ce n'eſt qu'à l'impoſſibilité de faire autrement, qu'il faut ſe réſoudre à acheter des ſubſiſtances des pays neutres ou alliés, parce que c'eſt enrichir l'Étranger aux dépens de l'État; & ſouvent ces Puiſſances ne ſont neutres que par l'impoſſibilité où elles ſont de nuire, ou ne ſont alliées, que parce que leurs Etats ſeroient promptement envahis par la Puiſſance avec laquelle elles s'allient, ſi elles ſe déclaroient contre elle.

Lorſqu'on fait des alliances avec de ſemblables Puiſſances, il faut ſpécifier dans le Traité, que l'on s'engage à les ſecourir de toutes ſes forces pour les maintenir dans leurs poſſeſſions, & pour les défendre contre toute Puiſſance qui voudroit les attaquer, à condition qu'elles remettront, pendant la guerre ſeulement, une ou deux Places de ſûreté au Prince qui donne le ſecours; & en cas qu'elles n'en ayent point, un contingent en argent, au prorata de l'importance de l'alliance pour ces Puiſſances. Cet argent doit être livré au commencement de la campagne; & ſi les circonſtances exigent que l'armée paſſe dans leurs États pour les défendre, ou pour empêcher l'ennemi d'y entrer, ou pour l'aller attaquer, il lui ſera fourni des vivres & des fourrages pour rien, pendant le tems qu'elle ſera ſur ſon territoire; ce tems doit cependant être fixé; mais lorſqu'il ſera expiré, les denrées & les fourrages ſeront payés par le Prince qui donne le ſecours, à un prix convenu par le Traité. L'état des vivres & des fourrages néceſſaires, doit être donné par des Commiſſaires reſpectifs des deux Puiſſances, ſigné & certifié par le Prince protecteur, & exécuté en conſéquence.

Si l'État ſecouru eſt cependant aſſez puiſſant par lui-même pour être à craindre, s'il s'allioit avec l'ennemi; on ne peut pas faire avec lui de telles conditions, quant aux ſubſiſtances données pour rien; néanmoins il faut toujours exiger des Places de

ſûreté, de l'argent, ou des troupes à ſa ſolde; mais ſi l'on peut, de l'argent, comme plus efficace, & convenir avec lui d'un prix, pour les denrées & les fourrages qu'il fournira à l'armée.

Que les quartiers ſoient pris dans le pays neutre ou allié, dans ſon propre pays ou dans celui de l'ennemi, les troupes doivent y être en ſûreté, pour ſe reſaire des fatigues de la campagne, pour être complétées, habillées, armées & exercées. Montécuculi dit, *qu'il faut les couvrir de forts, de rivieres & de montagnes, en gardant les bords des rivieres & les paſſages des montagnes par des gardes & de la cavalerie.* Il ſuppoſe, ſans doute, que ces gardes ſont d'infanterie; les gardes de cavalerie ſont déplacées dans l'une & l'autre poſition, parce que des paſſages ou des défilés, qu'ils ſoient dans des montagnes, dans des bois, ou entre des marais, ainſi que les bords d'une riviere, ne peuvent être gardés que par de l'infanterie, & jamais par de la cavalerie; elle peut bien par des patrouilles qui vont d'un poſte d'infanterie à un autre, éclairer les démarches de l'ennemi, & avertir de ce qu'il voudroit tenter, & des ponts qu'il voudroit jetter; mais elle n'eſt d'aucune utilité dans un pays de montagnes, de bois, ou coupé par des ravins ou des ruiſſeaux; il faut ſe ſervir des huſſards, des dragons, & des troupes légeres à cheval, pour faire la découverte en avant des poſtes d'infanterie, & ne pas oublier dans le pays des montagnes d'occuper les hauteurs avec de l'infanterie, qui côtoye ces détachemens de huſſards, pour aſſurer leur reconnoiſſance & leur retraite, en cas qu'ils y ſoient forcés. Ces détachemens pour occuper les hauteurs qui bordent & qui dominent les chemins où marchent les huſſards, doivent être tirés de l'infantérie des troupes légeres.

Il y a une économie néçeſſaire à obſerver ſur la diſtribution des troupes, qui forment ce que l'on appelle le premier cordon. Si l'on veut garder tout le cours d'une riviere, & les différens

paſſages qui peuvent donner entrée à l'ennemi au milieu des quartiers, on ſera obligé d'employer beaucoup de troupes, & de les fatiguer, au lieu de leur donner le repos dont elles ont beſoin. Pour éviter d'employer tant de troupes, il faut faire rompre les gués & les ponts, en conſerver deux ou trois, que l'on fera bien retrancher à l'autre bord, & qui ſeront gardés avec ſoin, pour pouvoir y faire paſſer des détachemens ſuivant les circonſtances. S'il y a quelque ville ſur cette riviere, il faut y laiſſer un pont, mettre dans cette ville beaucoup d'infanterie, des huſſards, & des troupes légeres à pied & à cheval. Si au lieu d'une riviere ce ſont des montagnes qui couvrent les quartiers, il faut faire rompre les paſſages que l'on ne veut pas garder, & qui emploiroient trop de troupes. On rompt ces paſſages en les barrant avec des arbres que l'on abat ; la tête de ces arbres doit être un peu élaguée & tournée vers l'ennemi ; on couvre enſuite les troncs de terre, ce qui forme derriere un foſſé large & profond; mais il faut que les patrouilles y aillent de jour & de nuit, & à différentes heures, pour que l'ennemi ne les dérange point ; par ces précautions, le nombre des gardes ſera moins conſidérable, les troupes du premier cordon auront le tems de ſe repoſer, & elles n'en garderont que plus exactement l'armée.

Les troupes qu'il faut employer au premier cordon, ſont-des huſſards, des dragons, & des troupes légeres à pied & à cheval, non en corps, comme je l'ai vu pratiquer, mais par détachement, parce que lorſque l'on y place les corps entiers, comme ils ſont encore plus fatigués, & qu'ils ont plus beſoin de réparation que les troupes de ligne, il leur ſeroit impoſſible de ſe compléter, & d'être en état d'entrer en campagne en même tems que l'armée. Il faut mettre les corps entre le ſecond & le

troiſième cordon ; & ſi les circonſtances obligent de les faire marcher au premier cordon, ils n'en ſeront pas aſſez éloignés, pour ne pouvoir pas s'y porter en peu de tems.

Les détachemens que l'on tire de ces corps pour le premier cordon, doivent être relevés au moins tous les mois, & même tous les quinze jours, ſi l'éloignement où ils ſont de leur corps n'eſt pas trop conſidérable. Ces détachemens étant pris ſur pluſieurs Régimens, formeront un corps ſuffiſant pour aſſurer la tranquillité des quartiers ; & en ſuppoſant que l'on ait pris les précautions que j'ai dit plus haut, relativement aux gués & aux ponts, ſi c'eſt une riviere, & aux paſſages ou défilés, ſi ce ſont des montagnes & des bois, il ſera facile d'empêcher l'ennemi de former aucune entrepriſe ſur les quartiers.

Dans mes Obſervations, Tom. I. Chap. II. Art. I. j'ai ſuppoſé qu'une Puiſſance avoit ſur pied en tems de guerre 231364 hommes ſous les armes, ſans compter 60000 hommes de milice ; que dans ce nombre de troupes il y avoit ſeize Régimens de dragons de quatre eſcadrons, chacun de 146 dragons, en comptant les deux tambours, mais dont le quatrième eſcadron étoit deſtiné à recruter les trois de campagne; ainſi chaque Régiment de dragons à la guerre ne ſera fort que de 438 dragons; les ſeize Régimens dans leur totalité, à trois eſcadrons chacun, ſe monteront à 7008 dragons. J'ai ſuppoſé encore quatre légions de troupes légeres, formées chacune de deux Régimens d'infanterie, chaque Régiment de deux bataillons, chaque bataillon de 706 hommes, en comptant la compagnie de grenadiers & celle des chaſſeurs, d'un Régiment de grenadiers à cheval de quatre eſcadrons, chaque eſcadron de 146 hommes, & d'un Régiment d'huſſards de huit eſcadrons, de la même force que ceux des grenadiers à cheval ; conſéquemment chaque légion ſera forte de 4566 hommes, tant infanterie que grenadiers

à cheval & huſſards, & les quatre légions feront dans leur totalité 18264 combattans.

Je ſuppoſe que cette Puiſſance, par l'état de la guerre, eſt forcée d'avoir trois armées, & de garnir encore ſes côtes & ſes Places de guerre. Je ſuppoſe encore la principale armée de 80000 hommes, la ſeconde de 60000, & la troiſième de 40000, il lui reſtera pour garder ſes Places & ſes côtes 51364 hommes de troupes réglées, & 60000 hommes de milice. Il eſt néceſſaire de partager les ſeize Régimens de dragons, & les quatre légions de troupes légeres dans ces trois armées. Je mets deux légions de troupes légeres & ſept Régimens de dragons dans la principale armée; une légion & cinq Régimens de dragons dans la ſeconde, & une légion & quatre Régimens de dragons dans la troiſième. Je ne ferai mention que de l'armée la plus conſidérable, cela ſuffira pour faire connoître la diſpoſition qu'il faut faire relativement au premier cordon, ſuivant le nombre de troupes que l'on a, & la nature du pays où l'on fait la guerre. Cette armée aura tant en troupes légeres qu'en dragons, le fond de 12198 hommes, car ces troupes (à l'exception des dragons qui ont un eſcadron par Régiment pour les recruter) ne ſeront certainement pas complettes à la fin de la campagne (*a*). En détachant 400 huſſards par Régiment, 150 grenadiers à cheval par Régiment, & 600 fuſiliers par Régiment d'infanterie de légion, on aura 2300 hommes; en détachant 150 dragons de chacun des ſept Régimens, ce nombre ſe montera à 1050 dragons: ainſi il y aura au premier cordon 3350 hommes, tant infanterie que cavalerie légere & dragons. Si le pays que l'on a à garder eſt plus propre à l'infanterie qu'à la cavalerie, les détachemens

(*a*) Ces corps ne ſeront cependant pas auſſi foibles qu'ils le ſont aujourd'hui à la fin d'une campagne, par le dépôt que je propoſe d'établir ſur les frontieres du Royaume. Voyez la Note, Tom. I. pag. 144.

de dragons ſeront à pied, & ils laiſſeront leurs chevaux dans leurs quartiers. Il faut partager ces troupes en trois ou quatre corps; ſuivant que la ſituation du pays l'exige; chacun de ces corps doit être placé de façon que ſi l'on venoit à être attaqué, il pût être promptement ſecouru par les troupes du ſecond cordon. Les trois ou quatre corps en avant ne doivent jamais quitter leur poſte, ni marcher au ſecours de celui qui pourroit être attaqué, dans la crainte que s'ils y marchoient, ils ne laiſſâſſent le paſſage libre à l'ennemi, qui n'auroit fait cette premiere attaque que pour engager le plus près de ces corps à marcher à ſon ſecours, & pendant ce tems-là pénétrer avec d'autres troupes dans les quartiers; mais ils doivent toujours avoir entre eux des patrouilles qui ſe croiſent, & qui gardent l'intervalle des différens corps placés en avant. Ces différens corps doivent être placés dans les endroits les plus aiſés à paſſer la riviere, ou à franchir les montagnes, ou à pénétrer par les bois, ſans cependant négliger ceux qui paroiſſent les plus difficiles; c'eſt ſouvent ceux-là que l'ennemi choiſit de préférence, dans l'eſpérance que l'on aura négligé de les garder avec ſoin, ſur la perſuaſion où l'on eſt de la difficulté de les paſſer. C'eſt ainſi que pendant l'hiver de 1674, le Vicomte de Turenne chaſſa les ennemis de l'Alſace, où ils avoient pris des quartiers d'hiver; ils s'étendoient depuis Straſbourg juſqu'à Befort; ils avoient fortifié toutes les gorges qui conduiſent de l'Alſace en Lorraine; mais ils avoient négligé la partie de Befort; c'eſt par cet endroit que le Vicomte marcha, qu'il attaqua les quartiers ennemis, les diſperſa, qu'il gagna la bataille de Turkeim, & qu'il força avec 24000 hommes, l'armée des Alliés, forte de 60000 hommes, à repaſſer le Rhin *.

* *Mem du Vic. de Turenne, tom. 1. liv. 11.*

Le Général qui commande le premier cordon doit placer lui-même les différens corps qu'il a ſous ſes ordres, ainſi que les

poſtes d'infanterie qui ſont en avant, & qui doivent ſe retrancher : cette diſpoſition eſt trop intéreſſante pour qu'il s'en rapporte à d'autres qu'à lui-même. Ces corps, ainſi que les poſtes en avant, doivent ſe communiquer par des patrouilles continuelles; les patrouilles à cheval doivent ſe croiſer, & lorſqu'il en rentre une, une autre doit ſortir. Il n'eſt pas néceſſaire qu'elles ſoient fortes, cinq hommes à chacune ſuffiſent ; elles ne ſont faites que pour avertir, & non pour ſe battre. Les détachemens de huſſards, ſoutenus de dragons ou d'infanterie, ſelon la nature du pays, que l'on envoye en avant, doivent être proportionnés à l'objet pour lequel ils ſont envoyé. Si ce n'eſt que pour fouiller le pays, & aſſurer le premier cordon, ils ne doivent marcher que par échelons, ſur-tout ſi le pays eſt difficile. Si c'eſt pour enlever un poſte à l'ennemi, la diſpoſition doit être relative au pays & à la ſituation du poſte, & la force, à la quantité de troupes qui gardent le poſte que l'on veut forcer. Dans cette circonſtance, il ne faut point marcher ſur une ſeule colonne, mais partager ſes troupes en deux ou trois parties, ſuivant la ſituation du poſte occupé par l'ennemi, calculer le chemin que chaque colonne a à faire, afin qu'elles arrivent toutes à l'heure marquée, pour attaquer en même tems les différens points qui leur auront été indiqués. Pour réuſſir plus certainement dans ſes deſſeins, il faut faire ſortir un autre détachement, & lui donner une direction toute oppoſée à celle du premier; que ce détachement marche ſur quelque quartier voiſin de celui que l'on veut réellement attaquer, afin d'occuper l'ennemi dans cette partie, & l'empêcher de porter du ſecours au poſte que l'on veut enlever : ſi l'on peut faire une diverſion ſur pluſieurs quartiers, l'enlevement du poſte n'en ſera que plus certain. Pendant la campagne de 1758, M. le Maréchal de Contades ayant détaché un corps conſidérable de ſon armée

pour aller joindre M. le Prince de Soubiſe campé ſous Caſſel, & pour empêcher M. le Prince Ferdinand de Brunſwick de détacher auſſi des troupes de ſon armée, pour aller renforcer celle du Général d'Oberg & du Prince d'Iſembourg, qui étoit oppoſée à M. le Prince de Soubiſe, voulut faire une diverſion ſur Munſter, & pour cet effet, il détacha M. le Marquis d'Armantieres avec un corps conſidérable d'infanterie, de cavalerie, de huſſards & d'artillerie. M. le Marquis de Poyanne qui étoit à Luynen avec les carabiniers, & quelques brigades d'infanterie, en partit auſſi pour venir joindre M. d'Armantieres, de ſorte que ce corps détaché marchoit ſur deux colonnes, l'une partant de Ham, & l'autre de Luynen; on n'ignoroit pas que les ennemis avoient un poſte conſidérable à Derſtenfort, petite ville ſituée ſur la Verſe, & le projet de M. d'Armantieres étoit, ſans doute, d'enlever ce poſte; mais la colonne de la gauche s'étant jointe à celle de la droite à un quart de lieue avant d'arriver à Derſtenfort, les ennemis eurent le tems de couper les ponts qui étoient ſur la Verſe, & ſe retirerent par Tolhaus ſur Munſter. Si M. de Poyanne avec ſa colonne avoit pû tourner Derſtenfort par ſa gauche, & ſe placer entre Tolhaus & Derſtenfort, le poſte étoit enlevé ſans difficulté; mais comme il y avoit la Verſe à paſſer, & qu'il n'avoit pas avec lui de pontons ni les choſes néceſſaires pour établir un pont, il ne put tourner ce poſte, & les ennemis purent facilement ſe retirer ſur Munſter, ce qu'ils firent ſans beaucoup de difficulté (*a*).

Il faut avoir ſoin de mettre à chacun des poſtes qui ſont en avant des corps du premier cordon, des ſignaux qui puiſſent ſe voir

(*a*) L'objet étoit d'attirer l'attention de M. le Prince Ferdinand de Brunſwick ſur Munſter menacé; mais je penſe qu'on auroit dû ſe munir des choſesnéceſſaires pour paſſer la Verſe plus haut, & plus bas que Derſtenfort, que l'on n'ignoroit pas que les ennemis occupoient.

Digitized by Google

voir de tous les poſtes, & qu'il y en ait de ſemblables aux principaux poſtes, pour s'avertir mutuellement & promptement de ce qui ſe paſſe à la droite, à la gauche, & au centre ; il faut qu'ils ſe répondent, pour montrer qu'on a vu le ſignal. Ces ſignaux pendant la nuit, ſont une perche très-longue que l'on plante ſur l'éminence la plus élevée & la plus proche du quartier ; au bout de cette perche on met un tonneau rempli de filaſſe goudronnée ; lorſque l'on y met le feu, il peut s'appercevoir d'auſſi loin que la vûe peut porter. On ſe ſert encore de fuſées volantes ; mais comme ce feu ne dure qu'un inſtant, il eſt poſſible que la ſentinelle placée ſur le clocher de chaque quartier, & à qui il eſt ordonné d'avoir l'œil ſur les différens quartiers qu'il peut découvrir, ne regarde pas poſitivement celui d'où part la fuſée, & le ſignal devient inutile ; au lieu qu'un tonneau rempli de filaſſe goudronnée dure long-tems, jette une très-grande flamme, & il eſt impoſſible que quelques ſentinelles ne l'apperçoivent pas. On peut après ſe ſervir de fuſées volantes, pour marquer, ſelon la quantité que l'on en tire, ſi le ſecours eſt preſſé, ſi l'ennemi eſt en force, & à-peu-près le nombre de troupes qui attaquent, ou qui marche pour attaquer. Pendant le jour, comme la flamme ne ſe voit pas auſſi facilement, on met le feu à de la paille ou à des feuilles mouillées qui jettent une fumée épaiſſe qui s'apperçoit de très-loin. Les ſignaux convenus, les patrouilles ordonnées, il faut envoyer tous les jours des détachemens en avant des premiers poſtes pour faire la découverte, ne les pas toujours envoyer ſur les mêmes directions, ni de la même force, tantôt plus, tantôt moins, ſuivant les circonſtances & les nouvelles que l'on a de l'ennemi, ou par les détachemens ou par ſes eſpions.

Les Commandans de chaque poſte en avant doivent envoyer tous les jours au Commandant du poſte d'où ils ſont détachés, un rapport de ce qu'ils ont vu & appris, & ces Commandans doivent envoyer ces rapports au Général en chef du premier cordon, qui en rend compte au Général de l'armée, s'il juge qu'ils ſoient aſſez intéreſſans pour l'en inſtruire.

Quoique ces détachemens ne doivent reſter à ce premier cordon que quinze jours ou un mois au plus, comme des troupes fatiguent plus en quinze jours pendant l'hiver qu'en deux mois d'été, il faut faire un partage de troupes relativement aux gardes, aux patrouilles à cheval, & aux détachemens en avant, de façon qu'elles ayent deux jours de bon, autant que peut l'eſpérer un premier cordon, qui doit veiller pour la ſûreté de l'armée, & être toujours prêt à marcher au premier ordre. Ainſi en ſuppoſant 3350 hommes, tant infanterie que cavalerie légere, huſſards & dragons, diviſés en quatre corps, pour être placés dans quatre différens points, chaque corps ſera d'environ 840 hommes; ainſi dans chaque partie il pourra y avoir 280 hommes de garde ou en détachement, & 560 qui reſteront au poſte. Par cet arrangement, il y aura toujours au premier cordon 1120 hommes de garde, de patrouille, ou en détachement, & 2230 qui ſe repoſeront, mais qui ſe tiendront toujours prêts à prendre les armes & à marcher au premier ordre.

Si on juge que ce premier cordon ne ſoit pas aſſez fort, relativement aux forces de l'ennemi, on peut y joindre 15 à 1600 hommes des Régimens d'infanterie qui ſont au ſecond cordon, que l'on diviſera dans les quatre points principaux; ce nombre ajouté au premier donnera plus de facilité pour garder en force tous les poſtes, & envoyer en avant de plus gros détachemens.

Les quartiers du ſecond cordon les plus voiſins du premier, doivent avoir des ſentinelles ſur les clochers ou ſur des hauteurs, avec ordre d'être attentifs aux ſignaux qui partiront du premier cordon, pour que les troupes qui y ſont en quartier prennent les armes, & marchent à ſon ſecours, ſi le ſignal indique qu'il en demande. Il n'eſt pas néceſſaire que toutes les troupes du ſecond cordon marchent au ſignal donné, parce qu'elles dégarniroient toute une ligne pour un ſeul point; mais il faut que dans l'ordre général, il ſoit ordonné à tels & tels quartiers du ſecond cordon, de marcher lorſque les ſignaux partiront de tel endroit; tels & tels autres quartiers marcheront au ſecours de telle autre partie, & ainſi du reſte tout le long de la ligne. Cela exige un détail dans lequel il faut entrer, & qui eſt abſolument néceſſaire. Cet ordre une fois donné, les troupes doivent marcher ſans de nouveaux ordres, dès qu'elles appercevront les ſignaux. La ſeule attention que le Général doit avoir, c'eſt de ne pas mettre à ce premier cordon un Officier général inquiet ni négligent, ni des officiers ſous ſes ordres qui lui reſſemblent, parce que s'ils faiſoient faire les ſignaux pour quatre hommes qui s'approcheroient de leur poſte, le ſecond cordon ſeroit toujours en l'air, & il ſeroit plus fatigué que s'il étoit en pleine campagne.

Il ne ſuffit pas pour aſſurer des quartiers d'hiver d'avoir un premier cordon de troupes en avant, des poſtes, des patrouilles, des gardes & des détachemens, il faut encore que les flancs ſoient aſſurés & appuyés à de grandes villes, & mieux encore à des Places; &, s'il eſt poſſible, il faut qu'il y ait une ville dans le centre des quartiers. Cette ville au centre doit être le Quartier général, en la ſuppoſant ſur la direction du ſecond cordon; quand même elle ſeroit un peu en arriere du

ſecond cordon, il n'y auroit aucun inconvénient ; mais ſi elle étoit ſur la direction du troiſième, elle ſeroit trop éloignée du premier, & les ordres du Général ſeroient trop long-tems à parvenir aux troupes avancées, ainſi que les nouvelles qu'elles lui enverroient, & le Général ſeroit trop long-tems à ſe porter aux endroits qui exigeroient ſa préſence.

C'eſt du Quartier général que doivent partir les ordres, où doivent être les gros magaſins, pout être repartis dans d'autres moins conſidérables, & plus à portée des troupes. Les Places ou villes que je ſuppoſe ſur les flancs, doivent avoir auſſi de gros magaſins de fourrages & de ſubſiſtances de bouche, pour être diſtribués aux troupes des flancs, & à celles qui les approchent de plus près. Il y a trois objets qui doivent faire choiſir cette poſition. 1°. Parce que l'on a des points fixes & ſûrs pour y raſſembler les troupes. 2°. Parce que l'on met l'abondance dans les quartiers par le voiſinage de ces villes. 3°. Parce que l'on a des ouvriers de toute eſpece, ainſi que des marchands, les uns pour vendre, & les autres pour travailler à toutes les choſes néceſſaires aux réparations de l'habillement des troupes & de leurs armes ; mais en obſervant, autant qu'il eſt poſſible, de faire venir du Royaume tout ce qui peut être néceſſaire à l'habillement, à l'équipement & à l'armement de l'infanterie & de la cavalerie(*a*),

(*a*) Il y a de toutes eſpeces de fabriques en France ; les draps ſont d'une meilleure qualité que ceux de l'Étranger, le cuir pour la bufleterie eſt très-bon, les armes à feu y ſont excellentes ; & elles le ſeroient encore davantage, ſi la culaſſe étoit plus épaiſſe de fer, mais le fer en eſt bon : la Manufacture des armes blanches établie à Kiugental ſe perfectionne tous les jours, & on a lieu d'eſpérer qu'elle ſurpaſſera celle de Solingen ; ce ſera alors une branche de commerce de plus dans l'État, & une exportation d'argent de moins.

& je ne propoſe de ſe ſervir des ouvriers que l'on trouve dans ces villes, que pour raccommoder ce qui peut ſervir, & mettre les anciennes armes en état.

Les remontes pour la cavalerie, les dragons & les huſſards doivent être tirées des haras du Royaume, en les ſuppoſant en état de fournir pendant toute une guerre le nombre néceſſaire de chevaux pour remplir non-ſeulement cet objet, mais encore pour remonter l'artillerie, les hôpitaux, & les caiſſons de munitions (*a*).

Je ne connois rien de plus ſage que la coutume des Hollandais. Par le Traité de Barriere, ſigné en 1715 entre l'Angleterre, la Hollande & la Cour de Vienne, la République de Hollande ſe charge de garder les Places des Pays-Bas appartenantes à la Cour de Vienne. L'abſence de ces troupes de leur pays n'apporte aucune diminution dans le commerce de cette République, parce qu'elles en font venir leurs draps, leurs chapeaux, leurs cuirs, leurs armes, leurs bas, leurs ſouliers, leur linge, & tout ce qui peut être à leur uſage; elles ne font aucune dépenſe dans les villes qu'elles gardent, au profit de leurs habitans, & tout eſt reverſible à la République; il n'y a aucune exportation d'argent, & elles n'enrichiſſent point des peuples qui peuvent demain être leurs en-

(*a*) Il y a dans le Royaume de France une très-grande quantité de Provinces propres à élever de très-bons chevaux pour la cavalerie, les dragons & les huſſards; mais il ne ſuffit pas que les Provinces fourniſſent de bons pâturages, il faut encore de bons étalons & de belles jumens, & c'eſt ce qui y manque : la belle race Normande eſt pour-ainſi-dire perdue, par la négligence que l'on a apporté à la conſerver. Il eſt ſurprenant que l'on ait négligé cette branche de commerce ſi intéreſſante & ſi importante pour l'État, & qu'il faille même en tems de paix aller acheter des chevaux dans les pays étrangers. Ces achats cauſent une exportation d'argent très-conſidérable, qu'il ſeroit facile & très-important d'éviter.

nemis. Cette politique devroit être ſuivie par les Puiſſances qui ont leurs armées dans le pays étranger, ſur-tout quand elles peuvent tirer de leur propre pays toutes les choſes néceſſaires à leurs troupes.

Pour donner une idée générale de la maniere dont on doit diſtribuer des quartiers d'hiver, & les aſſurer ; ſuppoſons que l'on veuille prendre des quartiers ſur la Meuſe, & barrer toute la partie du pays de Luxembourg. Cette partie du Royaume eſt connue de preſque tous les militaires ; ainſi il leur ſera aiſé de ſuivre, même ſans le ſecours de la carte, les différens endroits où je place les troupes & les magaſins, & c'eſt par cette raiſon que j'ai choiſi de préférence cette partie des frontieres du Royaume.

Il faut établir le premier cordon ſur le Chiers, la droite commençant à Longwy, paſſant par Longuion, Mont-Médy, Yvoy ou Carignan, juſqu'à l'embouchure du Chiers dans la Meuſe où doit être la gauche, en occupant cependant pardelà Sedan, Donchery, Mezieres, Charleville & Rocroix. Il faut mettre dans Rocroix, Mezieres & Sedan, outre la garniſon, des troupes légeres à pied & à cheval pour aſſurer cette gauche, & empêcher les partis ennemis de paſſer la Meuſe, & de pénétrer dans le pays au-delà de cette riviere, relativement à l'ennemi.

Le ſecond cordon doit commencer depuis Mezieres, paſſer par Sedan, Mouzon, Stenai, quitter la Meuſe, aller gagner Marville ſur l'Otthain, paſſer parderriere Longuion, au confluent de la Crune & du Chiers, & gagner Thionville, qui fermera la droite du ſecond cordon, en mettant cependant un bon poſte d'infanterie à Koningſmakeren, ſur la rive droite de la Moſelle, & un autre de troupes légeres à pied & à che-

val à Rodemakeren, ſur le chemin de Thionville à Luxembourg.

Le troiſième cordon doit être placé derriere Mezieres, & occuper Neufchatel, Rétel, Attigny, Grand-Pré, Clermont-ſur-l'Air, Verdun, Eſtain & Metz, placer des dragons & des troupes légeres à Bouſonville, pour pouſſer des détachemens ſur le poſte de Koningſmakeren, & occuper Sarre-Louis, dont les détachemens communiqueront avec le poſte de Bouſonville.

Les magaſins pour fournir au premier cordon & au ſecond, doivent être placés à Mezieres, Sedan, Stenai, Jamets, Arancy derriere la Crune, & à Richemont, entre Metz & Thionville. Mezieres doit fournir à Charleville; Rocroix doit avoir ſon magaſin particulier; Sedan doit fournir Donchery, & aux troupes qui ſont ſur le Chiers, juſqu'à Yvoy ou Carignan excluſivement; Stenai doit fournir Yvoy juſqu'à Mont-Médy incluſivement; Jamets, depuis Mont-Médy juſqu'à Longuion excluſivement; Arancy, depuis Longuion juſqu'à Longwy incluſivement, & Richemont toute la partie de la droite, depuis Longwy juſqu'à Thionville excluſivement; Thionville doit fournir à Koningſmakeren & à Rodemakeren. Outre ces magaſins, il en faut encore avoir d'autres ſur les derrieres pour fournir au troiſième cordon; ces magaſins doivent être placés à Neufchatel, Attigny, Grand-Pré, Verdun & Metz, & être aſſez conſidérables pour remplir les magaſins du ſecond cordon à meſure qu'ils ſe conſomment; Sarre-Louis doit fournir aux troupes qui ſont à Bouſonville.

Par la poſition de ces quartiers, Metz doit être le Quartier général, parce que toute la partie gauche depuis Longwy juſqu'à Mezieres eſt excellente; elle eſt couverte du Chiers,

de la Meuſe en partie, de beaucoup de Places & de poſtes que l'on peut rendre très-bons; mais la partie entre Longwy & Thionville eſt la plus foible & la plus acceſſible, c'eſt pour cela qu'il faudroit élever dans cette partie pluſieurs redoutes qui ſeroient bien gardées, & reconnoître derriere un champ de bataille, pour y porter les troupes en cas que l'ennemi y marcha en force; c'eſt pour cette raiſon que Metz doit être le Quartier général, comme la Place la plus près du champ de bataille reconnu, quoique ſur les derrieres de la partie la plus foible des quartiers. Telle eſt à-peu-près la diſpoſition que doit prendre une armée dans ſes quartiers d'hiver : je n'ai indiqué que les lieux principaux, cela ſuffit pour faire voir la diſpoſition générale.

Il faut dans des quartiers d'hiver indiquer toujours une Place d'arme générale, où toutes les troupes doivent ſe rendre au premier ordre. Cet ordre s'envoye aux Officiers généraux qui commandent dans chaque partie, & qui les font paſſer aux officiers ſupérieurs commandant dans chaque quartier. Si les circonſtances exigent plus de promptitude, les ſignaux convenus doivent ſuffire; & dès qu'on les apperçoit, les troupes doivent ſe mettre en marche ſans attendre de nouveaux ordres. De cette Place d'arme générale, on marche à un champ de bataille reconnu, & indiqué aux Officiers généraux qui conduiſent chaque colonne, & à celui qui commande l'artillerie; mais pour que les troupes ſe rendent enſemble à la Place d'arme générale, il faut que dans chaque quartier il y en ait une particuliere où elles ſe raſſemblent, pour marcher de-là ſous les ordres de leurs chefs particuliers.

Pour que les troupes ſoient bien diſtribuées dans leurs quartiers, & que chaque arme ſoit placée ſur le terrein & la poſition

poſition qui lui eſt propre, il faut parfaitement connoître la ſituation du pays, ainſi que celle des lieux, afin de ne pas mettre de l'infanterie dans un lieu où la cavalerie ſeroit mieux placée, & ne pas mettre de la cavalerie dans un pays fourré ou de bois, plus propre à l'infanterie. Il faut établir des communications libres & faciles entre chaque quartier, & que les ſecours puiſſent s'y porter promptement. Quand on s'en rapporte aux cartes, on eſt preſque toujours trompé, parce que quelqu'exactes qu'elles ſoient, elles ſont toujours fautives: elles marquent bien une ville, un bourg, un village, une riviere, un ruiſſeau; mais elles n'indiquent pas toujours la ſituation de ces villes, de ces bourgs, ni de ces villages, s'ils ſont dans un fond, ou en raſe campagne, & la quantité de feux qu'il y a dans chacun; elles ne marquent pas toujours ſi les bords des rivieres & des ruiſſeaux ſont marécageux ou eſcarpés; ſi elles marquent un bois, le Géographe néglige ſouvent d'indiquer s'il eſt marécageux ou fourré, il ne ſe donne pas même la peine d'en donner le contour & la forme, il ſe contente de faire un amas d'arbres à volonté, cet amas d'arbres dénote un bois; mais un Général n'en eſt pas plus avancé quand il ne le connoît que par la carte, & il ne peut pas ſavoir s'il eſt acceſſible ou non. Il eſt cependant très-eſſentiel d'avoir ſur ces objets une connoiſſance très-exacte, non-ſeulement pour l'établiſſement d'une armée dans ſes quartiers, mais pour toutes les opérations de la guerre. J'ai vu envoyer ſix cens chevaux pour loger dans un lieu où il n'y avoit que quinze baraques, & un château dont les reſtes prouvoient ſon antiquité, mais où l'on ne pouvoit pas mettre vingt chevaux à couvert. Cet ordre avoit été donné, parce que l'on avoit vu ce lieu écrit ſur la carte en gros caractere; on jugea de-là que c'étoit un gros

bourg, & qu'il pouvoit contenir ce nombre de chevaux : c'étoit le chef-lieu d'un baillage que l'on déſigne ainſi ſur les cartes, mais qui pour cela n'en ſont pas plus ſuſceptibles de logement. J'ai encore vu aſſigner un quartier pour neuf cens chevaux, ſitué dans un fond, & entouré de bois & de montagnes; c'étoit cependant le premier cordon que l'on vouloit former. Il y a toute apparence que l'on n'avoit pas reconnu la poſition du lieu, & que la carte avoit été le ſeul guide conſulté; comme ce poſte n'étoit nullement propre à la cavalerie, ni même à des huſſards ou troupes légeres à cheval, l'officier ſupérieur qui y commandoit, en rendit compte au Général, & ce ne fut qu'après pluſieurs repréſentations qu'il obtint que l'Officier général qui devoit commander pendant l'hiver dans cette partie, iroit lui-même reconnoître ſi le rapport de cet officier ſupérieur étoit vrai. En effet, le Général commandant, après avoir viſité & reconnu ſa poſition, le plaça plus militairement, & envoya dans le lieu que ce Régiment quittoit, de l'infanterie & quelques troupes légeres à cheval.

Si les occupations du Général l'empêchent de faire la viſite de tous les quartiers, il doit au moins viſitet lui-même le premier & le ſecond cordon, en reconnoître le local, & voir ſi les communications d'un quartier à un autre, & du premier au ſecond cordon, ſont bien ouvertes. Quant au troiſième, comme il eſt totalement ſur les derrieres, que ſouvent même il y a une riviere qui le ſépare des deux autres, pourvu qu'il ait été reconnu pat les officiers de l'État Major de l'armée, & mieux encore par les Officiers généraux qui doivent y commander pendant l'hiver, qu'il y ait des ponts établis ſut cette riviere, en ſuppoſant qu'il y en ait une qui ſépare ce troiſième des deux autres, que les communications ſoient bien ouvertes

de ce troiſième cordon aux ponts, & des ponts au ſecond cordon, cela ſuffit; mais le premier & le ſecond doivent être viſités par le Général en perſonne: l'objet eſt trop eſſentiel pour qu'il ſe permette là-deſſus la moindre négligence, & pour s'en rapporter à d'autres lumieres qu'aux ſiennes.

Comme on ne peut pas décider les quartiers d'hiver que l'on prendra que vers la fin de la campagne, parce que l'on ne peut les fixer que lorſque l'on eſt certain du lieu où l'on pourra les établir, ce qui dépend des ſuccès ou des revers, il faut, lorſque la campagne eſt aſſez avancée, & que l'on peut établir quelque certitude ſur cet objet, ſonger à leur diſtribution. Le Général y travaille dans ſon cabinet, mais proviſionnellement, parce qu'il ne peut pas ſans un examen particulier des lieux, aſſigner tels & tels quartiers à telles & telles troupes. Il peut faire une diſpoſition générale, en ſe réſervant la poſſibilité de la changer ſuivant les circonſtances. Telle ville pourra appuyer la droite, telle Place la gauche, telle riviere ou telle chaîne de montagnes couvrira les quartiers. Le premier cordon ſera placé dans telle & telle partie; on rompra tels & tels ponts, tels & tels gués; on gardera & on retranchera le pont de telle ville & celui de tel village, qu'il faudra mettre en état de défenſe; on rompra les chemins au-delà de la riviere, qui menent à tels & tels lieux, à telle ville & à tel bourg. Si c'eſt une chaîne de montagnes, on fera des abattis ſur tels & tels chemins; on laiſſera tels & tels autres, mais on les retranchera & on les gardera très-exactement; on mettra des poſtes ſur telle & telle hauteur. Le ſecond cordon aura ſa droite appuyée à tel lieu, & ſa gauche à tel autre. Les officiers de l'État Major de l'armée ouvriront des communications faciles du premier cordon aux principaux

points du ſecond. Le Quartier général ſera dans telle ville; on formera des magaſins dans tels & tels endroits du ſecond cordon, & d'autres dans tels & tels autres du troiſième; tels & tels magaſins fourniront tels & tels quartiers; tel autre fournira la droite du premier cordon, tel autre la gauche; ceux du troiſième cordon fourniront aux troupes qui y ont leurs quartiers, & ſeront aſſez conſidérables pour pouvoir être verſés dans ceux du ſecond, à meſure qu'ils ſe conſommeront; on établira les hôpitaux dans tel & tel lieu du ſecond cordon, & tel & tel autre du troiſième; l'artillerie ſera diſtribuée dans tel & tel quartier du ſecond cordon, on en mettra deux brigades dans la ville qui appuie la droite du ſecond cordon, & deux dans celle qui appuie la gauche. Voilà ce que peut faire le Général dans ſon cabinet; mais il ne peut établir définitivement les quartiers, qu'il n'ait un état exact de la ſituation des lieux, de la diſtance des uns & des autres, de la quantité de troupes qu'ils peuvent contenir, de ceux où il faut mettre de l'infanterie, & de ceux où doit être la cavalerie. Lorſqu'il aura un détail très-circonſtancié de la ſituation du pays, des lieux & des chemins qui y conduiſent, il pourra faire alors la diſtribution des troupes, ſe réſervant d'examiner par lui-même ſi le détail qu'on lui en a donné eſt exact. C'eſt, je penſe, de cette façon que l'on doit établir des quartiers d'hiver, & non ſur des cartes qui, quelque ſoin que l'on ait pris pour les lever dans la plus grande exactitude, ſont toujours ſujettes à beaucoup d'erreurs.

ARTICLE SIXIEME.

Du Combat.

I°. ON combat autour des fortereſſes, ou en campagne.

1°. A l'égard des fortereſſes, on en conſidere la conſtruction, l'attaque, ou la défenſe.

2°. En campagne il y a des chocs particuliers, ou des batailles.

CHAPITRE II.

Des Fortereſſes.

I°. LEs hommes s'aſſemblerent au commencement dans des enceintes (*a*), pour ne pas vivre avec les bêtes; & pour ſe défendre de la férocité des autres hommes, ils inventerent l'art de fortifier, afin qu'un petit nombre pût ſe défendre contre un grand.

II°. Les lieux ſont forts, ou par la nature ou par l'art.

1°. Les premiers ſont ceux qui ſont ſitués ſur des montagnes, ſur des précipices, dans des marais, ſur la mer, ſur un lac, ou ſur quelque grande riviere.

2°. Les derniers ſont ceux qui ſont fortifiés de

main d'homme avec des foſſés & des remparts qui imitent les fleuves & les montagnes.

III°. C'étoit autrefois un problême dans la politique, ſi les fortereſſes ſont avantageuſes ou non. Quelques-uns ont dit que les lieux forts portoient les Princes à la tyrannie, les peuples à la révolte, les ennemis aux ſièges, & les bourgeois à la lâcheté; mais ceux qui parloient ainſi ne diſtinguoient pas l'uſage légitime des choſes, de l'abus qu'on en fait, & l'innocence des moyens, du crime de celui qui les employe. Car ſi ce raiſonnement eſt reçu, on peut tirer une concluſion contre toutes les autres eſpeces de biens, tels que ſont l'éloquence, la force, la ſanté, les richeſſes, l'art de commander, &c.

L'uſage moderne a décidé la queſtion & l'exemple de quelques peuples, je ne dirai pas libres, (puiſque les Hollandais & les Vénitiens ont des fortereſſes, & leur doivent l'état floriſſant où ils ſont,) mais licentieux *, ne doit pas tirer à conſéquence : la condamnation qu'ils en font, eſt une preuve de leur utilité, parce qu'elle fait voir que les fortereſſes ſont le ſoutien des Couronnes, le frein & le lien des peuples ſéditieux ou nouvellement ſoumis, le rempart & le caractere de l'autorité ſouveraine, & le moyen le plus

* C'eſt aux Anglais qu'il en veut.

efficace pour procurer la tranquillité publique, ſoit en affermiſſant la puiſſance du Souverain, ſoit en mettant les ſujets dans l'impuiſſance de ſe révolter. C'eſt par-là qu'on aſſure le bon ordre au-dedans, & qu'on ſe met en état de repouſſer les ennemis du dehors, & c'eſt pour cela que les Souverains en défendent la conſtruction à leurs Vaſſaux, & que le Turc a garniſon dans toutes les Places fortes de Tartarie, afin de pouvoir dépoſer le Kan quand il lui plaît, comme il le fit en 1668. Si les fortereſſes ont jamais été préjudiciables à quelque République, ce n'eſt pas aux fortereſſes qu'il s'en faut prendre; mais au Gouvernement, qui ne ſait pas ſe maintenir dans la poſſeſſion des Places, ni tenir les garniſons dans le devoir.

Le Royaume d'Angleterre étant ſans fortereſſes, a été trois fois conquis en ſix mois, & Frédéric Palatin qui avoit été proclamé Roi de Bohême, perdit tout ce Royaume, par la perte de la ſeule bataille de Prague (*a*). Si quelque Prince barbare ſe fiant à ſes armées nombreuſes, s'ima-

(*a*) *Prague*, Capitale de Bohême, ſur la riviere de Muldau, qui tombe dans l'Elbe à Melnik. Ce fut Maximilien, Duc de Baviere, qui étoit à la tête des troupes de l'Empereur Ferdinand II. qui gagna cette bataille à Weiſſemberg, près de Prague, le 18 Novembre 1620.

gine qu'il n'en a pas beſoin, il ſe trompe, il faut ou qu'il ait continuellement une armée ſur pied, ce qui eſt inſupportable, ou qu'il ſoit expoſé aux courſes de ſes voiſins.

IV°. Que les fortereſſes ſoient bonnes & en petit nombre, ſituées ſur les frontieres, aux paſſages, aux ports de mer, & dans des lieux où le Prince réſide.

1°. Qu'elles ſoient capables de tenir une garniſon aſſez forte pour ſoutenir un ſiège Royal, afin que l'ennemi ſoit obligé de les reſpecter, quand il faudra qu'il les laiſſe derriere lui pour entrer plus avant dans le pays.

2°. Qu'elles ſoient commodes pour le commerce & pour recevoir du ſecours, qu'elles ayent un bon air, de bonne eau, & des campagnes fertiles.

3°. Qu'elles ſoient proportionnées à leur ſituation, à leur fin, aux forces des ennemis qui peuvent les aſſiéger, & à celles de leur Prince, qui doit les garnir de monde, de munitions, & de tout ce qui eſt néceſſaire pour les défendre.

V°. On fait des citadelles aux Places conquiſes ou rebelles, pour les tenir en bride, & mettre la garniſon en ſûreté ; aux Places frontieres, pour en redoubler la force, aux villes dont le

circuit

circuit eſt ſi vaſte, qu'il n'eſt pas aiſé de les fortifier.

On les bâtit dans le terrein le plus élevé, & au-deſſus de la riviere, s'il y en a, ou on les conſtruit de maniere que deux de leurs baſtions ſont enfermés dans la ville, & que tous les autres en ſont dehors, afin qu'elles commandent en même tems la riviere, la campagne & la ville.

OBSERVATION.

CHAPITRE II.

Des Fortereſſes.

(*a*) TOUTES les Puiſſances qui partagent entre elles l'univers, ont des limites qui ſemblent leur avoir été données par la Providence; il n'en eſt aucune qui n'ait des barrieres naturelles, qui leur indiquent les bornes de leur autorité, & qui ne mettent un frein à leur ambition, de même qu'elles les défendent de celle de leurs voiſins.

Les barrieres que la Nature a donné à chaque Puiſſance ne ſeroient cependant pas ſuffiſantes, ſi on n'y eut ajouté des Places qui en défendiſſent l'approche. Quelqu'élevées que ſoient les Alpes & les Pyrénées, quelques difficultés que puiſſe avoir une armée à traverſer ces montagnes, où à chaque pas on trouve des rochers & des torrens à franchir, des hauteurs preſqu'à pic à gravir, & des précipices à craindre; à l'imitation d'Annibal,

on ſurmonteroit ces obſtacles, s'il n'y avoit des Places qui en défendiſſent l'entrée, ſi même on n'avoit oppoſé qu'une ſeule ligne de Places à l'entrée de ces gorges, & que dans leur intérieur on n'en eut conſtruit d'autres pour rendre ces paſſages encore plus difficiles, ſi dans les cols étroits & qui paroiſſent même impraticables, on n'eut élevé des forts ou châteaux capables d'arrêter l'ennemi.

Ces Places & ces fortereſſes ſeroient, ſans doute, inutiles, ſi tous les Princes qui gouvernent les peuples étoient juſtes, & ſi en prenant le ſceptre en main, la Divinité leur communiquoit une partie de ſon eſſence, pour les mettre viſiblement au-deſſus des peuples qu'ils doivent gouverner; mais pour un Prince qui fera dépendre ſon bonheur de la paix & de la tranquillité de ſes ſujets, combien y en a-t-il qui ſe laiſſent conduire par une folle ambition, qui s'enivrent du vain titre de conquérant, & qui ſe perſuadent que la Providence ne les a placés au rang ſuprême que pour diſpoſer à leur gré du ſang de leurs ſujets, & pour les ſacrifier à leur vanité & à leur vaine gloire, ſans aucun bien réel pour l'État (*a*).

C'eſt pour ſe garantir de l'ambition de ces Princes, c'eſt pour repouſſer la force par la force, que toutes les Puiſſances entretiennent des troupes ſur pied, qu'elles ont élevé des remparts, & qu'elles ont multiplié les difficultés, pour empêcher un voiſin jaloux ou ambitieux d'entrer dans leurs États, & de troubler la tranquillité de leurs ſujets. Ainſi l'univers eſt un aſſemblage monſtrueux de peuples toujours ſous les armes, toujours ſe méfiant les uns des autres, & toujours prêts à s'égorger au moindre ſignal des Princes qui les gouvernent; & les Princes qui n'ont d'autre paſſion que la guerre, après dix

(*a*) Les intérêts du Prince ne peuvent jamais être ſéparés de ceux de ſes ſujets; & s'il veut les diſtinguer, il agit manifeſtement contre eux & contre lui.

années de conquêtes & de proſpérités, n'ont d'autre avantage que celui de régner ſur des malheureux & ſur des mourans. Cependant comme ce mal eſt ſans reméde, & que tant qu'il y aura des hommes il y aura entre eux des diſſentions, il a fallu, ne pouvant le détruire, prendre les moyens de s'en garantir; & le Prince le plus ſage, le plus ami de la paix, le moins ambitieux, & qui ne s'occupe que du bonheur de ſes ſujets, ceſſeroit d'être juſte envers eux, s'il n'avoit des troupes ſur pied, & s'il ne couvroit ſes frontieres de Places en bon état & bien munies, pour défendre ſes États & ſes peuples.

J'ai déjà dit au Tom. I. que l'état militaire devoit être calculé ſur le nombre de ſes habitans, ſur le plus ou moins de richeſſes de l'État, & ſur l'étendue de pays que l'on doit garder; ce même calcul doit avoir lieu pour le nombre de Places qui couvrent les frontieres. Trop de troupes diminuent les cultivateurs, ôtent des ouvriers aux arts & aux métiers, & portent un grand préjudice à la population (*a*), elles épuiſent les richeſſes de l'État, & nuiſent au commerce qu'elles doivent protéger. Trop de Places entraînent de très-grandes dépenſes pour les conſtruire, pour les entretenir, & pour les approviſionner en cas de ſiège; elles exigent un militaire beaucoup plus nombreux pour les garder, des États Majors ſans nombre, qui ſont peu utiles & très-chers à payer. Il eſt vrai que c'eſt un moyen de plus que le Prince a de récompenſer de vieux militaires, & de leur donner une retraite hon-

(*a*) Si l'on permettoit aux ſoldats de ſe marier, pourvu qu'ils n'amenâſſent point leurs femmes & leurs enfans à l'armée, on éviteroit ce dernier inconvénient, qui eſt un point bien eſſentiel du gouvernement politique. Par ce moyen on rendroit des cultivateurs aux terres, parce que preſque tous ces enfans de ſoldats nourris & élevés dans les garniſons & parmi les troupes, ſe feroient tous ſoldats, lorſqu'ils auroient atteints l'âge néceſſaire pour en avoir la force.

nête & même agréable ; mais ſi l'on ne donnoit ces places qu'à ceux qui par leurs ſervices & par leur âge ne ſont plus en état de ſervir à la guerre, je trouverois cette dépenſe juſte & digne de la bonté du Prince ; mais que d'abus il y a ſur la diſtribution de ces graces, & qui rejailliſſent ſur le total du militaire! Il ſuffit qu'un officier ait quelque protection, qu'elle ſoit ſupérieure ou ſubalterne, n'importe, il trouve le moyen d'obtenir ou une Lieutenance de Roi, ou une Majorité, ou une Aide-Majorité de Place, quoiqu'il ſoit très en état par ſon âge de ſervir ; ſouvent même ces protégés obtiennent ces places qui leur donnent le commandement de toute une garniſon, lorſqu'il n'y a ni Gouverneur ni Officier général employé dans la Place, quoique ces mêmes protégés ignorent les premiers élémens de leur métier. J'en ai vu beaucoup qui paroiſſoient caſſés & malades avant que d'être placés, & qui, dès qu'ils ont été nommés, ſe ſont redreſſés, & ont parus auſſi forts & auſſi robuſtes qu'ils pouvoient l'être à vingt-cinq ans. J'ai vu ces mêmes perſonnes placées depuis quinze ans, & qui auroient encore pû faire vingt campagnes, ſi le goût de l'indépendance & du repos ne les avoit pas engagés à employer toutes leurs protections pour ſe procurer cet état de commodité & d'indolence, que le vrai militaire ne recherchera pas, tant qu'il ſe ſentira les forces néceſſaires pour remplir les devoirs de ſon état.

S'il étoit néceſſaire de faire la recherche des Lieutenances de Roi, des Majorités, & des Aides-Majorités des Places ou villes qui ſont abſolument inutiles, il ſeroit facile d'en trouver au moins cent cinquante de l'une & de l'autre, que l'on pourroit retrancher, & qui à 1000 écus chacune l'une portant l'autre, feroit rentrer dans les coffres du Roi 135000 liv.

Digitized by Google

De quelle utilité peuvent être ces Places dans les villes qui ſe trouvent aujourd'hui dans l'intérieur du Royaume, & dont les fortifications ont été ou démolies, ou que l'on a laiſſé tomber, comme inûtiles & diſpendieuſes? Autrefois c'étoit des Places de guerre, & elles avoient leur État Major; aujourd'hui qu'elles ſont couvertes par deux cordons de Places, pourquoi y conſerver un État Major onéreux & inutile? Si ces places de Lieutenans de Roi, de Majorités, &d'Aide-Majorités étoient ſupprimées, ces officiers, ſi amateurs de leur tranquillité, trouveroient moins de facilité à en obtenir, parce qu'elles ſeroient plus rares, & ils ſeroient forcés de garder leur emploi, n'ayant plus l'eſpérance d'obtenir ces places que par leurs longs & bons ſervices; le choix en ſeroit meilleur, parce qu'il eſt important de mettre dans des Places de guerre des officiers intelligens, & qui puiſſent dans l'occaſion être capables de les défendre. Cet objet, joint à beaucoup d'autres auſſi inutiles, & qui ſeroient aiſés à trouver, feroit une ſomme très-conſidérable, & qui n'eſt pas à négliger dans aucunes circonſtances.

Dans tout État bien gouverné, relativement à ſa défenſe & à ſon militaire, il ne faut avoir que les Places néceſſaires pour garder les frontieres & empêcher l'ennemi de pénétrer dans l'intérieur du Royaume. Ces Places ont leur État Major, c'eſt un uſage; & quoique leur utilité ne ſoit pas bien prouvée, cet uſage peut être ſuivi & continué: mais que les Places qui autrefois étoient fortifiées, & qui ſont aujourd'hui dans l'intérieur du Royaume, ayent des États Majors comme les Places frontieres, cela me paroît abſolument inutile, & une dépenſe ſuperflue; leurs ouvrages même, ſi elles en ont encore, doivent être démolis ainſi que leurs remparts, à

moins que les habitans ne ſe chargent de les entretenir ; mais ils ne doivent point être aux frais du Prince, parce qu'il ne s'agit point ici de la défenſe du Royaume ; mais de l'agrément des habitans, qui ſe cotiſent entre eux pour entretenir une promenade qu'ils n'auroient peut-être pas ſans ces remparts.

Les Places du premier & ſecond cordon doivent être entretenues aux frais du Prince ; les villes qui ſont en troiſième ligne doivent avoir des remparts, des demi-lunes devant les courtines, & un chemin couvert, mais aucuns autres ouvrages ; elles ne doivent être deſtinées qu'à renfermer les magaſins, à les mettre en ſûreté, pour de-là être tranſportés à l'armée qui couvre le premier cordon. Les fortifications que je leur donne ſuffiſent, elles les mettent à l'abri d'un coup de main, & l'ennemi eſt obligé de les aſſiéger dans les formes.

Si le Prince juge à propos de mettre dans les Places du premier, du ſecond & du troiſième cordon un État Major complet, le Lieutenant de Roi doit commander en l'abſence du Gouverneur tout officier ſupérieur, (en ſuppoſant cependant qu'il n'y ait pas dans la Place d'Officier général employé) mais dans la même ſuppoſition, tout officier ſupérieur, ce qui s'entend par Brigadier, Colonel, ou Meſtre de Camp, doit commander le Major & l'Aide-Major en l'abſence du Lieutenant de Roi. Il en réſulteroit que le Capitaine ennuyé de ſon état, ne chercheroit plus à obtenir une Majorité de Place, parce qu'il y ſeroit toujours ſubordonné, & qu'il n'auroit plus les moyens comme aujourd'hui de ſatisfaire ſon goût pour l'indépendance & le déſœuvrement ; d'ailleurs il ne me paroît ni juſte ni convenable, qu'un homme qui n'a jamais été que Capitaine d'infanterie, commande un officier ſupérieur parce qu'il ſe trouve Major de la Place où cet officier ſupé-

rieur eſt avec ſon Régiment. On dira, peut-être, que ce Major connoît mieux la Place que cet officier ſupérieur ; foible objection ; lorſqu'un Colonel aime ſon métier, il a bientôt reconnu la Place où il entre avec ſon Régiment, & eſt bientôt au fait des poſtes néceſſaires à garder. Si les Majorités de Places ſe donnoient toutes au mérite, aux talens & aux ſervices, il ne ſeroit pas juſte encore que les Majots commandâſſent les officiers ſupérieurs, parce que ce grade ſupérieur ſuppoſe de l'acquit, des talens & des ſervices au-deſſus de ceux d'un Capitaine d'infanterie, & il eſt encote moins juſte que ces officiers ſupérieurs en ſoient commandés, quand la Majorité n'a été accordée qu'à l'intrigue & à la protection.

La ſituation des Places frontieres, tant du premier cordon que du ſecond, doit être avantageuſe ; il faut joindre l'art à la nature, &, ſut-tout, avoir attention qu'elles ayent un rapport réel & direct avec les Places frontieres des Puiſſances voiſines ; que les chemins qui y conduiſent de l'intérieur du Royaume ſoient faciles, pour que les vivres, les fourrages, l'artillerie & les munitions de guerre puiſſent y être aiſément tranſportés, ainſi que toutes les choſes néceſſaires pour ſoutenir un ſiège, ou pout faire ſubſiſter une armée qui en défendroit l'approche.

C'eſt en faiſant un dénombrement exact des habitans du Royaume, & un calcul juſte des revenus du Prince, des richeſſes de l'État & de ſes reſſources, que l'on peut établir une conſtitution militaire, & ſtatuer le nombre de troupes dont ce militaire doit être compoſé ; c'eſt auſſi par une connoiſſance exacte des frontieres du Royaume, & de celles des Puiſſances voiſines, que l'on peut voir quelles ſont les plus néceſſaires à conſerver, celles qu'il faut conſtruire, & celles que l'on doit démolit comme inutiles & diſpendieuſes.

Montécuculi dit *qu'il faut que les Places ſoient capables de contenir une garniſon aſſez forte pour ſoutenir un ſiège Royal.* Il entend par un ſiège Royal, une Place attaquée dans toutes les formes par une armée qui en fait l'inveſtiſſement, qui n'avance vers la Place que par tranchée, qui éleve de fortes batteries pour faire écrouler les murs des ouvrages avancés & des remparts, qui attaque de vive force ou par ſappe le chemin couvert, & qui monte à l'aſſaut lorſque la breche eſt faite; mais ſi elles ſont capables de contenir une forte garniſon, elles doivent être grandes, & non telles que celles qui ne peuvent contenir qu'un, deux ou trois bataillons; ces eſpeces de Places ſont des Forts & non des Places. Ce que dit ce Général à ce ſujet, prouve que ſon opinion étoit pour les grandes Places, cependant avec des proportions, car une trop grande Place exige, à la vérité, une armée très-nombreuſe pour en faire l'inveſtiſſement; mais auſſi il lui faut preſque une armée pour la défendre, & un approviſionnement en ſubſiſtances, en munitions de guerre & en artillerie très-conſidérable, & que l'on n'a pas toujours le tems de faire.

Il faut que les Places ne ſoient ni trop grandes ni trop petites, ces deux extrémités nuiſent à leur défenſe. M. le Maréchal de Saxe ne veut point qu'il y ait d'habitans dans une Place de guerre; c'eſt-à-dire, qu'il veut qu'une Place de guerre ne ſoit point ville, qu'il n'y ait poſitivement que la garniſon, des caſernes pour elle, des arſenaux & des magaſins, parce que, dit ce Général, lorſqu'une Place eſt aſſiégée, un Gouverneur ne peut ſans barbarie laiſſer mourir de faim les ſujets de ſon Prince, & ſes propres concitoyens; & quoiqu'il leur ſoit ordonné, lorſque la Place eſt menacée d'être aſſiégée, de ſortir de la Place, ou de faire des proviſions au moins pour trois mois, ni l'un ni l'autre

l'autre ne s'exécute, & le Gouverneur étant forcé de prendre ſur les magaſins pour nourrir la populace, ſe voit en peu de tems ſans ſubſiſtances, & obligé de capituler, malgré une garniſon forte & nerveuſe, quoique les ouvrages ne ſoient pas encore pris, ni même entamés.

Cette idée de M. le Maréchal de Saxe m'a paru d'abord excellente & m'a ſéduite, parce qu'on peut y ajouter que l'on n'a pas à craindre la révolte des habitans, qui s'ennuient très-ſouvent d'un trop long ſiège, qui craignent d'être expoſés à la fureur de l'ennemi par trop d'opiniâtreté de la part du Gouverneur à ne pas rendre ſa Place, par la réduction des vivres à la fin d'un long ſiège, par la ruine totale de leurs maiſons écraſées par les bombes, & enfin par la crainte de la mort qu'ils ont toujours préſente devant eux; mais après y avoir réfléchi, & avoir peſé les raiſons pour & contre, j'ai cru voir qu'il y avoit moins d'inconvéniens à avoir des habitans dans une Place de guerre que de n'y en pas avoir, pourvu cependant que l'on ſoit ſûr de leur fidélité & de leur affection pour le Prince qui les gouverne. On y trouve de très-grands ſecours pour la défenſe de la Place, des bras pour remuer la terre, des ſecours prompts pour les incendies, des gardes pour ſoigner les bleſſés, des ouvriers pour tous les travaux, l'avantage de former des milices bourgeoiſes pour aider à la défenſe de la Place. Il y a beaucoup moins d'inconvéniens à mettre 10000 ſacs de farine de plus dans une Place, qu'à ſe priver des ſecours & des avantages énoncés ci-deſſus. Il ne s'enſuit pas pour cela qu'il faille garder tous les habitans dans la Place menacée d'un ſiège; il faut renvoyer tous ceux qui pourroient être à charge, & qui ne pourroient rendre aucuns ſervices. Tous les vieillards, tous les enfans, ſans en excepter aucuns, & toutes les femmes, à l'exception d'un

certain nombre pour ſoigner les bleſſés, doivent être renvoyés dans l'intérieur du Royaume ; mais il faut garder & nourrir ceux des bourgeois qui ſont en état de travailler ; & ce ſeroit ſe priver d'un grand ſecours, que de les faire ſortir de la Place pour n'y laiſſer uniquement que les troupes qu'il faudroit néceſſairement employer aux travaux auxquels les bourgeois qui reſtent ſont occupés, & par conſéquent augmenter la fatigue des troupes, & diminuer la défenſe.

ARTICLE PREMIER.

De la Conſtruction (*a*).

I°. IL eſt bon qu'il y ait pluſieurs obſtacles qui rendent l'accès de la Place difficile, que la garniſon ait beaucoup de terrein pour ſe défendre, & qu'elle en donne peu à l'ennemi pour attaquer ; en un mot que la Place ſoit propre à gagner du tems, & à tirer un ſiège en longueur.

II°. La conſtruction eſt réguliere, ou irréguliere ; la premiere eſt compoſée de figures dont les angles & les côtés ſont égaux : elle eſt toujours égale à elle-même, & invariable ; elle eſt la régle de la ſeconde, qui tire ſon nom de l'irrégularité de ſes figures.

III°. Voici les régles du plan.

1°. Qu'il n'y ait aucun point dans la fortereſ-

ſe, qui ne ſoit vu, découvert & défendu de pluſieurs autres.

2°. Que la ligne qui défend ſoit plus grande, & capable de contenir plus d'hommes que celle qui eſt défendue.

3°. Plus la Place a de baſtions, plus elle eſt forte.

4°. Elle doit commander tous les lieux d'alentour.

5°. Que les ouvrages ſoient plus élevés à meſure qu'ils approchent du centre.

6°. La ligne de défenſe fichante ne doit pas avoir plus de 60 verges ou 120 toiſes, parce que le coup du mouſquet ne peut aller que juſques-là; s'il va plus loin, il n'a plus de force, & d'ailleurs il n'eſt pas poſſible de tirer juſte dans une ſi grande diſtance.

7°. Plus la gorge & les flancs, tant le droit que l'oblique, ſont grands, meilleurs ils ſont.

8°. Que tous les dehors ſoient ouverts du côté de la Place.

9°. Que l'angle du baſtion n'ait pas moins de 60 degrés, ni plus de 90, & par conſéquent que l'angle de la figure ou du polygone n'ait pas moins que 90 degrés.

10°. Que l'angle que forment le flanc & la courtine, ſoit droit.

11°. Les angles de tenailles doivent être exclus de la fortification.

IV°. *Régles* pour le profil.

1°. Que les remparts ſoient d'une épaiſſeur & d'une hauteur raiſonnable ; quand ils ſont trop hauts, ils multiplient la dépenſe, & couvrent l'ennemi ; quand ils ſont trop bas, ils ſont aiſés à eſcalader, & commandés par les hauteurs de dehors qui découvrent le cœur des Places. Quand ils ſont trop épais, ils coûtent beaucoup ſans néceſſité ; quand ils ne le ſont pas aſſez, ils ne réſiſtent pas aux batteries des ennemis, & ils n'ont pas d'eſpace pour tenir celle de la Place.

2°. On doit creuſer le foſſé à proportion du rempart, pour en tirer la terre néceſſaire ; qu'il ſoit plus creux que la hauteur d'un grand homme, & plus large que la longueur d'un grand arbre ; quand il eſt plein d'eau, il montre mieux l'endroit par où l'ennemi veut le paſſer ; quand il eſt ſec, il eſt plus propre pour les ſorties & pour les retraites de la garniſon, pour les contre-mines, & pour ſuppléer aux défauts des dehors. La fauſſe braye ſert uniquement pour la défenſe du foſſé, elle n'eſt faite que pour cela.

V°. Les dehors ſont des ouvrages faits au-delà du foſſé pour fortifier les endroits les plus

foibles, pour animer leurs ſorties, pour contreminer, & pour tenir l'ennemi éloigné.

1°. On les diviſe en ravelins, demi-lunes, ouvrages à cornes, & ouvrages à couronne.

VI°. Enfin, l'angle du baſtion, la ligne de défenſe, le flanc droit & oblique, la face & la gorge doivent avoir entr'eux une telle proportion, qu'on n'affoibliſſe pas l'un pour rendre l'autre plus avantageux.

1°. Mais combien de combinaiſons différentes peut-on faire des proportions réciproques de ces parties? Combien d'Auteurs en ont écrit? Combien de différences dans leurs découvertes? Elles ſont infinies & ennuyantes, par rapport aux Écrivains qui ne font que compiler ou ſe copier les uns les autres, ou qui n'ont que des idées chimériques ſans avoir de pratique. C'eſt un Prothée qui change en mille formes différentes.

2°. A l'égard de la matiere, les uns la veulent de pierre vive, les autres de brique cuite & non cuite, d'autres de terre, d'autres d'arbres. Guſtave Adolphe, Roi de Suede, avoit projetté d'y employer des piéces de fer en forme de pierres de taille, parce qu'il y a quantité de mines de fer en Suede.

3°. A l'égard de la forme, il n'y a pas moins

d'opinions différentes, & l'on diſpute encore ſi la ligne de défenſe doit ſe proportionner à la portée du canon ou à celle du mouſquet.

Si les baſtions doivent être pleins ou vuides, aigus, obtus ou droits, avec des orillons & des caſemates, ou ſans avoir ni l'un ni l'autre.

Si le foſſé doit être ſec ou plein d'eau, la courtine longue ou courte, droite ou courbe, avec un angle rentrant ou ſaillant.

Si le flanc droit doit être perpendiculaire à la courtine; c'eſt-à-dire, à angle droit, ou à angle obtus, ou à angle aigu.

Si le flanc oblique, qu'on nomme ordinairement ſecond flanc, eſt utile ou nuiſible.

Si la fauſſe braye & les dehors ſont avantageux ou préjudiciables.

4°. Chacune de ces opinions a pour ſoi des Auteurs célebres, & des raiſons fortes; & celui qui eſt dans une Place, de quelque maniere qu'elle ſoit, a ſujet de prendre courage & de ſe réjouir, puiſqu'il ne peut manquer de maniere ou d'autre d'avoir de quoi ſe bien défendre, pourvu qu'il ſache donner à la matiere les formes les plus propres, & conformer ſon jeu au coup que les dés lui amenent.

VII°. En un mot, toutes les Places ſont bon-

nes, quand avec les maximes fondamentales qu'on vient de dire, elles ont aſſez d'étendue pour y faire combattre beaucoup de monde enſemble, pour tenir beaucoup d'artillerie, pour élever pluſieurs flancs, & pour y faire pluſieurs retranchemens.

VIII°. Entre toutes les proportions confirmées par l'uſage, ſans lequel la théorie eſt ſujette à erreur, je m'en tiens ordinairement à celle de Morpſaudſen, que j'ai vûe ſouvent pratiquer avec applaudiſſement & avec ſuccès. La voici.

1°. On fait l'angle du baſtion des deux tiers de l'angle de la circonférence, juſqu'à ce qu'il arrive à 90 degrés, leſquels il ne doit jamais paſſer.

La courtine eſt de 36 verges, ou 72 toiſes.

La face eſt de 48 toiſes.

Le flanc dans le quarré eſt de 16 toiſes, & dans les figures ſuivantes, il croît de 2 toiſes de figure en figure; ainſi le pentagone eſt de dix-huit toiſes, l'exagone de 20, l'eptagone de 22, & l'octogone de 24, & cela ne paſſe jamais 24 toiſes, quelque nombre de côtés qu'ait la figure.

2°. Pour faire des baſtions plats ſur une ligne droite:

La demi-gorge eſt de 32 toiſes.

Le flanc de 28.

La capitale de 62.

La courtine de 72.

3°. Ces choſes ſuppoſées menent aiſément à la connoiſſance des autres lignes & des autres angles, par la trigonométrie, ou par l'échelle, ou en faiſant des tables qui, montant de degrés en degrés depuis 90 qui eſt l'angle du quarré, juſqu'à 180 qui fait la ligne droite, ſervent extrêmement à fortifier les figures irrégulieres.

4°. Une proportion aiſée & invariable pour toutes ſortes de figures, ſans conſidérer les angles, c'eſt celle de Melder, où le polygone intérieur eſt toujours de 126 toiſes.

La capitale de 46.

La gorge de 24.

Le flanc dans le quarré de 18, & de 20 dans les autres figures.

Il meſure en détail toutes les parties de ſa fortification; & la comparant avec celle de Marolois, de Freytag & de Rufé, il démontre que la ſienne eſt meilleure, parce qu'elle a la ligne de défenſe plus courte, & les flancs plus longs.

IX°. Dans ces deux manieres, qui ont un grand ſecond flanc, ſi outre le flanc perpendiculaire à la courtine, on en veut un perpendiculaire à la ligne de défenſe; pour ajouter ces flancs dans l'une

&

& dans l'autre méthode, on le peut faire ſans changer leur conſtruction, & en faiſant ſeulement la troiſième place plus haute. Et parce que la fauſſe braye, qui eſt la meilleure défenſe du foſſé, eſt rejettée, à cauſe qu'elle eſt enfilée par l'ennemi, dès qu'il eſt maître de la contreſcarpe, & qu'elle devient alors inutile; pour remédier à cet inconvénient, on avance l'angle du baſtion ſur la pointe de la fauſſe braye, ainſi elle ſe trouve couverte avec une augmentation d'eſpace & de flancs.

1°. L'invention nouvelle de certains Ingénieurs de tirer une ligne au travers du foſſé depuis la pointe du baſtion juſqu'à celle de la contreſcarpe, paroît d'abord choquer les régles générales, parce qu'il ſemble que c'eſt faire une gallerie à l'ennemi, pour lui faciliter le paſſage tout le long du foſſé; mais d'un autre côté elle empêche la fauſſe braye d'être enfilée, & le flanc d'être battu de l'endroit oppoſé de la contreſcarpe, où l'on a coutume de pointer le canon pour ruiner les flancs des baſtions.

On peut répondre à l'objection que cette traverſe ſe défend facilement par elle-même, tant à cauſe du peu de priſe qu'elle donne à ſa tête, que par la quantité de mines & de tirages qu'on

fait au-dedans ſi l'on veut, à meſure qu'on recule, outre que dans cette traverſe, la gallerie que fait l'ennemi vis-à-vis d'une des faces du baſtion, ne peut jamais être vûe que par un ſeul côté. L'expérience de quelqu'attaque, fera recevoir ou rejetter cette propoſition auſſi-bien que la ſuivante.

2°. De la Fortification où l'on veut les angles des baſtions aigus & la courtine rentrante.

Le monde curieux de nouveauté, fait dans les arts comme dans les habits; il ſe divertit des modes, & quand l'invention des nouvelles eſt épuiſée, il reproduit les vieilles. C'eſt ainſi que certains Philoſophes de ce tems ont fait ſortir du tombeau les opinions oubliées des atomes & du mouvement de la terre, & que quelques Ingénieurs modernes réveillent tous les jours des queſtions qui ont été ſouvent examinées dans les Écoles de Mathématiques, & que l'expérience univerſelle, ſoutenue de la raiſon & de l'autorité, a rejettées.

Galazzo Alghiſi de Carpi imprima en 1570 un grand volume de Fortifications, dédié à l'Empereur Maximilien II, dans lequel il s'applique uniquement à établir la bonté des courtines rentrantes, & il prétend que l'angle qu'elles for-

ment eſt d'autant meilleur, qu'il eſt plus aigu ; mais cette maniere eſt combattue par pluſieurs raiſons, par beaucoup d'autorités, & par l'expérience.

I°. Les Raiſons.

1°. Le baſtion aigu étant étroit, a très-peu d'eſpace pour l'artillerie, pour les ſoldats, pour les Places baſſes, pour les retranchemens, & pour le vuide du milieu qui eſt néceſſaire, afin que l'ennemi n'y trouve pas de terrein pour ſe loger, ni pour le faire ſauter par les mines.

2°. La pointe en peut être ruinée aiſément, & donner moyen à l'ennemi de s'y loger à couvert.

3°. La courtine à redans ou à tenailles, ou courbée en quelqu'autre maniere que ce ſoit, diminue la Place, & enferme un petit eſpace dans une grande enceinte, au lieu que la courtine droite embraſſe plus de terrein, eſt de moindre dépenſe, ſe fait plus vîte, & ſe garde plus aiſément.

4°. Si ces angles rentrans ſont obtus, les côtés ne peuvent ſe regarder l'un l'autre, ni ſe défendre commodément à cauſe de l'épaiſſeur des parapets, & dès que l'ennemi eſt proche de l'angle, on ne peut plus lui faire de mal.

5°. Lorſque les ſituations ont naturellement quelqu'angle rentrant, on les corrige comme défectueux, en tirant une ligne droite plus en dehors.

II°. Les Autorités.

1°. Carlo Theti, l. 1, c. 7.

2°. Daniel Speckle, c. xj.

3°. Sardi, Traité 2, fol. 47, 48, 49.

4°. De Ville, l. 1, p. 3, ch. 46, 47.

5°. Callajus, l. 2, c. 7, l. 3, c. 5.

III°. L'Expérience.

1°. L'uſage des courtines droites & des angles de baſtions de 90 degrés, eſt le plus ordinaire, & l'on s'en ſert par-tout où on peut l'obſerver ſans diminuer la bonté des autres parties. Dans une choſe, d'où dépend le ſalut des peuples, & la conſervation ou la ruine des États, on ne doit rien faire qui ne ſoit fondé ſur la plus grande probabilité, & confirmé par pluſieurs expériences.

2°. Enfin les flancs de mon invention élevés en forme de cavalier, & perpendiculaires à la ligne de défenſe, comme on a dit, ont tous les avantages des baſtions aigus & des courtines rentrantes, ſans rien changer à la forme ordinaire. Je ne prétends pas nier pourtant que cette

diſpoſition d'angles aigus & rentrans n'ait des avantages conſidérables, comme l'ont remarqué Bonaguito, Lorini, Adam Freytag, & pluſieurs autres.

Dans la fortification irréguliere il faut obſerver ces maximes :

I°. Plus l'irréguliere approche de la réguliere, meilleure elle eſt.

II°. La diſtance des baſtions ne doit pas être moindre de 120 toiſes, ni de plus de 160.

III°. Le polygone intérieur doit avoir, au moins, 72 à 80 toiſes.

IV°. Que les angles & les lignes ſoient toujours d'une juſte grandeur ; c'eſt-à-dire, que les angles de la circonférence n'ayent pas moins de 90 degrés, ni les lignes moins de 72 toiſes. Ainſi lorſqu'elles ſont de longueur inégale, on a coutume de les égaler en les tirant plus en dedans ou plus en dehors, par le moyen de quelques perpendiculaires dans le milieu qui les coupent en parties égales, & alors le baſtion qui devient par-là régulier & uniforme en lui-même, ſe proportionne à l'angle de la figure, à quoi les tables dont nous avons parlé peuvent beaucoup ſervir.

V°. Si les angles & les lignes n'ont pas une juſte grandeur, il faut rajuſter les uns & les au-

tres, en tirant les lignes plus en dedans ou plus en dehors, ou ſi cela ne ſe peut, voici ce qu'on peut faire:

1°. Il faut fortifier les lignes trop longues avec des baſtions plats, ou avec des ravelins, & celles qui ſont trop courtes, avec des demi-baſtions, en faiſant ſervir celles-ci de courtines, & portant la gorge ſur les lignes prochaines.

2°. Les angles trop aigus ſe changent en angles de baſtions, ou en demi-baſtions, ou en demi-lunes, ou bien on les émouſſe par une ligne droite ou rentrante, pour en faire une tenaille, ou enfin on les fortifie avec un ouvrage à cornes, ou comme un triangle équilatéral.

3°. Les angles rentrans ſe coupent, tirant une ligne droite plus en dehors, ou bien on les fortifie de quelque maniere que ce ſoit, ou avec un ravelin, ou avec un baſtion, ſuivant l'ouverture de l'angle.

VI°. Les Places bâties à l'antique.

1°. Doivent être fortifiées en dehors, en laiſſant un eſpace convenable entre le vieux foſſé & le nouveau rempart.

2°. Avec des baſtions, ou des ravelins, ou quelques autres dehors.

3°. Il faut que la fortification ſoit réguliere, ou tout-à-fait, ou en partie; ce qui ſe fait aiſément, en appliquant au plan de la Place divers deſſeins faits avec une même échelle ſur un papier tranſparent, pour voir lequel y convient le mieux.

4°. On fait une banquette autour de la vieille muraille, avec des cages de bois en dehors qui ſervent de flancs.

VII°. A l'égard de la ſituation.

1°. Il faut ou raſer les hauteurs voiſines qui commandent la Place, ou les eſcarper à plomb, ou les enfermer, ou les fortifier avec des ouvrages particuliers, & en mettre même pluſieurs l'un devant l'autre, ou bâtir des baſtions pleins, avec des cavaliers pardeſſus, d'où l'on puiſſe battre les éminences, ou enfin faire des traverſes pour ſe couvrir.

2°. Il faut ruiner les fauxbourgs, s'ils ne ſont pas fortifiés.

3°. Eſcarper les rochers ſur leſquels les Places ſont bâties, ou remplir les cavités, pour avoir la liberté de voir & de tirer tout à l'entour.

4°. Les lieux ſitués ſur des rivieres doivent encore avoir des fortifications ſur le rivage oppoſé; & lorſque la riviere eſt trop large, il faut avancer deux demi-baſtions juſques dans l'eau.

5°. Si la riviere paſſe dans la Place, il faut qu'elle entre par le milieu de la courtine, quand la courtine en devroit être plus longue qu'à l'ordinaire, pourvu qu'à l'entrée & à la ſortie de l'eau il y ait des ravelins avec des flancs, ou des ouvrages à cornes.

Pour le profil.

I°. Il faut obſerver la proportion ordinaire, & y ajouter ce qui ſuit:

II°. Les groſſes murailles coûtent beaucoup, ſont longues à bâtir, & incommodes pour voir l'ennemi.

III°. Le meilleur rempart eſt celui de terre, ſoutenu par le bas d'un mur de ſix pieds d'épaiſſeur, & de ſept dans le fondement, avec des meurtrieres, & un petit chemin large de ſix pieds pour les rondes, pour voir l'ennemi d'en-bas, & nettoyer le foſſé à coups de mouſquet; la hauteur de ce mur doit être égale à celle de la contreſcarpe *, & par conſéquent de douze pieds.

* Contreſcarpe ſignifie ici le mur du foſſé du côté du chemin couvert.

IV°. Le rempart & le parapet doivent avoir beaucoup de talus, afin qu'ils ſe ſoutiennent mieux, & que le canon ait moins de priſe.

V°. A la pointe des baſtions on renforce le mur juſqu'à la longueur de 24 pieds, pour cou-

vrir

vrir le chemin des rondes, & empêcher qu'il ne ſoit enfilé de la campagne : il y a un détour en dedans pour paſſer d'une face à l'autre, & tout le long du mur on fait des niches ou caſemates de deux verges ou 24 pieds pardedans, avec des arcades hautes de 7, où les ſoldats puiſſent ſe mettre à couvert des pierres & des grenades.

VI°. Il y a trois ſortes de défenſe, la haute, la baſſe & la moyenne.

VII°. Cette ſorte de profil propoſée par le Colonel N. & approuvée par le conſeil de guerre, ſe pratique aujourd'hui dans la fortification de Prague.

SYSTÊME

SUR LA CONSTRUCTION DES PLACES.

ARTICLE PREMIER.

De la Conſtruction.

(a) LEs opinions ſur la conſtruction des Places & de leurs ouvrages avancés ſont ſi différentes, qu'il eſt preſqu'impoſſible de ſe décider entierement pour une ſans condamner les autres. Quoique tous les Ingénieurs ſe ſoient guidés ſur les lumieres de leurs prédéceſſeurs, ils different cependant beaucoup les uns des autres. On a pouſſé l'art de fortifier les Places, de les défendre, & de les attaquer, à un degré très-éminent, je crois

cependant que l'on n'a pas encore atteint celui de la perfection, relativement à la conſtruction. Tous ceux qui ont écrit ſur cet art ont eu chacun leurs idées, tous ont donné des raiſons pour appuyer ces mêmes idées, & ils ont établis des principes qui y ſont relatifs. Quoiqu'ils ayent tous été perſuadés que leur méthode de conſtruire étoit la meilleure, il en eſt peu qui ne ſe ſoient trompés dans leurs calculs, parce qu'en donnant plus de défenſe à une partie, ils la diminuoient dans une autre. Je ne prétends pas que mes idées ſoient meilleures que les leurs; mais j'ai tâché dans mon ſyſtême de conſtruction, de donner à chaque partie toute la défenſe dont elle peut être ſuſceptible, & de faire enſorte que tous les ouvrages ſe protégent mutuellement ſans pouvoir ſe nuire. Je n'ai point cherché à imaginer des ouvrages ſinguliers, ni différens de ceux que les plus célebres Ingénieurs ont admis; le merveilleux ſurprend, il peut éblouir, mais il ſéduit rarement, & perſuade encore moins; un examen impartial en fait voir les défauts, ou en découvre les avantages: ainſi pour ne pas tomber dans ce merveilleux, j'ai cru devoir ſuivre, quant à la forme, les grands Hommes qui nous ont précédés; il eſt poſſible qu'ils ayent erré quant aux proportions, mais jamais quant à la forme des ouvrages, parce que pour défendre de tous les côtés une certaine quantité d'eſpace que l'ennemi peut environner, il faut des angles qui préſentent des faces de tous les côtés, & que ces faces ſoient protégées par d'autres faces formées par des angles : ainſi mes ouvrages ont la même forme que ceux de M. le Maréchal de Vauban, & ils n'en different que relativement à leur élévation, à leur terre-plein, & à leur contreſcarpe maçonnée & à pique, que je n'admets point. Je puis bien m'être trompé dans mes calculs, auſſi n'ai-je pas l'amour-propre de croire que, ſi des hommes profonds &

éclairés ont pû errer, il m'ait été réſervé de ne pas tomber dans des fautes. Tous les Ingénieurs ſe ſont éclairés les uns après les autres; j'ai fait comme eux, & j'ai de plus ſaiſi les idées des grands Capitaines qui ont écrit ſur cette partie. Ils ont ajouté aux lumieres de ceux qui les ont précédés, & qu'ils ont pris pour modeles, j'en ai fait autant; ceux qui viendront après nous ajouteront, ſans doute, encore aux idées de leurs prédéceſſeurs: c'eſt ainſi que les Arts s'accroiſſent, & qu'ils parviennent enfin à leur dernier point de perfection.

Les premiers qui ont écrit ſur cet art, ſans avoir autant de lumieres que ceux qui leur ont ſuccédé, ont cependant éclairés leurs ſucceſſeurs par les fautes mêmes qu'ils ont faites; & le plus mauvais Ingénieur peut avoir donné des idées ſublimes aux Deville, aux Pagan, aux Coehorn, & aux Vauban, qui ont ſû, comme Virgile, épurer l'or d'Ennius.

L'idée la plus juſte que l'on puiſſe ſe faire d'une fortification, eſt de donner à tous les ouvrages une égale proportion de protection; que tel ouvrage qui défend l'approche d'un autre ouvrage, puiſſe être de même défendu par un autre, & même par ceux qu'il protege, ſans cependant trop multiplier les ouvrages: enfin que toutes les parties ſoient également ſuſceptibles de ſe défendre, de défendre l'approche des autres parties, & d'en être ſecourues.

Il en eſt d'une fortification comme d'une armée en bataille; il faut que toutes les troupes & les différentes armes qui la compoſent, puiſſent ſe ſecourir mutuellement ſans s'embarraſſer, & ſans que les différens mouvemens qu'on leur fait faire puiſſent cauſer aucun déſordre. Ce ſecours mutuel dépend de la diſpoſition des troupes relativement au terrein & à l'arme qui peut agir le plus facilement: de même tous les ouvrages d'une Place

doivent être conſtruits de façon qu'ils puiſſent ſe défendre les uns par les autres, ſans compter la défenſe qu'ils tirent d'eux-mêmes. Il ne faut pas qu'ils ſoient trop petits, ni trop près les uns des autres; s'ils ſont trop petits, ils ne contiennent pas aſſez de monde pour les défendre, & ſont trop facilement embraſſés; s'ils ſont trop près les uns des autres, ils peuvent ſe nuire. En 1754 mon Régiment étant en garniſon à Mont-Médy, j'eus la curioſité d'aller voir Luxembourg; en y arrivant, j'allai chez M. le Maréchal de Nieberg qui en étoit Gouverneur. M. de Nieberg eut la complaiſance de ſe promener avec moi ſur les remparts, en examinant les ouvrages extérieurs entre le chemin de Longwy & la Chapelle de la Vierge; je les trouvai ſi petits & ſi près les uns des autres, que je ne pus me refuſer de demander à M. de Nieberg quel uſage on vouloit faire de cette quantité de petits ouvrages qui me paroiſſoient ſe nuire les uns aux autres. Il me répondit que j'avois raiſon, & que s'il en étoit le maître, il en feroit démolir une partie pour aggrandir ceux qu'il jugeroit devoir être conſervés, que par-là il augmenteroit la force de la Place dans cette partie; qu'il l'avoit même propoſé à ſa Cour, mais qu'on lui avoit répondu que Luxembourg ne ſeroit jamais aſſiégé. Je veux le croire; mais s'il l'eſt jamais, c'eſt par ce côté qu'il faut l'attaquer, en faiſant une autre attaque ſur le front de la Chapelle de Notre-Dame & au Fort Saint-Charles, & je ſuis perſuadé que l'on en viendroit à bout en beaucoup moins de tems que l'on ne penſe.

Dans les premiers tems on ne fortifioit les villes ou cités qu'en les entourant d'un large foſſé que l'on paliſſadoit; enſuite on éleva des murs, auxquels on fit des crenaux, pour ſe garantir des traits des aſſiégeans, & pour, ſans être vu, défendre l'approche de ces mêmes murs; mais ces murs ne pouvant être défendus

qu'en face, & la partie qui n'étoit pas attaquée ne pouvant défendre qu'obliquement celle qui l'étoit, on imagina des tours quarrées pour flanquer les murs, & pour en défendre le pied. On reconnut bientôt que ces tours qui préſentoient une face à la campagne, défendoient bien par leurs flancs l'approche des murailles, mais que leur face étoit ſans défenſe ; comme on ne pût pas imaginer de moyen pour défendre cette face, on crut y remédier en les faiſant rondes ; effectivement elles réſiſtoient davantage au belier, mais ces tours ne rempliſſoient pas davantage l'objet de défenſe : on revint à les faire quarrées ; mais au lieu de préſenter une face à la campagne, elles préſentoient un angle ; cette conſtruction donnoit à l'ennemi moins de priſe ſur elles, & elle donnoit aux murailles une défenſe de plus. Par la ſuite la poudre & le canon ayant été inventés, ces tours ſe trouverent trop foibles, ainſi que les murs pour réſiſter à l'artillerie. Les Vénitiens furent les premiers qui revêtirent de terre les murs en dedans de la Place, pour leur donner plus de ſolidité, & au lieu de tours, ils éleverent des baſtions à face & à flanc, qui contenoient plus de monde que ces tours, & qui réſiſtoient plus long-tems au canon. Peu à peu l'art de fortifier eſt ſorti de l'enfance, & inſenſiblement il a pris une conſiſtance qui tend à la perfection, mais qui n'y eſt pas encore parvenu.

Un des premiers Ingénieurs qui ait écrit ſur l'art de fortifier, eſt Errard de Bar-le-Duc, qui vivoit du tems d'Henri IV. Cet Ingénieur fait le flanc de ſon baſtion tout au plus de ſeize toiſes ; il incline beaucoup ce flanc ſur la courtine, en lui faiſant faire un angle aigu. Il paroît que cet Ingénieur ne conſtruit ainſi ce flanc, que pour défendre plus eſſentiellement la courtine ; mais pour donner plus de défenſe à la courtine, il abandonne celle de la face du baſtion & du foſſé, qui ne peuvent

être protégés des flancs que par un feu oblique qui ne vaut rien; d'ailleurs un flanc de seize toises est trop petit, M. de Vauban lui en donne trente; il est vrai que du tems d'Errard l'artillerie n'étoit pas aussi multipliée qu'elle l'étoit du tems de M. de Vauban; & les moyens d'attaque étant moins considérables, les moyens pour la défense leur étoient proportionnés; mais cela ne justifie pas Errard dans sa construction, qui ne donne aucune défense aux faces des bastions ni au fossé, que celle même des bastions & de la courtine, qui ne peut être qu'oblique, au lieu qu'il auroit pû lui en donner une directe, si, sans donner les mêmes proportions que M. de Vauban donne au flanc de son bastion, il lui eut donné la même direction. Ses lignes de défenses sont fichantes; c'est-à-dire, que la face du bastion prolongée, va couper la courtine aux trois quarts de sa longueur; cette construction pourroit augmenter la défense des faces si les flancs des bastions n'étoient pas trop inclinés sur la courtine; mais en les supposant dans la même direction que ceux de M. de Vauban, ou même perpendiculaires à la courtine, les défenses fichantes doivent nécessairement rendre le flanc trop court, & l'angle saillant du bastion trop aigu. Son fossé & le reste de sa construction est à-peu-près la même que celle des autres Ingénieurs.

Marollois, Ingénieur Hollandais, fait son flanc perpendiculaire à la courtine, ses lignes de défenses sont de même que celles d'Errard; cependant l'inconvénient est moins considérable, parce que ses flancs sont droits, & que les faces tirent quelque protection des flancs; mais ce n'est que par un feu oblique. La construction à défenses fichantes a quelquefois trente ou quarante toises de feu de plus que la défense rasante; mais comme le feu de celle-ci est direct, il fait toujours plus d'effet quoiqu'il y en ait moins. Cet Ingénieur pratique entre le cor-

don & le parapet un chemin large de huit à dix pieds, couvert par un parapet en maçonnerie de deux pieds de largeur, c'eſt ce qu'il appelle le chemin des rondes. Le ſyſtême de Marollois eſt meilleur que le précédent, parce que quoique les flancs ne défendent pas directement la face du baſtion, cependant elle en eſt défendue, ce qui ne peut être par le ſyſtême d'Errard, dont les flancs ſont trop inclinés ſur la courtine.

Deville fait auſſi ſon flanc perpendiculaire à la courtine, & il eſt toujours droit. La demi-gorge qui doit être la ſixième partie de la courtine, eſt égale au flanc; il fait ſes défenſes fichantes ainſi que Marollois. Il ſuppoſe toujours la longueur du côté du polygone de cent vingt toiſes, ce qui n'eſt que la petite fortification, la moyenne étant de cent ſoixante, & la grande de cent quatre-vingt, & même de deux cens. Il a une façon ſimple de conſtruire ſes orillons; dans le flanc concave il met deux places, une haute & l'autre baſſe; la plus baſſe qu'il nomme caſemate, eſt preſqu'au niveau de la campagne, & la haute forme le flanc concave. Le défaut que l'on trouve dans cette fortification, c'eſt que les flancs, quoique plus grands que ceux d'Errard, n'ont pas aſſez d'étendue, & que dans l'orillon le flanc concave n'eſt pas aſſez long pour pouvoir défendre les faces du baſtion, ſur-tout les lignes de défenſes étant fichantes, ce qui rend l'angle ſaillant du baſtion trop aigu, & les défenſes des faces moins directes.

Le Comte de Pagan diſtingue trois eſpeces de fortifications, la grande, la moyenne, & la petite. Dans la grande, le côté du polygone a deux cens toiſes, dans la moyenne, cent quatre-vingt, & dans la petite, cent ſoixante. Sa conſtruction eſt, à quelque choſe près, la même choſe que celle de M. de Vauban, excepté qu'il prend un petit baſtion dans le grand, de ſorte que

le grand eſt comme la contre-garde du petit. Dans l'orillon de ſon baſtion, il y a trois places pour y mettre des batteries, à-peu-près comme celles de Deville, à l'exception que celui-ci n'en met que deux. La fortification du Comte de Pagan a toujours été regardée comme une des plus exactes; ſes flancs ſont d'une bonne grandeur, quoique ſes lignes de défenſes ſoient fichantes; l'angle du flanc avec la courtine eſt obtus, ce qui rend la défenſe du foſſé & de la face du baſtion plus directe; ſon angle flanqué n'eſt point droit, il lui donne vingt-quatre toiſes deux pieds, ſes orillons ſont bien imaginés. M. de Vauban ne ſe ſert point de places baſſes ou caſemates comme le Comte de Pagan, parce qu'elles ſont trop expoſées à l'artillerie de l'ennemi; d'ailleurs le revers de ſon orillon fait le même effet que les places baſſes, parce que l'on peut y placer du canon qui n'eſt point vu de l'aſſiégeant, & qui ne peut être démonté que par des coups perdus tirés à ricochet, ou par la bombe. Les grands baſtions du Comte de Pagan qui ſervent de contre-gardes aux petits, ſont ce que l'on admire le plus dans la conſtruction de ce ſavant Ingénieur. M. le Maréchal de Vauban en a reconnu l'utilité, & les a mis en uſage dans ſon ſyſtême de Landau & de Neuf-Briſac; il eſt vrai que la conſtruction de l'Ingénieur Français lui eſt particuliere, mais le Comte de Pagan lui en a donné les premieres idées, & il les a perfectionné. Il n'a pas admis ſes défenſes fichantes, les ſiennes ſont raſantes, ce qui rend la défenſe des faces du baſtion & du foſſé plus directe & plus conſidérable, d'autant plus que ſon flanc n'eſt point droit, & que la partie qui forme l'angle avec la courtine, avance ſur la courtine, & rend par conſéquent cet angle obtus.

Le Baron de Coehorn, le plus habile Ingénieur qu'ayent eu les Hollandais, & contemporain de M. le Maréchal de Vauban, donne

donne un Traité de fortification très-difficile à comprendre, ſoit qu'il ſe ſoit mal expliqué, ou que la multiplicité des ouvrages faſſe perdre l'idée que l'on peut avoir priſe de chacun en particulier. L'on entend mieux ſon ſyſtême par les Places qu'il a fortifiées, comme Berg-op-zoom & Nimegue, que dans l'explication qu'il en donne. Coehorn fait ſon chemin couvert beaucoup plus large que tous les autres Ingénieurs; il lui donne pour l'ordinaire douze toiſes de terre-plein, & M. de Vauban ne lui en donne que cinq; les places d'armes de Coehorn ſont très-grandes, chacune renferme un réduit en maçonnerie percé de crenaux, & couvert par des traverſes bordées d'un double rang de paliſſades. Il ſupprime les autres traverſes du chemin couvert, ce qui fait qu'il peut être enfilé depuis tous les angles ſaillans juſqu'aux traverſes qui couvrent les réduits; il borde le glacis de paliſſades, que l'on peut baiſſer lorſqu'on le veut, pour qu'elles ne ſoient point briſées par le canon de l'aſſiégeant. Cet Ingénieur place encore à ſix toiſes de chaque place d'armes, une eſpece de coffre couvert, ce coffre eſt un foſſé ou une caponniere, dont l'uſage eſt de retarder l'approche de l'ennemi. Il donne au grand foſſé de la Place vingt-quatre toiſes de largeur, il pratique une gallerie ſous le rempart, le terre-plein du rempart a peu de largeur, afin que l'ennemi ne puiſſe s'y loger; ſes dehors conſiſtent en demi-lunes & contre-gardes avec leur foſſé; l'enceinte de la Place eſt compoſée de baſtions extérieurs & intérieurs, avec des places hautes & baſſes, ſes lignes de défenſes ſont raſantes, le flanc de ſon orillon a environ quatorze verges *Rhinlandique*, qui font vingt-huit toiſes, la verge étant de douze pieds; ainſi ce flanc eſt aſſez grand, & ſuffit pour bien défendre la face du baſtion & le foſſé: il borde les baſtions, les demi-lunes & les contre-gardes de paliſſades, les foſſés ſont tantôt pleins d'eau, & tantôt

ſecs; il met des contre-gardes devant les baſtions, ces contre-gardes ont une eſpece de crochet aux deux angles rentrans, qui embraſſe une partie de la gorge de la demi-lune dans laquelle il y a un réduit. Il paroît que le Baron de Coehorn n'a eu d'autres vûes dans ſa conſtruction que de multiplier les difficultés, & qu'il a fait conſiſter ſa principale défenſe dans ſon chemin couvert, en quoi je penſe que ſes principes de défenſe ſont plus juſtes que ceux de tous les autres Ingénieurs; mais ſa conſtruction eſt très-diſpendieuſe par la quantité d'ouvrages en maçonnerie dont elle eſt compoſée, quoiqu'il ait tâché de la diminuer, en ne donnant à ſes ouvrages que demi revêtement, au lieu que M. le Maréchal de Vauban éleve ſon revêtement de ſix toiſes; c'eſt-à-dire, trois toiſes au-deſſus du niveau de la campagne. Cette élévation en maçonnerie eſt très-coûteuſe, & elle ne donne pas plus de force aux remparts. Les trois méthodes de Coehorn ont pour objet de fortifier des terreins peu élevés au-deſſus de l'eau, tels que ceux de la Hollande; mais on peut les appliquer à toute autre ſorte de terrein.

Le ſyſtême de Daſin m'a paru très-bon, mais il exige de grandes dépenſes, &, pour-ainſi-dire, autant que celui de Coehorn. Je crois que l'on peut à moins de frais conſtruire une Place auſſi forte, plus difficile à attaquer, & plus aiſée à défendre.

Ses baſtions ſont conſtruits dans les proportions de ceux de M. de Vauban; ils ne ſont point à orillons, mais il y pratique deux places, l'une haute & l'autre baſſe, ainſi que Deville. En avant du corps de la Place, il met un ſecond rempart, ou une eſpece de contre-garde continuée, ou fauſſe braye, qui embraſſe & couvre les baſtions & les courtines; en face des courtines, il conſtruit en avant de cette eſpece de contre-garde, des demi-

lunes qu'il couvre d'une contre-garde; au centre de la gorge de chaque demi-lune, il conſtruit une redoute; à tous les angles ſaillans de la contre-garde continuée, il éleve des cavaliers, il en éleve de même aux angles ſaillans de la contre-garde de la demi-lune; ces cavaliers ſervent, non-ſeulement à éloigner l'ennemi & à retarder ſes approches; mais ils empêchent encore que la contre-garde continuée, & celles qui couvrent les demi-lunes, ne ſoient enfilées; il met deux traverſes à la contre-garde continuée derriere chaque demi-lune, pour le même objet. Le côté du polygone n'a que cent ſoixante toiſes; ſon chemin couvert m'a paru meilleur que celui de tous les autres Ingénieurs, qui ſemblent avoir négligé cette partie, quoique très-intéreſſante à garder & à défendre avec opiniâtreté; il le fait très-ſpacieux, à-peu-près comme celui de Coehorn; il met un rang de paliſſades dans le chemin couvert; entre ces paliſſades & le glacis, il creuſe un foſſé large de quatre pieds & profond de quatre, de ſorte que de la crête du glacis juſqu'au fond de ce foſſé il y a dix pieds; ce foſſé eſt revêtu en maçonnerie à l'eſcarpe & à la contreſcarpe. Pour contenir les paliſſades, il fait conſtruire des pilliers en maçonnerie de ſix pieds en ſix pieds, dont l'extrémité ne paſſe pas la hauteur du glacis; entre ces pilliers, il met des paliſſades qui ne ſont pas plus élevées que les pilliers, afin qu'elles ne ſoient point vûes de l'aſſiégeant, ni endommagées par ſon canon. Ces paliſſades ſont autant de barrieres, dont les pilliers de maçonnerie ſont les appuis, & elles ſe ferment & s'ouvrent à volonté. A chaque barriere il y a deux madriers, larges chacun de trois pieds deux ou trois pouces, & de cinq pieds & demi de long, dont les bouts du côté de la Place ſont échancrés, afin qu'ils ſoient ſolidement arrêtés aux angles des pilliers; l'autre bout eſt poſé proche le glacis, où il

y a de diſtance en diſtance des rampes pour monter ſur le glacis, & faire des ſorties ; lorſqu'on ne ſe ſert point de ces madriers pour faire paſſer les troupes ſur le foſſé en avant des barrieres, on les met derriere les pilliers de maçonnerie. En tems de paix, ces paliſſades ou barrieres ſe mettent dans les magaſins, où elles ſe conſervent, & on ne les met en place qu'en cas de guerre, & même de ſiège. Je trouve cependant des défauts à ce chemin couvert. 1o. Ce foſſé revêtu entre le glacis & les paliſſades peut être favorable à l'ennemi, parce qu'en faiſant pluſieurs galleries ſous le glacis, il parvient juſqu'à ce foſſé, & qu'il y eſt en quelque ſorte à couvert, d'autant plus aiſément, qu'il eſt protégé par le logement que je ſuppoſe fait ſur la crête du glacis, & dans cette poſition il eſt impoſſible que l'aſſiégé puiſſe reſter dans le chemin couvert. 2o. Outre l'inconvénient qu'il a, ainſi que tous les autres chemins couverts, de ne point couvrir le ſoldat, il n'a point de traverſes, & toutes ſes branches peuvent être facilement enfilées; il eſt vrai qu'il place des cavaliers à tous les angles ſaillans du chemin couvert, ſur leſquels il met du canon, mais ils ne le garantiſſent pas ſuffiſamment, vu ſa largeur.

Il eſt aiſé de voir par l'extrait que je viens de donner des différens ſyſtêmes des Ingénieurs les plus connus, qu'ils ſont tous différens dans leur conſtruction, quoiqu'ils tendent tous au même objet ; mais par des combinaiſons différentes & plus compliquées les unes que les autres. Les uns veulent des angles aigus, les autres obtus, d'autres ſacrifient la défenſe des faces des baſtions & du foſſé, pour donner plus de protection à la courtine; les uns font leurs lignes de défenſes fichantes, les autres raſantes ; d'autres, ainſi que Montécuculi le marque, veulent des courtines rentrantes, ou courbes, ou à angle obtus, ou à face & à flanc ; les uns veulent que le chemin couvert ſoit étroit,

d'autres, qu'il ſoit large ; d'autres, enfin, ont fait ouvrage ſur ouvrage, ſans faire, ſans doute, attention qu'en multipliant les difficultés, ils triplent & quadruplent la dépenſe, & que l'entretien de ces Places eſt très-onéreux au Prince. Ces ſortes de Places ſont, à la vérité, formidables, mais elles exigent pluſieurs millions pour les conſtruire, elles ſont d'un entretien prodigieux, il faut preſqu'une armée pour les défendre, des magaſins immenſes & biens remplis; quelquefois la ſituation des lieux ne permet pas de conſtruire beaucoup de magaſins qui ſoient à l'abri de la bombe ni même du canon; d'autres fois on eſt contraint de les conſtruire ſous terre, où ſouvent les vivres ne ſe conſervent point par l'humidité des ſouterreins; d'ailleurs, je le répete, & j'inſiſte beaucoup ſur cet article, comme toutes les Places ſont des villes peuplées d'habitans de toutes conditions & de toutes profeſſions, il faut, ſans aucune conſidération, faire ſortir de la Place menacée d'un ſiège, toutes les femmes, enfans & vieillards, tous les gens d'un plus haut étage, & ne garder que la partie des bourgeois qui peut être utile à la garniſon, non pour défendre la Place, mais pour faire tous les travaux néceſſaires, inſéparables d'un long ſiège, & il faut avoir encore attention de garder un certain nombre de femmes pour ſoigner les bleſſés. Si en conſervant les habitans on réfugie encore ceux de la campagne, qui tous, ou pour la plupart, viennent s'y jetter lorſque l'ennemi eſt entré dans le pays, il eſt comme impoſſible que les magaſins puiſſent fournir à la ſubſiſtance de 20000 habitans, plus ou moins, & à celle de la garniſon, pendant quatre ou cinq mois ; & malgré les ouvrages multipliés de ces Ingénieurs, malgré une garniſon nombreuſe & aguerrie, malgré une artillerie formidable, malgré un Gouverneur brave, expérimenté & opiniâtre, on eſt ſouvent forcé de ſe rendre, faute

de vivres, quoique les ouvrages ne ſoient point pris, ni même entamés.

Les avis ſont partagés, non-ſeulement ſur la quantité de fortereſſes qu'il faut avoir pour couvrir & défendre les frontieres de l'État, mais encore ſi leur néceſſité eſt abſolue. Les uns prétendent qu'il en faut beaucoup, les autres peu, mais qu'elles ſoient bonnes & bien ſituées ; d'autres, enfin, à l'imitation de Licurgue, qui ne permit jamais que Sparte fut entouré de murailles, prétendent qu'il n'en faut point, & que lorſque l'État a de fortes armées ſur pied, elles ſuffiſent pour s'oppoſer aux entrepriſes que des voiſins ambitieux & remuans formeroient contre lui : opinion abſurde qu'il eſt inutile de combattre. Ceux qui veulent beaucoup de Places tombent dans un autre excès, parce que cette grande quantité de fortereſſes entraîne une dépenſe prodigieuſe pour les conſtruire, pour les entretenir, & pour les approviſionner; un état militaire ſouvent plus conſidérable que ne peuvent le permettre l'étendue du Royaume, le nombre de ſes habitans & ſes richeſſes. Je ſuis de l'avis de ceux qui veulent peu de Places; mais il faut qu'elles ſoient ſituées de façon qu'elles ayent un rapport direct avec celles de l'ennemi, & qu'il ſoit impoſſible aux Puiſſances voiſines, ou au moins très-dangereux pour elles, de pénétrer dans l'intérieur du Royaume, ſans auparavant aſſurer leurs derrieres, en faiſant le ſiège des Places qui ſe trouvent ſur leur chemin.

La poſition des Places devant avoir un rapport direct avec celles des États voiſins, celles qui ne rempliſſent point cette condition ſont inutiles, ou du moins de peu d'utilité. Neuf-Briſac eſt dans ce cas, quand même le Vieux-Briſac ſeroit encore fortifié. Lorſque Louis XIV fit conſtruire le Neuf-Briſac, moins pour l'utilité dont cette Place pouvoit être, que pour

exécuter un nouveau ſyſtême de M. le Maréchal de Vauban, on tira un coup de canon à toute volée du Fort-Mortier, & l'endroit où tomba le boulet fut déſigné pour le centre de la Place. Pour connoître ce nouveau ſyſtême, il ne falloit que le tracer ſur du papier, ou en faire élever un plan en relief, le combiner enſuite, & ne point dépenſer pluſieurs millions pour une Place qu'on cherchoit, pour-ainſi-dire, à rendre inutile par la poſition qu'on lui donnoit. Cette Place ne défend rien, l'ennemi peut prendre toute l'Alſace ſans toucher au Neuf-Briſac : en ſuppoſant qu'il prenne Straſbourg & Huningue, il eſt maître de toute cette Province, & peut pénétrer en Lorraine ; s'il veut entrer en Franche-Comté, il faut qu'après avoir pris Huningue, il ſe rende encore maître de Béfort ; mais jamais Neuf-Briſac ne ſera un obſtacle à l'entrée de l'ennemi dans l'Alſace, parce que cette Place eſt trop éloignée du Rhin, ou pas aſſez avancée dans les terres, & des montagnes qui ſéparent la Lorraine de l'Alſace. Si au lieu de bâtir une Place ſur le terrein où Neuf-Briſac eſt aujourd'hui, on eut fortifié Colmar ſur l'Ill, cette Place auroit abſolument barrée toute la haute Alſace ; & en rendant Scheleſtatt plus fort qu'il n'eſt, & qui, ainſi que Colmar, eſt ſur l'Ill, mais plus près du Rhin, toute la haute Alſace auroit été inacceſſible ; il faudroit cependant encore ajouter quelques ouvrages au Fort-Mortier, pour défendre à l'ennemi le paſſage du Rhin dans cette partie. Pour aſſurer la partie de la baſſe Alſace, il ſeroit néceſſaire de conſtruire une Place entre Bitch & Landau, & fortifier Lautterbourg ſur le Rhin, au-deſſous du Fort-Louis. Metz, quoique très-avant dans les terres, a ſon utilité, parce que les Places qui ſont en avant, à l'exception de Thionville, ne valent rien, & ſont de peu de défenſe ; ainſi il faut oppoſer à Luxembourg une Place auſſi formidable, & même plus difficile à pren-

dre, par l'armée nombreuſe qu'il faudroit pour en faire l'inveſtiſſement ; & lorſque la partie qui eſt entre la Seille & la Moſelle ſera achevée, & qui ſeroit aujourd'hui le point d'attaque, Metz ſera imprenable pour peu de troupes qu'il y eut en campagne ; d'ailleurs, par ſa poſition & ſon étendue, elle eſt admirable pour y former des magaſins de toute eſpece, & pour faire ſubſiſter une armée qui ſeroit dans le pays de Luxembourg, qui, par lui-même, ne peut pas fournir à la ſubſiſtance de trente mille hommes. Elle eſt encore très-propre à réfugier une armée battue, vu ſes ouvrages qui ſont formidables quand ils ſeront défendus par un grand nombre de troupes, & que ces ouvrages ſeront entierement achevés. Si Metz n'avoit que peu, ou point de fortifications, il ſeroit dangereux pour une armée battue de s'y réfugier ; l'exemple de M. le Prince Charles de Lorraine, qui, pendant la derniere guerre, ſe réfugia dans Prague, après avoir été battu par le Roi de Pruſſe, doit ôter toute envie à une armée qui ſera dans la même poſition, de s'enfermer dans une ville où il n'ya qu'une enceinte de murailles, & peu d'ouvrages avancés; mais Metz, tel qu'il eſt aujourd'hui, peut réfugier une armée battue, ſans courir le même riſque que l'armée Impériale, qui ne fut délivrée que parce que M. le Maréchal Daun marcha à ſon ſecours avec une autre armée. Longwy qui eſt en avant de Metz, ne vaut rien, & ne peut tout au plus ſoutenir que quinze jours de tranchée ouverte ; Rodemakeren n'eſt qu'un poſte ; Sarre-Louis eſt bon ; la ſituation de Sierck eſt peu ſuſceptible d'être fortifiée, mais la poſition d'une armée derriere le ravin eſt inattaquable, en prenant cependant la précaution de barrer environ trois quarts de lieue, ſeul paſſage pour pénétrer du pays de Luxembourg entre Thionville & Sarre-Louis ; cet eſpace tient par ſa gauche au ravin de Sierck, & par ſa droite au ravin d'Apack.

d'Apack. Mont-Médy qui eſt à-peu-près ſur la même ligne que Longwy, n'eſt pas aſſez fort pour être au premier cordon. Yvoy, autrement dit Carignan ſur le Chiers, eſt une poſition excellente pour en faire une bonne Place, & même je la crois importante; alors toute la partie qui borde le Duché de Luxembourg depuis Thionville juſqu'à Sedan, Mezieres & Rocroix, ſeroit couverte & hors d'inſulte. Il en eſt de même de toutes les parties qui bordent les frontieres du Royaume, parmi leſquelles il y en a de bien plus intéreſſante que celle-ci, parce qu'il faut conſidérer la poſſibilité que peut avoir l'ennemi d'aſſembler & de faire ſubſiſter une armée capable d'aſſiéger des Places comme je les ſuppoſe : or, à moins de ſecours étrangers, qu'on ne peut avoir qu'à grands frais, le pays de Luxembourg, comme je l'ai déjà dit plus haut, ne peut, par lui-même, fournir des ſubſiſtances à une armée de trente mille hommes; mais il n'en eſt pas de même de la Flandre, ce pays eſt abondant en fourrages & en grains, ſans compter la proximité de la Hollande, qui ſeroit d'une très-grande reſſource pour cet objet.

Pour que la ſituation d'une Place ſoit bonne, il faut 1°. Qu'elle ne ſoit point commandée, ni trop près des bois. 2°. Qu'il y ait de l'eau. 3°. Qu'elle ſoit proportionnée à l'objet de la défenſe, & à l'importance du poſte. Une trop grande Place exige beaucoup de monde pour la défendre, & s'il n'y en a pas aſſez, ſon étendue lui eſt plus nuiſible qu'utile, & elle en accélere la priſe; ſi elle eſt trop petite, l'inveſtiſſement ſe fera plus aiſément, & les troupes qui la défendent étant par-tout expoſées au canon & aux bombes des aſſiégeans, elles ne peuvent pas avoir le repos néceſſaire, à moins qu'il n'y ait des caſemates; mais il y a des ſituations qui ne permettent pas d'en conſtruire. 4°. Qu'elle ſoit difficile à aſſiéger, ou parce que la

ſituation ne permet pas d'en faire facilement l'inveſtiſſement, ou parce que le pays ne fournit pas à l'ennemi les choſes néceſſaires, comme ſubſiſtances, bois, terre & eau, & que les chemins ſont difficiles pour les charrois. 5°. Que la ſituation ſoit élevée, afin qu'il y ait moins de dépenſe à faire, & qu'on ne faſſe qu'aider à la Nature. 6°. Qu'elle ſoit à l'entrée de quelque gorge, ou des chemins par leſquels l'ennemi doit néceſſairement déboucher pour pénétrer dans l'intérieur de l'État. 7°. Avoir la plus grande attention que l'air y ſoit bon; les Places ſituées dans les marais ſont plus difficiles à attaquer, mais les exhalaiſons qui ſortent de ces marais, rendent l'air ſi épais & ſi infect, que l'avantage que l'on peut retirer de leur ſituation, ne dédommage point des pertes que l'on fait tous les ans de la plus grande partie des ſoldats qui y ſont en garniſon: il faut encore ajouter que les Places dans les marais où l'on n'aborde que par des ponts ou des chauſſées, peuvent aiſément être bloquées par peu de monde, & que les débouchés difficiles les rendent preſqu'inutiles. Gueldres pendant la derniere guerre, avec mille hommes de garniſon, a été priſe par deux mille quatre cens hommes, ſans qu'il y ait eu un ſeul coup de canon de tiré de la part des Français.

La néceſſité d'avoir des Places pour couvrir & défendre les frontieres, étant depuis long-tems reconnue, il eſt inutile d'alléguer des raiſons dont tous les militaires & tous les politiques ſont convaincus. Je conviens qu'il y a des Puiſſances qui n'ont point de fortereſſes; l'Angleterre eſt dans ce cas, elle a la mer qui lui ſert de remparts; & ſans faire mention du ſyſtême de ſon gouvernement, qui s'oppoſe qu'il y ait aucune Place forte dans ce Royaume, parce que la liberté des peuples pourroit en ſouffrir, elle ſe croit à l'abri de toute invaſion; mais elle fonde plus ſa ſûreté ſur la grande quantité de vaiſſeaux qu'elle a dans ſes ports, que ſur la nature de ſa poſition; car s'il n'y avoit que la

mer à paſſer, l'entrepriſe ne ſeroit pas ſi difficile que les Anglais ſe l'imaginent; mais elle ne l'eſt pas lorſque cinquante ou ſoixante vaiſſeaux de ligne en défendront l'approche. Je ſuis cependant perſuadé qu'elle n'eſt pas impoſſible, & il n'eſt pas même néceſſaire d'avoir une flotte ſupérieure à celle des Anglais: à égale partie, la marine Françaiſe bien montée & bien commandée ne doit point redouter les Anglais; on s'eſt fait mal-à-propos un hydre de la marine des Anglais, il eſt vrai qu'ils ont trois cens vaiſſeaux, je leur en accorde ſix cens; que leur ſerve cette grande quantité de vaiſſeaux, s'ils n'en peuvent armer que cent? les autres ſe pourriſſent dans les ports, ou coûtent un argent prodigieux à l'Amirauté pour les entretenir; d'ailleurs, ils ont ſi fort étendus leurs colonies & leurs poſſeſſions, que pour les conſerver & les défendre, il faut néceſſairement qu'ils y envoyent des vaiſſeaux & des troupes, ce qui doit diminuer les forces du Royaume quant à ſa défenſe; plus un bâton a de longueur, & plus il eſt facile de le rompre; les colonies des Anglais ſont ſi éloignées du centre de leur Puiſſance, & ſi éloignées les unes des autres, que ſans des forces au-deſſus de celles que l'Angleterre peut mettre ſur pied, elle ne pourroit les conſerver, ſi les Puiſſances intéreſſées à établir ſur la mer un juſte équilibre vouloient s'unir pour abaiſſer ce deſpotiſme qui eſt odieux, & qui même fait honte à ces mêmes Puiſſances. Les forces de l'Angleterre obligées de ſe diviſer pour défendre leurs colonies, je ne vois point d'impoſſibilité à faire paſſer cinquante mille hommes en Angleterre; il faut prendre le moment que les vents d'Eſt ou Sud-Eſt ſoufflent pour ſortir de nos ports, parce qu'ils nous pouſſent vers l'Angleterre, & que ces mêmes vents forcent les Anglais à rentrer dans les leurs, ou à ſortir de la Manche pour entrer dans l'océan méri-

dional; il eſt vrai qu'il faudroit, outre la flotte de guerre, avoir une très-grande quantité de vaiſſeaux de tranſports pour faire paſſer cinquante mille hommes. Lorſque le Prince d'Orange, qui depuis a été Roi d'Angleterre ſous le nom de Guillaume III. paſſa en Angleterre en 1688, après que Jacques II, par zele pour la religion, eut ſoulevé ſes ſujets contre lui, & qu'il fut obligé de ſe réfugier en France, la flotte de Guillaume étoit de quatre cens cinquante voiles pour tranſporter 20000 hommes; mais comme ce nombre de troupes ne ſuffiroit pas aujourd'hui, qui peut empêcher d'avoir un plus grand nombre de vaiſſeaux de tranſports s'ils ſont néceſſaires? Je ne penſe pas cependant qu'il en faille une ſi grande quantité. Avec 200 vaiſſeaux de tranſports, à 250 hommes dans chaque vaiſſeau, on peut faire paſſer 50000 hommes. J'en ſuppoſe encore autant pour les ſubſiſtances, l'artillerie, les munitions de guerre, & pour tout ce qui eſt néceſſaire pour une pareille entrepriſe, cette flotte ne monteroit qu'à 400 vaiſſeaux de tranſports; que cette flotte ſoit précédée de 50 vaiſſeaux de ligne bien armés & bien commandés, & que l'on choiſiſſe un vent favorable, je doute fort que l'Angleterre puiſſe empêcher la deſcente de ces troupes, en ſuppoſant cependant une diverſion conſidérable dans ſes colonies.

Les Suiſſes ſont auſſi dans la même poſition, relativement aux fortereſſes, mais par une politique différente de celle de l'Angleterre. La difficulté d'entrer dans leur pays, le grand nombre de milices qu'ils entretiennent, & qui ne leur coûtent rien, & plus encore le peu d'utilité que trouveroit un conquérant à envahir un pays ſans commerce & ſans argent, les garantit contre les invaſions & les entrepriſes de leurs voiſins; il eſt vrai qu'en mettant le feu à des pyramides de bois placées de diſtance en diſtance ſur les plus hautes montagnes, ils peuvent mettre en peu d'heures près de trois cens mille hommes ſous les ar-

mes, parce qu'en Suiſſe tout eſt ſoldat dès qu'il s'agit de défendre l'État. M. de Real dans la Science du Gouvernement *, rapporte qu'en 1743, le ſéjour du Prince Charles de Lorraine dans le Briſcaw, à la tête d'une armée de ſoixante mille hommes, donna quelqu'inquiétude aux Suiſſes; ils appréhenderent que ce Prince ne violât le territoire du Canton de Baſle pour pénétrer en Franche-Comté. La Diete générale du corps Helvétique prit la réſolution de faire marcher les milices, ſi les circonſtances l'exigeoient, pour s'oppoſer à l'entrée des troupes Impériales en Suiſſe. Le nombre des milices montoit à deux cens ſoixante & deux mille cinq cens hommes, & l'artillerie à deux cens dix-ſept piéces, tant gros que de plus petit calibre. Ces forces ſont formidables, ſans doute; mais elles ſont abſolument inutiles, car aucune Puiſſance n'a jamais imaginé qu'il fut utile d'attaquer les Cantons.

* *Tom. 2. du Gouvern. Helvét.*

Toutes les Puiſſances ne ſont pas auſſi avantageuſement ſituées, relativement à la difficulté du pays, que les Suiſſes, & n'ont point un gouvernement auſſi relatif au bien général de l'État que peut être le leur; ainſi les fortereſſes leur ſont abſolument inutiles, parce que la nature de leur pays milite pour eux (*a*). En Angleterre, le Roi ſeroit intéreſſé à avoir des fortereſſes pour contenir ſes ſujets; mais ces mêmes ſujets s'y oppoſeront toujours, & ils ne lui permettront même jamais d'élever une redoute dans ſon jardin. En France, il en faut, non pour contenir les peuples qui ſont très-ſoumis à leur Prince; mais pour couvrir & aſſurer les frontieres contre les entrepriſes de ſes voiſins.

(*a*) Quoique la Pologne ſoit dans une anarchie perpétuelle, & qu'elle y ſoit aujourd'hui plus que jamais, cependant les Polonais ne ſouffriroient pas que le Roi de Pologne fit conſtruire des fortereſſes de ſa propre autorité; il lui faudroit le conſentement unanime de la République, ou que ſa volonté fut appuyée par 10 ou 30000 Ruſſes.

Le ſyſtême de fortification que je donne ici, & qui m'eſt particulier, tient cependant de ceux de quelques Ingénieurs; les changemens que j'ai faits ſont relatifs à mes idées & à mes principes. Dans ces changemens aucun eſprit de critique ne m'a conduit; mais j'ai cherché à donner plus de force à chaque partie, ſans cependant m'écarter des calculs néceſſaires & indiſpenſables pour que chaque ouvrage reçoive la protection que lui-même donne à un autre ouvrage, & c'eſt principalement M. le Maréchal de Vauban que j'ai ſuivi en grande partie, ſur-tout quant aux lignes de défenſes. J'ai pris des uns & des autres Ingénieurs ce qui pouvoit convenir à mes idées, & j'ai retranché ce qui m'a paru défectueux dans leurs ſyſtêmes. C'eſt pour faire connoître au Lecteur en quoi je me ſuis écarté des principes de ces Ingénieurs, que j'ai cru devoir donner un extrait de leurs différens ſyſtêmes. Enfin j'ai cherché, ſans multiplier les ouvrages & la dépenſe, à conſtruire une Place plus difficile à attaquer, plus aiſée à bien défendre, & capable, lorſqu'elle ſera défendue par un officier intelligent & opiniâtre, & par une bonne garniſon, d'arrêter l'ennemi devant elle une grande partie de la campagne, pourvu que l'on prenne la précaution, avant que la Place ſoit inveſtie, de faire ſortir toutes les bouches inutiles, & ſur-tout les vieillards, les enfans & les femmes, à l'exception de quelques-unes pour ſoigner les bleſſés, & de garder ceux des habitans qui pourront aider aux travaux du ſiège, ſur-tout les charpentiers, les charrons, les ferruriers, les maréchaux & les arquebuſiers.

Je n'ai pas prétendu rendre une Place inprenable, ce ſeroit une prétention chimérique, ſur-tout de la maniere dont on les attaque aujourd'hui; mais ſi, ſans plus de dépenſes, ſans même plus d'ouvrages, on peut tenir dans une Place conſtruite ſuivant mon ſyſtême, deux mois de plus que dans les plus fortes

qui exiſtent aujourd'hui, mon ſyſtême doit être trouvé bon, même des perſonnes qui ont intérêt que l'on ne voye que par leurs yeux & ſelon leurs idées.

Je m'attends bien à être critiqué des perſonnes de l'art, la plupart regardent comme un attentat de la part de celui qui oſe propoſer quelque nouveau ſyſtême, & donner de nouvelles idées contraires aux préjugés que leurs anciens & habiles Ingénieurs peuvent avoir adoptés; mais il s'en trouvera, peut-être, dans le nombre, qui, plus juſtes, voudront bien examiner le mien avant que de le condamner, & j'eſpere qu'après qu'ils l'auront bien réfléchi & bien combiné, ils le trouveront tel qu'il me paroît. Quoique je n'aye point été élevé dans leur corps, ils voudront bien me juger ſans partialité, & ne voir en moi qu'un Militaire qui cherche le bien, & qui n'a d'autre but que d'acquérir des connoiſſances ſur toutes les parties de la guerre.

Plus la Place aura de côtés, plus elle ſera forte; cependant elle doit être proportionnée à ſa ſituation, à ſon importance, & au nombre d'habitans qui y ſont néceſſaires relativement au commerce. Une Place qui n'a point de débouché pour le commerce eſt toujours mal peuplée, & tous ſes habitans ſont pauvres; Neuf-Briſac eſt dans ce cas, à peine eſt-il peuplé, & ſes habitans, ſans être dans la miſere, ne ſont certainement pas riches; cela provient de ce que cette Place n'a point de commerce, parce que Straſbourg qui en eſt à ſept lieues fait tout le commerce de l'Alſace, que Colmar qui en eſt à quatre, a une Cour ſouveraine qui y attire des habitans, & que cette Cour ſouveraine y répand de l'argent, que Baſle qui en eſt à huit, fait un très-grand commerce, & que ces trois villes abſorbent tout celui que les autres villes d'Alſace pourroient faire. Si

Digitized by Google

la poſition d'une ville eſt importante, il faut la fortifier ; mais il ne faut pas toujours en faire une grande Place ; cela n'empeche point qu'elle ne puiſſe être bonne : Gravelines eſt une excellente Place, & n'a cependant que ſix baſtions ; mais elle a des ouvrages extérieurs, qui, joints à la ſituation, en font la force ; le mauvais air qu'on y reſpiroit avant l'année 1740, fait qu'elle eſt peu peuplée (*a*).

Le Queſnoy qui a huit baſtions ne vaut pas Gravelines ; mais il eſt plus peuplé, parce que le pays où il eſt ſitué eſt excellent, & qu'il a des débouchés pour le commerce.

Rocroix n'a que cinq baſtions, cependant c'eſt une très-bonne Place ; elle eſt peu peuplée, parce qu'elle eſt ſituée dans un aſſez mauvais pays, & elle a peu de commerce, parce qu'elle n'a point de débouchés.

Philippeville

(*a*) En 1740 le Roi fit faire un canal qui conduit l'eau de la riviere d'Aa à la mer, & ce même canal amene l'eau de la mer dans les foſſés de la Place, que l'on renouvelle pluſieurs fois le mois, au moyen d'une écluſe qu'on ouvre à la marée baſſe, & qui emporte toutes les immondices qui ſe trouvent dans les foſſés ; moyennant cette écluſe, & d'une autre que l'on a réparée depuis un an, qui fait entrer l'eau de la riviere d'Aa dans les mêmes foſſés, ils ſont toujours pleins d'une eau claire & nouvelle qui ne ſe corrompt plus comme avant la conſtruction de l'écluſe du canal, appellée de Chaſſe.

Avant que cette écluſe ne fut conſtruite, il y avoit dans un quartier de la ville un grand amas d'eau croupie où on alloit jetter toutes les immondices, ce qui cauſoit une grande puanteur, & qui occaſionnoit les maladies. Ce cloaque a été comblé, & c'eſt aujourd'hui une Place où les troupes manœuvrent journellement : enfin Gravelines étoit autrefois environné de cloaques & de canardieres, dont les exhalaiſons corrompues infectoient l'air, & le rendoit mal ſain ; mais aujourd'hui tous ces amas d'eau marécageuſe n'exiſtent plus, le pays eſt très-ſec & ſablonneux, ce qui rend l'air très-pur & ſalubre ; mais il n'eſt pas bon pour les poitrinaires, parce qu'il eſt trop vif. Malgré l'air pur & ſain de Gravelines, cette Place eſt peu peuplée, parce qu'il n'y a point de débouché pour le commerce ; Dunkerque, Calais & Boulogne abſorbent tout celui du pays.

Philippeville n'a que cinq baſtions ; l'intérieur de la Place eſt petit, mais ſes dehors ſont très-étendus, & c'eſt une des meilleures Places du Hainault ; elle n'eſt gueres plus peuplée que Rocroi, parce qu'elle n'eſt pas ſituée dans la partie du Hainault la plus favorable au commerce.

Sarre-Louis a ſix baſtions ſur la rive gauche de la Saare, & ſur la rive droite un très-bon ouvrage à corne; c'eſt une bonne Place, peu peuplée, & dont les habitans ſont aſſez pauvres; le voiſinage de Metz lui nuit relativement à ſon commerce: ainſi de pluſieurs autres. Ce n'eſt point la quantité de baſtions qui rend la Place plus ou moins forte, ce ſont les ouvrages extérieurs, c'eſt la ſituation du terrein dont l'Ingénieur a ſû profiter, & c'eſt la conſtruction des ouvrages relative à ce même terrein. Il eſt donc, pour-ainſi-dire, indifférent que la Place ait huit côtés, ou qu'elle en ait ſix, pourvu que la partie de la garniſon, qui, pendant 24 heures n'eſt pas employée à la défenſe des ouvrages, puiſſe repoſer en ſûreté & tranquillement, que le lieu où eſt l'hôpital ne ſoit point incommodé du ſiège, & que les magaſins ſoient en ſûreté; c'eſt pour cette raiſon que je préfere l'octogone à l'exagone, & le décagone à l'octogone, lorſque c'eſt une Place réguliere, & que le terrein & la poſition de la Place exige cette quantité de baſtions. Quand c'eſt une Place irréguliere, les côtés ne peuvent pas être égaux; il faut alors profiter du terrein avantageux qui ſe préſente, ſans en trop embraſſer ; mais en ſe ménageant aſſez d'eſpace pour que l'hôpital, les magaſins, & la partie de la garniſon qui repoſe, ſoient en ſûreté. La plus forte garniſon, ſelon M. de Vauban, eſt d'un bataillon par baſtion (*a*) En ſuppo-

(*a*) Un bataillon peut être évalué à près de 700 hommes, ainſi c'eſt un tiers en ſus qu'il me faut de plus, relativement à ma conſtruction.

ſant Rocroi aſſiégé, il lui faudroit cinq bataillons parce qu'il a cinq baſtions. Comme ma conſtruction eſt différente relativement aux ouvrages extérieurs, je mets mille hommes par baſtion, tant infanterie que ſappeurs, mineurs & artilleurs, & quatre cens dragons à cheval.

Je ſuppoſe un exagone de la grande fortification ſelon le ſyſtême de M. le Maréchal de Vauban; c'eſt-à-dire, que chaque côté du polygone a cent quatre-vingt toiſes.

Conſtruction du corps de la Place & du foſſé.

J'Ai ſuivi pour la conſtruction des remparts les proportions de M. le Maréchal de Vauban, quant à leur élévation & à ſes lignes de défenſes; c'eſt-à-dire, qu'elles ſont raſantes. Par cette conſtruction, le flanc de chaque baſtion défend directement la face du baſtion oppoſé, & il défend en même tems le foſſé. Lorſque les lignes de défenſes ſont fichantes, le flanc du baſtion ne défend qu'obliquement la face & le foſſé; elles rendent l'angle ſaillant du baſtion plus aigu, & lui donnent moins de force pour réſiſter au canon; ainſi, que mes baſtions ſoient à flancs droits ou à orillons, la ligne de défenſe va toujours aboutir à l'angle rentrant du baſtion & de la courtine, & j'ai ſuivi entierement pour cette conſtruction M. de Vauban; mais je n'ai pas ſuivi l'Ingénieur Français relativement à la grandeur des flancs qu'il donne à ſon baſtion & à la longueur de ſa courtine. Il prend la ſixième partie d'un côté du polygone, & porte cette ſixième partie en dedans ſur la ligne perpendiculaire à la ligne qui forme un des côtés du polygone, pour déterminer ſa courtine. J'ai cru devoir prendre la cinquième partie, pour donner plus de flanc à mon

baſtion. Ma courtine, à la vérité, a quelques toiſes de moins que celle de M. de Vauban ; mais les flancs de mon baſtion ont deux toiſes de plus, & je penſe qu'il eſt plus eſſentiel de donner plus de flanc au baſtion en raccourciſſant la courtine, que de donner plus d'étendue à la courtine, & de raccourcir le flanc, parce qu'il eſt intéreſſant de donner au foſſé, à la face du baſtion oppoſé & à ſa contre-garde, une protection marquée, & que cette protection ne peut partir que du flanc du baſtion. Ma courtine embraſſe toute l'étendue du terre-plein de la demi-lune, & pour donner à ce dernier ouvrage une double défenſe, ma tenaille eſt conſtruite de façon qu'il en eſt auſſi eſſentiellement protégé. C'eſt ce que je démontrerai dans la ſuite.

Les faces de mon baſtion ont cinquante toiſes, les flancs trente-deux, la courtine ſoixante & douze, & chaque côté du polygone cent quatre-vingt.

L'élévation du rempart eſt arbitraire. Si la Place eſt ſituée dans un lieu bas, il faut élever davantage les remparts ; ſi elle eſt en raſe campagne, on les éleve moins ; ſi elle eſt ſur un lieu éminent, on les éleve encore moins : il faut cependant obſerver que les remparts doivent couvrir le faîte des maiſons, & ils doivent être aſſez élevés pour qu'on ne puiſſe pas y monter avec des échelles.

Pour élever les remparts, ou ce que l'on nomme la premiere enceinte, on creuſe ſix toiſes plus bas que le niveau de la campagne pour aſſeoir les fondemens : cette régle n'eſt cependant pas générale. Si, ſans creuſer ſi avant, on trouvoit pardelà les trois toiſes qu'il faut donner au foſſé, un terrein ſolide ou du roc, les fondemens ſeroient très-bien aſſis, & le ſurplus que l'on creuſeroit ſeroit une dépenſe ſuperflue & inutile.

Les fondemens & le revêtement doivent avoir trois toiſes

& demie d'épaiſſeur, en y comprenant les contre-forts qui doivent être à 15 pieds les uns des autres, & à qui il faut donner 8 pieds d'épaiſſeur. Le revêtement dans les intervalles des contre-forts ne doit avoir que deux toiſes un ou deux pieds, compris l'aſſiſe qui eſt au niveau du foſſé, & qui doit avoir 2 pieds.

Lorſque les fondemens ſont élevés juſqu'au niveau du pied du foſſé, on prend deux pieds ſur ces fondemens pour l'aſſiſe; cette aſſiſe donne plus de ſolidité au revêtement du rempart; c'eſt de cette aſſiſe que commence le talut extérieur du rempart; ce talut eſt plus ou moins incliné vers la Place, ſuivant l'élévation que l'on donne au revêtement, qui, toujours, eſt terminé par un cordon d'environ douze pouces de diametre. On donne communément à ce talut deux toiſes de pente, lorſque le revêtement eſt élevé de ſix toiſes; mais il n'eſt pas néceſſaire de lui en donner autant lorſqu'il n'y a que demi revêtement, c'eſt-à-dire, lorſqu'il ne paſſe pas le niveau de la campagne; il faut ſeulement avoir attention que l'élévation en terre qui eſt pardelà le revêtement juſqu'à la crête du parapet, ſoit plus incliné vers la Place que ne ſeroit le revêtement en maçonnerie, en le ſuppoſant élevé de trois toiſes au-deſſus du niveau de la campagne.

Lorſque l'on ne met aux remparts & aux ouvrages extérieurs que demi revêtement, & que le ſurplus, juſqu'à la crête du parapet, eſt en terre gazonnée, on laiſſe une retraite de deux pieds, & pardelà on éleve le rempart en terre.

M. de Vauban dans ſa premiere, ſeconde & troiſième méthode, éleve le revêtement des remparts trois toiſes au-deſſus du niveau de la campagne; & comme le foſſé a trois toiſes, il s'enſuit que le revêtement a ſix toiſes d'élévation juſqu'au cordon; pardelà ce cordon, il y a une toiſe en terre gazonnée qui forme le parapet. La crête du parapet eſt inclinée

ſur les ouvrages extérieurs, de ſorte que du côté intérieur le parapet a ſix pieds d'élévation, & qu'il n'en a que quatre à l'extérieur; je ne lui donne qu'un pied de pente, parce que mes ouvrages extérieurs ſont plus élevés que ceux de M. de Vauban.

Dans ſa troiſième méthode, il éleve le revêtement des remparts à la même hauteur; mais ſes ouvrages extérieurs n'ont que demi revêtement, c'eſt-à-dire, qu'ils ne paſſent pas le niveau de la campagne, & le ſurplus eſt en terre juſqu'à la crête du parapet.

Coehorn a ſuivi le même ſyſtême dans ſes différentes méthodes de fortifier; mais il n'a donné à ſes remparts que demi revêtement. Cet Ingénieur lui donne un talut aſſez incliné, pour que le poids conſidérable de terre qu'il met deſſus & derriere, & qui le ſurpaſſe de trois toiſes, ſans compter le parapet, ne puiſſe s'ébouler ni jetter le revêtement dans le foſſé.

J'ai adopté ce ſyſtême, comme étant moins diſpendieux, de plus de défenſe, & beaucoup plus avantageux à tous égards.

Les contre-forts de Coehorn ne paſſent pas l'élévation du revêtement, qui n'eſt élevé que juſqu'au niveau de la campagne; ceux de M. le Maréchal de Vauban ſont égaux au revêtement qui dépaſſe de trois toiſes le niveau de la campagne. Je n'ai ſuivi ni l'un ni l'autre pour l'élévation des contre-forts; je les éleve de quatre toiſes, pour qu'ils ayent une toiſe au-deſſus du revêtement, parce qu'ils ſervent à contenir & à aſſujettir les terres.

La hauteur du rempart, le parapet compris, doit être proportionné à ce qu'il doit couvrir, & au terrein plus ou moins élevé des environs de la Place; de ſorte que du pied du glacis, qui, pour l'ordinaire, a trente toiſes depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa crête, on ne puiſſe voir le faîte des maiſons, des caſernes & des magaſins; c'eſt-à-dire, qu'il faut que les rem-

parts ſoient élevés, compris le parapet, de quatre toiſes au-deſſus du niveau de la campagne, & que l'intérieur de la Place ſoit baiſſé d'une toiſe, pour pouvoir donner aux caſernes, aux magaſins & aux maiſons, au moins 36 pieds d'élévation, ſans qu'il ſoit poſſible de les appercevoir du pied du glacis. Si le terrein eſt marécageux, & s'il ne permet pas de baiſſer l'intérieur de la Place, il faut alors élever les remparts à proportion; mais le revêtement ne doit jamais paſſer le niveau de la campagne. Dans cette ſuppoſition, le talut extérieur du revêtement doit être plus incliné vers la Place, & la maçonnerie plus épaiſſe de trois pieds. La terre gazonnée que l'on met ſur le revêtement doit être auſſi plus inclinée vers la Place, parce qu'il y en a un plus grand volume, & qu'il faut que la maçonnerie ſoit aſſez forte pour la contenir, & pour n'être pas jettée dans le foſſé. Les contre-forts doivent avoir trois pieds de plus d'élévation; c'eſt-à-dire, neuf pieds par-delà le revêtement, parce qu'ils ont un plus grand volume de terre à contenir & à aſſujettir.

M. le Maréchal de Vauban ne donne que quinze pieds d'élévation à ſon rempart, au-deſſus de l'intérieur de la Place, auſſi la plupart des maiſons que renferment les Places qu'il a fortifiées ſont-elles très baſſes, nommément Neuf-Briſac, qui, joint au mauvais air (a), ſont cauſe des maladies qui y régnent une grande partie de l'année.

Les raiſons qui me font préférer le demi revêtement au re-

(a) Depuis environ deux ans, on a nétoyé un canal où tomboient toutes les immondices de la ville, & dont les eaux ſtagnantes occaſionnoient l'air mal ſain qu'on y reſpiroit; on a donné l'écoulement aux eaux, ce qui a rendu l'air plus épuré & les maladies moins fréquentes.

Digitized by Google

vêtement entier, ſont, que cette grande élévation en maçonnerie ne donne pas plus de ſolidité aux remparts, qu'elle double la dépenſe pour la conſtruction & pour l'entretien, que le canon ruine plus facilement des murs, que de la terre bien gazonnée où il ne fait que ſon trou, que dès que l'aſſiégeant a fait ſon logement ſur la crête du glacis, il peut aiſément faire tomber des pans de murs de deux ou trois toiſes, au lieu qu'il eſt obligé d'incliner ſon canon pour endommager le cordon lorſque la Place eſt à demi revêtement, & que l'inclinaiſon de la bouche du canon ôte de la force au boulet. Ces raiſons ſuffiſent pour prouver que la conſtruction des remparts & des ouvrages avancés ne doit être qu'à demi revêtement. M. le Maréchal de Vauban en avoit ſi bien reconnu l'utilité, que dans ſa troiſième méthode tous ſes ouvrages extérieurs ſont à demi revêtement, & il n'a conſervé le revêtement entier pour les remparts qu'à raiſon de ſes tours baſtionnées, qui ne ſeroient pas ſolides ſi elles n'étoient qu'à demi revêtement, ayant trop peu de circonférence; & ces tours baſtionnées étant toute en maçonnerie, il eſt néceſſaire que la courtine le ſoit auſſi.

Les trois toiſes d'élévation en terre, non compris le parapet, doivent être de terre bien épierrée, bien battue, ſoutenue & preſſée par les contre-forts; & comme ce n'eſt qu'après un ou deux ans que la terre remuée s'affaiſſe, devient ſolide, & fait corps avec elle-même, il faut de tems en tems remettre de la terre, juſqu'à ce qu'elle ſoit au niveau qu'on deſire qu'elle ſoit. Les côtés extérieurs & intérieurs doivent être gazonnés; avec le tems l'herbe croît ſur ces gazons, les lie enſemble, & en fait alors un corps ſolide que le canon perce, mais qu'il ne détruit qu'avec beaucoup de difficulté. Il faut que les ga-

zons ſoient coupés également & de la même épaiſſeur ; mais il faut avoir attention, après avoir mis une rangée, que la ſeconde ſoit poſitivement miſe ſur les joints de la premiere, il en eſt de même de la troiſième, de la quatrième, &c. (*a*).

Le terre-plein du rempart, depuis le parapet juſqu'à ſon talut intérieur, doit avoir dix toiſes, compris la banquette, le parapet trois toiſes, & le talut intérieur qui deſcend dans la Place, ſept toiſes. Il faut pratiquer des rampes très-douces de diſtance en diſtance pour monter facilement ſur les remparts, y conduire du canon, & les choſes néceſſaires pour un ſiège: ces rampes doivent être pratiquées à droite & à gauche des baſtions, & dirigées ſur le centre de la gorge ; elles ont ordinairement trois toiſes de largeur.

Le rempart tel que je le conſtruis, a cinq toiſes de plus de largeur que celui de M. de Vauban, qui n'a dans ſa totalité que quinze toiſes du pied intérieur à l'eſcarpe. Le Baron de Coehorn a un ſyſtême tout différent ; le terre-plein de ſon rempart eſt très-étroit, tantôt il a ſix toiſes, & d'autres fois il ne lui en donne que quatre, il donne pour raiſon que c'eſt pour que l'ennemi ne puiſſe s'y loger ; cette raiſon ſeroit bonne s'il s'agiſſoit des ouvrages extérieurs, mais elle ne me paroît pas

(*a*) Il y a une obſervation à faire. Lorſque l'on coupe les gazons & que l'on les met en place, ils ſont frais, humides, & parfaitement joints enſemble ; mais au bout de quelques jours, à moins qu'il ne pleuve abondamment, ces gazons ſe ſechent, ſe rétréciſſent, & laiſſent entre eux des ouvertures qui rendroient l'ouvrage mauvais ſi l'on n'y remédioit. Pour éviter cet inconvénient, il faut que ces ouvrages en terre ſe faſſent vers le mois d'Avril, où les pluies ſont abondantes, & où la ſeve commence à pouſſer. A meſure qu'on place les gazons, on les arroſe, pour que l'herbe croiſſe plus promptement, & il faut continuer ainſi, juſqu'à ce qu'ils ſoient joints parfaitement enſemble.

pas conſéquente pour le rempart, parce que lorſque tous les ouvrages extérieurs ſont pris, que la breche eſt faite au corps de la Place, & que l'aſſiégeant peut monter à l'aſſaut, il n'eſt pas probable qu'il s'amuſe à faire un logement ſur le remparts dès qu'il en ſera maître, il le longera de droite & de gauche, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez en force pour attaquer les troupes qui réſiſteroient encore, & c'eſt ce qui s'appelle une Place priſe d'aſſaut, comme le fut Berg-op-zoom en 1747 par M. le Maréchal de Lowendal. Or, un Gouverneur ſage n'attendra pas cette extrémité pour capituler, à moins qu'il n'ait un bon retranchement derriere la breche, avec un foſſé devant, & des coupures de droite & de gauche, pour empêcher l'ennemi de le tourner & de prolonger le rempart. Si par la largeur des remparts il ne peut pas ſe ménager cette reſſource pour retarder la priſe de la Place, il eſt plus-prudent de capituler ſur la breche, plutôt que d'expoſer la Place à être pillée & ſaccagée, & les habitans à toutes les horreurs qui ſuivent ordinairement une Place priſe d'aſſaut. En ſuivant toujours mes idées, comme je ne voudrois dans la Place que le nombre de bourgeois qui peut être utile pendant le ſiège, & que ceux d'un état plus relevé, ou plus riches, les vieillards, les femmes & les enfans, doivent avoir été mis dehors avec leurs effets; un Gouverneur peut ſe défendre avec opiniâtreté ſans ruiner aucun ſujet du Prince (*a*), & ſans expoſer

(*a*) M. le Maréchal de Saxe dans ſes Rêveries *, voudroit que les Places de guerre ne fuſſent point habitées par des bourgeois ni autres : il donne des raiſons qui ne me paroiſſent pas convainquantes, parce qu'il eſt poſſible de faire ſortir toures les bouches inutiles avant que la Place ſoit inveſtie, & qu'un certain nombre de bourgeois eſt de la plus grande utilité dans un ſiège, pour les différens travaux néceſſaires & indiſpenſables auxquels il faudroit employer les troupes,

* *Tom. 2. chap. 1.*

leur vie. Cette conſidération n'exiſtant plus, on peut ſe ménager tous les moyens poſſibles pour conſerver la Place, ou, du moins, pour en retarder la priſe.

Je donne une grande largeur aux remparts, pour pouvoir faire un retranchement dans le milieu du terre-plein, & que le canon & les troupes puiſſent agir facilement derriere ce ſecond retranchement, ce qui ne ſe peut pas, par la largeur que M. de Vauban donne au terre-plein de ſon rempart, & encore moins celle que Coehorn donne au ſien. On a toujours le tems de faire ce retranchement; mais pour eſpérer pouvoir le défendre avec opiniâtreté, il faut avoir une garniſon aguerrie & nerveuſe, & alors on peut hardiment attendre l'ennemi derriere, & ſoutenir un premier aſſaut; mais il ſeroit dangereux d'en attendre un ſecond, à moins que l'ennemi rebuté par le premier, & par la perte qu'il y aura faite, ne donne le tems aux aſſiégés de rétablir ce retranchement dans ſon premier état; mais ſi l'aſſiégeant, après avoir été repouſſé, double ſes forces pour retourner encore à l'aſſaut, il ne ſeroit pas prudent de le ſoutenir. Pourvu que l'on gagne du tems, c'eſt beaucoup; il ne faut ſouvent que vingt-quatre heures, même moins, pour donner le tems au ſecours d'arriver, car on ne peut pas eſpérer de rebuter l'ennemi, lorſqu'il eſt maître de tous les ouvrages avancés, & que la breche eſt faite au corps de la Place, il n'y a qu'une armée de ſecours qui puiſſe lui faire lever le ſiège & ſauver la Place; ainſi dans cette extrémité, après avoir ſoutenu un premier aſſaut, trop d'opiniâ-

---

& que dans un ſiège on a plus beſoin que jamais d'ouvriers: ainſi l'idée de M. le Maréchal de Saxe me paroit captieuſe; d'ailleurs il faudroit renverſer tout le ſyſtême actuel, ſi on vouloit ſuivre ſes principes ſur cet objet.

treté pourroit être funeſte à la garniſon & aux bourgeois qui ſont reſtés dans la Place, & qui, de bonne volonté, ſe ſont ſacrifiés pour aider à ſa défenſe ; mais il faut être aſſez ſage pour ne pas perdre avec la Place, les troupes qui vous ont été confiées, & être la principale cauſe, par une fermeté mal placée, vûe les circonſtances, de la deſtruction des maiſons, de la ruine des habitans, & ſouvent de leur mort.

Je fais mes baſtions pleins, parce que je conſtruis deſſous des magaſins ; je pratique une gallerie ſouterraine autour du rempart, cette gallerie conduit à l'entrée des mines, & aux poternes placées au flanc des baſtions & aux courtines, pour communiquer aux ouvrages extérieurs ; cette gallerie a ſix pieds d'élévation & cinq de large. Les mines que je conſtruis ſous chaque baſtion embraſſent les deux flancs & les deux faces ; on peut les faire ſauter l'une après l'autre, ou trois à la fois. Trois chambres embraſſent l'angle ſaillant & une partie des deux faces ; trois autres pour le reſte de la face droite, l'angle de l'épaule & le flanc, & les trois autres pour l'angle de l'épaule, le flanc, & le reſte de la face gauche ; ainſi trois conduits qui ſe diviſent chacun en trois branches ſuffiſent, pour faire ſauter le revêtement d'un baſtion qui renferme neuf chambres de mines.

Chaque chambre doit être proportionnée à l'effet qu'elle doit faire. Pour faire ſauter une toiſe cube de terrein, il faut quinze livres de poudre, quelquefois plus, ſuivant que les terres ſont plus ou moins fortes, il en faut vingt pour une toiſe cube de maçonnerie, & augmenter ce nombre d'un tiers ſi la chambre eſt faite dans les fondations.

Mon baſtion a cent ſoixante & quatre toiſes de circonférence, parce que chaque face a cinquante toiſes, & chaque flanc

trente-deux; ainſi ſa ſurface doit être de 2914 toiſes quarrées. Comme il y a neuf mines dans le contour de ce baſtion, chaque chambre doit faire ſauter quatorze toiſes de longueur, huit en largeur, & ſix de moindre réſiſtance; ainſi chaque mine doit faire ſauter ſept cens quatorze toiſes cubes de ſolidité, compris le parapet qui a trois toiſes d'épaiſſeur ſur une d'élévation.

Pour faire ſauter ce ſolide, il faut à trente livres de poudre par toiſe, 21420 livres de poudre à chaque mine. Pour contenir cette quantité de poudre, il faut une chambre dont la dimenſion ait une toiſe $\frac{1}{24}$ cube, ce qui fera 247 pieds cubes. Voyez la Planche 21, Fig. premiere.

Dans le centre du baſtion je conſtruis un magaſin, les galleries des mines y aboutiſſent; chaque magaſin a dix-neuf toiſes en quarré en œuvre, ſeize pieds d'élévation, & les murs & la voûte ſoutenue par des pilliers, huit pieds d'épaiſſeur. Voyez la même Planche.

Au milieu du magaſin je pratique un petit eſcalier qui tourne autour du pillier du centre, cet eſcalier conduit à trois galleries; au bout de chacune il y a trois fougaces, pour faire ſauter le terre-plein. Voyez la Planche 22.

Quoique la Place ne ſoit point dominée, j'éleve cependant ſur chaque baſtion des cavaliers en terre bien gazonnée, & ſur leſquels je place du canon de ſeize (*a*); ces batteries ſervent à

(*a*) Le plus gros canon dont on doit ſe ſervir dans les Places, eſt celui de 16, parce qu'il eſt plus aiſé à ſervir, qu'il conſomme moins de poudre, & qu'il n'a point de murailles à faire écrouler; d'ailleurs il porte ſon boulet, étant tiré à toute volée, à environ 1000 toiſes: cette diſtance ſuffit pour empêcher l'ennemi d'ouvrir la tranchée trop près de la Place, & pour éloigner les curieux. Ainſi dans une Place il ne faut que du canon de 16, de 12, de 8 & de 4 à la Suédoiſe.

éloigner l'ennemi, & à le forcer d'ouvrir la tranchée beaucoup plus loin qu'il ne feroit, s'il n'avoit à eſſuyer que le canon des ouvrages avancés & des remparts; d'ailleurs, dès qu'il aura pû établir quelques batteries, ſon premier ſoin ſera de tâcher de démonter celles qui ſont ſur les cavaliers, parce qu'elles le découvrent dans ſes travaux; & pendant le tems qu'il tirera ſur ces batteries hautes, il n'endommagera pas les ouvrages, ni ne démontera pas les batteries qui ſont deſſus, d'autant qu'il eſt difficile qu'il puiſſe les voir, non-ſeulement par mon ſyſtême de conſtruction, relativement à l'élévation des ouvrages, mais parce que toutes mes batteries ſont à barbette & ſans embraſures (*a*).

Les cavaliers que j'éleve ſur les baſtions ne ſont point inutiles, quand bien même toutes les piéces qui ſont deſſus ſeroient démontées & hors d'état de ſervir, ou qu'elles ne

(*a*) J'ai marqué ſur la Planche 26 les embraſures ſur les baſtions, ſur les demi-lunes & ſur les contre-gardes, je n'en admets cependant aucunes. Toutes mes batteries ſont à barbette, même celles qui ſont ſur les cavaliers, parce que comme mes ouvrages ſont plus hauts que ceux ſuivant les ſyſtêmes reçus, ſi je mettois des embraſures, le canon ſeroit trop bas, & pourroit tuer les ſoldats qui ſeroient ſur les ouvrages avancés. Je mets un épaulement à chaque face de chaque angle ſaillant, pour que les batteries ne ſoient point enfilées ni priſes en rouage. Ces épaulemens ont huit toiſes ſur chaque face, & trois pieds d'élévation pardeſſus le parapet. Comme par mon ſyſtême je n'admets point les embraſures, il ne peut pas y avoir de platteformes ſtables, mais j'en conſtruis de mobiles: ces platteformes ſont ſur quatre roues pleines & baſſes, deux chevaux peuvent les trainer facilement ſur le terrein où l'on veut les placer; la partie extérieure s'abaiſſe comme l'extrémité d'un bac, pour qu'on puiſſe rouler facilement la piéce deſſus; on fixe cette platteforme avec trois gros piquets, & avec deux cordages qui ſont attachés à deux crampons de fer attachés aux deux extrémités extérieures, & l'on attache ces cordages à deux gros piquets enfoncés vers le parapet; de cette façon cette platteforme eſt ſolide, & il eſt facile de l'ôter de ſa place pour la mettre dans une autre direction.

pourroient plus tirer, étant trop hautes, par l'approche de l'ennemi vers le glacis. On peut ſe ſervir de la terre de ces cavaliers pour faire des épaulemens, pour combler & réparer les breches, couvrir des magaſins endommagés par la bombe, couvrir des blaindages pour mettre le ſoldat à couvert; & lorſque ce cavalier eſt entierement raſé, on peut faire alors un retranchement avec un foſſé ſur chaque baſtion du front de l'attaque; ce retranchement ſe continue ſur la courtine & ſur tout le front de l'attaque. Il ne ſeroit pas poſſible de le continuer ſur la courtine, ſi le terre-plein du rempart avoit moins de largeur que celle que je lui donne, parce qu'il faut que ce retranchement ait au moins deux toiſes d'épaiſſeur, avec un foſſé en avant de même largeur, & qu'il y ait derriere aſſez d'eſpace pour mettre du canon, & pour que les troupes puiſſent agir facilement, & ſe ſoutenir mutuellement ſans confuſion & ſans s'embarraſſer. Voyez là Planche 23, Fig. premiere.

Le foſſé de la Place doit avoir trois toiſes de profondeur, depuis le pied des remparts juſqu'au cordon qui eſt au niveau de la campagne, vingt toiſes de largeur depuis l'angle ſaillant du baſtion juſqu'à la contreſcarpe de la face de la contre-garde, douze depuis la contre-garde juſqu'au talut intérieur du chemin couvert, quarante-quatre toiſes depuis le pied de la courtine juſqu'au pied du talut intérieur de la demi-lune, douze toiſes entre la demi-lune & ſa contre-garde, & douze de la contre-garde juſqu'au talut intérieur du chemin couvert; ainſi, ſelon mon ſyſtême, le foſſé doit avoir ſoixante & huit toiſes depuis le pied de la courtine juſqu'à l'angle arrondi du chemin couvert, & trente-deux toiſes depuis l'angle ſaillant du baſtion juſqu'au pied du talut du chemin couvert, ſans y comprendre les ouvrages conſtruits dedans.

Digitized by Google

J'expliquerai dans la ſuite ce que c'eſt que ce talut intérieur que je mets aux demi-lunes, aux contre-gardes & au chemin couvert, au lieu d'une contreſcarpe revêtue en maçonnerie, & preſque à pique, que tous les Ingénieurs ont adoptés, & les raiſons que j'ai eu pour conſtruire ainſi ces ouvrages.

Conſtruction de la tenaille.

LA tenaille ſert à couvrir les flancs des baſtions & la courtine, & elle procure une double défenſe au foſſé & à la demi-lune. M. le Maréchal de Vauban diſtingue deux eſpeces de tenailles, l'une ſimple & l'autre double: la tenaille ſimple eſt compoſée de deux faces, la tenaille double a deux demi baſtions & une courtine. La tenaille ſimple défend la demi-lune, mais plus eſſentiellement le foſſé, parce que par ſa conſtruction actuelle, elle ne défend la demi-lune que de bas en haut, étant beaucoup plus baſſe que le terre-plein de la demi-lune, ſon terre-plein n'étant qu'au niveau de la campagne; ainſi ſon utilité eſt plus relative à la défenſe du foſſé qu'à celle de la demi-lune. Or, par ſa conſtruction, elle ne peut défendre le foſſé que par un feu oblique; il eſt vrai que pour le défendre plus directement, M. de Vauban met une caponniere qui commence à l'angle rentrant de la tenaille, & va aboutir au centre de la gorge de la demi-lune. Cet ouvrage ajouté prouve le défaut de la conſtruction de la tenaille ſimple, relativement à la défenſe du foſſé. La caponniere même eſt de mauvaiſe défenſe, parce que du moment que l'ennemi eſt maître du chemin couvert & des contre-gardes des baſtions, les ſoldats qui défendent la caponniere ſont à découvert, &

ne peuvent point reſter derriere le parapet, n'ayant que quatre à cinq pieds d'élévation. Les paliſſades dont on borde ce parapet, ſont un foible obſtacle, & n'empêchent point que l'ennemi ne voye le ſoldat qui eſt derriere juſqu'à la ceinture.

La tenaille double me paroît beaucoup meilleure, ſes faces & ſa courtine défendent directement la demi-lune, & ſes flancs défendent auſſi directement le foſſé; mais l'une & l'autre ont le défaut d'être trop baſſes, leur terre-plein n'étant qu'au niveau de la campagne, & il ſemble que l'on ait abandonné la défenſe qu'en pouvoit tirer la demi-lune, pour la donner toute entiere au foſſé. La tenaille ſimple, par ſa conſtruction, ainſi que je l'ai déjà dit, ne peut défendre le foſſé que par un feu oblique qui ne vaut rien; la tenaille double le défend directement par ſes flancs & de ſes faces par un feu oblique; la courtine ne peut défendre que le foſſé qui eſt devant elle, mais jamais celui des faces du baſtion. Par le peu d'élévation que M. le Maréchal de Vauban donne à ſa tenaille, qu'elle ſoit ſimple ou double, dès que l'ennemi eſt maître de la demi-lune, & qu'il y a fait ſon logement, il n'eſt pas poſſible que l'aſſiégé reſte ſur la tenaille, parce qu'il eſt abſolument dominé & à découvert; & en ſuppoſant qu'il puiſſe y reſter, il ne peut faire qu'un feu de bas en haut, s'il veut tirer ſur la demi-lune: il eſt vrai que la tenaille étant baſſe, elle en défend plus eſſentiellement le foſſé, mais cette défenſe devient inutile, & même nulle, ſi le ſoldat ne peut pas y reſter lorſque l'ennemi a fait ſon logement ſur la demi-lune.

Cet ouvrage eſt très-important lorſqu'il eſt conſtruit dans les proportions qu'il doit avoir, relativement à la protection qu'il doit donner à la demi-lune, ſans négliger celle du foſſé: ces deux défenſes ne ſont point incompatibles, quoiqu'elles ne ſoient

ſoient pas égales. Si la tenaille eſt baſſe, elle défendra le foſſé preſqu'horizontalement ; mais la demi-lune ne le ſera que de bas en haut ; ſi la tenaille eſt plus élevée, elle pourra défendre plus eſſentiellement la demi-lune ; mais la défenſe du foſſé ſera plus en plongeant ; ainſi il faut opter, & voir s'il eſt plus eſſentiel de défendre la demi-lune que le foſſé, ou le foſſé que la demi-lune. Comme l'aſſiégeant ne pourra jamais parvenir juſqu'au grand foſſé de la Place qu'il n'ait pris la demi-lune & la contre-garde du baſtion ; il me paroît plus important de donner une défenſe de plus à la demi-lune, ſans cependant abandonner celle du foſſé ; d'ailleurs, en donnant plus d'élévation à la tenaille, le ſoldat qui y eſt placé peut y reſter, quoique l'ennemi ſe ſoit emparé de la demi-lune, ce qu'il peut difficilement par la conſtruction actuelle.

Je donne à cet ouvrage plus d'élévation que M. le Maréchal de Vauban, & je mets des tenailles doubles, pour que leurs flancs défendent le foſſé. Quoique mes deux objets de défenſe ne ſoient pas égaux, parce que le feu des flancs pour défendre le foſſé ne peut ſe faire qu'en plongeant, cependant ce feu eſt bon, pourvû qu'il ne ſoit pas trop incliné ; & quand il le ſeroit, il vaudroit mieux que celui de bas-en-haut, parce que le premier a un but fixe, & que l'autre n'en a aucun.

Je conſtruis cet ouvrage ſur les mêmes proportions que le rempart, relativement à l'épaiſſeur du revêtement, à ſon élévation qui ne paſſe jamais le niveau de la campagne, aux contre-forts, & à la profondeur des fondemens, qui en ont plus ou moins ſuivant le terrein ; mais pardelà le cordon, je l'éleve davantage que M. de Vauban, parce que je crois néceſſaire que la crête de ſon parapet domine le terre-plein de

la demi-lune, pour en retirer l'avantage qu'on en doit attendre, relativement à la défenſe du terre-plein de cet ouvrage.

En ſuppoſant le rempart élevé de ſept toiſes depuis le pied du foſſé juſqu'à la crête du parapet, la demi-lune, ſuivant mon ſyſtême, doit être plus baſſe de quatre pieds; c'eſt-à-dire, qu'elle ne doit avoir que ſix toiſes deux pieds compris le parapet, qui, toujours a une toiſe à l'intérieur & cinq pieds à l'extérieur: ainſi, relativement à l'élévation des remparts & à celle de la demi-lune, la tenaille doit avoir quatre toiſes & demie à ſon terre-plein, & une de parapet. Par cette proportion, le ſoldat placé ſur cet ouvrage, derriere le parapet, domine d'un pied le terre-plein de la demi-lune, & l'aſſiégeant derriere ſon logement ne lui découvre que la tête au plus. Le ſoldat derriere ſon parapet eſt à l'abri, & voit les moindres mouvemens de l'ennemi. Avant que la demi-lune ſoit priſe, elle couvre entierement la tenaille, & cet ouvrage ainſi élevé, couvre plus eſſentiellement les flancs des baſtions & la courtine, ſans ôter aux faces des baſtions & au foſſé la protection qu'ils doivent attendre de ces mêmes flancs, ni celle que la demi-lune doit attendre de la courtine (*a*).

---

* *Tom. 2. ch. 4. art. 1.*

(*a*) M. le Maréchal de Saxe dans ſes Rêveries *, condamne la fortification à amphithéâtre, & prétend qu'on ne peut ſe ſervir des ouvrages en arriere tant qu'il y a du monde ſur ceux qui ſont en avant. Si les ouvrages ſont en amphithéâtre, rien ne peut empêcher que les ouvrages intérieurs qui ſont plus élevés que ceux qui ſont en avant, ne protégent & n'aident à la défenſe de ceux-ci. Pour prouver ce qu'il avance, il donne le profil d'une fortification ſuivant le ſyſtême reçu aujourd'hui, & d'une batterie qu'il ſuppoſe établie à 60 toiſes du pied du glacis; il fait, avec une ligne droite partant de cette batterie, aller un boulet au revêtement d'un ouvrage. Si cet ouvrage eſt le corps de la Place, comme il doit être néceſſairement couvert par d'autres ouvrages en avant de lui, il eſt impoſſible que ce boulet puiſſe aller frapper en droite ligne le revêtement, trois

Je donne à la tenaille quarante-ſix toiſes de courtine, onze de flanc, & quinze de face, en obſervant d'élever de trois pieds le parapet des faces, & la banquette à proportion, pour couvrir le ſoldat qui eſt aux flancs.

Cet ouvrage doit avoir neuf toiſes d'épaiſſeur au pied, & ſept à la ſurface, dont trois de parapet, & quatre pour le terre-plein & la banquette. On ne met pas ordinairement de canon ſur cet ouvrage, parce que par l'élévation qu'on lui donne il ne peut défendre que le foſſé; mais comme je l'éleve davantage pour les raiſons que j'ai dit plus haut, j'y place du canon de quatre, ſur des affûts de mon invention, pour nétoyer plus promptement le terre-plein de la demi-lune, ou, au moins, pour retarder le logement que l'ennemi voudroit y faire. Je mets la contreſcarpe de cet ouvrage à quatre toiſes de la courtine pour pluſieurs raiſons. 1°. Pour que les éclabouſſures que peut renvoyer le boulet qui frappe le rem-

---

toiſes au-deſſous du parapet, ou deux toiſes au-deſſous du cordon; ſi c'eſt un ouvrage avancé, il eſt trop élevé, puiſqu'il lui donne ſept toiſes, depuis le pied du foſſé juſqu'à la crête du parapet; ainſi ſa preuve me paroit fauſſe, & contre toute poſſibilité. Il n'eſt pas difficile de frapper un ſolide qui a qnatre toiſes au-deſſus du niveau de la campagne, lorſqu'il n'y aura rien entre la batterie & le ſolide qui empêche cette batterie de tirer horizontalement; mais s'il ſe trouve un autre ſolide, quoique moins élevé, entre la batterie & le ſolide intérieur, le canonier doit élever la bouche de ſon canon, s'il veut frapper le ſolide le plus élevé; car s'il le pointe horizontalement, il frappera le premier ſolide, & s'il l'éleve, il frappera le ſolide le plus élevé au-deſſus du cordon, mais jamais au-deſſous: cela eſt ſi conſtant, que dans la même Planche M. le Maréchal de Saxe donne le profil de deux ouvrages dans les proportions reçues, & le boulet partant du même point, va frapper au-deſſus du cordon. Si ce boulet partant du niveau de la campagne ne frappe point le premier ouvrage, mais celui qui eſt derriere, les batteries qui ſont ſur celui-ci, peuvent donc tirer ſans bleſſer les ſoldats placés ſur l'ouvrage en avant; ainſi ſon ſentiment ne me ſéduit pas davantage qu'il ne l'a été de la grande réputation de M. le Maréchal de Vauban & du Baron de Coehorn.

part, ne bleſſent pas le ſoldat qui eſt ſur la tenaille. 2°. Pour qu'il y ait un eſpace ſuffiſant entre cet ouvrage & la courtine, pour que les terres que le boulet fait ébouler ne comblent l'eſpace qui eſt entre cet ouvrage & la courtine. 3°. Comme je place du canon de quatre, deſſus, je prends huit pieds ſur les quatre toiſes, pour deux rampes que je conſtruis à la contreſcarpe, afin que l'on puiſſe y conduire du canon, ce qui ſeroit impoſſible, s'il n'y avoit que deux eſcaliers pour y monter.

La tenaille eſt une eſpece de fauſſe braye qui ſe place devant la courtine; elle a pour objet de défendre les faces du baſtion, d'empêcher le paſſage du foſſé, de couvrir la courtine & les flancs du baſtion, & de faciliter le paſſage des troupes par les poternes pratiquées aux flancs des baſtions & au centre de la courtine pour la défenſe des dehors. M. le Maréchal de Vauban, ne met que trois toiſes de diſtance entre cet ouvrage & la courtine; j'ai cru devoir en mettre quatre pour les raiſons que j'ai dit plus haut, & il reſte ſuffiſamment de terrein pour donner à cet ouvrage les proportions qu'il doit avoir, tant pour ſon épaiſſeur au pied que pour la largeur du terre-plein, pour la longueur de la courtine, & pour l'étendue des faces & des flancs.

M. le Maréchal de Vauban donne à cet ouvrage tantôt dix toiſes d'épaiſſeur au pied, & ſept de terre-plein compris le parapet, tantôt douze toiſes au pied, & dix de terre-plein compris le parapet; j'ai ſuivi, à peu de choſe près, le premier ſyſtême, parce que je ne vois point la néceſſité de donner tant d'épaiſſeur & tant de terre-plein à cet ouvrage; il ne peut être battu par le canon que lorſque l'ennemi eſt maître de la demi-lune & de la contre-garde du baſtion; d'ailleurs, l'épaiſſeur que je lui donne ſuffit, puiſque le revêtement a la même ſolidité que celui des remparts & des autres ouvrages avancés.

Dans la ſeconde & troiſième méthode, l'Ingénieur Français ſemble avoir abandonné les tenailles à flancs, & n'a conſtruit que des tenailles ſimples ; parce qu'il a prétendu, que les tenailles doubles ou à flancs rendoient le foſſé entre la courtine & cet ouvrage trop étroit ; mais comme les deux faces de ſa tenaille ſont paralleles aux faces de la contre-garde de ſes tours baſtionnées, il ſe trouve néceſſairement dix toiſes entre la courtine & la contreſcarpe de la tenaille, conſéquemment il eſt clair, qu'il auroit eû l'eſpace ſuffiſant pour faire les tenailles doubles. Je crois avoir démontré plus haut, l'avantage des tenailles doubles ſur les ſimples, relativement à ma conſtruction ; ainſi j'opinerai toujours pour les conſtruire ſelon mon ſyſtême, tant pour leur forme que pour leur élévation, comme étant de plus de défenſe, & plus ſuſceptibles de protéger le foſſé, & ſur-tout la demi-lune. Voyez la Planche 24, du profil général de la Place.

Conſtruction de la demi-lune.

JE conſtruis la demi-lune ſur les mêmes proportions que les remparts, relativement au revêtement, aux contre-forts, & à l'élévation du revêtement, qui ne doit jamais paſſer le niveau de la campagne. J'éleve le terre-plein de cet ouvrage de deux pieds plus haut que ne fait M. de Vauban ; la diminution d'une toiſe qu'il donne à la demi-lune ſur l'élévation du rempart, me ſemble trop conſidérable. 1°. Parce que le feu n'eſt pas aſſez raſant. 2°. Parce que l'ennemi découvre davantage le rempart. 3°. Parce que plus les ouvrages extérieurs ſont bas, plus ils donnent de facilité à l'ennemi pour découvrir les ouvrages intérieurs, & les battre directement. 4°. Plus les ouvrages exté-

rieurs ſont élevés, (cependant avec une proportion relative à la hauteur du rempart) plus le feu eſt raſant, & plus l'aſſiégeant doit élever la bouche de ſon canon, par conſéquent le ricochet avoir moins d'effet.

Le canon tiré à ricochet cauſe un dommage conſidérable aux ouvrages, & tue beaucoup de monde. Pour tirer une piéce, & opérer l'effet du ricochet, il faut pointer la piéce ſous un angle depuis ſix juſqu'à dix degrés, afin que les bonds du boulet ſe multiplient ; mais il faut avant faire des eſſais, pour ſavoir la quantité de poudre néceſſaire pour opérer l'effet qu'on attend du boulet : ſi on en met trop, le boulet eſt chaſſé avec trop de force, & va directement au but ſur lequel la piéce eſt pointée ; s'il n'y en a pas aſſez, le boulet n'a point, ou peu d'effet. On pointe ordinairement les piéces que l'on veut tirer à ricochet, le long des faces des ouvrages attaqués, c'eſt pour cette raiſon, qu'outre l'élévation que je donne à mes ouvrages extérieurs, je leur donne encore aux angles ſaillans un épaulement de neuf toiſes de longueur, & de trois pieds d'élévation au-deſſus du parapet ; par ce moyen, l'aſſiégeant eſt obligé d'élever la bouche de ſon canon, & ſon ricochet devient beaucoup moins dangereux, parce que ſon boulet doit néceſſairement faire moins de bonds.

Par mon ſyſtême de défenſe, je ne veux pas tirer un ſeul coup de canon de mes remparts, que lorſque l'ennemi aura chaſſé de la demi-lune & des contre-gardes des baſtions, les troupes qui les défendoient, & dans le commencement du ſiège, il n'y a que le canon placé ſur les cavaliers des baſtions & ſur ceux que je conſtruis ſur les angles ſaillans du chemin couvert, qui tire, ſuivant les circonſtances ; mais le rempart eſt tranquille, & il n'en doit pas même partir un ſeul coup de fuſil. Le canon qui eſt ſur les remparts, & ſur leſquels il n'y a point d'embra-

ſures, n'eſt fait que pour défendre les contre-gardes des baſtions & les demi-lunes; ainſi je conſtruis mes ouvrages avancés aſſez hauts, pour qu'ils puiſſent couvrir les remparts, & empêcher qu'ils ne ſoient directement offenſés par le canon de l'aſſiégeant; ſans cependant, que ces ouvrages perdent la protection qu'ils doivent attendre des remparts. Le plongeant de quatre pieds ſuffit pour remplir cet objet, ſur-tout la diſtance du parapet extérieur de la courtine n'étant qu'à quatre-vingt dix toiſes de l'intérieur de l'angle ſaillant de la demi-lune, & n'y ayant que quarante-quatre toiſes de l'angle ſaillant du baſtion juſqu'à l'intérieur de l'angle ſaillant de la contre-garde, & ce ne peut être que quelques boulets perdus & tirés par un ricochet très-incertain, qui peuvent frapper les remparts; mais l'aſſiégeant ne peut les découvrir ſuffiſamment pour en ruiner les défenſes.

On objectera, peut-être, que les ouvrages avancés couvrant à l'aſſiégeant le rempart, ces mêmes ouvrages avancés doivent être entierement à découvert, que l'aſſiégeant peut par conſéquent les ruiner par ſon canon, & que lorſqu'il aura pris le chemin couvert, il ne lui ſera pas difficile d'achever de les détruire, de s'en emparer, & d'attaquer enſuite le corps de la Place. Je prie le Lecteur de ſuſpendre ſon jugement, juſqu'à ce qu'il ait vû la conſtruction entiere de la Place. Cependant je réponds à cette premiere objection, que, quoique la demi-lune & la contre-garde du baſtion ſoient plus élevées de deux pieds qu'elles ne le ſont ſuivant les ſyſtêmes reçus & adoptés, elles ne ſont pas plus en vûe de l'ennemi, relativement à la conſtruction de mon chemin couvert & de la contre-garde de la demi-lune; ainſi la contre-garde du baſtion ni la demi-lune ne ſeront pas plus expoſées à l'artillerie de l'aſſiégeant que le rempart; la demi-lune le ſera même beaucoup moins, étant couverte d'une

contre-garde qui, elle-même, l'eſt par le chemin couvert: d'ailleurs, le feu qui partira du chemin couvert ſera ſi vif & ſi continuel, qu'il empêchera l'aſſiégeant de diriger ſon canon ſur les ouvrages avancés; il aura même beaucoup de peine, lorſqu'il ſera parvenu à la ſeconde parallele ou place d'armes, à mettre ſes batteries en état de tirer, par le feu des batteries placées ſur les angles ſaillans du chemin couvert (*a*), par celui des batteries volantes que je mets encore ſur le chemin couvert, & par celui des contre-gardes des baſtions & de la contre-garde de la demi-lune. Il eſt vrai que mes batteries volantes du chemin couvert ne ſont que du canon de quatre, monté ſur des affûts de mon invention; mais comme à tous les angles ſaillans du chemin couvert, j'éleve un cavalier en terre en forme circulaire & ſans embraſures, élevé de trois pieds plus haut que ſon parapet; que ſur ces cavaliers je place du canon de huit, & même de douze, qui balaye la campagne, il n'eſt pas douteux que l'aſſiégeant aura beaucoup de peine à conſtruire ſes batteries; & en les ſuppoſant en état de tirer, elles ne pourront que très-difficilement démonter les piéces qui ſeront ſur ces cavaliers, parce qu'elles ſont, pour-ainſi-dire, enterrées. Je ſuppoſe que malgré ce feu continuel, multiplié & raſant, l'ennemi parvienne à démonter les batteries de ces cavaliers circulaires, il ne pourra jamais éteindre celui des batteries volantes, qui changent de place & de direction à chaque inſtant, & qui lui feront perdre beaucoup de monde; mais quand même il parviendroit à faire ſon logement ſur la crête du glacis, ce qui ne lui ſera pas facile, ainſi que j'eſpere le prouver dans la ſuite, ce logement

(*a*) Tout angle ſaillant eſt toujours mort, parce qu'il n'eſt jamais défendu; j'ai tâché de le rendre vivant, en élevant des batteries circulaires qui le défendent.

logement ne l'avancera pas de beaucoup ; il n'aura encore rien pris, & il lui faudra encore bien du tems avant que de pouvoir ſe rendre maître du chemin couvert.

On ne doit faire uſage de l'artillerie & de la mouſqueterie des remparts que pour empêcher l'ennemi de faire ſon logement ſur la contre-garde du baſtion & ſur la demi-lune, joint à la défenſe que l'on doit tirer de la tenaille, relativement à la demi-lune & au foſſé. Si on ſe ſervoit des batteries des remparts pour défendre les approches du glacis, l'ennemi pourroit les découvrir & les démonter en peu de jours, & on ne ſeroit plus en état d'empêcher l'aſſiégeant de faire ſon logement ſur la demi-lune & ſur les contre-gardes des baſtions ; d'ailleurs, comme le canon du rempart ne peut tirer qu'en plongeant, plus l'aſſiégeant avance vers la Place, plus le canon des remparts doit être incliné, ainſi il ne peut pas faire un grand effet ; au lieu que l'aſſiégeant qui pointe ſon canon de bas en haut, peut eſpérer d'écrêter les ouvrages ou directement, ou par le ricochet, pour peu qu'il les apperçoive. C'eſt ce qui m'a déterminé à élever davantage les ouvrages avancés, & à tirer la défenſe du glacis, de la mouſqueterie & du canon placé ſur le chemin couvert, ſur les contre-gardes, ſans compter les mines & les fougaces pratiquées ſous le glacis, ſous le chemin couvert, & ſous tous les ouvrages avancés.

Je donne à la demi-lune cinquante-cinq toiſes ſur chaque face ; la contreſcarpe n'eſt point revêtue en maçonnerie, non plus qu'aux contre-gardes ; mais elle eſt en talut, avec des rampes douces pour y monter facilement huit hommes de front. Voyez la Planche 25.

Je ſais que cette façon de conſtruire eſt abſolument oppoſée à la méthode de tous les Ingénieurs les plus en réputation ;

mais j'ai eu des raiſons que je vais détailler. J'ai pour autorité M. le Maréchal de Saxe, qui veut, que les ouvrages puiſſent être rataqués lorſque l'ennemi s'en eſt rendu le maître (*a*) : or, il n'eſt pas poſſible de pouvoir rataquer les ouvrages, étant conſtruits comme ils le ſont aujourd'hui. Il y a vers la gorge deux petits eſcaliers que l'on nomme *pas de ſouris*, & que l'on ne peut monter qu'un à un ; ainſi il n'eſt pas poſſible de ſonger même à reprendre ces ouvrages, ſur-tout lorſque l'ennemi y a fait ſon logement, & qu'il y eſt en force ; on n'a plus d'autre reſſource que la mine, qui fait périr quelques malheureux ; mais qui n'empêche point l'aſſiégeant de s'y loger lorſque les mines ont fait leur effet ; d'ailleurs, on n'a pas toujours cette reſſource, parce que quelque précaution que l'on prenne, l'ennemi quelquefois les évente, & les rend inutiles.

Pour pouvoir reprendre ces ouvrages, j'ai ſuivi le ſyſtême de M. le Maréchal de Saxe, & je fais la contreſcarpe en talut, avec des rampes douces pour y monter facilement. Non-ſeulement cette conſtruction eſt moins coûteuſe & exige moins de réparations ; mais elle facilite encore à l'aſſiégé de marcher en force, & même avec plus de monde qu'il n'en peut contenir derriere le logement commencé : il ne faut pas donner à l'ennemi le tems de le finir & de s'y fortifier, il faut y marcher en force & avec audace auſſi-tôt qu'il a chaſſé les troupes qui défendoient l'ouvrage, travailler ſur le champ à faire une coupure en face de la breche, y faire derriere un retranchement,

(*a*) Quoique je n'approuve pas dans ſa totalité le ſyſtême de M. le Maréchal de Saxe, cependant j'adopte ſes idées quand je les crois juſtes, & le talut & les rampes qu'il ſubſtitue au revêtement de la contreſcarpe en maçonnerie, & preſqu'à pique, qu'il condamne avec raiſon, m'ont paru plus propres à la défenſe, & facilitent à l'aſſiégé l'attaque des ouvrages dont l'aſſiégeant ſe ſeroit emparé.

Digitized by Google

& garder ce poſte tant qu'il ſera poſſible d'y tenir : pourvû que l'on gagne du tems, c'eſt beaucoup ; on rebute l'ennemi, les attaques deviennent moins vives, les pluies, les mauvais tems ſurviennent, les convois deviennent difficiles, les ſubſiſtances rares, on donne le tems au ſecours d'arriver, & par une défenſe vive & opiniâtre, on peut eſpérer de faire lever le ſiège.

On objectera, peut-être, que ſi ces rampes donnent la facilité à l'aſſiégé de rataquer les ouvrages, elles en donnent de même à l'aſſiégeant lorſqu'il eſt maître du chemin couvert, pour ataquer ces ouvrages par la gorge ; que ſi l'aſſiégeant parvient, malgré les mines, les fougaces, & le feu continuel qui part du chemin couvert & des ouvrages avancés, à faire ſon logement ſur la crête du glacis, il ne manquera pas de pratiquer des galleries ſous ce glacis, qui le conduiront au foſſé de la Place, & qu'alors il lui ſera facile d'ataquer le chemin couvert & les ouvrages avancés par les rampes que je pratique aux ouvrages & au chemin couvert, au lieu des contreſcarpes revêtues en maçonnerie & à pique qui ſont en uſage aujourd'hui. Je réponds que, par la conſtruction de mon chemin couvert, il faut que les galleries que l'ennemi pratiquera ſous le glacis pour le conduire au foſſé de la Place, ſoient, au moins, de trois toiſes plus baſſes que le niveau de la campagne, pour tâcher d'éventer les mines, & ne plus avoir rien à craindre d'elles ; d'ailleurs, l'eſpace que je mets entre le glacis & le chemin couvert, eſt défendu par un double rang de paliſſades, les unes fixes & les autres mouvantes, & que derriere celles-ci il y a des ſoldats qui en défendent l'approche. Si l'ennemi ne fait ſes galleries que pour déboucher dans cet eſpace, il trouvera bien des difficultés avant que d'aller plus avant ; il faut qu'il rompe les paliſſades fixes, & qu'il force enſuite les troupes qui ſont derriere les pa-

liſſades tournantes à ſe retirer & à les abandonner; ce ſont deux obſtacles qu'il ne ſurmontera pas ſans y perdre beaucoup de monde ; d'ailleurs, comme chaque gallerie n'a, tout au plus, que deux ou trois iſſues par où l'aſſiégeant puiſſe déboucher, il n'eſt pas douteux que le feu des aſſiégés derriere les paliſſades tournantes, ne ſoit bien ſupérieur à celui des aſſiégeans qui débouchent de la gallerie.

Avant que l'aſſiégeant puiſſe ſonger à faire une gallerie, il faut qu'il ait vaincu les obſtacles que les mines conſtruites ſous le glacis offrent à chaque inſtant ; mais je les ſuppoſe vaincus, comment pourra-t-il déboucher? Il trouvera les paliſſades fixes à deux pieds de lui, il faudra qu'il les rompe ſous le feu des ſoldats qui bordent le parapet du chemin couvert, & derriere les paliſſades tournantes. On dira, ſans doute, qu'il ſera protégé par les troupes placées derriere le logement qui couronne le glacis ; mais en ſuppoſant qu'elles ayent pû en faire un, elles ſeront foudroyées par le canon & la mouſqueterie qui partiront des contre-gardes des demi-lunes, & des baſtions, par la mouſqueterie des réduits qui ſont dans les places d'armes du chemin couvert, & elles ne pourront protéger celles qui débouchent ou qui tentent de déboucher dans l'eſpace entre le glacis & le chemin couvert; & comme celles-ci ne peuvent pas être en force, il me paroît impoſſible qu'elles puiſſent rompre les deux rangs de paliſſades, & chaſſer l'aſſiégé de derriere, euſſent-elles vingt débouchés ſur le front de l'attaque.

Je ſuppoſe cependant que l'ennemi parvienne à rompre les paliſſades fixes, & à chaſſer les ſoldats qui défendent les paliſſades tournantes ; il pourra alors, dira-t-on, ſe mettre à couvert contre l'eſcarpe du chemin couvert, & travailler à faire une gallerie deſſous. Je réponds qu'il ne le peut pas ; le

terre-plein de mon chemin couvert eſt d'un pied plus élevé que le niveau de la campagne, le parapet a huit pieds d'élévation à l'intérieur; mais je lui donne un talut de quatre pieds, de façon qu'à l'extérieur il n'a que quatre pieds juſqu'à l'eſpace où ſont les paliſſades tournantes & fixes : or un homme de cinq pieds deux pouces, au moins, ne peut pas ſe mettre à couvert derriere une élévation de quatre pieds, à moins qu'il ne s'accroupiſſe; & dans cette poſition, il ne peut ni ataquer ni ſe défendre. On dira, peut-être, encore, mais lorſque l'aſſiégeant ſera parvenu à rompre les deux rangs de paliſſades, qu'il aura fait taire le canon placé ſur les cavaliers du chemin couvert, ainſi que les batteries volantes, & enfin qu'il ſera en force dans cet eſpace, qui peut l'empêcher d'appliquer beaucoup d'échelles contre le parapet, ſur tout le front de l'ataque, & d'y monter à l'eſcalade avec vigueur & célérité? Il le peut, ſans doute; mais de ce moment il perd le ſecours qu'il doit attendre des troupes placées derriere le logement qui couronne le glacis; d'ailleurs il ne parviendra pas à monter ſur le parapet, ſans y perdre beaucoup de monde; & la priſe du chemin couvert, en ſuppoſant qu'il vainque toutes les difficultés qui ſe préſentent devant lui à chaque pas qu'il fait, lui coûtera plus de ſoldats que l'on n'en perd aujourd'hui dans tout un ſiège. Je ſuppoſe les branches du chemin couvert pris, les réduits ne le ſont pas, & ils peuvent encore ſe défendre long-tems avec le ſecours des contre-gardes des baſtions & des demi-lunes, dont toutes les défenſes ſont entieres, & qui ont tout leur feu; ainſi il lui faudra bien du tems, & il ſacrifiera bien du monde avant de ſe rendre entierement maître du chemin couvert. Les aſſiégés chaſſés du chemin couvert, c'eſt le moment auquel il faut faire jouer les mines, non-ſeulement pour faire périr beaucoup de monde à l'ennemi, mais pour faire ſau-

ter les réduits & les cavaliers en terre, & qu'ils ne puiſſent point ſervir à l'aſſiégeant, pour, en faiſant des embraſures dans l'épaiſſeur de leur parapet, établir des batteries qui ſe trouveroient toutes faites.

Mon objet n'eſt pas de rendre une Place imprenable, je crois l'avoir déjà dit; mais de prolonger le ſiège, en rendant chaque partie difficile à prendre, & ſuſceptible de chicanes. Le point eſſentiel eſt de forcer l'ennemi à ne pas oſer avancer dans le pays ſans s'être aſſuré de ſes derrieres, & conſéquemment ſans ſe rendre maître des Places qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, & que ces Places ſoient conſtruites de façon qu'elles puiſſent l'arrêter la plus grande partie de la campagne. Il eſt certain que, par ma conſtruction, l'ennemi ne peut pas ataquer mon chemin couvert de vive force, comme par la conſtruction actuelle: or, ſi je prolonge ſeulement le ſiège de trois ſemaines, même de quinze jours, & que je n'augmente point la dépenſe pour fortifier une Place, mon ſyſtême eſt bon: ces quinze jours coûteront beaucoup de monde à l'aſſiégeant, peuvent donner le tems au ſecours d'arriver, & retardent les opérations projettées par l'ennemi.

L'ennemi maître du chemin couvert, dans la partie qu'embraſſe le front de l'ataque, la deſcente du foſſé ne lui ſera pas facile, parce que tout le talut intérieur du chemin couvert eſt bordé de fortes paliſſades, qu'il faudra qu'il rompe avant que de pénétrer dans le foſſé; mais je ſuppoſe ſon logement fait & ſolide, & les paliſſades intérieures rompues, que conſéquemment la deſcente du foſſé lui ſoit facile, il ne pourra pas, malgré ces avantages, ataquer les contre-gardes ni les demi-lunes par leur gorge, parce que ces ouvrages, ainſi que le chemin couvert, ſont bordés en dedans d'un rang de paliſſades, & que les rampes

pour en deſcendre, ou pour y monter ſont fermées avec des barrieres. Pour oppoſer encore à l'ennemi plus de difficultés, & lui ôter toute idée d'ataquer les ouvrages par leur gorge, je pratique dans le foſſé, entre l'angle rentrant de la contre-garde du baſtion, & de celle de la demi-lune, un foſſé de ſix pieds de largeur & de cinq de profondeur ; ce foſſé eſt bordé en dehors de fortes paliſſades de cinq pieds & demi de hauteur hors de terre. Ces paliſſades ſont poſées à dix pieds de ce foſſé ; en avant de ces paliſſades j'éleve un glacis qui a neuf toiſes de largeur, pour laiſſer neuf pieds de chaque côté de paſſage, afin que les ſoldats & toutes les choſes néceſſaires à la défenſe du chemin couvert, puiſſent paſſer librement. Ce glacis s'étend juſqu'au prolongement de la face de la contre-garde de la demi-lune. A chaque paſſage je mets une barriere ; derriere ces paliſſades je mets une banquette de deux pieds de largeur & un de talut, ainſi il reſte entre la banquette & le foſſé ſept pieds, ce qui eſt ſuffiſant pour le paſſage des troupes ; à l'intérieur du foſſé je mets encore des paliſſades, pour oppoſer encore plus de difficultés à l'ennemi. Les ſoldats placés derriere les premieres paliſſades, défendent par un feu horizontal le foſſé, & ils ſont protégés par les faces des demi-lunes. Voyez la Planche 26, où je donne le plan général de la Place.

Je penſe que ces obſtacles ſuffiſent pour empêcher l'aſſiégeant de vouloir ataquer les ouvrages par leur gorge, que même l'entrepriſe ſeroit téméraire, très-hazardeuſe, & ſans aucune eſpérance de ſuccès.

M. le Maréchal de Vauban, dans ſa conſtruction, fait ſa demi-lune très-ſpacieuſe ; c'eſt-à-dire, qu'il lui donne tantôt cinquante toiſes de face, & tantôt cinquante-cinq ; quelquefois la face eſt directe à l'angle de l'épaule du baſtion, mais plus ſou-

vent cette face prend cinq toiſes ſur la face du baſtion, & couvre entierement l'épaule, ce qui rend la demi-lune plus obtus, & lui donne une défenſe plus directe du baſtion, ce qu'elle n'a pas par la premiere conſtruction, joint à ce que l'angle ſaillant eſt trop aigu. Dans ſa ſeconde méthode il fait ſes demi-lunes à flancs, ces flancs ne défendent la place d'armes & le foſſé que par un feu oblique; les demi-lunes ſans flancs défendent l'un & l'autre plus directement. Dans ſa troiſième méthode, qu'il appelle l'ordre renforcé, ſes demi-lunes ſont auſſi à flancs; mais il met un réduit dans le centre de la gorge de ſa demi-lune, qui en eſt ſéparée par un foſſé de quatre toiſes; ce réduit a vingt toiſes de face, & environ huit de flanc; mais comme il eſt enveloppé par la demi-lune qui lui ſert de contre-garde, & que la demi-lune contient beaucoup plus de monde qu'il ne peut y en avoir dans le réduit, dès que l'aſſiégeant eſt maître de la demi-lune, il l'eſt bientôt du réduit; ainſi cet ouvrage de plus n'apporte que peu de retard à la priſe de la Place.

Sans vouloir critiquer mes maîtres, (quoique toute critique juſte ſoit permiſe, & qu'il n'y ait même que les grands Hommes qui ſoient ſuſceptibles de l'être,) je penſe qu'il vaut mieux couvrir la demi-lune d'une contre-garde, & retrancher ce réduit, qui n'eſt qu'un petit moyen pour retarder la priſe de la Place, & de peu de durée. Le feu qui partira de la demi-lune ſera bien plus conſidérable, parce qu'elle contient plus de monde qu'il n'en peut tenir ſur la contre-garde; que ce feu peut ſe renouveller, au lieu que celui de l'aſſiégeant, en ſuppoſant qu'il puiſſe faire un logement ſolide ſur la contre-garde, ne peut pas être auſſi vif, parce que le terre-plein étant très-étroit, le logement en emporte une partie; conſéquemment il ne peut pas contenir beaucoup de monde derriere. Il y a ſous la demi-lune,

comme

comme ſous le baſtion, neuf chambres de mines, & dans le centre trois galleries qui menent à neuf chambres de fougaces, pour faire ſauter le terre-plein. Voyez la Planche 21, Figure 2, & la Planche 27.

Conſtruction de la contre-garde de la demi-lune.

LA conſtruction de cet ouvrage eſt la même que celle des remparts & de la demi-lune, relativement aux fondemens, à l'épaiſſeur & à l'élévation du revêtement, qui ne doit jamais paſſer le niveau de la campagne, & aux contre-forts qui aſſurent & ſoutiennent le revêtement; mais l'élévation de cet ouvrage doit être proportionné à l'ouvrage qu'il doit couvrir; ainſi comme la demi-lune a ſix toiſes deux pieds d'élévation, compris ſon parapet, la contre-garde ne doit être élevée que de cinq toiſes quatre pieds, compris le parapet, pour être de quatre pieds plus baſſe que la demi-lune.

Je donne à cet ouvrage quatorze toiſes d'épaiſſeur au pied, & ſept de terre-plein, compris le parapet; c'eſt-à-dire, cinq toiſes de talut intérieur, quatre de terre-plein, trois de parapet, & deux de talut extérieur, depuis le pied juſqu'au cordon, & depuis le cordon juſqu'à la crête du parapet. Je pratique deux rampes de droite & de gauche à l'angle rentrant intérieur des deux faces, je leur donne vingt-deux toiſes de longueur, pour qu'elles ſoient plus douces, & que l'on puiſſe y monter facilement du canon. Les côtés intérieurs des deux rampes doivent être en maçonnerie, pour les rendre ſolides, que l'on puiſſe y monter du canon en ſûreté, & qu'il n'y ait aucun danger pour

les chevaux qui y montent le canon ; je mets au côté intérieur de la rampe un parapet d'un pied.

Je borde le talut intérieur, à commencer de l'extrémité de la maçonnerie qui ſoutient la rampe, de paliſſades fixes, & à la naiſſance de chaque rampe, je mets une barriere de la largeur de la rampe.

Comme cet ouvrage doit embraſſer en partie la demi-lune qui, par les proportions que je lui donne, a cinquante-cinq toiſes ſur chaque face, qu'entre la demi-lune & ſa contre-garde il y a un foſſé de douze toiſes, & que la contre-garde a quatorze toiſes de ſolidité en partant du niveau du foſſé, il s'enſuit que les faces de la contre-garde doivent avoir ſoixante & douze toiſes.

Je ne lui donne que quatre toiſes de terre-plein, non compris le parapet qui en a trois ; il n'eſt pas poſſible que l'ennemi puiſſe faire un logement ſolide ſur un ſi petit eſpace : il eſt vrai qu'il peut ſe ſervir du terrein occupé par le parapet ; mais comme il ne peut pas ſe rendre maître de cet ouvrage qu'il n'y ait fait une breche, & que cette breche ne peut ſe faire qu'en faiſant ébouler les terres, il ne doit reſter à l'aſſiégeant qu'environ quatre à cinq toiſes, au plus, de terrein pour faire ſon logement : or, cet eſpace n'eſt pas ſuffiſant pour que le logement ſoit ſolide, & que l'aſſiégeant puiſſe y placer du canon. Ce terre-plein ſuffit pour bien défendre l'ouvrage, & pour y mettre du canon de 16 en batterie, parce que les affûts dont on doit ſe ſervir dans les Places, doivent avoir des flaſques beaucoup plus courtes que ceux que l'on traîne en campagne (*a*) ; mais ce

(*a*) Les flaſques des affûts des piéces de 24 que l'on traîne à la ſuite d'une armée, ont 13 pieds & demi de longueur ; celles pour les piéces de 16, 13 pieds, celles de 12, 11 pieds ; celles de 8, 10 pieds 4 pouces, & celles de 4 à la Suédoiſe, 8 pieds.

terre-plein ne ſuffit pas pour que l'aſſiégeant puiſſe placer du canon derriere ſon logement, parce que les affûts des piéces qu'une armée traîne après elle, doivent être beaucoup plus longs, pour pouvoir être tranſportés d'un camp à un autre. Il faut ſe ſervir pour la défenſe des Places, des affûts inventés par M. le Maréchal de Vauban, qui n'ont que huit pieds de longueur, & dont les roues pleines, d'un ou de deux morceaux de bois, ont deux pieds de diametre. Comme il faut au moins deux toiſes d'épaiſſeur au logement de l'aſſiégeant, pour qu'il ſoit à l'épreuve du canon de la Place, & qu'il lui faut encore quatre toiſes pour placer ſon canon & pour ſon recule, ce qui fait ſix toiſes, s'il n'en a que quatre à cinq, ou l'épaulement ſera trop foible & bientôt détruit par le canon de la Place, ou l'aſſiégeant ne pourra pas y placer du canon ſi ſon logement a plus d'épaiſſeur.

Je conſtruis deux rampes douces, comme je l'ai dit plus haut, pour éviter l'inconvénient qui ſe trouve lorſque les ouvrages ont leur contreſcarpe revêtue en maçonnerie & preſqu'à pique, & deux petits eſcaliers pour y monter. Ce ſont ces petits eſcaliers qui font périr beaucoup de monde, lorſque l'on eſt forcé d'abandonner l'ouvrage, par la difficulté que l'on a de l'évacuer; au lieu que ces rampes laiſſent une retraite aiſée, & la

---

Il eſt néceſſaire que les affûts de ces différentes piéces ayent cette longueur, pour qu'elles puiſſent être facilement trainées dans toute ſorte de pays & de chemin; mais les affûts pour les différens calibres de piéces dont on ſe ſert pour la défenſe des Places, doivent être beaucoup plus courts, & être ſur des roues pleines d'un ou de deux morceaux de bois. Les affûts pour les piéces de 16, de 12, de 8 & de 4, ont tous 8 pieds de long, & les roues 2 pieds de diametre; ainſi ils peuvent être placés ſur les ouvrages qui n'ont que quatre toiſes de terre-plein, mais il eſt difficile de ſe ſervir des affûts de campagne qui ſont beaucoup plus longs.

poſſibilité de rataquer l'ouvrage. On objectera, peut-être, que la facilité que ces rampes donnent pour ſe retirer, engagera les troupes à l'abandonner plutôt qu'elles ne feroient, ſi la retraite étoit plus difficile. Je réponds que plus la retraite eſt difficile, & plutôt les troupes l'évacueront, pour n'être pas preſſées ni culbutées les unes ſur les autres ; au lieu que ces rampes étant aiſées, les troupes ſont certaines de ſe retirer en force, & en faiſant beaucoup de feu, ſoutenues & protégées du feu de la demi-lune, & des contre-gardes des baſtions, & qu'elles n'abandonneront l'ouvrage qu'à la derniere extrémité. Si elles ſont forcées à faire retraite, elle ſe fera, du moins, en ordre, ce qui ne ſe peut pas, lorſqu'il n'y a, pour ſe retirer, que deux petits eſcaliers, ou *pas de ſouris*, & qu'on ne peut deſcendre qu'un à un. Une grande partie preſſée, la bayonnette dans les reins, loin de ſonger à ſe défendre, ſe précipite dans le foſſé, ou y eſt pouſſée de force, & y trouve une mort certaine, par l'élévation de la contreſcarpe, & ceux qui peuvent deſcendre par les eſcaliers, ne ſongent qu'à ſe retirer promptement, ſans pouvoir ſe ſervir de leurs armes.

Par mon ſyſtême, cet ouvrage pris, ne donne aucun avantage à l'ennemi, parce que, comme je l'ai remarqué plus haut, il ne peut pas s'y loger, il eſt forcé de l'abandonner, ou de le démolir entierement, pour combler le foſſé qui eſt entre cet ouvrage & la demi-lune, pour enſuite ruiner, par ſes batteries établies ſur le chemin couvert, la demi-lune qui n'a point encore ſouffert. Quand même l'aſſiégeant pourroit ſe loger ſur cet ouvrage, ce logement ſeroit bientôt détruit par le canon de la demi-lune, par celui des deux contre-gardes des baſtions, qui enfile les deux faces, & même par celui des baſtions. Il y a ſous cet ouvrage neuf chambres de mines. Voyez la Planch. 28, Fig. 1re.

Conſtruction de la contre-garde du baſtion.

CET ouvrage eſt conſtruit ſur les mêmes proportions que les remparts & la demi-lune, relativement au revêtement & aux fondemens. Il doit être égal en élévation à la demi-lune; c'eſt-à-dire, de quatre pieds plus bas que le rempart, & il a les mêmes proportions que la contre-garde de la demi-lune, quant à ſa baſe, à ſon terre-plein, au parapet, au talut intérieur, aux rampes, aux paliſſades extérieures qui bordent la contreſcarpe, & aux barrieres placées aux deux rampes, mais ſes faces ont quatre-vingt-deux toiſes, parce qu'elles embraſſent le baſtion, & qu'elles vont juſqu'au prolongement du talut intérieur de la contre-garde de la demi-lune.

Cet ouvrage eſt protégé par les demi-lunes & par le baſtion; par les demi-lunes dont les extrémités intérieures enfilent le foſſé & les faces de ce même ouvrage, & par les deux faces du baſtion; ainſi vu le peu de terre-plein que je lui donne, & cette défenſe multipliée, il eſt bien difficile que l'aſſiégeant puiſſe y reſter, parce qu'il ne peut pas y faire un logement ſolide; & en ſuppoſant qu'il en faſſe un aſſez fort pour réſiſter au canon des ouvrages & de la Place, il ne pourra mettre derriere que de l'infanterie, & jamais du canon, par la même raiſon que j'ai dit plus haut pour la contre-garde de la demi-lune.

Il y a ſous cet ouvrage des mines & des fougaces, comme ſous la demi-lune & ſous les baſtions, avec des galleries en avant qui communiquent aux galleries qui ſont ſous le chemin couvert & ſous le glacis, avec des lignes d'écoute qui dépaſſent le glacis. Voyez la Planche 28, Figure 2.

Conſtruction du chemin couvert.

LE chemin couvert eſt l'ouvrage le plus intéreſſant, & cependant celui auquel preſque tous les Ingénieurs ont donné le moins de force. Il ſemble que leur génie ſe ſoit épuiſé pour la conſtruction des remparts & des ouvrages avancés, & qu'il n'eut plus aucune force d'imagination pour l'ouvrage le plus important & le plus intéreſſant à défendre & à conſerver. Coehorn & d'Azin ſont ceux qui s'y ſont le plus attachés, ſur-tout d'Azin, qui lui donne une ſolidité réelle, ſans cependant qu'il ait toute celle qu'il devroit avoir, & qu'il eſt poſſible de lui donner. Coehorn le conſtruit mieux que tous les autres Ingénieurs, quoiqu'il ait encore de très-grands défauts; il ne met de traverſes que pour couvrir les réduits qu'il éleve dans les places d'armes, de ſorte que toutes les branches de ſon chemin couvert ſont enfilées; ce défaut eſt d'autant plus conſidérable, qu'il fait le terre-plein du chemin couvert beaucoup plus large que celui de tous les autres Ingénieurs: il a d'ailleurs le défaut, comme tous les autres, de ne pas couvrir le ſoldat derriere la paliſſade, qui eſt bientôt briſée par le canon.

D'Azin, ainſi que je l'ai déjà dit, fait ſon chemin couvert très-ſpacieux; il ne met point de traverſes, mais aux angles ſaillans & rentrans il éleve comme des eſpeces de cavaliers qui ſont l'effet des traverſes. Tous les angles ſaillans de ſon chemin couvert ſont arrondis, & les cavaliers ont la même forme; mais quelque ſoit la bonté de ce chemin couvert, relativement à la foibleſſe de ceux conſtruits ſuivant les ſyſtêmes reçus des plus célebres Ingénieurs, le ſien, comme celui de tous les autres, ne mettent point le ſoldat à couvert; il eſt vrai qu'entre

les paliſſades & le glacis, cet Ingénieur fait régner un foſſé dont j'ai donné les proportions dans l'extrait que j'ai fait de ſon ſyſtême; ce foſſé peut donner de l'aſſurance au ſoldat, quand même toutes les paliſſades qui le couvre ſeroient rompues, parce que l'aſſiégeant ne peut pas facilement le franchir, & c'eſt un empêchement pour qu'il ne puiſſe pas attaquer de vive force le chemin couvert; mais ce foſſé peut lui ſervir à ſe mettre à couvert, en ſe jettant dedans, pour de-là travailler à démolir l'eſcarpe de ce foſſé, & ſe faire un paſſage pour monter ſur le terre-plein du chemin couvert. Il peut d'autant plus aiſément tenter cette opération, que la crête du glacis eſt couronnée, que l'aſſiégé qui garde encore le chemin couvert eſt abſolument à découvert, & qu'il a à ſe défendre de l'ennemi placé derriere le couronnement. D'Azin ne differe des autres Ingénieurs, qu'en ce qu'il fait régner un foſſé revêtu entre le glacis & les paliſſades; mais je crois avoir prouvé que s'il eſt un obſtacle à l'attaque du chemin couvert, il devient contre l'aſſiégé lorſque le couronnement eſt fait ſur le glacis. Comme ce n'eſt que du moment que l'on eſt maître du chemin couvert, que l'on peut ſavoir à-peu-près dans combien de tems on ſera maître de la Place, je ſuis ſurpris que l'on n'ait pas cherché à donner plus de force à cet ouvrage.

J'ai tâché de donner au chemin couvert toute la défenſe qu'il m'a été poſſible d'imaginer; il coûte, à la vérité, davantage à conſtruire, quoiqu'il n'ait pas de contreſcarpe revêtue en maçonnerie, mais je crois qu'il tiendra l'ennemi devant lui (en le ſuppoſant bien défendu) autant de tems que l'on en employe aujourd'hui à prendre une bonne Place: au ſurplus, la dépenſe pour la conſtruction totale de la Place eſt à-peu-près égale, parce que ſi je l'augmente pour la conſtruction du che-

min couvert, je la diminue pour celle des demi-lunes, des contre-gardes, & même des remparts de la Place.

La plus grande dépenſe eſt dans le revêtement en maçonnerie; les remparts & tous les ouvrages extérieurs ſont, ſelon mon ſyſtême, à demi revêtement. Je retranche toute la maçonnerie aux contreſcarpes, à l'exception du talon de la gorge des demi-lunes & des contre-gardes qui ſont en maçonnerie; ainſi c'eſt une dépenſe très-conſidérable de moins, que je reverſe en partie pour la conſtruction du chemin couvert, pour les paliſſades tournantes que je place entre le parapet du chemin couvert & les paliſſades fixes, & pour celles qui bordent l'intérieur ou la contreſcarpe des ouvrages avancés.

Comme toute ma défenſe premiere part du chemin couvert, des contre-gardes & des cavaliers des baſtions, j'ai conſtruit ces ouvrages relativement à mon objet.

Je fais mon chemin couvert beaucoup plus large que celui de M. le Maréchal de Vauban, & je me régle en cela, non-ſeulement ſur Coehorn & d'Azin, mais encore ſur les principes de l'art même de la défenſe, qui enſeigne qu'il faut ſavoir défendre un grand terrein avec peu de monde contre beaucoup; mais qu'on ne peut y parvenir qu'autant que ce peu de monde peut être renouvellé.

Je ne revêtis point en maçonnerie la contreſcarpe du chemin couvert, je la fais en talut gazonné, avec des rampes de diſtance en diſtance pour monter plus facilement ſur le terre-plein du canon, & toutes les choſes néceſſaires à ſa défenſe. A chaque rampe je mets une barriere, & je borde de paliſſades le pied intérieur du talut; ce talut a ſix toiſes de pente; l'élévation du terre-plein eſt d'un pied plus haut que le niveau de la campagne, en quoi je differe de M. le Maréchal de Vauban, qui, quelquefois

quelquefois, fait le terre-plein de ſon chemin couvert plus bas que le niveau de la campagne, je n'en ſais pas la raiſon ; mais il me ſemble que plus le terre-plein du chemin couvert eſt bas, plus le ſoldat qui le défend eſt dominé par l'ennemi, lorſqu'il a fait ſon logement ſur la crête du glacis ; plus ce terre-plein eſt bas, plus il faut élever la banquette ou diminuer la crête du glacis, pour que le ſoldat monté ſur la banquette puiſſe découvrir pardeſſus le glacis ; ſi l'on baiſſe la tête du glacis, les ouvrages extérieurs ſeront plus à découvert, & conſéquemment ſeront plus aiſément battus ; ainſi je penſe que bien loin de le baiſſer pardelà le niveau de la campagne, il eſt eſſentiel de l'élever au-deſſus, cependant avec des proportions, pour que le ſoldat placé derriere le parapet, puiſſe dominer le glacis d'un pied au moins.

Je donne treize toiſes de terre-plein juſqu'à l'eſcarpe du parapet ; ſur ces treize toiſes, j'en ôte trois toiſes quatre pieds & demi pour le parapet & la banquette ; ainſi il reſte neuf toiſes un pied & demi de terre-plein.

En ſuivant le ſyſtême actuel pour la conſtruction du chemin couvert, il n'y a entre le ſoldat & le glacis qu'un rang de paliſſades, qui, par l'élévation qu'on leur donne, ſont bientôt briſées par le canon, de ſorte qu'après que les batteries des aſſiégeans ont tirées deux jours, il n'y a pas, pour-ainſi-dire, une paliſſade entiere ſur tout le front de l'attaque ; cette foible barriere n'exiſtant plus, rien ne ſépare l'aſſiégé qui eſt dans le chemin couvert, de l'aſſiégeant. Ce prétendu parapet, que veut bien nommer ainſi M. de Vauban, n'eſt que la continuité du glacis depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa crête : or, comme avec le tems l'aſſiégeant s'avance vers la Place, & qu'il parvient enfin juſqu'à la crête du glacis, cette élévation de terre conti-

nuée ne peut pas ſe nommer parapet, & même elle eſt contre le ſoldat qui eſt dans le chemin couvert. Lorſqu'il eſt conſtruit comme il eſt d'uſage aujourd'hui, qu'arrive-t-il? Dès que l'aſſiégeant a pouſſé ſes boyaux de tranchée juſqu'au pied du glacis, les ſoldats qui ſont dans le chemin couvert, & dont les paliſſades qui les couvrent ont été briſées par le canon, craignent à tout moment que l'ennemi ne marche en force ſur eux, qu'il ne franchiſſe le peu d'eſpace qui eſt entre le glacis & le terre-plein du chemin couvert; & dès qu'ils entendent des coups de fuſil un peu ſuivis, loin de chercher à défendre leur poſte, qui, dans le fond, ne vaut rien, parce qu'il eſt dominé, & que rien ne les ſépare de l'ennemi; ils l'abandonnent avec précipitation, & l'ouvrage le plus important à conſerver & à défendre avec la plus grande opiniâtreté, eſt ſouvent emporté dans un quart-d'heure. On n'a gueres vu de chemin couvert attaqué avec vigueur, qui n'ait été pris, & le logement fait ſur la crête du glacis. C'eſt pour éviter cet inconvénient, que je donne au terre-plein du chemin couvert un pied de plus d'élévation que le niveau de la campagne, que je lui donne un parapet de trois toiſes d'épaiſſeur, & de ſept pieds d'élévation à l'intérieur, ce qui éleve le ſoldat de deux pieds au-deſſus de la crête du glacis lorſqu'il eſt ſur la banquette. Ce parapet, joint aux deux rangs de paliſſades, empêche qu'il ne ſoit attaqué de vive force; il domine ſuffiſamment ſur le glacis pour voir, quoiqu'à couvert, les moindres mouvemens de l'ennemi; ce même parapet que le ſoldat a devant lui, le met à l'abri de la mouſqueterie & du canon, il couvre les réduits & les contre-gardes, empêche que les uns & les autres ne ſoient offenſés; mais il ne les couvre pas ſuffiſamment pour que les batteries & la mouſqueterie de ces ouvrages ne défendent à l'ennemi l'approche du glacis.

Digitized by Google

Outre le canon de douze & de huit que je place ſur les cavaliers circulaires qui ſont aux angles ſaillans du chemin couvert, je mets encore ſur toutes les branches du chemin couvert du canon de quatre à la Suédoiſe, ſur des affûts marins ſans roues. Ces affûts ſont ſolidement attachés ſur des eſpeces de traîneaux à quatre roues baſſes & pleines; quatre hommes peuvent aiſément ſervir ces piéces, & les tranſporter d'un lieu dans un autre. Ces batteries volantes ſont très-difficiles à démonter, parce que l'ennemi n'en peut pas connoître la direction, qui change d'un moment à l'autre. Il ne faut point de plate-forme pour ces batteries, le traîneau ſur lequel l'affût marin eſt attaché lui en ſert, & eſt tout auſſi ſolide. Voyez la Planche 29.

A chaque place d'armes, je conſtruis un réduit en terre gazonnée; chaque face a quinze toiſes à l'extérieur, onze & demi à l'intérieur, & treize à chaque demi gorge. Le terre-plein a trois pieds d'élévation au-deſſus du niveau du terre-plein du chemin couvert, & le parapet de ces réduits, une toiſe de haut & trois d'épaiſſeur. Je donne cette élévation aux réduits, pour qu'ils dominent ſur le chemin couvert, qu'il en reçoive une protection marquée, & qu'ils couvrent plus eſſentiellement les deux angles de l'épaule des deux contre-gardes.

Je borde chaque réduit d'un rang de paliſſades; ces paliſſades ſont prolongées depuis l'épaule du réduit juſqu'à la contreſcarpe du chemin couvert. Derriere ces paliſſades je mets une traverſe qui remplit le terrein depuis l'épaule du réduit juſqu'à l'extrémité des rampes qui montent ſur le terre-plein du chemin couvert; ces traverſes ſont coupées dans le centre, & laiſſent un paſſage aux ſoldats pour aller occuper les branches du chemin couvert. Il y a à l'entrée & à la ſortie de ces coupu-

res une barriere, pour empêcher l'ennemi d'y paſſer, lorſqu'il ſe ſera rendu maître de quelques branches du chemin couvert. Voyez la Planche 26 du Plan général.

Quoique les cavaliers en terre que je conſtruis aux angles ſaillans peuvent empêcher que le chemin couvert ne ſoit enfilé, cependant comme il eſt très-large, j'ai cru devoir y mettre quelques traverſes, je les place à ſix toiſes des cavaliers circulaires appuyées au parapet; je les fais de la même façon que l'aſſiégeant conſtruit un épaulement; c'eſt-à-dire, avec des faſcines, des gabions, & de la terre, pour pouvoir les détruire promptement, en ſuppoſant que l'ennemi fut au moment de s'emparer d'une des branches du chemin couvert. Si elles étoient plus ſtables, il faudroit beaucoup de tems pour les détruire, & alors l'aſſiégeant pourroit ſe mettre à couvert derriere, & établir des batteries pour battre les faces de la contre-garde de la demi-lune & du baſtion; mais ces traverſes étant ôtées, il eſt pris en flanc par les réduits & par les traverſes placées à l'angle de l'épaule de ces mêmes réduits.

J'ai dit que je mettois ſur les cavaliers circulaires conſtruits aux angles ſaillans du chemin couvert, du canon de douze & de huit (*a*). Ces batteries peuvent, ſans doute, être démontées par celles de l'aſſiégeant; mais elles retardent ſes ouvrages,

(*a*) Une piéce de 12 porte communément à ſeize ou dix-ſept cens toiſes à toute volée, & à ſix cens de but en blanc. Une de 8 porte à douze ou treize cens toiſes à toute volée, & à près de cinq cens de but en blanc. Une de 4 à la Suédoiſe, porte cinq cens toiſes à toute volée, & à deux cens vingt à trente toiſes de but en blanc. En chargeant ces piéces avec des grappes de raiſin, les premieres & les ſecondes portent à près de quatre cens toiſes, & celles à la Suédoiſe, à cent ſoixante à quatre-vingt toiſes.

Digitized by Google

& le forcent à ouvrir la tranchée hors de la portée de ces batteries. Ces cavaliers ſervent encore à couvrir les angles ſaillans des ouvrages extérieurs, & obligent l'ennemi ou à élever la bouche de ſon canon, ce qui diminue beaucoup l'effet du ricochet, ou à conſtruire ſes batteries plus hautes, ce qui demande plus de tems, & leur donne plus de priſe pour être détruites. Par la direction des piéces placées ſur ces cavaliers circulaires, elles prennent en écharpe les batteries que l'ennemi conſtruit pour battre les faces des ouvrages.

Pardelà le parapet du chemin couvert, je laiſſe une diſtance de deux toiſes; à cette diſtance j'enfonce en terre des poteaux de quinze à ſeize pouces d'équarriſſage, qui ont cinq pieds & demi hors de terre; ces poteaux ſont placés à huit pieds les uns des autres. Il y a à chaque poteau deux trous cylindriques à deux pieds & demi de terre, dans leſquels entrent deux eſpeces d'eſſieux qui ſont aux deux bouts d'une poutre de la même groſſeur que les poteaux. Dans cette poutre tranſverſale on enclave des paliſſades de cinq pouces d'équarriſſage, à deux pouces les unes des autres; ces paliſſades ont cinq pieds de haut, mais miſes en place, leurs pointes eſt à cinq pieds & demi de terre, parce qu'elles doivent être d'égale hauteur aux poteaux qui leur ſervent d'appuis; ces paliſſades doivent être pointues à l'extrémité d'en haut, & quarrées à celle d'en bas, & cette extrémité d'en bas doit être à ſix pouces de terre, pour les rendre égales aux poteaux & aux paliſſades ſtables, dont je parlerai dans l'inſtant. A un pied de chaque extrémité de la poutre tranſverſale en dedans, il y a un trou oblique vertical de quatre pouces en quarré; dans ces trous on met deux madriers, pour faire tourner la poutre ſur ſes eſſieux, & renverſer les paliſſades.

Digitized by Google

Ces madriers ſervent encore à les contenir dans la poſition verticale. Si on veut qu'ils reſtent dans la poſition horizontale, il y a aux deux poteaux, deux forts crochets de fer qui s'appuient ſur les deux paliſſades du bout; ces crochets ſont attachés ſolidement à chaque poteau. Lorſqu'on veut mettre les paliſſades dans la poſition verticale, ces mêmes crochets ſe mettent dans un piton, & empêchent que l'ennemi ne puiſſe les renverſer. Si on veut que leur pointe touche à terre, en levant les deux madriers, on renverſe les paliſſades, & dans cette poſition comme dans la verticale, elles couvrent & ſervent de rempart au ſoldat qui eſt derriere. Je mets aux poteaux deux tenons de bois en dehors à un pied de terre, pour empêcher les paliſſades de tourner en dedans, en cas que les deux madriers qui les contiennent verticalement vinſſent à caſſer.

Ces paliſſades avec les poutres tranſverſales ſe mettent en tems de paix dans des magaſins, & même il ne faut les mettre en place que lorſqu'on eſt certain d'être aſſiégé. Cette opération eſt très-facile, & dans deux fois vingt-quatre heures, on peut en border toute la Place. Sur quatre poteaux, il y en a deux auxquels on fait des trous cylindriques dont j'ai parlé plus haut, mais dont on ôte abſolument le bois du côté intérieur de la Place ou du parapet; ce trou à découvert, donne la facilité à l'eſſieu de la poutre tranſverſale de ſortir de ſon emboîtement, l'eſſieu oppoſé ſort aiſément après. Lorſque l'on veut mettre ces paliſſades en place, on commence par mettre l'eſſieu dans la boëte qui n'eſt point ouverte, l'autre eſſieu ſe place facilement dans la boëte ouverte, enſuite on met une piéce de bois dans cette ouverture, elle doit avoir en dedans la forme cylindrique, parce

qu'étant en place, elle fait partie de la boëte où ſe met l'eſſieu de la poutre tranſverſale; & pour contenir cette piéce de bois, on attache pardeſſus au poteau une plaque de tôle avec des gros clous.

Ces paliſſades ſont d'une dépenſe conſidérable; mais comme je diminue conſidérablement les frais de conſtruction pour les remparts & les ouvrages avancés, on peut aiſément trouver les fonds néceſſaires pour les paliſſades tournantes. Il faut avoir ſoin en tems de paix de les ſerrer dans un lieu ſec, parce que l'humidité les pouriroit en peu de tems; il faut les arranger de façon qu'elles ayent de l'air de tous les côtés, pour que les vers ne s'y mettent point. Pour obvier à cet inconvénient, il faut leur donner deux couches à l'huile, ainſi qu'aux poteaux, n'importe la couleur; les poteaux même en ont plus beſoin, parce qu'ils reſtent en place: on peut cependant les mettre auſſi en magaſin, mais il faut que les diſtances ſoient marquées par des gros piquets, pour ne ſe pas tromper lorſque les circonſtances exigent qu'on les mette en place.

A huit toiſes de l'angle rentrant des places d'armes, ſur les branches du chemin couvert je fais une coupure oblique dans le parapet, de deux toiſes de largeur. Au milieu de cette coupure je mets une barriere; je fais cette coupure oblique, & elle a ſa ſortie ſur la crête du glacis de la place d'arme, afin que l'ennemi ſe découvre davantage, & qu'il ne puiſſe pas l'enfiler.

A ſept toiſes de l'angle rentrant que forment les paliſſades tournantes, je mets une barriere de la même largeur que celle de l'ouverture du parapet.

A ſix toiſes de l'angle rentrant du glacis, je pratique une autre barriere dans le rang des paliſſades ſtables: c'eſt la der-

Digitized by Google

niere barriere pour ſortir ſur le glacis, par une coupure faite en talut, de quatre toiſes de longueur & de deux toiſes de large.

Les barrieres qui ſont ſur la ligne des paliſſades tournantes, peuvent ſe baiſſer de même pour continuer le cheval de friſe, & peuvent être abſolument inclinées ; mais lorſqu'on les ouvre, il faut qu'elles ſoient dans la poſition verticale, parce que, miſes horizontalement, elles empêcheroient le ſoldat de paſſer.

Le Baron de Coehorn a imaginé des paliſſades qui ſe levent & qui s'abaiſſent ; lorſqu'elles ſont levées, elles laiſſent deſſous un vuide de leur hauteur, & elles dépaſſent de beaucoup le glacis ; elles ſont trop éloignées les unes des autres, & il faut qu'elles ſoient ou entierement levées, ou abſolument baiſſées. Les miennes ont l'avantage de mettre le ſoldat à couvert ; qu'elles ſoient verticales, horizontales ou inclinées, elles ſont plus près les unes des autres, & couvrent eſſentiellement le ſoldat ; elles ne ſont pas expoſées à être briſées par le canon comme celles de Coehorn, parce que dans la poſition verticale, elles ne peuvent être vûes de l'aſſiégeant que lorſqu'il eſt parvenu ſur la crête du glacis ; il n'y a que le boulet tiré à ricochet, ou la bombe, qui puiſſe les endommager, au lieu que celles de Coehorn, quoique baiſſées, ont la même élévation que le glacis, & lorſqu'elles ſont levées, elles le dépaſſent de leur hauteur.

Voyez la Planche 30, où je donne le plan des paliſſades du Baron de Coehorn & des miennes, pour en faire voir la différence. J'y donne auſſi les plans & les profils de mes paliſſades dans toutes les poſitions que l'on peut leur donner, pour une plus grande intelligence.

A huit pieds pardelà les paliſſades tournantes, je mets un rang de paliſſades ſtables, qui n'ont que cinq pieds & demi de hauteur hors de terre; à deux pieds de ces paliſſades eſt le glacis, qui a ſix pieds à ſa crête, & qui diminue inſenſiblement juſqu'au niveau de la campagne : le glacis depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa crête doit avoir trente toiſes.

Comme les paliſſades ſtables doivent êtte miſes à deux pieds du glacis, qu'entre les paliſſades ſtables & les tournantes il y a huit pieds, & qu'entre celles-ci & le parapet du chemin couvert il y a deux toiſes, il s'enſuit que du parapet au glacis il y a un eſpace de trois toiſes quatre pieds. Je mets les paliſſades ſtables à cette diſtance du glacis, parce que ſi elles étoient poſitivement appuyées au glacis, l'aſſiégeant parvenu ſur la crête du glacis, pourroit facilement ſauter par-deſſus ces paliſſades; mais la partie de la paliſſade qui eſt en terre, étant à deux pieds, & ſa pointe à quatre, parce que le glacis doit avoir environ deux pieds de pente, il eſt impoſſible que l'aſſiégeant puiſſe tenter de franchir cette diſtance; en tout cas, il y auroit plus d'un ſoldat d'empalé.

Sous le chemin couvert & ſous le glacis il y a des mines; la gallerie qui y conduit a ſon entrée aux angles rentrans du chemin couvert; en avant de ces mines, il y a des rameaux d'écoute, pour connoître ſi le mineur ennemi travaille, empêcher qu'il n'évente les mines, & l'attaquer dans ſes travaux.

Pour rendre mon ſyſtême plus intelligible, je donne le Plan général en profil. Voyez la Planche 24.

Si le terrein ſur lequel on veut conſtruire la Place eſt bas & marécageux, & les foſſés pleins d'eau, on ne peut pas faire uſage des mines, à moins qu'on ne les mette au-deſſus du niveau d'eau; mais alors il n'eſt pas poſſible de les mettte dans

les fondations, parce que dans ces terreins, il faut bâtir ſur pilotis, que les premieres aſſiſes de pierre ſont dans l'eau, & comme la pierre eſt poreuſe, l'humidité doit la pénétrer, & rendre la chambre de mine humide; & ſi la mine étoit chargée long-tems avant que de la faire jouer, la poudre humectée ne feroit point d'effet; dans ce cas il faut ſe ſervir de fougaces que l'on peut charger de beaucoup de poudre: & quoiqu'elles ne puiſſent pas faire le même effet que des mines, parce que la poudre trouve moins de réſiſtance, cependant elles ne laiſſent pas que de renverſer le terrein, & d'enterrer tout ce qui ſe trouve deſſus.

Le talut que je donne à la contreſcarpe du chemin couvert, des contre-gardes & des demi-lunes, doit toujours avoir lieu, il eſt propre à tout terrein; dans ce cas, les paliſſades intérieures ſont inutiles, mais il faut avoir une certaine quantité de radeaux pour tranſporter les troupes & le canon dans les endroits où les circonſtances l'exigeront, & pour retirer le canon & les troupes des ouvrages avancés, lorſqu'il ne ſera plus poſſible de les défendre; car, ſuivant mes principes, il ne faut pas perdre une ſeule piéce de canon ſur les ouvrages, & l'ennemi n'en doit être en poſſeſſion qu'après la capitulation. Lorſqu'on ne ſe ſert point de ces radeaux, on les met à couvert derriere les tenailles; c'eſt encore une raiſon pour laquelle je mets cet ouvrage à quatre toiſes de la courtine.

La conſtruction que je propoſe eſt propre à tout terrein; le corps de la Place & tous les ouvrages avancés different de peu de choſe du ſyſtême de M. le Maréchal de Vauban, relativement à leur direction, & à la protection mutuelle qu'ils ſe donnent les uns aux autres; mais ils different dans la largeur

du terre-plein, dans leur élévation, & dans le retranchement que je fais des contreſcarpes revêtues en maçonnerie & preſqu'à pique. Mon chemin couvert eſt abſolument différent de celui de tous les Ingénieurs. Sans condamner leurs idées ni leurs principes, je crois que celui que je propoſe a plus de force, qu'il eſt ſuſceptible d'être long-tems défendu, & qu'il eſt très-difficile à attaquer; il n'eſt pas poſſible de tenter de le prendre de vive force, ce que l'on peut faire, & ce qui s'eſt fait, lorſqu'il eſt conſtruit ſuivant le ſyſtême reçu aujourd'hui. En ſuivant mes idées pour la conſtruction du chemin couvert, l'ennemi peut avoir fait ſon couronnement ſur la crête du glacis, & cependant être encore très-éloigné de ſe rendre maître du chemin couvert; aujourd'hui il ne fait ce couronnement que lorſqu'il eſt maître du chemin couvert. Pour attaquer celui que je propoſe, il n'y a que la ſappe qui prend beaucoup de tems, & avant que de parvenir juſqu'au terre-plein du chemin couvert, on rencontrera bien des difficultés.

Je n'ai point cherché à mettre du merveilleux dans les idées que j'ai eu, & que je viens de détailler, relativement à la conſtruction des Places. Les choſes extraordinaires peuvent ſurprendre; mais elles ne perſuadent point les gens ſenſés, qui ne ſe décident qu'après un mûr examen. On ne peut défendre une certaine étendue de terrein que par des angles, & ce n'eſt que la maniere de les placer qui en conſtate la force & la ſolidité; ainſi ma Place au premier aſpect eſt conſtruite comme toutes les autres, ce n'eſt qu'à l'examen qu'on en peut voir la différence.

Je puis bien m'être trompé dans mes calculs; cette partie ne m'eſt pas auſſi familiere que la guerre de campagne que j'ai étudié toute ma vie, & que j'ai long-tems pratiqué; mais

comme j'ai remarqué que les hommes les plus profonds dans un art, n'importe lequel, tiennent toujours aux principes qu'on leur a enſeignés, que rarement ils s'en écartent, dans la crainte d'errer, ou parce que leur génie ne s'étend pas plus loin, ou qu'il n'eſt pas aſſez hardi pour paſſer les limites d'une ſphere de peu d'étendue, ou parce qu'ils ont cru que travailler d'après les grands hommes, & chercher à perfectionner & à ajouter à leurs lumieres, c'étoit inſulter à leur mémoire. Comme je ſuis très-éloigné d'avoir ce ſentiment, que je penſe même que c'eſt une marque de l'eſtime que l'on fait de leurs ouvrages. Sans prétendre au génie, qui ſeul a droit de créer & d'imaginer, ſans prétendre être plus éclairé que les Ingénieurs qui exiſtent aujourd'hui, je n'ai voulu en conſulter aucuns; j'ai craint que ſi j'avois recours à leurs lumieres, ils ne vouluſſent m'aſſujettir à leurs principes, & je n'ai voulu avoir pour guides que les Ouvrages qui traitent de cette partie, que l'expérience que j'ai acquiſe ſur le terrein, dans les différens ſièges où je me ſuis trouvé, & que l'examen des ouvrages des différentes Places où j'ai été. J'ai laiſſé à mes idées la liberté de s'étendre autant qu'elles ont voulu, en ne leur donnant pour bornes que celles des proportions & du calcul. Je n'ai pas même cru offenſer la mémoire du Baron de Coehorn, du Maréchal de Vauban, ni de ceux qui les ont précédés, en ne ſuivant pas ſtrictement leurs principes. Le deſir de faire un ſyſtême nouveau ne m'a point aveuglé au point de chercher des défauts dans la conſtruction de ces habiles Ingénieurs, mais j'ai cru en appercevoir; & après bien des réflexions & des combinaiſons, je me le ſuis perſuadé, c'eſt ce qui m'a fait concevoir l'idée de travailler d'après eux, ſans cependant les ſuivre exactement. Comme eux-mêmes ont travaillé les uns

d'après les autres, j'ai cru pouvoir faire de même. Je ſoumets mon ſyſtême au jugement des perſonnes éclairées, & verſées dans l'art du génie: je les prie de ſe dépouiller de tout eſprit de partialité & de préjugé d'éducation, & je leur aurai la plus grande obligation de me faire connoître mes erreurs.

Je n'aurois jamais ſongé à écrire ſur cette partie, encore moins à faire un ſyſtême de conſtruction, ſi l'Ouvrage que j'ai entrepris ne m'y eut conduit; mai j'ai été obligé de ſuivre Montécuculi dans toutes les parties de la guerre qu'il a traité dans ſes Mémoires, & l'Ouvrage auroit été imparfait, ſi j'avois paſſé ſous ſilence l'article de la conſtruction des Places, d'autant que la maniere de conſtruire aujourd'hui eſt très-différente de celle de ſon tems. Ce ne ſont d'ailleurs que les différens ſyſtêmes combinés & examinés avec ſoin & avec connoiſſance, qui peuvent faire parvenir à la perfection. Je ne me flatte point que le mien puiſſe donner des lumieres, mais j'eſpere que mes compatriotes me ſauront, du moins, gré de l'avoir eſſayé, & je me trouverois très-récompenſé de mes recherches & de mes veilles, ſi ce ſyſtême, & même tout l'Ouvrage, étoit trouvé aſſez bon pour mériter une juſte critique.

ARTICLE SECOND.

De l'Attaque (*a*).

IL y a pluſieurs ſortes d'attaques, l'une cachée, dans laquelle on n'employe que l'intelligence ou le ſtratagême, l'autre manifeſte & vive, qui ſe fait d'emblée ou par aſſaut; une troiſième lente, par blocus ou par un long ſiège; une qua-

trième enfin qui tient comme le milieu entre la lente & la vive ; c'eſt ce qu'on appelle un ſiège en forme, où tout s'exécute par la force.

Il n'y a point de Places fortes dont on ne puiſſe venir à bout, ou par le fer, ou par le feu, ou par la famine, ou par ſurpriſe.

I°. On a intelligence ou avec les habitans, ou avec les ſoldats, on les gagne par préſens, par promeſſes & par perſuaſions.

1°. Les ſoldats exécutent le projet en ouvrant les portes, en corrompant leurs camarades, ou les gardes, en faiſant entrer des ſoldats traveſtis, en vuidant les priſons & armant les priſonniers, en gâtant les munitions, en enclouant le canon, en ſemant des diſſenſions & des terreurs paniques, en perſuadant aux aſſiégés de ſe rendre, en répondant à des ſignaux.

2°. Il faut avoir entre ſes mains des ſûretés qui répondent de la fidélité des correſpondances que l'on a, pour ne pas tomber dans le piége qu'on prépare aux autres.

II°. On exécute les ſtratagêmes avec les pétards, par l'eſcalade, par le défaut des murailles, par la négligence des gardes.

1°. On envoye les ſoldats ou par troupes, ou un à un pour ſe raſſembler enſuite ſecrettement, ou bien on les mene tous enſemble.

L'ordre de l'exécution doit être écrit en détail ; il faut choiſir un tems ſombre avec un grand vent, pour n'être ni vu ni entendu. Quand les ſoldats ſont entrés, une partie combat, l'autre ſoutient, & la troiſième garde la campagne au-dehors ; on ſe rend maître des places & des rues, on déſarme les habitans, & on partage les maiſons pour le butin.

2°. Avec les pétards, & les autres inſtrumens de moindre force, comme les haches, les ſcies, les marteaux ſourds, les feux d'artifice, &c. on rompt les grilles, les paliſſades, les barrieres, & les murailles foibles.

3°. On eſcalade en pluſieurs endroits, en donnant en même tems de fauſſes allarmes. Lorſque le foſſé eſt plein d'eau, il faut prendre le tems de la gelée, ou avoir des batteaux pour y appuyer les échelles. Elles doivent être d'une juſte meſure, fortes, aiſées à porter & à appliquer ſans bruit, & pendant l'eſcalade, qu'il y ait des mouſquetaires commandés pour tirer continuellement aux flancs & aux défenſes.

4°. La muraille a des défauts, lorſquelle eſt baſſe, ou rompue, ou foible, ou qu'on peut paſſer par les embraſures des places baſſes, ou par les égoûts, ou par les entrées & les ſorties des rivieres.

5°. Par la négligence des gardes on embarraſſe une porte, on ſurprend le corps-de-garde par le moyen des Soldats entrés ſecrettement un à un, ou cachés dans des charrettes, dans des batteaux, dans des tonneaux, ou introduits comme des transfuges, ou déguiſés en payſans, en femmes, en marchands, en prêtres, en religieux, en malades, en ſoldats ſortis de la garniſon, ou en priſonniers relâchés; on met le feu aux fauxbourgs, & tandis que ceux de la ville courent pour l'éteindre, on ſurprend la porte, on entre pêle-mêle avec les habitans qui étoient ſortis, feignant de leur parler & d'être de leurs gens. On falſifie les écritures & les ordres pour faire ſortir la garniſon, on l'épouvante par une montre vraie ou fauſſe de trophées, d'enſeignes, de priſonniers, ou par l'aſſurance d'une victoire: on donne l'allarme d'un côté, tandis qu'on fait de l'autre une véritable attaque.

III°. L'attaque d'emblée ſe fait avec vigueur de tous les côtés, avec toutes ſortes d'inſtrumens, lorſqu'une garniſon eſt affoiblie, ou qu'il y a de la diviſion, de l'épouvante, ou quelqu'autre défaut.

IV°. Les Villes fortes, peuplées, qui ont une grande

grande circonférence, & par conſéquent de groſſes garniſons, ſe prennent plus aiſément par un blocus, ou par un long ſiège, que par force.

1°. Le tems le plus propre pour bloquer une Place, eſt celui où elle manque de vivres, comme il arrive d'ordinaire un peu devant la récolte, ou bien lorſqu'elle eſt pleine de monde, par la conjoncture d'une ſolemnité ou d'une foire.

2°. Il faut fortifier les lieux par où l'on vient, pour aſſurer ſes convois.

3°. Loger les troupes dans les villages voiſins, ou faire des lignes de circonvallation.

4°. Oter à la Ville l'uſage des portes, des ponts, des moulins, par des forts, par le feu, & par des batteries.

5°. S'il paſſe une riviere dedans, bâtir des forts des deux côtés, y faire des ponts pour la communication des quartiers, devant ces ponts tendre des chaînes, des paliſſades, des arbres flottans ſur l'eau, armés de pointes de fer, & attachés enſemble avec des crampons de fer.

6°. Oter l'eau de la Place, ou s'en ſervir pour l'inonder; mais ſi le blocus ne réuſſit pas, il faut vaincre par la force l'opiniâtreté des aſſiégés.

Dans un ſiège réglé, il faut :
Se camper.
Inveſtir la Place.
Ouvrir la tranchée.
Faire les approches.
Dreſſer les batteries.
Forcer les dehors.
Ouvrir la contreſcarpe.
Paſſer le foſſé avec des galleries.
Attacher le mineur.
Faire breche, & donner l'aſſaut.

I°. Quand on va aſſiéger une Place, il faut :

1°. Tâcher de l'inveſtir lorſqu'elle eſt dépourvue, & qu'elle ne s'y attend pas, faiſant ſemblant d'en vouloir à une autre, autour de laquelle on envoye de la cavalerie ſe poſter.

2°. Être maître de la campagne, & beaucoup plus fort que l'ennemi, ou bien avoir deux ou trois armées, dont l'une lui faſſe tête & le tienne en échec, tandis que les autres forment le ſiège, & aſſurent les derrieres & les convois, ou enfin gagner aſſez de tems pour s'être fortifié avant l'arrivée de l'ennemi.

3°. Être réſolu, en cas qu'il vienne, ou à l'attendre de pied ferme, ou à marcher au-devant de lui, en ſe poſtant avantageuſement, ou à

faire tous les deux, laiſſant du monde à la garde de la tranchée, & ſortant avec l'armée ſans pourtant s'éloigner beaucoup, de crainte qu'il n'entrât de l'autre côté quelque ſecours, lequel faiſant avec la garniſon de vigoureuſes ſorties, batteroit ceux qui gardent la tranchée; mais s'il y a trop à craindre, il faut ſe retirer de bonne heure.

4°. Camper l'armée le plus près qu'on peut de la Ville, mais hors la portée du canon, & prendre ſes principaux poſtes dans l'endroit par où l'on juge que le ſecours peut venir.

5°. Qu'on y puiſſe avoir commodément de l'eau, des grains, du fourrage, du bois, des matériaux pour les travaux, ou qu'il y en ait une ſi grande proviſion dans le camp, qu'elle ſuffiſe pour tout le tems du ſiège.

6°. Pourvoir aux maladies qui ſe mettent dans l'armée, empêcher qu'elle ne ſe ruine par le mauvais air, par l'excès du froid & du chaud, par les mauvaiſes eaux, & par les inondations.

7°. Aſſurer la ligne de communication par une riviere, ou par la mer, ou par une ſuite de forts peu diſtans l'un de l'autre.

8°. Avoir le plan de la Place & des environs.

9°. Que le camp ne ſoit ni trop ſerré à cauſe

de la puanteur, des incommodités, de la contagion & du feu, ni trop étendu à cauſe de la difficulté de le défendre ; qu'il y ait une riviere à côté ſi cela ſe peut, & qu'on faſſe autant de quartiers qu'il doit y avoir d'attaques.

II°. On environne la Place d'une double ligne, l'une du côté de la ville pour enfermer les aſſiégés, & qu'on appelle ligne de contrevallation ; l'autre vers la campagne, pour s'oppoſer au ſecours, & pour la communication des quartiers, qu'on nomme ligne de circonvallation.

III°. On ouvre la tranchée, & on commence les approches.

1°. Hors la portée du mouſquet & la nuit, ſi on ne le peut faire de jour, on l'ouvre en ſe couvrant de mantelets, ou à la faveur de quelques chemins creux, de rideaux, ou de fonds, &c. ou bien on bâtit un bon fort à la queue.

2°. Qu'elle ne ſoit point enfilée, ou qu'elle ſoit fort profonde, ou avec un double parapet, & blindée de faſcines, de planches, & d'autres choſes ſemblables.

3°. Qu'on la conduiſe par la ligne la plus courte, &, s'il eſt néceſſaire, par des traverſes, & qu'elles ſoient doubles, afin qu'elles puiſſent s'entre-ſecourir. Qu'on pouſſe la tranchée vers

Digitized by Google

les endroits les plus foibles de la Place, qui ſont ordinairement les faces des baſtions, & quelquefois les courtines, quand elles ſont trop longues, ou dans des endroits qui, par la qualité du terrein, & d'autres circonſtances, rendent les approches plus faciles.

4°. Si elle n'eſt pas aſſez profonde & aſſez large, & même d'autant plus profonde qu'elle eſt plus avancée, on peût y faire une ou deux banquettes, & y ajouter des ſacs à terre, ou des corbeilles remplies de matiere, qui étant frappée n'éclate point.

5°. Il faut conduire de diſtance en diſtance, comme de 60 ou 80 toiſes, des redoutes & des fortins, & y placer des corps-de-garde, pour empêcher les ſorties, pour défendre les lignes, & pour donner retraite aux travailleurs.

IV°. On dreſſe des batteries pour ruiner les défenſes de l'ennemi, pour empêcher les travaux, & pour favoriſer les approches: on les avance à proportion que la tranchée avance; on les fait de différentes manieres; enterrées, lorſque le terrein eſt bon & un peu élevé; doubles, c'eſt-à-dire, avec un double parapet, au niveau de la campagne, & hautes, avec des parapets faits de terre, de faſcines, de ſacs plein de laine ou de

* Saucissons sont de grosses fascines liées en trois endroits.

ſable, de gabions, de ſauciſſons *, de coffres élevés; cela ſe fait quand il faut qu'elles commandent quelqu'endroit.

1°. Le deſſein des batteries eſt de faire breche quand on eſt aſſez proche; il faut creuſer autour un foſſé profond, ou un puits en dedans, pour ſe garantir des contre-mines. On les dreſſe ſur la contreſcarpe oppoſée au flanc que l'on veut battre, & on y met plus de canon que n'en a l'ennemi.

2°. On diſpoſe les piéces en trois batteries, mais de telle ſorte, que celle du milieu batte en ligne droite pour ébranler la terre, & que les deux des côtés ſe croiſent pour la faire tomber, la trouvant ébranlée.

Douze pieds de bonne terre bien battue réſiſtent à un boulet de canon, & un pied au mouſquet. Le nombre des piéces néceſſaires pour faire bréche ſe régle ſur le tems, le profil de l'ouvrage, & la qualité du terrein. Il faut, au moins, deux lignes d'approches, trois batteries à chacune, & quatre piéces à chaque batterie, ce qui fait en tout 24 piéces. Si le canon bat le rempart trop obliquement, le boulet n'entre pas, mais il gliſſe & rejaillit.

3°. Il faut battre les cîternes & les eſcaliers des tours, afin qu'elles deviennent inutiles.

4°. Boucher les embraſures avec des madriers, ou quelqu'autre choſe, après avoir tiré, afin de recharger en ſûreté, & de remettre la piéce en batterie.

5°. La hauteur des batteries doit être proportionnée à la hauteur & à la diſtance du lieu que l'on veut battre, & leur longueur à la quantité de piéces que l'on a. On donne à chaque piéce douze pieds d'eſpace, & ſix pieds de plus à celles qui ſont aux extrémités, afin qu'on puiſſe marcher à l'entour, de ſorte qu'une batterie de ſix piéces aura quatorze toiſes de longueur. Pour ſa largeur, elle ſe meſure ſur la longueur de la piéce & de l'affût, en y ajoutant douze pieds pour le recul, & cinq pieds pour tourner autour. La partie de derriere eſt plus élevée d'un pied & demi que celle de devant, pour remettre plus aiſément la piéce en ſa place.

6°. L'Archiduc conſuma pour un million d'or de poudre au ſiège d'Oſtende.

V°. On force les dehors par les batteries, les ſappes, les mines, les grenades, les feux d'artifices, les ponts volans: lorſqu'ils ſont pris, on s'y loge en ſe couvrant, & en s'y fortifiant. Quand les Eſpagnols ſecoururent Valenciennes en 1656, ils jetterent à la main trente mille grenades.

VI°. On ouvre la contreſcarpe avec des grenades enterrées, des pétards, & à la ſappe; la ſappe ſe fait ſous terre au travers du chemin couvert, après avoir ruiné le flanc qui défend la contreſcarpe, & elle va aboutir au fond de la contreſcarpe à l'endroit du foſſé, où l'on a réſolu de mettre la gallerie: on l'emporte quelquefois d'emblée, ou en la commandant & l'enfilant par des batteries faites exprès. On peut faire double ſappe.

1°. Il faut ſe précautionner contre les coups de mouſquet, les feux d'artifices, les grenades, les fumées puantes, les mines, les fougades, les baſcules, &c. en faiſant le long de la contreſcarpe des tranchées qui flanquent le dedans du foſſé, & le nettoyent entierement d'ennemis.

VII°. A l'égard du foſſé.

1°. S'il eſt ſans eau, on y fait des logemens & on s'y poſte, ou bien on le comble, & on le paſſe avec des galleries, & des amas de faſcines, des traverſes faites au niveau du foſſé, & au-deſſus.

2°. S'il eſt plein d'eau, on le comble avec des faſcines, des ſacs, de grands & de petits ſauciſſons, des gabions, de la terre, &c. ou bien on le vuide; ce qui ſe fait en diverſes manieres, en le ſaignant par les endroits où la campagne eſt plus baſſe, en faiſant dans la contreſcarpe des puits

plus

plus profonds que l'eau du foſſé, des canaux pour la conduire dans des puits, & des pompes ou des moulins pour l'en tirer enſuite, ou en la détournant dans un nouveau lit, & élevant enſuite des chauſſées. On peut encore faire des traverſes, en y laiſſant diverſes ouvertures, pour laiſſer paſſer l'eau courante, & l'on jette ſur ſes traces des ponts volans faits de bois, de cuir, de toile, de liége, de joncs & de futailles, ou mis ſur des roues & des rouleaux.

VIII°. On commence à faire la gallerie quand le foſſé eſt comblé & le chemin fait, en entaſſant beaucoup de terre devant ſoi, & mettant à droite & à gauche des chandeliers garnis de madriers à l'épreuve du mouſquet, & jettant même de la terre à l'épreuve du canon du côté qui eſt vu du baſtion oppoſé; on couvre encore le deſſus de la gallerie de terre, ou de peaux de bœuf bien fraîches, pour ſe mettre à couvert du feu de l'ennemi, & l'on fait au côté de petits ſoupiraux pour avoir du jour & pour reſpirer.

1°. Comme on fait pluſieurs breches, on fait auſſi pluſieurs galleries en pluſieurs endroits.

2°. Quelquefois on n'en fait point, & l'on ſe contente de jetter des ponts.

3°. On convient avec les Travailleurs qui en-

treprennent la gallerie, du tems & du prix ; on leur donne quatre ou cinq mille écus, plus ou moins, ſelon la largeur & la profondeur du foſſé, & ſuivant le péril auquel ils ſont expoſés en travaillant.

Le Prince d'Orange, au ſiège de *Bolduc* (*a*), paya une gallerie trente mille florins ; & dans un autre ſiège, il en paya une autre cinquante mille.

IX°. On commence les mines au pied du rempart, dans quelqu'ouverture que le canon y a faite, ou à couvert ſous des mantelets, ou ſous des madriers, un pied au-deſſus de la ſurface de l'eau, ou dans le chemin couvert en paſſant ſous le foſſé, ou on le déchauſſe, & on le ſoutient enſuite avec des étais.

1°. Il faut travailler ſecrettement, afin que l'ennemi ne contre-mine point ; & lorſque le Mineur rompt la muraille & fait du bruit, tirer continuellement le canon & le mouſquet, pour empêcher qu'il ne ſoit entendu ; il faut encore avoir ſoin que la terre qu'il tire de la mine ne ſoit point vûe, & l'enlever en cachette.

2°. On fait les mines en deſcendant, à plomb,

(*a*) *Bolduc*, Place forte du Brabant Hollandais, ſituée à l'endroit où les rivieres d'Aa & de Dommel s'uniſſent.

ou en pente, ou par degrés, ou avec des traverſes & des puits; on en conduit les galleries en ligne droite & de niveau où le terrein eſt uni, & en angles droits dans les détours: quand on eſt arrivé au lieu qu'on veut faire ſauter, on fait à la tête des galleries la chambre de la mine; cette chambre eſt un cube capable de tenir autant de barrils de poudre qu'il en faut pour la faire ſauter. La poudre ſe fait toujours paſſage par la partie la plus foible. On compte qu'un quintal de poudre peut faire ſauter douze pieds cubes de terre. Lorſqu'il s'agit de faire ſauter un baſtion, ou quelqu'ouvrage de pierre, on charge ordinairement la mine de 30 ou 40 barrils de poudre; on n'en met que 6, 8 ou 10 aux petites mines, qu'on appelle fourneaux, & qui ſont des ouvertures commodes pour s'y loger avec la pelle & le hoyau, & pour en refaire de nouveaux, & rompre les retirades des ennemis; on en fait quelquefois qui ont pluſieurs branches, & pluſieurs cubes ou chambres.

3°. Toute l'induſtrie conſiſte à bien boucher l'entrée de la chambre & les environs, n'y laiſſant que l'eſpace néceſſaire pour paſſer la meche ou le ſauciſſon, qui doit être diſpoſée de ſorte que tous les barrils prennent feu également, & en même tems; de-là dépend le bon effet de la mine, car

la poudre éclate toujours, & s'évapore par l'endroit le plus foible.

4°. Quand on rencontre de l'eau, ou quelque ſource, il faut la boucher, ou la vuider, ou la détourner, ou paſſer pardeſſous la veine. On arme la terre ſablonneuſe, & on la ſoutient en forme de gallerie, ou bien on creuſe juſqu'à ce qu'on ait trouvé le ſolide; on côtoye la pierre vive, & on tourne à l'entour, ce qu'on fait autour des contre-mines: on amollit les murailles avec le vinaigre & l'eau-de-vie; on fait marché avec les Mineurs à tant par pied, afin qu'ils travaillent avec plus d'ardeur.

5°. Si on tarde à faire jouer la mine, il faut prendre garde que l'ennemi ne l'évente, ou que l'humidité ne la gâte. Tandis que l'on y met le feu, on tient à l'écart dans ſes tranchées les plus proches des Soldats tous prêts à courir à l'aſſaut par la gallerie.

X°. La breche ſe fait ou avec la mine, ou avec avec les batteries, ou à la ſappe, tantôt à l'angle du baſtion, pour avoir un lieu propre pour ſe mettre à couvert, quelquefois proche le flanc, afin de faire ſauter le retranchement en cas qu'il y en ait, & ſouvent au milieu de ſa face.

1°. Il faut qu'elle ſoit grande, aiſée à monter,

& dégarnie de défenſe dans les flancs : on la fait reconnoître par des gens armés de rondaches & de pots à l'épreuve.

2°. On convient pour y courir, d'un ſignal de coups de canon, ou d'autre choſe.

3°. On ne fait quelquefois la breche que pour donner entrée à un ou deux hommes, qui s'y cachent pour conduire la mine.

XI°. Dès qu'elle a joué, on donne l'aſſaut avec vigueur, en ſorte que ceux qui y vont ſoient ſoutenus par d'autres, & rafraîchis ſouvent.

1°. Quand on ne peut entrer dans la Place, on ſe loge au pied de la breche, ou au milieu, ou à la tête ; on bat les retranchemens à coups de canon, on pénetre plus avant par des fourneaux, & on paſſe quelquefois ſous le foſſé de la retirade ; on fait des logemens en applaniſſant la terre, & mettant pluſieurs rangs de gabions couverts de planches & de terre, à la faveur deſquels les Mineurs pouſſent leur travail au milieu de quelques ſoldats armés & aſſurés par les flancs.

2°. On donne des aſſauts en pluſieurs endroits, & les faux aſſauts ſervent pour favoriſer les véritables.

XII°. La Place étant priſe, on répare les breches, & on comble les approches.

1°. On fait ſortir les gens ſuſpects, & on la fournit des choſes néceſſaires pour ſa défenſe, ou bien on la démantele.

2°. L'artillerie & les munitions de guerre & de bouche appartiennent au Prince, & le butin aux ſoldats.

OBSERVATION.

ARTICLE SECOND.

De l'Ataque (a).

LEs ataques ſe font ſuivant les lieux, leur ſituation, leur force & leur étendue. On ataque par intelligence & par ſtratagême une ville forte, lorſqu'on peut corrompre quelques principaux habitans, & même quelques principaux officiers de la garniſon. Ce fut un Prêtre qui, par un aqueduc, fit entrer dans Crémone les troupes de l'armée Impériale.

On ataque de vive force une ville qui n'eſt défendue que par une ſimple muraille, comme le fut Prague dans la campagne de 1741. L'Électeur de Baviere, qui, depuis, a été Empereur ſous le nom de Charles VII, à qui le Roi avoit donné le commandement de ſon armée, fit ouvrir la tranchée le 25 Novembre; mais après un conſeil de guerre, il fut réſolu de tenter la nuit ſuivante d'emporter la Place par l'eſcalade; en conſéquence, M. de Polaſtron, Lieutenant général, fut chargé de faire une fauſſe ataque ſur le front de la haute ville, M. le Comte de Saxe, depuis Maréchal de France, fut chargé

de la véritable ataque, elle ſe fit à deux heures après minuit du côté de la baſſe ville; cet ataque faite avec vigueur réuſſit, les troupes Françaiſes entrerent dans la baſſe ville, & s'emparerent de la porte neuve. Pendant que les Français entroient dans la baſſe ville, les Saxons chargés des deux autres ataques, réuſſirent avec la même promptitude, & avant ſix heures du matin l'Électeur de Baviere ſe vit maître des trois villes & du château.

On ataque par blocus une Place très-forte, où il y a une très-forte garniſon, & beaucoup d'habitans, & autres qui s'y ſont réfugiés de la campagne; mais où l'on ſait qu'il y a peu de vivres; & plutôt que de faire périr une partie de ſes troupes par un ſiège dans les formes, on en fait le blocus; mais il ne faut pas avoir à craindre une armée de ſecours, & il faut être maître de la campagne; après un certain tems, le Gouverneur eſt forcé de rendre la Place, faute de ſubſiſtances.

Enfin on ataque en faiſant le ſiège dans les formes; c'eſt-à-dire, en ouvrant la tranchée, & en pouſſant une premiere parallele ou place d'armes, une ſeconde & une troiſième vers la Place; en établiſſant des batteries qui ruinent & démoliſſent les ouvrages; en avançant vers la Place ou par la ſappe, ou de vive force; en attachant le Mineur aux ouvrages, ou pour éventer les mines des aſſiégés, ou pour en conſtruire, & faire ſauter ces mêmes ouvrages. Cette derniere façon d'ataquer une Place eſt la plus uſitée; mais on ne ſe ſert de cette voie que pour une Place forte. Toutes les autres villes qui n'ont qu'une enceinte de muraille, on les ataque de vive force par aſſaut, après avoir fait une breche à la muraille, & même ſans breche, ſi la muraille n'eſt pas trop haute, & que l'on puiſſe avoir des échelles aſſez longues pour atteindre au

ſommet; mais ces villes ſont plus ſagement d'ouvrir leurs portes, & de ſe rendre, avant que l'on ne vienne à l'extrémité de l'eſcalade, qui, preſque toujours réuſſit, & la ville & les habitans ſe trouvent expoſés à toutes les horreurs d'une ville priſe d'aſſaut.

Il n'y a point de Places fortes dont on ne puiſſe ſe rendre maître avec le tems; mais c'eſt ce tems plus ou moins long qui fait la ſûreté des États, ou qui en accélere la conquête. Dans le détail que fait Montécuculi des différens ſtratagêmes dont on peut ſe ſervir pour ſurprendre une ville, il n'a pas certainement voulu parler d'une Place fortifiée dans toutes les régles de l'art, mais ſeulement d'une ville qui n'a qu'une enceinte de muraille, aux portes de laquelle il eſt facile d'attacher le pétard, de faire entrer des ſoldats traveſtis, ce qui n'eſt pas poſſible dans une Place de guerre, où l'on interroge & l'on examine tous ceux qui y entrent, & où il faut paſſer trois ou quatre portes ou pont-levis, & autant de corps-de-garde, avant que d'arriver à la porte qui donne entrée dans la Place. Ces moyens ſont fort bons pour des villes ouvertes, où il n'y a qu'une ſeule enceinte ſans ouvrages extérieurs, comme Hagueneau, Veiſſembourg, & autres; mais ils ne réuſſiroient pas pour Landau, Straſbourg, Metz, Thionville, Lille, Valenciennes, & autres ſemblables.

Toutes grandes villes attaquées ou par un ſiège dans les formes, ou par blocus, ſe prennent plutôt qu'une Place de moyenne grandeur, dont on aura fait ſortir toutes les bouches inutiles; cependant ſi dans ces grandes villes il y a une garniſon ſuffiſante pour la bien défendre, ſi on en a fait ſortir toutes les femmes, les vieillards & les enfans, ſi les magaſins ſont conſidérables, ſi l'artillerie eſt nombreuſe, & ſi les munitions

munitions de guerre ſont abondantes, il eſt certain qu'il y a plus de reſſources à eſpérer dans une grande Place que dans une de moindre grandeur. Pour une grande Place, il faut une armée très-nombreuſe pour en faire l'inveſtiſſement. Metz exigeroit l'armée de Xercès pour l'inveſtir, & pour garder toutes ſes communications avec les corps qui ſeroient pardelà la Moſelle & la Seille. Si une grande Place eſt ſituée au confluent de deux rivieres, ſa poſition ſera plus avantageuſe, & l'inveſtiſſement plus difficile; la garniſon que je ſuppoſe proportionnée au nombre & à l'étendue des ouvrages avancés, eſt plus tranquille dans la partie qui n'eſt point employée à la garde des ouvrages; ſon hôpital eſt plus en ſûreté, parce qu'on peut le placer éloigné du front de l'ataque, & à l'abri de l'artillerie de l'aſſiégeant; ſes magaſins ſont moins expoſés; mais ſi toutes ces conditions ci-deſſus, relativement à la force de la garniſon, à l'expulſion des bouches inutiles, aux magaſins de ſubſiſtances, & aux munitions de guerre, ne ſont pas remplies, une grande Place eſt beaucoup plus aiſée à prendre qu'une moyenne, dont il eſt plus facile de faire l'approviſionnement, & d'y faire entrer les troupes néceſſaires pour la bien défendre.

On ne doit point entreprendre un ſiège ſans une ſupériorité manifeſte ſur l'ennemi, ſans avoir calculé le tems que l'on peut avoir pour aſſeoir ſon camp, & pour le fortifier avant que l'ennemi puiſſe arriver au ſecours de la Place menacée ou aſſiégée, & ſans avoir reconnu un champ de baraille en avant, en cas que l'on ne veuille pas attendre l'ennemi derriere ſes retranchemens. Vu ces principes, qui ſont inconteſtables, il eſt bien étonnant que M. le Prince Eugene ait conçu, non-ſeulement le projet de faire le ſiège de Lille, mais encore

qu'il l'ait entrepris, & encore plus ſurprenant qu'il ait réuſſi à prendre cette Place. Mr de Feuquieres dans ſes Mémoires *, dit que M. le Maréchal de Vauban l'avoit fortifié dans toutes les régles de l'art, & qu'il y avoit dedans une garniſon de quinze mille hommes, commandée par M. le Maréchal de Boufflers. Le tranſport de l'artillerie de l'ennemi, & toutes les choſes néceſſaires à un ſiège, ainſi que les ſubſiſtances, ne pouvoient lui venir que de 23 lieues, & étoient forcées de paſſer au milieu d'une armée Françaiſe forte de 80000 hommes, & commandée par M. de Vendôme; cependant ce ſiège s'eſt fait, les convois ſont arrivés, & la Place a été priſe ſans que le Général Français ait pû ou voulu s'y oppoſer. C'eſt un phénomene inexplicable; mais quelque réuſſite qu'ait eu M. le Prince Eugene, ſon entrepriſe n'en eſt pas moins téméraire, & le ſuccès ne peut le juſtifier.

* *Tom. 4 pag. 162.*

Quand on eſt dans l'intention de marcher à l'ennemi, s'il s'avance pour faire lever le ſiège, (ce qui ſuppoſe de grandes forces, ou au moins égales à celles de l'ennemi) il ne faut point de lignes de circonvallation, ou autres retranchemens forts, quelques redoutes à quarante ou cinquante toiſes derriere chaque brigade, ſuffiſent, le ſurplus ſeroit de l'ouvrage inutile, puiſqu'on ne veut pas y reſter; mais lorſque l'on peut craindre une armée de ſecours, ſupérieure à celle qui fait le ſiège, il faut retrancher le camp, non par des lignes qui ne valent rien, mais par des redoutes ou par des lignes coupées par des intervalles de cinquante toiſes, telles que je les ai décrites au Chap. IV, Art. V. Il faut avoir attention d'aſſurer ſes derrieres, ſes convois, & avoir à portée de l'armée des magaſins de guerre & de bouche bien gardés & bien aſſurés, pour que le ſiège ne languiſſe point.

Si une riviere ou quelque ruiſſeau traverſe la Place, il faut

conſtruire des ponts au-deſſus & au-deſſous, pour que les troupes de l'inveſtiſſement puiſſent ſe communiquer. Ces ponts doivent être placés dans l'intérieur des retranchemens, & être encore couverts par deux redoutes du côté de la Place, quoique hors de la portée du canon de l'aſſiégé : cette précaution eſt toujours utile, dans la crainte que l'ennemi ne profite d'une ataque qu'une armée de ſecours fera aux retranchemens pour faire une vigoureuſe ſortie, qu'il ne jette à l'eau des bateaux chargés de matieres combuſtibles, qui, en deſcendant la riviere, mettroient le feu au pont, & ôteroient toute communication dans cette partie.

Si l'on peut avoir une armée d'obſervation, la réuſſite n'en ſera que plus aſſurée; c'eſt au Général qui commande cette armée à ſe poſter avantageuſement, à ne point trop s'éloigner du ſiège, pour être à portée de recevoir les ſecours dont il pourroit avoir beſoin, ſans cependant jamais perdre l'ennemi de vûe, obſerver tous ſes mouvemens, & juger de ſes deſſeins. Dans cette circonſtance, l'armée du ſiège ne doit élever que quelques redans, pour empêcher les partis ennemis de venir inſulter le camp. M. le Maréchal de Puiſſegur dans ſon Art de la Guerre *, donne le plan d'une armée qui fait un ſiège, & qui eſt protégée par une armée d'obſervation; il y a une riviere qui paſſe dans la Place, & les aſſiégeans ont des ponts établis ſur cette riviere pour communiquer ſur les deux rives, c'eſt poſitivement la poſition que je ſuppoſe ; celle de M. le Maréchal de Puiſſegur eſt relative aux marches, la mienne eſt relative à la poſition d'une armée qui fait un ſiège, & à la conduite que doit avoir le Général qui commande l'armée d'obſervation; ainſi cette Planche renferme deux objets également inſtructifs : je retrancherois ſeulement les lignes de cir-

* *Tom. 1.*

convallation & de contrevallation qu'a élevé l'armée du ſiège, l'armée d'obſervation étant ſuffiſante pour empêcher l'ennemi de l'inquiéter dans ſon camp.

On ne fait point de lignes de contrevallation (*a*) lorſque la garniſon de la Place aſſiégée n'eſt pas aſſez nombreuſe pour inquiéter l'armée aſſiégeante dans ſon camp ; mais ſi elle eſt très-forte, & que l'armée qui fait le ſiège ne ſoit pas aſſez conſidérable pour que toutes les parties de l'inveſtiſſement ſoient également en force & hors d'inſulte ; alors on fait des lignes de contrevallation, pour ſe garantir des ſorties vives & nombreuſes que pourroit faire l'aſſiégé : mais dans le premier cas, elles ſont inutiles & ſuperflues, elles prolongent le ſiège, fatiguent les troupes, & le tems que l'on met à élever ces retranchemens ſeroit plus utilement employé, ſi les mêmes hommes qui les conſtruiſent étoient occupés à pouſſer la tranchée vers la Place, & à élever des batteries pour ruiner les défenſes.

On n'ouvre la tranchée devant une Place que lorſque l'on veut l'ataquer dans les formes. Avant que de l'ouvrir, il faut avoir un plan exact de la Place, & décider ſur ce plan le côté par où l'on ouvrira la tranchée. La tranchée s'ouvre hors de la portée du canon, & plus près, s'il y a quelqu'éminence qui puiſſe mettre à couvert & à l'abri du feu de la Place. Avant que d'ouvrir la tranchée, on fait faire un très-grand amas de faſcines, de gabions & de fauciſſons, afin qu'elle ne languiſſe point, ce qui arriveroit, ſi on attendoit pour en faire proviſion qu'elle fut ouverte.

L'ataque embraſſe ordinairement un côté du polygone ;

(*a*) Les lignes de contrevallation ſont contre les aſſiégés, & celles de circonvallation, contre l'ennemi de dehors.

c'eſt-à-dire, deux baſtions avec la demi-lune : quelquefois elle embraſſe trois baſtions & deux demi-lunes, c'eſt ſuivant la force de l'armée du ſiège, la poſition de la Place, & la force de la garniſon. Lorſque la garniſon eſt foible, & l'armée du ſiège nombreuſe, il eſt bon de faire pluſieurs ataques, afin d'occuper plus de troupes à l'aſſiégé, de partager ſes forces, & de le fatiguer davantage. On peut ouvrir la tranchée par un ſeul endroit ou par deux ; mais qu'on l'ouvre par deux ou par un ſeul, dès que l'on eſt parvenu ſur le terrein où l'on veut commencer la premiere parallele, ou place d'armes, les travailleurs ſe partagent de droite & de gauche, & travaillent à creuſer cette premiere parallele qui doit embraſſer tout le front de l'ataque, & même le dépaſſer. Pour ſoutenir ces travailleurs, on met en avant quelques compagnies de grenadiers ventre à terre, en cas que l'ennemi faſſe une ſortie ſur les travailleurs. Je ſuppoſe que le front de l'ataque embraſſe deux baſtions & la demi-lune, la premiere & la ſeconde parallele doivent non-ſeulement embraſſer ce front, mais encore les deux demi-lunes des flancs, & les points directs de l'ataque. Les zigzags qui conduiſent de la premiere parallele à la ſeconde, & de la ſeconde à la troiſième, doivent être dirigés ſur les capitales des deux baſtions, & ſur celle de la demi-lune. Lorſque la premiere parallele eſt achevée, on prend la direction des capitales pour planter les piquets que l'on dirige ſur ces capitales, à meſure que l'on avance vers la Place ; ces piquets ſervent à guider les travailleurs pour avancer juſqu'à la ſeconde parallele.

Il faut avoir attention que la tranchée ne ſoit point enfilée, & pour l'éviter, on ne ſuit pas directement la ligne marquée par les piquets, mais on pouſſe des boyaux de droite & de gauche que l'on appelle zigzags, dont les extrémités vont

aboutir à la hauteur des piquets, de ſorte que chaque piquet ſe trouve couper en deux chaque boyau des zigzags ; ainſi on ſuit la ligne droite des capitales, quoique par des boyaux indirects, & la tranchée ne peut pas être enfilée. Voyez la Planche 26 du Plan général (*a*).

Lorſque la tranchée eſt pouſſée juſqu'au lieu où l'on veut commencer la premiere parallele, on partage, comme je l'ai dit, les travailleurs à droite & à gauche, l'on met des grenadiers en avant pour les couvrir, & l'ouvrage que ces travailleurs doivent faire, devant avoir été tracé par des Ingénieurs, forme un demi cercle qui embraſſe non-ſeulement tout le front de l'ataque, mais encore les ouvrages des flancs qui pourroient protéger les deux contre-gardes des baſtions du front de l'ataque. Cette premiere parallele achevée, on pouſſe des zigzags ſur les capitales, pour parvenir juſqu'à la ſeconde parallele, que l'on fait ainſi que la premiere, mais moins étendue, quoiqu'elle embraſſe le même front d'ataque. Comme elle eſt plus près de la Place, elle a moins de circuit, & embraſſe cependant la même quantité d'ouvrages. Aux deux extrémités de cette ſeconde parallele, on éleve deux fortes redoutes, qui peuvent contenir chacune trois à quatre cens hommes ; ces deux redoutes appuyent les deux flancs de la tranchée. De cette ſeconde parallele on pouſſe encore des zigzags toujours ſur les capitales ; entre cette ſeconde & la troiſième parallele qui doit être au pied du glacis, on éleve trois demi places d'armes pour ſoutenir les travailleurs ; ces demi places d'armes ſont toujours dirigées ſur les capitales, elles ne ſont autre choſe que des boyaux prolongés de droite

(*a*) Il paroit depuis quelque tems des élémens de fortification par M. Trincano, dans leſquelles il y a d'excellens préceptes ; cet Ingénieur a une façon de faire ſes tranchées, qui me paroit d'autant meilleure, qu'elle eſt très-ſimplifiée.

& de gauche qui partent des zigzags, & auxquels on donne des flancs aux deux extrémités. Enfin on parvient à faire la troiſième parallele au pied du glacis; en avant ſur les capitales, on éleve des cavaliers de tranchée, qui plongent & enfilent le chemin couvert: ces cavaliers, ſelon mon ſyſtême d'attaque, ſont protégés par trois redoutes en forme de demi-lunes à flancs. Voyez la Planche 26 du Plan général.

Lorſque la garniſon eſt nombreuſe, & qu'il y a dans la Place un Gouverneur hardi, intelligent & opiniâtre, il fait ſouvent de vigoureuſes ſorties, qui non-ſeulement nétoyent la tranchée, mais qui pouſſent encore juſqu'à la ſeconde parallele, en chaſſent les troupes qui la défendent, & en comblent une partie. Pour remédier à cet inconvénient qui retarde le ſiège, je fais la troiſième parallele & les demi places d'armes différemment de ce qu'on les fait aujourd'hui. Je leur donne un double parapet; c'eſt-à-dire, que du côté de la campagne j'en éleve un ſecond, avec une banquette, pour y placer le ſoldat; ce parapet eſt auſſi élevé que celui qui couvre les troupes du feu de la Place: il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſoit auſſi épais, parce qu'il eſt couvert par le premier. De diſtance en diſtance je fais des coupures de deux toiſes; vis-à-vis de ces coupures j'éleve un épaulement de la même hauteur, à la diſtance d'une toiſe, & long de trois; par ce moyen, ſi les troupes ſont chaſſées de la tranchée de la troiſième parallele, au lieu de fuir dans la campagne, elles ſe retirent derriere ce ſecond parapet par les coupures, montent ſur la banquette, & par un feu vif & continuel, empêchent l'aſſiégé de ſuivre plus loin ſes projets, & de combler la tranchée. Voyez la Planche 26 du Plan général.

On place du canon de quatre à la Suédoiſe derriere ce parapet, qui, tiré à cartouche, aide beaucoup à précipiter la

retraite de l'ennemi. Dans cette circonſtance, on n'a rien à craindre de l'artillerie de la Place, parce que ſi elle tiroit, elle riſqueroit de tuer ſes propres ſoldats. Il eſt à préſumer que l'aſſiégé ne pourra jamais parvenir juſqu'aux demi places d'armes, que je fais cependant ſemblables à la troiſième parallele, pour plus grande ſûreté, & qu'il ſera arrêté à la troiſième parallele établie ſur le glacis.

Je conviens que c'eſt un ouvrage de plus; mais il obvie à un très-grand inconvénient, il ne retarde en aucune façon le ſiège, parce que l'on fait toujours la tranchée comme il eſt d'uſage de la conſtruire, & que ce n'eſt qu'après qu'elle eſt achevée, qu'on la perfectionne ainſi que je l'indique. Ce ne ſont pas des ſoldats qu'il faut employer à faire un ſecond parapet, ce ſont des payſans; comme ils ſont couverts d'abord par le premier parapet, & enſuite par celui qu'ils élevent, ils ne riſquent rien du canon de la Place, & peu de la bombe, parce qu'ils ſont trop près de la Place, ils n'ont à craindre que quelques pierres ou quelques perdreaux que l'aſſiégé ne manquera point de leur jetter, s'il s'apperçoit de ce ſecond travail.

Par la précaution que je prend de donner un ſecond parapet à la troiſième parallele & aux demi places d'armes, il eſt inutile d'élever, comme le dit Montécuculi, des redoutes & des fortins à ſoixante ou quatre-vingt toiſes de diſtance le long des paralleles: comme je ne mets de double parapet qu'à la troiſième parallele & aux demi places d'armes, ce travail eſt beaucoup moins conſidérable, que s'il falloit élever des redoutes à toutes les paralleles, qui, d'ailleurs, deviennent inutiles à meſure que l'on avance vers la Place; mais il faut toujours conſtruire deux bonnes redoutes aux deux extrémités de la ſeconde parallele, parce que, comme elles ſont plus près de la Place, il faut

faut que ces extrémités ſoient en force contre les ſorties des aſſiégés.

Il ne faut mettre de canon en batterie que lorſque la premiere parallele eſt achevée ; les batteries que l'on conſtruiroit avant ſeroient inutiles, parce qu'elles ſeroient trop éloignées de la Place, qu'elles ne ſeroient pas en ſûreté contre les ſorties des aſſiégés, & qu'elles attireroient un plus grand feu ſur les travailleurs ; d'ailleurs, elles ne pourroient être ſoutenues que par quelques troupes à découvert, au lieu qu'elles le ſont eſſentiellement lorſque la premiere parallele eſt achevée.

Avant de conſtruire les batteries, il faut examiner le terrein & la direction qu'elles doivent avoir ; il vaut mieux employer deux jours de plus à cet examen, que d'en conſtruire à la hâte, pour les détruire deux jours après.

L'objet des batteries eſt de ruiner les défenſes, de démonter le canon de la Place & des ouvrages avancés; il faut les diriger ſur les faces des contre-gardes des baſtions, & ſur celles de la contre-garde de la demi-lune du centre. Comme cette partie du polygone, depuis la capitale du glacis de la contre-garde collatérale de la droite du front de l'ataque juſqu'à celle de la gauche, a 680 toiſes de circonférence, il faut que la premiere parallele, qui ordinairement eſt à 300 à 350 toiſes des capitales des baſtions, ait environ 1800 toiſes, pour embraſſer le front de l'ataque & les deux contre-gardes des demi-lunes collatérales. Pour que les batteries faſſent l'effet qu'on en attend, il faut qu'elles ſoient dirigées ſur le front de l'ataque, & ſur les contre-gardes des demi-lunes collatérales, pour battre tous ces ouvrages également.

Je conſtruis dix batteries à la premiere parallele, deux, battent les deux faces de la contre-garde de la demi-lune du cen-

tre de l'ataque, & battent en même tems, & à ricochet, la demi-lune & les faces des baſtions (en ſuppoſant qu'elles le puiſſent par ma conſtruction.) J'en dirige deux autres ſur les faces des contre-gardes des baſtions, quatre autres pour battre les contre-gardes & les demi-lunes des flancs, & deux autres pour les faces oppoſées des contre-gardes des baſtions. Les batteries de mortiers ſe placent à côté de celles de canon; mais ſéparées par un épaulement, avec un magaſin à part pour les ſervir. Ce nombre de batteries paroîtra, peut-être, très-conſidérable, relativement à celles qu'indique Montécuculi; mais de ſon tems les Places étoient moins fortes, l'artillerie moins commune, la maniere d'ataquer & de défendre moins vive, & les Ingénieurs moins inſtruits qu'ils ne ſont aujourd'hui; d'ailleurs, comme je ſuppoſe une Place conſtruite ſelon mon ſyſtême, munie d'une nombreuſe artillerie, & défendue par une bonne garniſon, il faut que l'ataque ſurpaſſe la défenſe. Voyez la Planche 26 du Plan général.

Les batteries ſont plus ou moins fortes en nombre de piéces, ſuivant les ouvrages qu'elles ont à battre. Dès que l'emplacement pour les batteries eſt déterminé, on ouvre un boyau qui part de la tranchée, & qui va ſe joindre aux zigzags en avant. C'eſt à l'Ingénieur à donner & à tracer la direction de ce boyau, pour que l'officier d'artillerie qui commande la batterie puiſſe la faire conſtruire ſuivant la direction donnée. Il faut environ trente-ſix heures pour élever une batterie, & la mettre en état de tirer. A meſure que l'on avance vers la Place; c'eſt-à-dire, lorſque de la premiere parallele, on eſt parvenu à la ſeconde, on avance les batteries, & l'on prend les mêmes précautions pour les conſtruire, & pour leur donner la même direction qu'elles avoient à la premiere. Voyez la même Planche.

Digitized by Google

Quant à la maniere de conſtruire une batterie de canon & une de mortiers, je renvoye au Traité de l'ataque des Places de M. le Maréchal de Vauban *.

* Tom. 1. chap. 10.

Suivant le calcul de Montécuculi, une batterie de ſix piéces de canon ne doit avoir que quatorze toiſes de longueur ; ſuivant les proportions actuelles, il en faut vingt, ce qui s'entend pour des piéces de 24 ; c'eſt-à-dire, trois toiſes de terrein pour chaque piéce, & une toiſe de plus pour chacune de celles qui ſont aux flancs. Pour ſavoir la quantité de travailleurs néceſſaires pour conſtruire une batterie de canon, il faut quadrupler la longueur du parapet ; s'il a 20 toiſes il faut quatre-vingt travailleurs. Les merlons ſont la partie pleine qui eſt entre deux embraſures ; les embraſures ont deux pieds d'ouverture à l'intérieur de la batterie, & neuf à l'extérieur. Lorſque le parapet eſt achevé, on travaille à conſtruire les plate-formes pour mettre le canon en batterie. La longueur & la largeur des plate-formes ſont proportionnées à la longueur & à la largeur de l'affût. Une piéce de canon de 24 a dix pieds onze pouces & demi depuis ſa bouche juſqu'à l'extrémité du bouton ; ce bouton a ordinairement deux diametres du boulet. L'affût pour cette piéce a douze pieds & demi depuis l'extrémité des flaſques, qui dépaſſe d'un pied l'entre-toiſe de volée, juſqu'à l'extrémité de l'entre-toiſe de lunette, appellée auſſi la croſſe, parce qu'elle eſt recourbée par en haut. Comme la piéce ſur ſon affût ne le déborde que d'environ quatre pieds dix pouces, il en réſulte que la piéce de 24 ſur ſon affût a environ dix-ſept pieds de long ; comme il faut de l'eſpace à la piéce pour ſon recul, on lui donne une toiſe pardelà ; ainſi il faut que la plate-forme ait quatre toiſes de longueur, huit pieds de large à la partie la plus étroite, & treize à la partie la plus large ; la plate-forme doit être

un peu plus baſſe du côté du parapet, & plus élevée ſur le derriere, pour diminuer l'effet du recul.

Pour une batterie de canon de 24, mais dont le canon eſt ſur des affûts de Places; c'eſt-à-dire, dont les roues ſont baſſes, & les flaſques beaucoup plus courtes, deux toiſes & demi ſuffiſent pour l'emplacement du canon & pour ſon recul; mais il ne faut point ſe ſervir de piéces de 24 pour la défenſe des Places; des piéces de 16, de 12, de 8 & de 4 ſuffiſent, conſomment moins de poudre, & ſont plus aiſées à ſervir.

Le logement ſe fait avec des gabions remplis de terre, des faſcines, de la terre que l'on jette pardeſſus, de gros piquets qui contiennent ces faſcines, & de la terre que l'on jette en dehors pour donner plus d'épaiſſeur au revêtement, ce qui forme un parapet qui réſiſte au canon; on met ſur la crête de ce parapet des ſacs à terre qui en élevent la ſurface, & qui forment des eſpeces de crenaux, à travers deſquels le ſoldat qui eſt derriere voit tous les mouvemens de l'ennemi, peut tirer ſur lui, & n'en eſt apperçu que très-difficilement.

Le logement ſur la crête du glacis doit embraſſer tout le front de l'ataque, & même le dépaſſer, & couronner le chemin couvert. Les batteries doivent toujours avoir la même direction; c'eſt-à-dire, qu'elles doivent battre les faces des ouvrages.

Lorſque le chemin couvert eſt pris, il faut conſtruire des batteries en avant des réduits, s'il y en a dans les places d'armes, pour battre l'angle de l'épaule des ouvrages avancés. Quand le logement eſt fait ſur la crête du glacis, il faut élever des batteries à droite & à gauche des capitales du chemin couvert, pour battre les deux faces du baſtion.

Le logement ſur les contre-gardes des baſtions & ſur celle

de la demi-lune, (en ſuppoſant qu'il ſoit poſſible d'en faire, relativement à la largeur du terre-plein) doit embraſſer les deux faces & la gorge. A meſure que l'on s'empare d'un ouvrage & que l'on s'y loge, il faut y conſtruire des batteries pour battre la tenaille, la courtine, les flancs & les faces des baſtions.

Si Montécuculi eut été le ſeul qui eut écrit ſur l'ataque des Places, & ſur leur défenſe, on ne ſeroit que très-imparfaitement inſtruit de ce qui regarde cet art, non que ce Général ne fût autant inſtruit qu'il étoit poſſible de l'être de ſon tems; mais on n'étoit pas encore parvenu à ce point de perfection que nous devons à M. le Maréchal de Vauban. Peut-être Montécuculi n'a-t-il pas voulu s'érendre ſur cette partie plus qu'il n'a fait ſur toutes les autres parties de la guerre ; heureuſement M. de Vauban eſt venu à notre ſecours, & nous a inſtruit d'un art ſur lequel, avant lui, on avoit bien quelques principes, mais qu'il nous a développé & démontré dans ſon Traité de l'ataque & de la défenſe des Places ; j'y renvoye le Lecteur. Tous ceux qui ont écrit après lui n'ont fait que répéter ce qu'il a très-bien expliqué.

Lorſqu'il y a une riviere peu conſidérable qui traverſe la Place, & que la ſituation permet de la détourner de ſon lit, en faiſant un canal plus bas, dans lequel on fait entrer l'eau ; cela vaut beaucoup mieux que de faire des puits, comme l'enſeigne Montécuculi ; ces puits exigent beaucoup de canaux pour faire écouler les eaux, & beaucoup de pompes pour tirer l'eau de ces puits. Pourvu que l'on trouve le niveau d'eau, il n'eſt pas difficile de changer le lit d'une riviere, lorſqu'il ne faut que des bras & du tems, & que la ſituation des lieux n'y met pas un obſtacle invincible. Après avoir trouvé le niveau d'eau, on creuſe un canal, on lui donne plus ou moins de largeur & plus

ou moins de profondeur, ſuivant le volume d'eau qui doit y entrer. On laiſſe environ trois toiſes de terrein du canal à la riviere, pour que l'eau ne coule point dans le canal avant qu'il ſoit achevé; on tâche de faire aboutir ce canal ou dans un étang, ou dans une vallée, ou même dans le lit de la riviere; mais plus bas. Lorſque ce canal eſt perfectionné, on ôte les trois toiſes de terrein que l'on avoit laiſſé, l'eau trouvant un paſſage pour s'écouler à ſon même niveau, paſſe une partie par ce canal, & l'autre partie par ſon lit. Le volume d'eau du lit de la riviere étant diminué, on conſtruit un batardeau pour arrêter celle qui y paſſe encore, & pour mettre le lit abſolument à ſec. Si la pente eſt conſidérable, & que l'eau, par conſéquent, coule avec rapidité, il eſt à craindre que, quoique le volume d'eau ſoit diminué, il n'entraîne le batardeau; pour éviter cet inconvénient, il faut le conſtruire obliquement, que l'extrémité la plus près du nouveau canal y touche, & que l'autre extrémité ſur le bord oppoſé ſoit plus avancé en remontant la riviere. Plus la riviere eſt rapide & le volume d'eau conſidérable, plus le batardeau doit être oblique, afin que l'eau ne faſſe que gliſſer, & que ſans effort il la conduiſe dans le nouveau canal.

Il faut prendre garde que le fond de la riviere ne ſoit point mouvant, & que l'eau ne revienne pardeſſous elle-même, c'eſt ce qui s'appelle *renarder*; parce que dans ce cas, il ſeroit très-difficile de conſtruire le batardeau, & même impoſſible, quelqu'enfoncés que ſoient les pilotis, l'eau écarte le ſable, & les déracine en peu de tems; ainſi cet ouvrage ne peut pas être ſolide.

Ce batardeau ſe conſtruit avec de groſſes poutres pointues & ferrées par en bas, on les enfonce à force dans le lit de la riviere; on attache à travers de ces poutres ou de ces pilliers, des

madriers avec de groſſes chevilles de bois, & ſur ces madriers on y cloue de bonnes planches épaiſſes d'un pouce. A trois toiſes derriere on en fait autant; & lorſque cette eſpece de coffre eſt fait, on le remplit de terre glaiſe, faute de terre glaiſe on y met des pierres & de la terre, mais la terre glaiſe vaut mieux; & à meſure qu'on la jette il faut la battre, afin de la condenſer de façon que l'eau ne puiſſe filtrer au travers, ce qui ne peut pas être avec de la terre, quelque bien battue qu'elle ſoit, l'eau filtre toujours un peu, & jamais le lit de la riviere n'eſt parfaitement à ſec.

Les mines (*a*), & tout ce qui y a rapport, ont été traitées ſi ſavamment par M. de Vauban, & depuis lui par M. de Valliere & par Belidor, qu'il y auroit de la préſomption de vouloir ajouter aux principes qu'ils ont donné. Le Traité des mines qui eſt à la ſuite de l'ataque & de la défenſe des Places de M. le Maréchal de Vauban, eſt attribué à M. de Valliere. J'y renvoye le Lecteur, ainſi qu'aux Œuvres de Belidor.

Montécuculi dit *qu'on amollit les murailles avec du vinaigre & de l'eau-de-vie.* Je ne comprends point comment un auſſi grand homme de guerre a pû avancer de pareilles puérilités. Tite-Live * rapporte qu'Annibal traverſant les Alpes, ayant trouvé une très-grande quantité de neige nouvellement tombée, qui engloutit les premiers qui voulurent frayer le chemin, & des rochers inacceſſibles qui barroient ce même chemin, fit abattre tous les arbres des environs, & les fit ranger autour du roc juſqu'à ce qu'il en fut abſolument couvert; on mit le feu à

* *Tit. Liv. tom. 2. lib. 11.*

(*a*) C'eſt à Pierre de Navarre, ſoldat de fortune, qui tiroit ſon nom de la Navarre où il étoit né, ſi connu dans les guerres d'Italie ſous Ferdinand, Roi d'Eſpagne, & depuis dans les armées Françaiſes ſous François I, que l'on doit l'invention des mines.

ce bûcher, & on l'entretint juſqu'à ce que le roc fut auſſi rouge que le braſier qui l'environnoit ; Annibal fit alors verſer du vinaigre deſſus, qui, s'inſinuant dans les veines de ce rocher, le fendit, & ouvrit un paſſage libre aux troupes, aux éléphans, & aux bagages. Laurent Echard * en rapportant le même trait, obſerve que ce récit paroît fabuleux, & que des Hiſtoriens moins crédules ; mais qu'il ne nomme point, apprennent ſeulement que les ſoldats, à force de bras & de pics, creuſerent un chemin dans le roc, & ils ne font nullement mention de vinaigre. On ſe ſervoit autrefois de vinaigre pour rafraîchir les piéces de canon, en mêlant deux pintes de vinaigre avec quatre pintes d'eau ; mais cela eſt inutile, & l'eau ſeule ſuffit. Quant à l'eau-de-vie, elle peut bien aider à démolir les murs, mais c'eſt en la faiſant boire aux ſoldats, & en les bien payant.

* *Hiſtoire Rom. tom. 2. liv. 2. ch. 10.*

Montécuculi dit encore *que lorſque la Place eſt priſe, l'artillerie, & les munitions de guerre, & les ſubſiſtances de bouche, appartiennent au Prince, & le butin aux ſoldats.* Il n'y a point de butin pour le ſoldat lorſqu'une Place ſe rend par capitulation, parce qu'il eſt ordinairement ſpécifié & ſtipulé dans les articles, qu'il ne ſera fait aucun tort aux habitans, qu'aucun ſoldat n'entrera dans les maiſons, & que l'on aura le plus grand reſpect pour les égliſes ; ainſi tout ce que peuvent eſpérer les troupes, eſt une gratification du Prince, qu'il leur accorde ſur les contributions exigées du pays conquis & de la ville priſe ; mais lorſque la Place eſt emportée d'aſſaut, il eſt d'uſage de l'abandonner aux ſoldats pendant vingt-quatre heures, plus ou moins, avec défenſe cependant d'attenter à la vie & à l'honneur des habitans ; mais leurs effets ſont pillés. Tel eſt, dans ce cas, le droit du ſoldat, autoriſé par l'uſage.

ARTICLE

ARTICLE TROISIEME.

De la Défenſe (*a*).

I°. L'ATTAQUE enſeigne la défenſe.

1°. Il faut faire ſortir de la Place, ou de force, ou ſous quelque prétexte ſpécieux, les gens ſuſpects. Si on a du ſoupçon contre la garniſon, il faut la changer, & ne point mettre en faction aux poſtes importans ceux dont on ſe défie, leur donner des eſpions, & faire monter les gardes au fort.

2°. Séparer les priſonniers, les viſiter ſouvent, barrer les portes des priſons, y tenir des gardes, & en donner les clefs à des perſonnes ſûres.

3°. Promettre impunité ou récompenſe à quiconque découvrira une trahiſon.

4°. Ne point donner de gouvernemens perpétuels à des gens dont la fidélité ſoit douteuſe, ou qui ſoient capables d'être corrompus par ambition ou par intérêt.

5°. Rendre les Commandans des Citadelles indépendans du Gouverneur de la Ville.

I°. Contre les ſtratagêmes.

1°. Les précautions générales ſont de battre la

campagne, & les environs de la Place, de tenir des partis au-dehors, d'avoir des eſpions & des gardes avancés dans les villages d'alentour. On découvre encore les ſtratagêmes en particulier par des allarmes feintes; mais c'eſt un moyen qu'il faut employer rarement.

II°. Contre le pétard.

1°. Fortifier les lieux foibles avec de la terre & des paliſſades.

2°. Couvrir les portes de quelques dehors, les faire à pluſieurs faces en angles, y pratiquer des canonieres dedans, terraſſer celles qui ſont ſuperflues, & avoir des caiſſes remplies de terre pour mettre derriere les autres, quand on les ferme le ſoir.

3°. Multiplier les obſtacles par des barrieres, des paliſſades, des orgues, des chevaux de friſe, des ponts-levis, des baſcules, des ſaraſines ou herſes, & des chaînes plombées.

4°. Ne faire pas les entrées en droite ligne, mettre des corps-de-garde dans le milieu, y pointer des pierriers chargés de ferrailles.

III°. Contre l'eſcalade.

1°. Des hautes murailles avec des poutres, des pierres, & des feux préparés ſur le parapet.

2°. De l'eau jettée ſur le talut, quand il gele.

3°. Les fauſſes brayes, les foſſés à eau ou à cunette *, ou quelqu'autre petit foſſé aux endroits où on doit mettre le pied des échelles.

* Cunette eſt un petit foſſé fait dans le grand.

4°. Les contreſcarpes coupées à plomb ou revêtues.

5°. Les dehors bien gardés.

6°. Des paliſſades au pied de la muraille, & au milieu du foſſé.

7°. De l'artillerie pointée dans les flancs, chargée de chaînes ou de ferrailles.

8°. En hiver, rompre la glace du foſſé avec des haches, des ſcies, & des bateaux ferrés.

IV°. Si le mur eſt foible,

1°. Le réparer.

2°. Éloigner les maiſons des portes & du rempart.

3°. Avancer des caponnieres dans le foſſé, & dans les lieux qui ne ſont pas flanqués.

4°. Planter pluſieurs rangs d'eſtacades & de paliſſades, à l'entrée & à la ſortie des rivieres. On laiſſe un paſſage au milieu pour les bateaux, & on le ferme avec des chaînes, ou des mâts de navires armés de pointes de fer.

5°. Y mettre une barque en garde, ſi la riviere eſt large, ou un petit fort, ſi c'eſt un Port de mer.

Digitized by Google

V°. Pour les Gardes.

1°. Mettre des corps-de-garde à chaque porte, à la place d'armes, à la maiſon du Gouverneur, aux entrées des rivieres, aux endroits foibles, & à chaque deux baſtions.

2°. Aſſurer les corps-de-garde en les entourant de bonnes paliſſades.

3°. Placer les habitans dans les lieux les moins dangereux & les moins importans s'ils ſont fideles, & s'ils ne le ſont pas, les déſarmer; faire publier des défenſes ſous peine de la vie d'avoir commerce ou correſpondance avec les ennemis, de s'aſſembler, d'aller en troupes, de marcher la nuit ſans lumiere, de loger des Étrangers ſans les dénoncer, de ſortir de la maiſon en tems d'allarme, & de mettre de la lumiere aux fenêtres; enfin les menacer qu'en cas de ſoulevement & de tumulte, on brûlera la Ville ſans conſidération de ſexe ni d'âge.

4°. Loger les ſoldats en un ou deux quartiers près des portes, ou le long du rempart.

5°. Envoyer des gardes de cavalerie hors la Place, en leur donnant un mot ou un ſigne différent de celui qu'on donne au-dedans.

6°. Changer les gardes, quand les portes ſont fermées, afin qu'aucun ne puiſſe faire ſavoir en quel poſte il eſt entré.

Digitized by Google

7°. Les doubler en tems de ſoupçon, d'aſſemblées, de marches, de fêtes, de vendanges, de récoltes.

8°. Faire tenir les aſſemblées hors de la Ville.

VI°. Les portes.

1°. Les fermer quand le Soleil ſe couche, & les ouvrir quand il eſt levé, jamais la nuit, ſi ce n'eſt pour un ſujet de très-grande conſéquence; & en ce cas, il faut que le Gouverneur s'y trouve en perſonne avec le Sergent-Major, que le corps-de-garde ſoit en armes, qu'on ouvre un guichet après l'autre, & qu'on ferme celui de derriere, juſqu'à ce qu'on ait envoyé des gens dehors pour reconnoître, & faire la découverte.

2°. Viſiter tout ce qui entre & tout ce qui ſort, fouillant avec des perches ou autrement, juſqu'au fond des charrettes, & dans tous les endroits, où l'on pourroit avoir caché quelques perſonnes ou des choſes défendues.

3°. Ne les laiſſer jamais embarraſſées.

4°. Arrêter tous ceux qui viennent. Il faut que la ſentinelle avertiſſe par quelque ſignal, quand elle les découvre de loin.

5°. Prendre par écrit leur nom, l'hôtellerie où ils vont loger, & les autres circonſtances, & leur faire quitter leurs armes, confronter enſuite ces

Digitized by Google

liſtes avec celles des hôtes qui portent tous les ſoirs au Gouverneur les noms des gens qu'ils logent.

VII°. Le mot.

1°. Le donner les portes fermées, le changer toutes les fois qu'elles ont été ouvertes, pendant la nuit, ou qu'on donne l'allarme, ou que quelque ſoldat a déſerté, le donner aux gardes de dehors différent de celui de dedans.

VIII°. Les rondes.

1°. Les envoyer aux heures réglées, en leur donnant le mot.

2°. Leur faire faire le tour du rempart une ou pluſieurs fois, avec ordre de viſiter les ſentinelles, de regarder, & d'écouter de tems en tems ce qui ſe paſſe au-delà de la muraille.

3°. Envoyer la ronde extraordinaire qui ſe fait par les hauts Officiers, qui doivent viſiter les corps-de-garde même, pour voir ſi une partie veille, ſi leurs armes ſont prêtes, & en bon état, s'il y a du feu, de la lumiere, ou des meches allumées, & ſi le nombre des Soldats & des Officiers eſt complet.

IX°. Les Patrouilles.

1°. Les tirer des corps-de-garde.

2°. Les faire marcher par les rues, avec or-

dre d'arrêter tous ceux qu'elles rencontrent, & de prendre garde que chacun aille dans le tems, dans le lieu, & de la maniere qu'il doit.

X°. Les ſentinelles.

1°. Les poſer armées de mouſquets ſur les murailles, & de piques auprès des poudres.

2°. Avoir ſur les remparts des pertuiſannes, des piques, & autres armes ſemblables toutes prêtes, afin qu'en tems de pluie, où les armes à feu demeurent ſouvent inutiles, on ait de quoi ſe défendre.

XI°. En tems d'allarme.

1°. Si elle ſe donne en plein jour par quelque parti ennemi, il faut faire ſortir ſecrettement la cavalerie, & jetter de l'infanterie dans les dehors pour la ſoutenir.

2°. Si c'eſt par quelque ſoulevement arrivé dans la Ville, fermer les portes, & mettre en armes ceux qui n'y ont point de part.

3°. Si c'eſt par un incendie, n'y laiſſer accourir que ceux qui y ſont envoyés, & faire prendre les armes aux autres. Y envoyer des ouvriers avec leurs outils, pour abattre les maiſons voiſines, y faire porter par les hommes & les femmes, de l'eau, des échelles, des ſeringues, des crampons, renforcer les gardes, faire marcher la patrouille.

Digitized by Google

4°. Si c'eſt à l'occaſion de quelque aſſaut, & pendant la nuit, on envoye du renfort dans le lieu où l'aſſaut ſe donne, on jette du feu dans le foſſé, & on avance des fanaux hors du rempart pour éclairer la campagne. Il faut que les ſoldats ſortis de garde ce jour-là retournent à leur poſte, que ceux qui y doivent entrer ſe rendent à la place d'armes, que le Gouverneur aille au corps-de-garde principal, & que les hôtes ne laiſſent point ſortir les Étrangers de chez eux.

I°. Contre l'attaque de vive force.

Une bonne fortification, des dehors, des paliſſades, des fraiſes, beaucoup d'obſtacles, grand nombre de Soldats, de munitions & d'inſtrumens.

II°. Pour le nombre des ſoldats.

1°. On meſure la circonférence de la ligne extérieure du rempart, & l'on compte un ſoldat pour chaque pas, ou 200 ſoldats pour chaque baſtion.

2°. On peut encore faire ce calcul par le moyen des corps-de-garde, de chacun deſquels on doit tirer les ſentinelles, les patrouilles, les rondes & les Officiers ; mais ils doivent avoir deux jours francs de garde.

III°. La munition eſt néceſſaire pour l'artil-

lerie

lerie & la mouſqueterie : il y a outre cela les feux d'artifice, les mines, les grenades, les bombes, les mortiers qui conſomment beaucoup de poudre. On fait proviſion de boulets ſuivant le nombre des coups qu'on a à tirer ; il faut bien plus de balles que de boulets. La meche brûle ſans diſcontinuer.

1°. Que les greniers ſoient fournis pour un an, qu'on ait ſoin de viſiter ſouvent les proviſions, de les rafraîchir, & de les conſerver : qu'il y ait de toutes ſortes de grains & de légumes, du vin, du vinaigre & de l'huile ; qu'on ait des puits, des cîternes, l'eau qui vient par les aqueducs pouvant être gâtée.

IV°. Les principaux inſtrumens ſont les canons, les armes défenſives, les feux d'artifice, la poudre, les boulets, les balles, la meche, & de quoi en faire, des matériaux de toutes ſortes, des métiers avec leurs outils, du bois pour bâtir, pour cuire, pour ſe chauffer.

1°. Il faut à chaque baſtion quatre ou cinq piéces de canon de divers calibres pour divers uſages ; de groſſes piéces pour ruiner les travaux de l'ennemi ; des coulevrines pour tirer loin, & empêcher les travailleurs ; des piéces courtes de grand calibre pour les dehors, dont les défenſes

ſont courtes ; des pierriers pour les breches ; des arquebuſes à rouet pour les ſorties ; des arquebuſes rayées contre les armes à l'épreuve, & que ces armes ſoient pour la plupart ſur les flancs des poſtes attaqués.

V°. Contre le feu.

1°. Abattre le haut des maiſons, & y mettre des poutres couvertes de ſable, de fumier & de terre.

2°. Oter le foin & la paille, ou les bien couvrir.

3°. Étouffer les grenades avec des peaux de bœuf mouillées, ou en éteindre le feu dès qu'elles ont éclaté.

4°. Faire des traverſes & des puits afin qu'elles y tombent, ou à plomb, ou en roulant, ou en perçant, & creuſer des voûtes auprès pour ſe mettre à couvert deſſous.

Lorſqu'on craint d'être aſſiégé.

I°. Se pourvoir pour un an de vivres, de médicamens, d'armes, d'inſtrumens, & d'hommes pour s'en ſervir ; en un mot, de toutes les autres choſes néceſſaires pour ſe défendre.

1°. Viſiter les magaſins, les monaſteres & les maiſons particulieres.

2°. Chaſſer les bouches inutiles, & diſtribuer les vivres avec épargne.

3°. Brûler aux environs de la Ville toutes les proviſions qu'on n'y peut faire entrer, & qui pourroient ſervir à l'ennemi.

Contre l'attaque dans les formes.

I°. Toutes les défenſes ſe font ou ſous terre, ou au-deſſus, ou au niveau.

1°. On fait ſous terre les foſſés, les cunettes, les mines, les fourneaux, les fougades, les caponnieres & ſemblables travaux: ils coûtent plus de peine & de tems que les autres, on ne peut pas s'en ſervir par-tout, & ils ne ſe rencontrent pas toujours juſtement ſous les ouvrages de l'ennemi qu'on veut faire ſauter.

2°. On éleve au-deſſus de la terre des remparts, des plate-formes & des cavaliers, qui ſervent à voir & à tirer juſques dans les travaux des ennemis, mais ſeulement de haut en bas, & en fichant.

3°. Au niveau de la terre ſont les fauſſes brayes, les coffres *, les caponnieres, les chemins couverts, les places baſſes, & les parapets enterrés: ces ſortes de défenſes ſervent à nétoyer la ligne horizontale de la campagne, & ſont mieux par conſéquent que les défenſes hautes; mais pour peu que les travaux des ennemis s'élevent, elles ne voyent plus, ou elles ſont enfilées.

* Coffre & caponniere ſont à-peu-près la même choſe, & ſe mettent au fond du foſſé ſec.

4°. Il faut ſe ſervir des trois défenſes enſemble, afin que l'une ſupplée au défaut de l'autre.

II°. Faire jurer & ſigner à tout le monde de vouloir vivre & mourir enſemble, avec peine de mort au premier qui parlera de ſe rendre.

1°. Donner eſpérance de ſecours, en feignant d'avoir reçu des lettres ou des couriers.

2°. Ouvrir les écluſes, & inonder la campagne.

III°. Contre les approches.

1°. Les empêcher en tirant aux travailleurs, en donnant de fréquentes allarmes, en allant aux ennemis par des contre-tranchées, en faiſant des ſorties vigoureuſes, ſecrettes, prudentes, pour ne pas donner dans des piéges; car dix hommes tués pour les aſſiégeans ſont moins qu'un pour les aſſiégés; les ſorties ſe font pour ruiner les travaux, pour faire des priſonniers, pour enclouer le canon, ou en rompre les roues & les affûts, pour faire ſortir ou entrer des gens toutes les fois qu'on le peut avec avantage.

2°. Que ceux qui ſortent ayent un ſignal pour ſe reconnoître entr'eux, qu'ils portent des armes & des inſtrumens propres pour l'exécution de leurs deſſeins, & que la cavalerie aille prendre en queue les gardes des ennemis.

3°. Que les endroits de la retirade qui ſont en

dehors, que la contreſcarpe, le foſſé ſec & la fauſſe braye ſoient garnies de mouſqueterie & de canon, pour ſoutenir les ſorties.

4°. Qu'on ne faſſe point de ſortie quand la garniſon eſt foible, ou qu'on ſe défie de la bourgeoiſie.

IV°. Les batteries.

1°. Y réſiſter avec des contre-batteries, en élevant des cavaliers qui leur commandent.

2°. Faire des planchers & des échafauds de bois où la terre manque, s'enterrer quand l'ennemi eſt proche pour battre à rez-de-chauſſée, mettre les piéces ſur des roues baſſes, comme on fait dans les vaiſſeaux, pour empêcher qu'elles ne ſoient démontées ou offenſées, quand il n'y a point d'embraſures.

V°. Les dehors.

Les miner, ou y faire une fougade, quand on ne peut plus les garder, & y faire une ſortie dès que la mine a joué.

VI°. La contreſcarpe.

1°. La défendre, en ruinant le bord du foſſé dans l'endroit où l'ennemi doit dreſſer ſa batterie pour rompre les flancs.

2°. Loger dans la fauſſe braye de petites piéces, vis-à-vis de l'ouverture qui ſe doit faire à la contreſcarpe.

3°. Faire des coffres où il n'y a point de fauſſe braye.

4°. Bâtir des éperons dans la contreſcarpe, qui ſervent de dehors, & qui donnent retraite dans les ſorties.

VII°. Le foſſé.

1°. Le défendre, en ôtant ou ruinant ce que l'ennemi jette dedans.

2°. Faire des traverſes, des taillades, des contre-mines, & des retirades, s'il eſt ſec.

3°. Miner la contreſcarpe.

4°. Creuſer la cunette au milieu du foſſé juſqu'à l'eau, & s'aſſurer par-là des travaux que l'ennemi fait ſous terre.

VIII°. La gallerie.

1°. La rompre avec le canon, le feu d'artifice, les bombes, les grenades, les pierres, les pétards, les pots à feu, & les barrils foudroyans.

2°. Avoir des barques où il y ait de petites piéces courtes, pour la battre à revers.

3o. La battre pardevant, par les flancs & par-derriere.

IX°. Les mines.

1°. Y remédier, en les contre-minant pardeſſous, les rencontrant, les éventant, les bouchant, les pétardant, en ôtant la poudre, y con-

duiſant de l'eau, les brûlant, ôtant les étais, tuant les Mineurs, les chaſſant avec des grenades, des fumées puantes, des trompes, & autres inſtrumens de cette ſorte.

2°. On les rencontre aiſément quand les baſtions ſont creux ; & quand ils ſont pleins, on creuſe un puits au milieu, d'où l'on peut aller vers les mines.

3°. On les découvre en voyant de la lumiere, ou entendant du bruit par des trous qu'on fait en terre, deſſus, deſſous & aux côtés, avec des tarieres & de longs forets d'acier. On y paſſe enſuite une canne creuſe ; on met encore aux endroits ſuſpects une aiguille frottée d'aimant, des tambours avec des dez deſſus, ou des pois, ou de petites boules de liége enfilées dans des crins de cheval.

X°. La breche.

1°. La défendre ſans la laiſſer reconnoître.

2°. La réparer la nuit avec de la terre & des paliſſades, l'eſcarper, y faire quelque fougade, la contre-miner.

3°. Y mettre des chauſſe-trapes, des chevaux de friſe, des planches remplies de pointes de clous & de matiere combuſtible, pour les allumer quand il ſera tems.

4°. Faire des retirades & des retranchemens généraux ou particuliers. Ils doivent être assez éloignés de la mine de l'ennemi pour n'en être pas emportés, qu'ils ne soient pas si hauts qu'ils puissent être ruinés par le canon, qui bat les premieres défenses, ou mettre l'ennemi à couvert, quand il en est proche, ni si bas aussi qu'ils soient commandés par la premiere breche; qu'ils soient bien flanqués, & qu'ils battent le lieu qu'on abandonne.

5°. En faire deux ou trois l'un derriere l'autre.

XI°. Les assauts.

1°. Les soutenir & les repousser avec des gens qui ayent des armes à l'épreuve, & qui soient couverts de rondaches & de mantelets.

2°. Garnir bien les flancs, charger l'artillerie à cartouche, tirer continuellement; mais ensorte que les canons tirent l'un après l'autre, & non pas tous ensemble.

3°. Distribuer les Soldats à la place d'armes, aux lieux qui ne sont point attaqués, à la breche, en mettre un nombre pour la défendre de front, avec d'autres derriere pour les soutenir, & les rafraîchir; en placer d'autres pour tirer sur les flancs, afin qu'elle soit défendue de tous les côtés avec des armes, des feux, des huiles bouillantes,

bouillantes, des pierres, du ſoufre, du ſable brûlant, des eſſains de mouches à miel.

4°. Que les gens déſarmés portent les munitions & les rafraîchiſſemens ; & ſi le feu prend par hazard aux maiſons, qu'ils l'éteignent.

XII°. Quand on eſt à l'extrémité.

1°. En donner avis aux Supérieurs, avec leſquels on doit être convenu de quelque marque ſecrette, pour reconnoître les lettres véritables d'avec les fauſſes.

2°. Aſſembler le Conſeil, y remontrer la néceſſité & l'état de la Place.

3°. Dreſſer un mémoire des défenſes qu'on a faites, des Soldats morts, tués, bleſſés, malades, perdus, & tout ce qui manque, & faire ſigner cet acte à tous les Officiers, & aux principaux habitans.

La derniere reſſource des aſſiégés eſt le ſecours.

I°. Celui qui le conduit doit ſe preſſer, afin d'arriver avant que l'ennemi ſe fortifie, & envoyer devant des lettres & des couriers qui annoncent qu'il marche, pour donner cœur aux aſſiégés.

II°. Le ſecours ſe donne.

1°. En prévenant l'ennemi, & ſe campant à côté de la Place avant qu'il l'inveſtiſſe.

2°. En lui coupant les vivres.

3°. En ravageant ſon pays.

4°. En attaquant ſes Places.

5°. On peut ſecourir effectivement la Place de ce qui lui eſt néceſſaire, comme de vivres, de munitions, d'hommes, &c. les introduiſant ou avec peu de gens & par ſurpriſe, ou avec toutes ſes forces.

6°. En attaquant le camp ennemi, ou feignant d'en vouloir venir à une bataille, l'aſſaillir d'un côté, tandis qu'on fait entrer le ſecours par l'autre.

III°. Pour faire entrer le ſecours.

1°. Marcher ſecrettement.

2°. Se gliſſer par les endroits les moins gardés, & les moins fortifiés.

3°. Si on eſt découvert, paſſer réſolument au travers des ennemis, pendant que les aſſiégés font des ſorties, au lieu, au tems, à la maniere, & au ſignal dont on eſt convenu, & donner en d'autres endroits de fauſſes allarmes.

4°. Porter en croupe de la farine & de la poudre dans des ſacs de cuir, pour les donner quand on eſt près du camp aux piquiers, qui vont les jetter dans la contreſcarpe ou dans le foſſé.

5°. Faire mine de vouloir combattre, pour amuſer l'ennemi, & l'empêcher de diviſer ſes troupes, puis détacher ſecrettement, ou pendant

la nuit, deux ou trois partis, qui, en tournant, ſe jettent dans la Place.

IV°. Pour attaquer le camp.

1°. Tirer chaque nuit quelque coup de canon, à meſure qu'on approche, pour faire connoître aux aſſiégés que le ſecours n'eſt pas loin.

2°. Attaquer le camp ou un quartier par ſurpriſe, à la faveur de la nuit, ou de grand matin, en donnant des allarmes en divers lieux, & appliquant les ponts & les machines aux lignes, ou bien l'aſſaillir ouvertement, & de vive force avec de l'artillerie, qui le commande & qui le batte. Rompre les défenſes, aller à l'aſſaut, feindre d'un côté, & gagner avec des ponts volans d'autres poſtes moins forts ou moins gardés.

3°. Attaquer un fortin avec des tranchées, des batteries, des feux ; s'il eſt petit & détaché du camp, ſe poſter entre deux pour ôter la communication.

4°. Aſſiéger les aſſiégeans dans les formes.

OBSERVATION.

ARTICLE TROISIEME.

De la Défenſe (*a*).

LA défenſe doit être réglée & proportionnée ſur l'ataque, comme l'ataque doit l'être ſur la défenſe. Plus l'aſſiégeant a de moyens pour ataquer, plus l'aſſiégé doit en employer pour ſe défendre. Les premiers moyens de l'aſſiégé ſont, ſes remparts, ſes ouvrages extérieurs, ſon artillerie, une garniſon ſuffiſante pour bien défendre les ouvrages, une très-grande proviſion de munition de guerre, & de toutes les choſes néceſſaires pour ſoutenir un long ſiège, & des magaſins de ſubſiſtances aſſez abondans, pour ne pas être forcé de rendre la Place par le manque de vivres. Les ſeconds moyens, ſont, un Gouverneur hardi, intelligent & opiniâtre, une garniſon aguerrie, des officiers du génie & d'artillerie de réputation, un hôpital meilleur que nombreux, une police juſte & exacte dans la diſtribution des denrées, & l'expulſion totale des bouches inutiles, ſur-tout tous les vieillards, tous les enfans, & toutes les femmes, à l'exception de quelques-unes qu'il faut garder pour ſoigner les bleſſés, en obſervant cependant de garder & de nourrir la partie des habitans qui peut être utile, & l'occuper aux travaux intérieurs, pour n'être pas forcé d'y employer les troupes, qui ſont déjà aſſez occupées à la défenſe des ouvrages, & en général de la Place, ſans les fatiguer encore à des travaux auxquels elles ne pourroient ſuffire. Les gens ſuſpects, s'il y en a, ſont les premiers qu'il faut faire ſortir, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient. Un Gouverneur a toute autorité en main, il doit s'en ſervir, ſur-tout quand la conſervation de la Place eſt atachée en partie à l'expulſion des gens ſuſpects & des gens inuti-

Digitized by Google

les. Le bien général de l'État doit être préféré à celui du particulier ; ainſi il doit ſe débarraſſer de tout ce qui peut nuire à la défenſe de la Place, & en accélérer la reddition.

Le Prince doit choiſir pour défendre ſes Places, des perſonnes dont la fidélité ſoit à l'épreuve de toute ſéduction ; mais cette probité ne ſuffit pas, il faut encore qu'ils ſoient intelligens, actifs, inſtruits, opiniâtres avec ſageſſe, & qu'ils ayent la confiance des troupes qu'ils ont ſous leurs ordres.

Montécuculi dit *qu'il ne faut point donner de gouvernemens perpétuels à des gens dont la fidélité ſoit douteuſe.* Je ne penſe pas qu'il ſoit néceſſaire de donner ce conſeil, les Princes ſont trop intéreſſés à leur grandeur & à la conſervation de leurs États, pour n'avoir pas la plus grande attention ſur le choix qu'ils font des ſujets à qui ils confient le gouvernement de leurs Places ; cependant comme ils peuvent être trompés, & ſe tromper eux-mêmes, c'eſt moins la naiſſance, & la faveur dont ils honorent quelques-uns de leurs ſujets, qui doivent les décider, que leurs talens & leur mérite reconnus ; malheureuſement la naiſſance & la faveur l'emporteront toujours ſur le mérite perſonnel, parce que celui-ci, quoique réel, peut être diſcuté ; la naiſſance ne peut pas l'être (*a*), & la faveur a un poids déterminé qui l'emporte ſur toute autre conſidération. Mais quelques ſoient les perſonnes que le Prince nomme pour remplir ces Places importantes, il doit, au moins, les choiſir fidelles & incapables d'être corrompues par l'ambition ou l'intérêt. L'amour des richeſſes eſt le plus grand vice que puiſſe avoir un homme en place, & qui a l'autorité en main ; il n'y a point de crimes qu'il n'entraîne après lui.

(*a*) Je la ſuppoſe franche par ſon ancienneté reconnue, & non étayée de la faveur du Prince ou de ſes prédéceſſeurs.

Les Commandans des citadelles, ainſi que les troupes qui ſont dedans, doivent être indépendans des Gouverneurs des villes. Si les premiers dépendoient des derniers, il pourroit arriver que pour obtenir une meilleure capitulation pour la Place & pour les troupes, le Gouverneur s'engageroit à rendre la citadelle, quoiqu'elle n'ait point été ataquée (*a*), au lieu que le Commandant de la citadelle ne dépendant point du Gouverneur, celui ci ne pourra faire des conditions que pour la ville, ſans faire mention de la citadelle, dont il ne peut diſpoſer : le ſiège s'allonge, les pluies & les mauvais tems arrivent, les convois deviennent difficiles, une armée de ſecours paroît, & on peut eſpérer de faire lever le ſiège de la citadelle, & de forcer même l'ennemi à abandonner la Place.

On objectera, peut-être, que lorſque la Place a capitulé, le Gouverneur & ſa garniſon ſe retirent dans la citadelle, & alors le Commandant ſe trouve aux ordres du Gouverneur de la Place ; cela eſt vrai, & doit être ; mais il faut avoir attention que le Commandant de la citadelle ne ſoit pas d'un grade égal, ni plus ancien dans ce grade que le Gouverneur, parce qu'il en peut réſulter de grands inconvéniens. Au commencement de la campagne de 1709, M. le Prince Eugene & le Duc de Malbourough inveſtirent Tournai ; M. d'Hautefort-Surville commandoit dans la Place, & M. de Mégrigny, Lieutenant géné-

(*a*) C'eſt ce qui arriva dans la campagne de 1746 ; le Roi fit le ſiège de la citadelle d'Anvers, la tranchée fut ouverte la nuit du 25 au 26 Mai ; le 31 du même mois le Gouverneur fit arborer le drapeau blanc ; il obtint une capitulation très-honorable, quoiqu'il n'y eut encore aucune breche praticable ; mais parce que le Gouverneur s'obligea à remettre au Roi les Forts ſitués ſur la rive gauche de l'Eſcaut ; ce qui ne ſeroit pas arrivé, ſi chaque Fort avoit eu des Commandans particuliers, indépendans du Gouverneur de la citadelle.

ral, plus ancien que M. d'Hautefort, étoit Gouverneur de la citadelle, dont il avoit fait faire tous les ouvrages. M. d'Hautefort avoit eu ordre d'y commander, lorſqu'il ſeroit forcé de s'y retirer après la capitulation de la Place ; lorſqu'il eut capitulé, il ſe retira avec ſa garniſon dans la citadelle, & en prit le commandement. Le chagrin & le mécontentement qu'eut M. de Mégrigny de ſe voir commandé par ſon cadet, dans une Place qu'il avoit fortifiée lui-même, firent qu'il ne s'empreſſa point à la défenſe de la citadelle, qui lui étoit autant connue qu'elle l'étoit peu à M. d'Hautefort ; & la citadelle ayant alors une trop forte garniſon pour le peu de ſubſiſtances qui y étoient, ſoit par la négligence de M. d'Hautefort, ou par un motif d'intérêt de la part de M. de Mégrigny, ne tarda pas à ſe rendre *. Cet exemple ſuffit pour prouver que le Commandant de la citadelle ne doit point être du même grade, & encore moins, plus ancien que le Gouverneur ; mais cela n'empêche point que le Commandant de la citadelle ne doit pas être aux ordres du Gouverneur, que lorſque celui-ci & ſa garniſon ont capitulé pour la Place, & qu'ils ſont entrés dans la citadelle.

* *Mém. de St. Hilaire, tom. 4. p. 202.*

Tout indépendant que doit être le Commandant de la citadelle, du Gouverneur de la Place, il doit lui ouvrir les portes dès que la capitulation pour la Place eſt ſignée ; dans ce cas, il doit être la ſeconde perſonne après lui. Pendant le ſiège de la Place, la garniſon de la citadelle doit être indépendante de celle de la Place, parce qu'on doit ſuppoſer qu'il y a dans l'une & dans l'autre le nombre ſuffiſant de troupes pour les bien défendre ; & ſi les troupes de la citadelle dépendoient du Gouverneur, c'eſt comme ſi le Commandant étoit à ſes ordres, & le premier inconvénient auroit toujours lieu. Ce n'eſt pas que je prétende que le Commandant de la citadelle ne donne des ſe-

cours de troupes lorſque le Gouverneur lui en demande; mais ils doivent ſe concilier enſemble pour le bien de la cauſe commune: le Gouverneur ne doit point lui donner d'ordre que lorſqu'il eſt entré avec ſa garniſon dans la citadelle, après la capitulation de la Place.

Les citadelles n'ont été imaginées que pour contenir les habitans d'une ville conquiſe. Telle eſt celle de Metz qui, autrefois, étoit ville Impériale, mais qui ſe mit ſous la protection de la France en 1552, ſous le régne de Henri II, & qui fut entierement réunie à la Couronne par le Traité de Weſtphalie ſigné en 1648. Straſbourg étoit comme Metz; Louis XIV la prit en 1681, & fit bâtir la citadelle, non-ſeulement pour défendre le Rhin dans cette partie, mais encore pour contenir les habitans, qui n'étoient pas encore entierement ſoumis, dont la religion étoit différente de celle du Prince, & qui ſe reſſouvenoient encore de leur ancienne liberté (*a*).

Comme il ſeroit contre toute politique de faire démolir les citadelles qui exiſtent aujourd'hui des Places du premier & du ſecond cordon, (car toutes celles qui ſont dans l'intérieur du Royaume devroient l'être, comme abſolument inutiles,) parce que ces citadelles du premier & du ſecond cordon, ſont un moyen de plus pour prolonger les ſièges, & retarder l'entrée du Royaume à l'ennemi; il faut, au moins, prendre de juſtes meſures pour que la reddition d'une Place n'entraîne pas avec elle,

(*a*) La religion proteſtante eſt toujours la dominante à Straſbourg, ou, au moins, elle y eſt tolérée, ainſi que dans toute l'Alſace; mais les peuples ſont très-ſoumis au Roi, & ils ont donné dans différentes circonſtances des preuves de leur zele & de leur fidélité, que des Français n'auroient pas pû donner avec plus d'éclat ni avec plus de déſintéreſſement.

Digitized by Google

elle, & en même tems celle de la citadelle, qui, très-ſouvent, peut ſoutenir un ſiège plus long que la Place; mais pour cela il faut qu'il y ait des magaſins de ſubſiſtances & de munitions de guerre en abondance, pour fournir à la garniſon de la Place réunie à celle de la citadelle, lorſque le Gouverneur & ſa garniſon s'y ſont retirés.

Il y a cependant des occaſions où le Commandant de la citadelle doit être dès le commencement du ſiège aux ordres du Gouverneur, c'eſt lorſque l'aſſiégeant fait ſon ataque à la citadelle ſans la faire à la Place, ou qu'il ataque l'une & l'autre en même tems. Comme le Gouverneur & le Commandant doivent néceſſairement ſe concilier l'un l'autre pour la défenſe qu'ils doivent faire chacun dans leur partie, pour les différentes ſorties qui doivent être concertées, & enfin pour les ſecours mutuels qu'ils doivent ſe donner, le Commandant de la citadelle eſt de toute néceſſité aux ordres du Gouverneur; & alors il eſt dans le même cas que ſi la Place avoit capitulé, & que ſi les troupes de la Place étoient entrées dans la citadelle.

Il arrive ſouvent que ce ne ſont pas toujours les Gouverneurs qui défendent leur Place, mais des Commandans particuliers que le Prince ou les Généraux d'armées envoyent à cet effet. Dans cette circonſtance, l'Officier général envoyé pour défendre la Place, a la même autorité que le Gouverneur; mais il n'en doit avoir ſur le Commandant de la citadelle, que dans le moment que lui & ſa garniſon entrent dans la citadelle, ou que l'ennemi fait une ataque à la Place, & une autre à la citadelle.

Lorſque ce ſont les Gouverneurs qui ſont chargés de défendre leur Place, comme ils ſont preſque tous Gouverneurs de la ville & citadelle, il s'enſuit que le Commandant eſt à leurs ordres. Je penſe que c'eſt un abus, & qu'il eſt totalement con-

traire au bien du ſervice, par les inconvéniens qui en peuvent réſulter; & quoique l'on ne doive point ſoupçonner un Gouverneur d'avoir aſſez de foibleſſe pour rendre la ville & la citadelle en même tems, quoiqu'il n'y en ait qu'une des deux d'ataquée; cependant comme cela peut arriver, je penſe qu'il ſeroit utile de ſéparer ces deux commandemens, & de les rendre indépendans, hors les cas que j'ai dit ci-deſſus.

Les précautions générales que Montécuculi dit qu'il faut prendre contre les ſtratagêmes, ne peuvent avoir lieu que lorſque l'ennemi ne s'eſt pas encore approché de la Place, & qu'il n'en a pas fait l'inveſtiſſement; car lorſqu'il eſt fait, on ne peut plus tenir des partis dehors, ni placer des gardes avancées dans les villages d'alentour, ces partis & ces poſtes ſeroient bientôt enlevés: il n'en eſt pas de même des eſpions, l'inveſtiſſement n'empêche point que l'on n'en envoye dans le camp ennemi. Ces eſpions doivent examiner la diſpoſition de l'inveſtiſſement, quelles troupes ſont dans un endroit, quelles autres dans un autre, leurs forces; s'il y a des communications d'établies, en cas que le terrein l'exige, & ſi elles ſont bonnes & fortifiées; la quantité de bouches à feu qu'il y a au parc d'artillerie; ſi l'aſſiégeant retranche ſon camp, quelles ſont les eſpeces de retrancheinens dont il ſe ſert; ſi la tranchée n'eſt pas encore ouverte, de quel côté il l'ouvrira, en quel lieu, quelle nuit, & à quelle heure: il eſt important qu'un Gouverneur ſoit inſtruit de tous ces détails. Quant aux fauſſes allarmes, elles peuvent quelquefois être utiles; mais, comme Montécuculi le dit très-bien, il faut employer ce moyen très-rarement, & il eſt même dangereux de trop le répéter.

Les endroits foibles d'une Place que Montécuculi dit qu'il faut fortifier, ne doivent pas être ſuppoſés, il ne doit point y en

avoir à une Place de guerre; & s'il y en a, il ne faut pas attendre que l'ennemi en faſſe le ſiège pour fortifier ces parties foibles. Thionville eſt une Place très-importante, puiſqu'elle eſt au premier cordon, cependant elle a eue pendant long-tems uncôté foible; la partie droite de la Moſelle étoit très-foible, & même elle étoit dominée du côté du chemin qui va à Sarre-Louis; mais depuis que l'on a fait un ouvrage à corne en avant des fortifications qui couvroient cette rive droite; cette Place eſt excellente, & doit faire honneur à l'Officier général & aux troupes qui la défendront, ſi jamais elle eſt aſſiégée.

S'il y a des bourgeois dans la Place qui veuillent prendre les armes, & aider à ſa défenſe, (car on ne peut pas les y forcer) il faut les placer dans les endroits les moins expoſés; mais ſi c'eſt une ville nouvellement conquiſe, & ſi l'on ſoupçonne la fidélité des habitans, loin de les armer pour aider à ſa défenſe, il faut non-ſeulement leur ôter toutes les armes qu'ils pourroient avoir, mais encore il faut les faire ſortir de la Place avant qu'elle ne ſoit inveſtie, leur permettre d'emporter leurs effets, & les faire conduire ſous eſcorte dans quelques villes éloignées des frontieres, & dans l'intérieur du Royaume. Si l'ennemi a prévenu la ſortie de ces habitans, il faut déſarmer ceux qui ſont en état de porter les armes, leur ordonner de reſter dans leurs maiſons, de n'en ſortir que depuis telle heure juſqu'à telle heure, & leur défendre d'être plus de deux enſemble. On ne peut pas prendre trop de précaution contre des habitans qui viennent d'être ſoumis de force, & qui ſont toujours prêts à ſe ſoulever à la plus petite occaſion: ſi on a le tems de les faire ſortir, il faut prendre ce parti, plutôt que d'en venir à l'extrémité de remplir les gibets de malheureux, qui, tout criminels qu'ils ſont,

parce qu'ils ont prêtés le ſerment de fidélité, ne péchent que par trop de zele pour leur ancien maître.

Il eſt facile d'arrêter promptement une émeute de bourgeois; il ne peut jamais y avoir à leur tête des chefs aſſez accrédités, ni qui ayent aſſez de conſidération pour être dangereux; ce ne peut être que quelques mutins, auſſi vils que dépourvus de moyens pour réuſſir dans leur entrepriſe. Il faut ſe ſaiſir de ces mutins, & les faire pendre publiquement ſans aucune forme de procès; les autres rentreront bientôt dans le devoir, ou par néceſſité ou par crainte: au ſurplus, tout inconvénient ſera levé en faiſant ſortir les gens ſuſpects.

On ne doit laiſſer entrer aucun étranger dès qu'une Place eſt inveſtie, ou même qu'elle eſt menacée d'être aſſiégée; ſi elle ne l'eſt pas, & qu'elle ne ſoit pas même dans le cas de craindre un ſiège, les précautions qu'indique Montécuculi ſont uſitées dans toutes les Places de guerre, à l'exception de déſarmer les paſſagers, il ſuffit de ſavoir qui ils ſont, d'où ils viennent, où ils vont, dans quel endroit ils vont loger, & combien de tems ils reſteront dans la ville; c'eſt enſuite aux perſonnes chargées de la police bourgeoiſe, à faire ſuivre ces gens & à rendre compte de leur conduite au Gouverneur. Il ne doit pas leur être permis de ſe promener ſur les remparts, ſi ce ne ſont que des paſſagers, & qu'ils ne ſoient dans la Place que pour un jour ou deux; mais ſi des affaires de commerce, ou autres, les y font reſter plus de tems, il y auroit de la cruauté à les faire reſter dans leurs maiſons, & à ne pas leur permettre de ſe promener, & de prendre l'air; mais il faut être très-exact à ne pas permettre à aucun bourgeois, & encore moins aux étrangers, de monter ſur les parapets, pour qu'ils ne puiſſent point reconnoître la Place, en tirer le plan, & en reconnoître les défauts: on évite par cette pré-

Digitized by Google

caution que des Ingénieurs traveſtis ne levent le plan de la Place, ce qui eſt arrivé plus d'une fois.

Si la Place eſt menacée d'un ſiège, il ne faut laiſſer entrer aucûn étranger, ni même perſonne d'inutile, cette attention eſt de la plus grande conſéquence; & ſi par hazard, ou par négligence, il en entre quelques-uns, dès qu'ils ſont connus, ils ne doivent plus en ſortir, il faut les mettre en lieu de ſûreté, pour qu'ils ne puiſſent pas informer l'ennemi de la force de la Place, de celle de la garniſon, des magaſins, & des lieux où ils ſont ſitués; cela s'entend, lorſqu'ils ne ſont pas reconnus pour eſpions, car s'ils le ſont, il faut les faire pendre ſur le champ ſans miſéricorde.

On donne au ſoldat plus de diſtance lorſqu'il eſt derriere un parapet, que lorſqu'il eſt en raſe campagne, & rangé en bataille, ou dans toute autre diſpoſition pour combattre; ainſi derriere un rempart, il faut compter un pas pour chaque homme, le pas évalué à trois pieds.

On ne met des troupes que ſur le front de l'ataque, les autres côtés ne ſont gardés que par des poſtes diſtribués dans les ouvrages extérieurs, & ſur le chemin couvert. Si l'on étoit obligé de garnir de troupes toute la circonférence de la Place, il faudroit une armée pour défendre la plus petite Place, parce qu'il faut que le ſoldat ait, au moins, deux jours de repos. M. le Maréchal de Vauban fixe les troupes néceſſaires pour la défenſe d'une Place, à un bataillon par baſtion; ainſi pour dix baſtions il faut dix bataillons. Comme ma conſtruction eſt différente, que j'ai une contre-garde qui couvre ma demi-lune, que mon chemin couvert doit être garni de troupes ſur le front de l'ataque, & qu'il m'en faut encore derriere les paliſſades tournantes, j'évalue chaque baſtion à mille hommes; ainſi pour

un exagone il faut ſix mille hommes, pour un octogone huit; ainſi du reſte, ſans compter quatre à cinq cens dragons, plus ou moins, ſelon la grandeur de la Place. Malgré ce nombre de troupes, il eſt poſſible que le ſoldat n'ait plus qu'un jour de repos après deux mois de ſiège; mais comme plus l'ennemi approche de la Place, & plus il faut être en force, que d'ailleurs, quoique l'on perde moins de monde que l'aſſiégeant, la perte que l'on fait eſt, par comparaiſon, plus conſidérable, parce qu'il peut remplacer par d'autres ſoldats ceux qui ont été tués ou bleſſés, que l'aſſiégé n'a pas les mêmes moyens, la garniſon n'a ſouvent après un long ſiège qu'un repos très-interrompu; c'eſt une fâcheuſe extrémité, mais elle eſt néceſſaire, pour n'être pas ſurpris & emporté d'aſſaut, comme le fut Berg-op-zoom en 1747.

Il eſt impoſſible de ſavoir au juſte la quantité de coups de canon que l'on tirera, ni la quantité de bombes que l'on jettera dans un ſiège; on ne peut pas calculer à une livre près ce qu'il faut de poudre, combien de livres de balles, combien de boulets, de bombes, de cartouches, de grenades, de pots à feu, &c. ainſi il faut après un calcul fait de ce dont on croit avoir beſoin pou[illegible]ſiège de quatre mois, ajouter un tiers en ſus aux munitio[illegible]erre & aux magaſins de ſubſiſtances. La quantité de munitions doit être calculée ſur le nombre de piéces que l'on peut mettre en batterie, & ſur celles que l'on a de rechange, au nombre de mortiers, à l'étendue du front de l'ataque que l'on ſuppoſe que l'ennemi embraſſera, & au nombre de troupes que l'on a. Les magaſins de ſubſiſtances ſe calculent ſur la force de la garniſon, & ſur la quantité d'habitans que l'on garde pour les travaux néceſſaires pendant le ſiège.

Je ſuppoſe qu'il y ait dans la Place cinquante piéces de canon

de 16, autant de 12, quarante de 8, & autant de 4, cette artillerie en piéces de canon ſe monte à 180 piéces. Je ſuppoſe que l'on ait 1000 boulets pour chaque piéce, on aura 180000 boulets. Pour faire uſage de ces boulets, il faut de la poudre à proportion, & compter 5 livres ½ de poudre pour chaque boulet de 16, 4 pour un de 12, 2 livres 10 onces pour un de 8, & 2 livres pour un de 4 (*a*); ſouvent on ne met que le quart de la peſanteur du boulet lorſque l'on veut tirer à ricochet, mais cette façon de tirer regarde plus l'aſſiégeant que l'aſſiégé; ainſi pour le ſervice de cinquante piéces de canon de 16, il faut 275000 livres de poudre; pour cinquante de 12, il faut 200000 livres de poudre; pour quarante de 8, il faut environ 107250 livres de poudre; pour autant de 4, il faut 80000 livres de poudre: ainſi par la quantité d'artillerie énoncée ci-deſſus, & de différens calibres, à 1000 coups pour chaque piéce, il faut 662250 livres de poudre. Après ce calcul, qui ne regarde que le canon, il en faut faire un autre pour les mortiers, pour les pierriers, pour les bombes, les grenades, les mines, les fougaces, & pour l'infanterie; mettre en ligne de compte les accidens qui peuvent arriver, malgré les précautions que l'on doit prendre pour les éviter. A ce nombre ſuppoſé, je fais ajouter un tiers en ſus, pour toutes les munitions de guerre que l'on a jugé néceſſaires pour une défenſe longue & opiniâtre. Il n'eſt pas poſſible d'avoir 180 piéces de canon ſur un front d'ataque; on en met en batterie un nombre ſuffiſant, & le reſte eſt en ré-

(*a*) Je n'admets point dans une Place aſſiégée de piéces de 24, celles de ſeize font le même effet, ſe ſervent & ſe remuent plus aiſément; d'ailleurs comme il n'eſt pas queſtion dans cette circonſtance de faire écrouler des murs, le canon de ſeize eſt plus que ſuffiſant pour détruire les ouvrages des aſſiégeans, qui ne ſont que de terre & de faſcines.

ſerve, pour remplacer les piéces démontées, ou hors d'état de ſervir ; il faut encore avoir attention d'avoir des affûts de rechange, des madriers pour raccommoder les plate-formes, & une grande quantité d'inſtrumens & outils néceſſaires pour le ſervice de l'artillerie.

Si je voulois entrer dans le détail de tout ce qu'il faut pour ſoutenir un ſiège, je n'aurois jamais fini. Pour connoître ce détail, qui eſt immenſe, je renvoye au Traité de la défenſe des Places, par le Blond (*a*).

Il en eſt pour les ſubſiſtances comme pour les munitions de guerre, il faut toujours en avoir beaucoup plus que l'on ne croit en conſommer pendant le tems du ſiège, & il vaut mieux que l'ennemi profite du ſurplus, en ſuppoſant que le Gouverneur ſe trouve forcé de capituler, que de ſe voir réduit à rendre la Place faute de vivres ; d'ailleurs il peut s'en gâter, l'ennemi peut mettre le feu à quelque magaſin, ainſi il faut en avoir de ſurplus, pour que les troupes & la partie des bourgeois qui travaillent dans l'intérieur ne pâtiſſent point. Si on compte pouvoir tenir trois mois, relativement à la force de la Place & à la garniſon, il faut avoir des ſubſiſtances pour cinq, & en être encore très-éc[illegible]n donnant cependant au ſoldat & aux bourgeois le néceſſaire, & augmenter la ration à meſure que la fatigue devient plus grande. Comme ce n'eſt pas les premiers jours que le ſoldat eſt le plus fatigué, il n'a pas beſoin d'une plus forte nourriture

(*a*) Quoique le détail que donne le Blond à la fin de ſon Traité ſur la défenſe des Places, ne ſoit point proportionné à la grande quantité d'artillerie avec laquelle on ataque aujourd'hui les Places, cependant il peut ſervir, en augmentant le nombre de chaque choſe indiquée, ſuivant la grandeur de la Place, & la force de la garniſon.

riture que celle qu'il eſt d'uſage de lui donner ; mais il faut l'augmenter à proportion que le travail devient plus pénible & plus dangereux, & que le repos eſt moins long & moins tranquille. Les magaſins de guerre & de bouche bien fournis, l'hôpital bien approviſionné, il faut encore munir l'arſenal de toutes les armes qui ſervent à la défenſe d'une Place, & dont on peut encore voir le détail dans le Traité de la défenſe des Places par le Blond.

Il faut que l'hôpital ſoit établi éloigné du front de l'ataque, pour que les bleſſés y ſoient en ſûreté & tranquilles, avoir de bons Chirurgiens, de très-bonne viande, de bon vin, & une très-grande quantité de médicamens de toute eſpece, & les plus frais. On ne ſauroit avoir trop d'attention pour que cette partie ſoit bien adminiſtrée. Dans tous les hôpitaux d'armée, & dans ceux des villes de guerre, il y a un Contrôleur, un Médecin, un Chirurgien major, & un Entrepreneur; il y a en outre beaucoup de Chirurgiens qui ſont ſous les ordres du Chirurgien major; le Contrôleur, le Médecin, le Chirurgien major & l'Entrepreneur, ſont ſoumis à l'Intendant de l'armée, & dans une Place, à un officier nommé par le Gouverneur, ou celui qui commande dans la Place, pour avoir l'œil à ce que l'hôpital ſoit tenu propre, que le bouillon ſoit bon, que les médicamens ſoient frais, que les panſemens ſoient exactement faits, & enfin pour éviter le monopole qui vient le plus ſouvent de l'Entrepreneur, qui, ſans reſpecter les droits de l'humanité, ni les ordres du Prince, cherche toujours à gagner pardelà ſon marché, & qui ne ſe fait pas un crime de ſacrifier plus ou moins de ſoldats, pourvu que ſes profits augmentent. Un officier digne de foi m'a dit, qu'étant chargé de faire la viſite d'un hôpital établi dans une ville conquiſe pendant la derniere guerre,

qu'il trouva tout en ordre, le bouillon excellent, le linge propre, & enfin tel qu'il pouvoit le deſirer; après ſa viſite il ſortit, revint une demi-heure après, il trouva tout changé, le bouillon n'étoit plus que de l'eau, le linge étoit ſale, & les malades ſans gardes & ſans Chirurgiens; il fit mettre l'Entrepreneur en priſon, & en rendit compte au Général, qui en ordonna ce qu'il jugea à propos. Voilà en général ce qui arrive dans preſque tous les hôpitaux, parce qu'ils ſont par entrepriſes, & que la plupart des Entrepreneurs ſont des fripons. Un zélé citoyen, dont l'état eſt fort au-deſſus de celui d'Entrepreneur, qui employe tous ſes momens à chercher les moyens de procurer aux pauvres un adouciſſement à leur miſere, a cherché auſſi les moyens de conſerver des ſoldats à l'État, & s'eſt chargé pendant deux campagnes de l'entrepriſe de l'hôpital de l'armée: je ne ſais s'il en a coûté davantage au Prince; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il a gagné beaucoup de ſoldats, qui ſeroient morts dans les hôpitaux, adminiſtrés comme ils l'étoient avant qu'il ne s'en fut chargé. L'argent que l'on dépenſe pour ſauver la vie à un ſoldat eſt un profit manifeſte: l'argent ſans ſujets ne conſtate point la puiſſance d'un État ni d'un Prince; mais avec beaucoup de ſujets, l'un & l'autre ſont puiſſans, & ils ont de l'argent.

Lorſque la garniſon eſt peu nombreuſe, il eſt dangereux de faire de trop fréquentes ſorties, parce qu'on y perd toujours beaucoup plus de monde que l'aſſiégeant, non en nature, mais par proportion, parce que l'aſſiégeant peut réparer ſes pertes, & que l'aſſiégé ne le peut pas; ainſi il faut les faire à propos; mais ne les pas trop multiplier.

La défiance que l'on peut avoir de la bourgeoiſie augmente à proportion du nombre des habitans, & de la foibleſſe de la garniſon, ſur-tout ſi c'eſt une Place nouvellement conquiſe;

mais j'ai dit plus haut les précautions qu'il falloit prendre pour éviter les émeutes. Pour ce qui eſt des traîtres, il y en a malheureuſement de toutes les eſpeces & de tous les états ; il faut tâcher de les connoître, & ſur le moindre ſoupçon, les mettre en lieu de ſûreté, & hors d'état de nuire, juſqu'à ce que leur crime ſoit avéré ; alors, ſans aucun égard pour la naiſſance, le grade, & autres avantages ſemblables, il faut les faire exécuter publiquement ; il faut punir ouvertement le crime, & montrer le criminel à l'univers. Les Anglais nous ont donné au commencement de la guerre de 1756, un grand exemple de ſévérité dans l'Amiral Bing, qu'ils firent fuſiller ſur ſon bord, pour n'avoir pas battu la flotte Françaiſe commandée par M. de la Galiſſonniere. Si chez toutes les Nations on ſavoit punir & récompenſer à propos, il y auroit moins d'ignorans qui oſâſſent ſe charger du poids d'une autorité fort au-deſſus de leurs forces; il y auroit plus de zele par l'attrait des récompenſes, & plus d'application à ſes devoirs par la crainte du châtiment.

Les affûts à la Vauban, appellés bâtards, ſont les meilleurs pour la défenſe des Places, les roues ſont baſſes, & ne peuvent pas être vûes, ni priſes en rouage ; il faut ſeulement élever davantage les plate-formes, & ne point faire d'embraſures, ou ſi on en fait, il faut qu'il n'y ait que la crête du parapet d'échancrée, afin que les canoniers ſoient plus à couvert. Je crois que l'on pourroit faire les flaſques des affûts bâtards un peu plus courtes qu'elles ne ſont, quoique ſuivant les proportions qu'on leur donne on puiſſe placer du canon de 16 ſur les ouvrages dont le terre-plein eſt étroit, & ſur lequel l'ennemi ne peut pas mettre ſon canon de 24, parce qu'il faut que les piéces qu'une armée mene avec ſoi en campagne, ou pour un ſiège, ſoient ſur des affûts plus longs de flaſ-

ques, & avec des roues plus hautes, pour pouvoir être tranſportés d'un camp à un autre, au lieu que les piéces dans une Place de guerre reſtent ſtables, ou font peu de chemin; & il eſt facile de les tranſporter d'un lieu à un autre, parce que le terrein eſt plus uni que dans des grands chemins, ou à travers la campagne. On dira, ſans doute, mais l'ennemi qui connoît la forme des ouvrages qu'il a deſſein d'aſſiéger, fera porter des affûts de rechange capables d'être placés ſur les ouvrages qui ne pourroient contenir des affûts de campagne; cela eſt vrai, & même il fera très-bien; mais c'eſt un attirail de plus qui ſera embarraſſant, & qui exige beaucoup de dépenſe.

* *Tom. 2. liv. 3. Planc. IV.* Les radeaux de l'invention de M. le Maréchal de Saxe * me paroiſſent plus commodes que les barques que Montécuculi dit qu'il faut avoir. Outre que les radeaux ſont plus commodes pour y placer du canon, on peut y en mettre pluſieurs, & l'on ne peut en mettre qu'un à l'avant & un autre à l'arriere ſur une barque.

Montécuculi dit *que l'aſſiégeant rencontre aiſément les mines qui ſont ſous les baſtions, lorſqu'ils ſont vuides*; mais c'eſt un défaut dans la conſtruction que d'avoir des baſtions vuides, ils doivent être pleins, ils en ſont plus aiſés à défendre, de plus de reſſource par les retranchemens que l'on peut y faire entre les caſemates & les magaſins que l'on peut ſe ménager deſſous, ce qu'on ne peut pas lorſqu'ils ſont vuides. Pour éviter que le Mineur de l'aſſiégeant ne pénetre juſques ſous les baſtions, il faut creuſer la cunette (*a*) très-profonde, & ſi l'on

(*a*) La cunette eſt un foſſé pratiqué dans le grand foſſé de la Place; on lui donne ordinairement deux toiſes de largeur à la ſurface, une dans le fond, & une de profondeur; c'eſt un nouvel obſtacle que l'on oppoſe à l'ennemi. On ne met ordinairement de cunette qu'aux foſſés ſecs.

peut juſqu'au niveau d'eau, il lui ſera impoſſible d'aller plus avant.

Lorſque la breche eſt faite à la demi-lune, ce qui ſuppoſe le chemin couvert pris, ainſi que la contre-garde de la demi-lune, il faut ſe préparer à ſoutenir un aſſaut; mais en même tems il faut ſe ménager une retraite ſûre, ſans cependant abandonner l'ouvrage. Pour cet effet, il faut élever un retranchement à trente-cinq toiſes de l'angle ſaillant, & à vingt de la gorge; ce retranchement a une courtine & deux flancs, formant deux angles rentrans. Le foſſé du retranchement doit avoir trois toiſes, & être pris ſur les trente-cinq toiſes en avant du retranchement. Dans le centre de la courtine, pardelà le foſſé on peut conſtruire une demi-lune dont les faces ont vingt toiſes, & dont les angles de l'épaule vont aboutir aux trois quarts de la courtine, de ſorte que ſes faces ſont défendues par les deux flancs du retranchement, par un feu direct, & par une partie de la courtine par un feu oblique; quoique ce dernier feu ne ſoit pas bon, comme il n'eſt pas le ſeul qui défende les faces de cette demi-lune, il n'eſt pas inutile, & il ajoute à la défenſe. A l'extrémité des flancs du retranchement, on laiſſe un paſſage d'une toiſe fermé par deux barrieres; on coupe le parapet à la hauteur des flancs, & de la terre que l'on en tire, on en fait un autre parapet ſur celui de la demi-lune. Il eſt arbitraire de faire une demi-lune en avant de ce retranchement, ou de n'en pas faire, c'eſt ſuivant le tems que l'on a pour le conſtruire & le perfectionner; mais s'il y a une demi-lune, il faut que ſon foſſé ſoit de la même largeur que celui du retranchement, & qu'ils ſoient joints enſemble, alors il faut faire un pont pour communiquer du retranchement à la demi-lune. Voyez la Planche 23, Figure 2.

Il faut commencer à élever ce retranchement auſſi-tôt que l'ennemi s'eſt rendu maître du chemin couvert, quoiqu'il ait encore la contre-garde de la demi-lune à prendre avant que de pouvoir ataquer ce ſecond ouvrage ; il eſt toujours bon de le faire, l'ennemi eſt trop proche de la Place pour pouvoir voir ce qui ſe paſſe ſur la demi-lune, étant, ſur-tout, couvert par le parapet de la demi-lune, & par ſa contre-garde.

Le retranchement que l'on fait ſur le baſtion & ſur la courtine eſt différent, il ſe commence à-peu-près dans le centre du baſtion ; il eſt compoſé de trois angles ſaillans & de deux rentrans, ce qui forme à-peu près, ce que l'on appelle, un bonnet à prêtre. Ce retranchement ſe prolonge le long du parapet de l'épaule du baſtion & juſqu'à l'angle rentrant du flanc de la courtine, & ſe continue en ligne droite ſur la courtine. Le foſſé de ce retranchement doit avoir huit pieds de profondeur, parce qu'on ne peut pas lui en donner davantage, à cauſe de la voûte du magaſin que je conſtruis ſous le rempart ; on peut lui donner trois toiſes de large, & au parapet une toiſe de haut & deux toiſes d'épaiſſeur ; on n'y fait point d'embraſures ; mais on ſe ſert des piéces de canon de 4, montées ſur des affûts de mon invention, tels que je les ai indiqué plus haut.

Aux deux extrémités des angles de l'épaule du baſtion & des angles ſaillans des deux flancs du retranchement, on laiſſe un paſſage d'une toiſe, où l'on met des barrieres pour que les troupes qui défendent encore la partie des faces du baſtion, la plus près de l'angle ſaillant, puiſſe ſe retirer derriere le retranchement lorſqu'elles ne pourront plus garder leur poſte ; elles ſont protégées dans leur retraite par l'artillerie chargée à cartouche, & par la mouſqueterie qui bordent le retranchement ; ainſi leur retraite peut ſe faire facilement. Aux

deux extrémités des angles rentrans du baſtion & de la courtine, on conſtruit deux ponts avec deux barrieres, pour que les troupes puiſſent entrer dans l'intérieur du retranchement; on coupe le parapet du baſtion à la hauteur des angles ſaillans des flancs du bonnet à prêtre, & la terre qu'on en tire ſert à élever un parapet, derriere lequel on met des ſoldats; il faut avoir attention d'y faire un épaulement, pour couvrir le ſoldat ſur ſon flanc. Voyez la Planche 31.

On objectera, peut-être, que les cavaliers que j'éleve ſur les baſtions ſont un obſtacle à la conſtruction de ce retranchement; comme ce ſont probablement les batteries qui ſont ſur ces cavaliers qui ſeront les premieres démontées, parce qu'elles incommodent davantage l'ennemi, qu'elles découvrent tous ſes travaux, & qu'elles les retardent par leur feu, il eſt intéreſſé à les ruiner dès qu'il peut avoir une batterie en état de tirer; d'ailleurs, ces batteries, quelqu'utiles qu'elles ſoient dans le commencement du ſiège, & même plus long-tems, n'ont pas une utilité auſſi marquée, lorſque l'aſſiégeant eſt parvenu à perfectionner ſa troiſième parallele ou place d'armes, parce que plus l'ennemi eſt près de la Place, plus ces batteries tirent en plongeant, & leur effet n'eſt pas auſſi conſidérable que lorſque leur direction eſt plus élevée: ainſi, qu'elles ſoient démontées ou non, il faut raſer les cavaliers, & ſe ſervir de la terre pour réparer & boucher la breche, pour faire des épaulemens ſur la courtine pour qu'elle ne ſoit point enfilée, en cas que l'ennemi parvienne à ſe rendre maître de la partie ſaillante du baſtion, pour couvrir des blaindages, & enfin pour mille travaux où l'on a beſoin de terre. Ces cavaliers étant raſés, il eſt facile alors de faire le retranchement propoſé.

Il ne faut pas attendre pour l'élever que la breche ſoit faite

aux baſtions; mais dès que l'ennemi s'eſt rendu maître du chemin couvert; c'eſt alors qu'il faut raſer le cavalier, & travailler promptement à ce tetranchement. Avant que de parvenir à ataquer le baſtion, il faut que l'ennemi prenne ſa contregarde; ainſi on a le tems de perfectionner cet ouvrage intérieur. Ce retranchement fait, il ne doit point empêcher de défendre la breche faite au baſtion avec la plus grande opiniâtreté, c'eſt lorſqu'il n'eſt plus poſſible de la ſoutenir, que les troupes doivent ſe retirer derriere, & ſe préparer à faire une vigoureuſe réſiſtance, & ce n'eſt que derriere ce ſecond rempart qu'elles doivent capituler.

Montécuculi arme ſes ſoldats de rondaches ou boucliers lorſqu'il les employe à défendre une breche; aujourd'hui l'aſſiégé & l'aſſiégeant n'ont que des armes offenſives; l'aſſiégé ſe ſert de coupures, de retranchemens, de pierres, de faulx à revers, de crocs, d'huile bouillante, de barrils remplis d'artifice, de grenades, de poutres armées de pointes de fer, & autres choſes ſemblables, pour chaſſer l'aſſiégeant, & l'empêcher de monter à l'aſſaut; mais ni l'un ni l'autte n'ont d'armes défenſives.

Il ne faut pas attendre que l'on ſoit à l'extrémité pour faire les ſignaux convenus; les lettres & les couriers que l'on tenteroit d'envoyer ne ſont jamais certains, parce que l'inveſtiſſement eſt ſenſé très-exactement fait, & il eſt à ſuppoſer que l'ennemi gardera ſi bien toutes les iſſues qui conduiſent dans la Place, qu'il ne ſera pas poſſible à aucun courier ni à perſonne d'y faire parvenir quelques lettres. Pendant le ſiège de Lille en 1708, fait par M. le Prince Eugene & le Duc de Malbourough; M. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme trouverent le moyen de faire paſſer des letttes au Maréchal de Bouflers,

Bouflers, & d'avoir la réponſe de ce Général. Un nommé Dubois, Capitaine de grenadiers, homme hardi, & zélé pour le bien de l'État, ſe chargea des lettres de M. le Duc de Bourgogne & de M. de Vendôme; il les enveloppa dans de la toile cirée, ſe déshabilla, ſe jetta dans la Deulle, & nagea entre deux eaux juſques dans Lille; il s'en revint par le même chemin, avec la réponſe du Maréchal de Bouflers *: mais ce ſont de ces coups heureux & hardis, qu'il eſt bon de citer pour en faire voir la poſſibilité; & il eſt auſſi difficile de compter deſſus, qu'il l'eſt de rencontrer des gens qui veulent les tenter. Dans ces circonſtances, il vaut mieux ſe ſervir de ſignaux, qui peuvent ſe voir de deux ou trois lieues, plus ou moins, ſelon la ſituation du pays. L'aſſiégé peut mettre des drapeaux de la couleur convenue, ſur les plus hautes tours ou ſur les clochers; mais ce ſignal ne peut pas être vu de bien loin: d'ailleurs, l'aſſiégé & l'aſſiégeant conviennent ſouvent enſemble que l'on ne tirera pas ſur les clochers, ou ſur les tours des Égliſes, à condition toutefois que l'aſſiégé n'y fera monter perſonne, & n'y mettra point de ſignaux. Au ſiège de Philiſbourg, fait par M. le Maréchal de Berwick en 1734, cette convention avoit été faite entre le Général Français & le Gouverneur de la Place; ces conventions n'empêchent cependant pas l'aſſiégé de tirer des fuſées volantes pendant la nuit, & le jour de faire, à l'oppoſite de l'ataque, un amas de paille mouillée, & d'y mettre le feu, cette paille allumée jette une fumée très-épaiſſe, & qui s'apperçoit de très-loin; mais l'armée de ſecours a mille moyens pour faire connoître qu'elle n'eſt pas éloignée, & qu'elle marche à l'ennemi; elle peut tirer pluſieurs coups de canon, mais il faut que le vent porte de l'armée ſur la Place, car, ſans cela, le ſignal peut

* *Mémoires de St. Hilaire, tom. 4.*

être en pure perte. Le ſignal le plus ſûr pendant la nuit, eſt de mettre au bout d'une perche, ainſi que je l'ai déjà dit plus haut, un barril rempli de filaſſe goudronnée, de mettre cette perche ſur une éminence, ou ſur le haut d'une tour, ou attachée au haut d'un grand arbre, & d'y mettre le feu: on peut voir ce ſignal à trois lieues. Pendant le jour on fait un amas de feuilles mouillées, & on y met le feu. Les fuſées volantes ne ſont pas auſſi certaines, parce que comme elles ne durent qu'une minute au plus, ſi l'on n'a pas poſitivement les yeux tournés d'où elles partent, le ſignal eſt perdu.

Ou la Place eſt aſſiégée dans les formes, ou elle n'eſt que bloquée: dans ces deux ſuppoſitions, ou l'armée ennemie retranchera ſon camp, ou elle aura une autre armée d'obſervation pour la couvrir; dans ce cas, elle n'a point beſoin de ſe retrancher. Je ſuppoſe que l'armée qui fait le ſiège peut craindre une armée de ſecours, & qu'elle ſe retranche, ou par des lignes avec des redans & des redoutes de diſtance en diſtance, ou par des lignes, mais interrompues, telles que je les ai décrites plus haut, ou par des redoutes ſans lignes; n'importe la forme des retranchemens. Si l'armée qui marche au ſecours de la Place eſt déterminée à ataquer le camp retranché, le Général qui la commande doit connoître la poſition du camp, la nature des retranchemens, & faire ſes diſpoſitions relatives au terrein, & à la force du camp retranché; mais ſi l'ennemi au lieu de reſter derriere ſes retranchemens, marche au-devant de l'armée de ſecours, il y a apparence qu'il aura reconnu un champ de bataille; ou s'il n'en a pas déterminé un, il connoît, du moins, aſſez le pays, pour ſavoir où il s'arrêtera & où il ſe mettra en bataille; dans ce cas, l'armée qui marche au ſecours de la Place doit tâcher de

le prévenir, & faire enſorte que l'ennemi la trouve en bataille, & prête à charger. M. le Maréchal de Catinat, dans la campagne de 1693, marche pour faire lever le ſiège de Pignerol, que faiſoit M. le Duc de Savoye; ce Prince ſans attendre M. de Catinat, ſort de ſes lignes, marche à la Marſaille au-devant des Français; mais pour n'avoir pas reconnu bien exactement ſon champ de bataille, il néglige de s'emparer des hauteurs de Pioſaſque, ce qui donna le moyen à M. de Catinat d'étendre ſa droite juſqu'au pied de ces hauteurs, & enſuite de s'en emparer, & de déborder la gauche de l'armée ennemie, ce qui fut cauſe de la défaite du Duc de Savoye; cependant quoique la valeur de ce Prince ne fut pas ſuivie du ſuccès, je penſe qu'il eſt toujours plus avantageux de marcher à l'ennemi, que de l'attendre derriere des retranchemens.

Dans la campagne de 1703, M. le Maréchal de Tallard occupé à faire le ſiège de Landau, apprend que l'armée des Alliés, commandée par M. le Prince de Heſſe-Caſſel, venoit de paſſer le Rhin à Spire; M. de Tallard ſort de ſes lignes, fait marcher l'armée Françaiſe ſur cinq colonnes, la cavalerie ſur les aîles, l'infanterie & l'artillerie dans le centre, prend les devans avec cinq cens cavaliers, apperçoit l'armée ennemie preſque toute en bataille, & le reſte achevant de paſſer la branche du Spireback. Juſqu'à ce moment tout eſt bien conduit, la réſolution de marcher en avant eſt ſage, la diſpoſition des troupes pour la marche eſt bonne, & relative au pays; mais il n'y en a encore aucune pour le combat; M. de Tallard fait ataquer l'infanterie comme elle marche; c'eſt-à-dire, en colonne, la tête des colonnes eſt aux priſes avec l'ennemi, que la queue en eſt encore à une demi lieue; n'importe, il gagne une bataille qui fut long-tems diſcutée; mais qu'il dut plus au

hazard & à la valeur des troupes Françaiſes, qu'à ſes talens & à ſes diſpoſitions *. Si en 1706 l'armée Françaiſe commandée par M. le Duc d'Orléans, & ſous ce Prince MM. les Maréchaux de Marſin & de la Feuillade, fut ſorti de ſes retranchemens devant Turin, & eut marché au-devant du Prince Eugene, qui s'avançoit pour l'ataquer & ſauver cette Place, il y a tout lieu de croire qu'elle auroit battu M. le Prince Eugene, bien inférieur en force à l'armée Françaiſe, au lieu qu'elle le fut, & Turin délivré; mais l'entêtement du Maréchal de Marſin, auquel ſe joignit le Maréchal de la Feuillade, parce que celui-ci étoit chargé du ſiège, fut cauſe que l'armée reſta dans ſes lignes, & qu'un ordre de Louis XIV, que le Maréchal de Marſin tira de ſa poche, par lequel le Roi ordonnoit à M. le Duc d'Orléans, en cas d'action, de déférer aux avis du Maréchal, empêcha M. le Duc d'Orléans de ſuivre ſon propre ſentiment, & le ſeul qui fut bon à ſuivre **.

* *Mém. de Feuquieres, tom. 3.*

** *Mém. de Feuquieres, tom. 4.*

Si au lieu d'un ſiège c'eſt un blocus, & que les troupes du blocus ayent une armée d'obſervation qui les couvre, comme dans ce cas, il n'y a point de retranchemens, l'armée qui s'avance dans l'intention de ſecourir la Place, doit être déterminée à ataquer l'ennemi; mais le Général qui la commande ne doit point marcher au hazard, & il doit ſaiſir les poſitions que le terrein préſente, pour combattre avec plus d'avantage. L'armée qui couvre le blocus doit s'en rapprocher, pour recevoir des ſecours des troupes qui le forment. C'eſt ainſi que fit M. le Maréchal de Luxembourg dans la campagne de 1698; M. de Montal bloquoit Mons, & M. de Luxembourg avec ſon armée couvroit les troupes de M. de Montal; ſa gauche étoit appuyée à l'Abbaye de St. Denis, ayant un ruiſſeau devant elle dont les bords étoient eſcarpés. M. le Prince d'Orange,

quoiqu'inſtruit que la paix venoit d'être ſignée à Nimegue, & voulant, ſans doute, engager les Alliés à rompre ce Traité, par la victoire dont il ſe flattoit, part de Soignies la nuit du 13 au 14 d'Août, débouche le 14 au matin dans la plaine entre le moulin de Rœux & l'Abbaye de St. Denis, derriere laquelle étoit un petit bois, auquel la gauche de l'armée Françaiſe étoit appuyée, & ataque cette gauche avec la plus grande vivacité; mais l'activité de M. de Luxembourg, & ſes ſages diſpoſitions, firent évanouir les projets du Prince d'Orange, le couvrirent de honte, & couronnerent de lauriers, même au ſein de la paix, M. de Luxembourg *.

Le Général qui ne marche que pour faire entrer du ſecours dans la Place, ſoit de troupes, de munitions ou de ſubſiſtances, parce qu'il n'eſt pas aſſez en force pour ataquer l'armée qui fait le ſiège, doit cependant faire de fauſſes ataques dans différentes parties du camp retranché de l'ennemi, pour le diſtraire du ſecours que l'on veut faire entrer dans la Place, & pour qu'en ſoutenant ces ataques, il dégarniſſe quelque partie, par où il puiſſe eſpérer de faire paſſer le ſecours, pour de-là ſe jetter dans la Place. M. le Chevalier de Luxembourg, fils de M. le Maréchal de Luxembourg, & qui eſt mort Maréchal de France, chargé de conduire un convoi de poudre dans Lille, aſſiégé par M. le Prince Eugene & le Duc de Malbourough en 1708, ſort de Douai avec 1300 cavaliers, qui chacun avoient un ſac de poudre en croupe, paſſe à travers le camp ennemi; & tout le convoi ſeroit entré, ſi quelques officiers ou cavaliers n'euſſent dit à voix baſſe, mais aſſez haut pour être entendus, *ſerre, ſerre*, ce qui fit juger que c'étoient des Français; l'ennemi ataque l'arriere-garde, qui ſe retire ſous Douai; mais le reſte, au nombre de 600, entre dans la

* *Mém. de Feuquieres, tom. 3. Hiſt. du Maréchal de Luxemb. tom. 4.*

Place. Pendant que ces différentes ataques ſe font au-dehors, les aſſiégés doivent faire une vigoureuſe ſortie, tâcher de combler une partie des travaux des aſſiégeans, & les forcer à faire marcher des troupes pour faire rentrer les aſſiégés dans la Place. Cette diverſion ſera très-utile aux ataques extérieures; & quoique le Général qui marche au ſecours de la Place n'ait eu deſſein que d'y faire entrer un ſecours de troupes, ou de munitions, ou de ſubſiſtances, il peut arriver que ſi ces différentes ataques, jointes à la vigoureuſe ſortie que doivent faire les aſſiégés, réuſſiſſent à chaſſer l'ennemi, les unes de ſes retranchemens, & l'autre de ſa tranchée, que non-ſeulement la ville ne ſoit ſecourue; mais encore l'ennemi battu, & forcé de lever précipitamment le ſiège, & de ſe retirer.

Je n'ai pas prétendu faire un Traité complet de l'ataque & de la défenſe des Places, mais j'ai cru devoir ſuivre le Texte de Montécuculi, & expliquer, au moins, les principes généraux, pour ſuppléer à ce qui manque dans le Texte. Pour une plus grande intelligence relativement à l'ataque, j'ai joint le plan d'une tranchée ouverte, & pouſſée juſqu'au pied du glacis, devant une Place conſtruite ſelon mon ſyſtême. Voyez la Planche 26.

Quoique je n'aye pris dans le ſyſtême de M. le Maréchal de Vauban que les parties qui pouvoient convenir à mes idées, il ne s'enſuit pas que je condamne les autres parties que j'ai laiſſées; je rends, avec tous les militaires, la juſtice qui eſt dûe à ce ſavant Ingénieur. Sa conſtruction eſt la plus exacte de toutes celles qui l'ont précédées, & même de celles de ſes contemporains, & les défauts que j'ai cru y trouver ne ſont que relatifs à mon ſyſtême, dont les ouvrages ſont plus élevés, & qui ont moins de terre-plein, à l'exception de mes

remparts & de mon chemin couvert, qui en ont beaucoup davantage que l'Ingénieur Français ne leur en donne, & jamais au total de ſa conſtruction, qui eſt très-bonne dans ſon enſemble ; mais à laquelle je penſe que l'on peut ajouter pour la rendre plus forte, ſans multiplier les ouvrages, & ſans rendre la conſtruction plus diſpendieuſe.

Quant à l'ataque & à la défenſe, je n'ai pas cru après M. de Vauban, devoir entrer dans de plus grands détails. Ceux des Lecteurs qui voudront s'inſtruire à fond de ces deux parties, n'ont pas de meilleur guide que ce ſavant Ingénieur, perſonne n'ayant traité ces deux parties avec plus de lumieres, & avec des combinaiſons plus juſtes & plus phyſiques.

CHAPITRE III.

Des Combats en Campagne.

ILs ſont particuliers avec une partie des forces, ou généraux avec toute l'armée. Les avantages qu'on y remporte viennent de quatre ſources principales.

Premiere ſource dans l'avantage du nombre.

I°. De ce que pluſieurs combattent contre peu (*a*), à quoi ſe rapporte :

1°. Battre un quartier, une garde, un convoi, un fourrage.

2°. Envelopper une embuſcade qu'on a découverte.

3°. Tomber avec l'armée ſur un corps foible & ſéparé.

Seconde ſource dans la ſcience du Chef.

II°. De faire combattre des gens préparés contre des gens qui ne le ſont pas (*b*), des troupes fraîches contre des fatiguées, des troupes armées contre d'autres ſans armes, des gens braves contre des lâches, des gens déterminés contre d'irréſolus, ſous quoi l'on comprend :

1°. Les ſurpriſes, qui conſiſtent, ſuivant l'étymologie du mot, à prendre ſon ennemi au dépourvu, lorſqu'il dort, qu'il mange, qu'il célebre quelque fête, qu'il fourrage, qu'il eſt près de camper, ou de décamper, qu'il n'a pas encore poſé ſes gardes, ou qu'il les a déjà levées, qu'il a deſſellé & débridé ſes chevaux.

2°. Les embuſcades.

3°. L'ataque de l'ennemi quand il n'a point de Chef, ou qu'il marche.

Troiſième ſource dans la maniere de combattre.

III°. De ce qu'on choque de front l'ennemi (*c*), en flanc, ou en queue, ce qui comprend :

1°. Suivre

1°. Suivre la piſte de l'ennemi, & le charger dans les défilés avant qu'il puiſſe faire volte-face, & ſe mettre en bataille.

2°. S'ouvrir en deux, & s'aller jetter ſur les flancs de l'ennemi, ou envoyer ſecrettement des troupes qui l'ataquent parderriere.

Quatrième ſource dans l'avantage du lieu.

IV°. De ce que le poſte eſt avantageux (*d*), & que chaque eſpece d'armes eſt placée au lieu où elle peut faire ſon devoir, ſans qu'aucune demeure inutile, à quoi ſe réduit:

1°. S'emparer d'un paſſage où l'ennemi doit paſſer.

2°. Gagner une hauteur ou un bois, d'où l'on voye ſans être vu, & d'où le choc venant de haut en bas, ait plus de force.

3°. Combattre dans les plaines & dans les lieux découverts (*e*), ſi on eſt plus fort en cavalerie que l'ennemi, & dans des lieux couverts & difficiles, ſi on a plus d'infanterie que lui; dans les lieux étroits, ſi on a moins de troupes, & dans des endroits ſpacieux, ſi l'on eſt ſupérieur en nombre.

OBSERVATIONS.

CHAPITRE III.

Des Combats en Campagne.

(a) C'Est un grand art que de ſavoir employer peu de monde avec avantage contre beaucoup ; il n'y a que des Généraux qui réuniſſent l'étude & l'expérience à des talens ſupérieurs, qui puiſſent avoir cet art. Comme il n'y a rien d'abſolu à la guerre, il faut que tout ce que l'on projette ait, au moins, une certitude morale de réuſſite ; mais avant que de ſe mettre en mouvement pour exécuter ſes projets, il faut examiner les moyens que l'on a pour réuſſir dans ſes deſſeins, & les cauſes qui peuvent les faire manquer, peſer les uns & les autres, éviter autant qu'il eſt poſſible tout ce qui peut être un obſtacle au ſuccès, & prendre les meſures les plus juſtes pour qu'il n'y ait que les difficultés que peut préſenter le moment. Si malgré les précautions que l'on a priſes, il ſe rencontroit des obſtacles que l'on n'ait pas prévus, il faut ſavoir y remédier ſur le champ ; de même il faut ſavoir profiter des avantages imprévus que l'on remporte, & auxquels on ne pouvoit pas s'attendre. Ces reſſources dans l'eſprit ne ſe trouvent que dans de grands génies qui ſont au-deſſus de leur beſogne, qui ne s'épouvantent point d'un revers, parce qu'ils ſavent y remédier, & qui ne s'enivrent point d'un premier ſuccès ; mais qui à l'aide de celui-ci ſavent s'en procurer de plus conſidérables. Si après la bataille de Cannes, Annibal eut marché à Rome, cette maîtreſſe du Monde auroit peut-être ſubi le même ſort qu'elle fit éprouver à Carthage. Si en 1746

M. le Maréchal de Saxe partant de Tongres pour aller ataquer l'armée des Alliés à Rocoux, eut pû l'ataquer à huit heures du matin, même à onze, au lieu de l'ataquer à deux heures après midi, l'armée ennemie auroit été entierement défaite; mais le jour manqua au Maréchal, il fut forcé de reſter ſur le champ de bataille, & de laiſſer paſſer la Meuſe aux ennemis, partie par les hauteurs d'Houtain vers Maëſtricht, & partie par les hauteurs de la Meuſe, qu'ils paſſerent au-deſſous du camp de Céſar. Deux heures de plus de jour anéantiſſoient l'armée des Alliés, & donnoient la paix à l'Europe. C'eſt une erreur de croire qu'il faille faire un *pont d'or* à l'ennemi (*a*). La paix eſt le but que doivent ſe propoſer des Généraux citoyens. Ce n'eſt point être barbare que de donner la paix à ſes concitoyens, en la ſcellant du ſang de l'ennemi; ce ſeroit l'être que de la prolonger lorſqu'on peut la finir. Une ſeule bataille gagnée dont on a ſû profiter, & qui force l'ennemi à demander la paix, eſt plus glorieuſe pour le Général que trente ans de ſuccès qui ne décident rien, & qui ne rendent que plus miſérables les vainqueurs & les vaincus.

Il y a des occaſions à la guerre où il faut employer plus de

(*a*) Les loix de Licurgue permettoient aux Spartiates de faire la guerre pour leur défenſe; mais elles leur enjoignoient de ne jamais profiter de la victoire en pourſuivant une armée miſe en déroute. Cette loi étoit néceſſaire pour un peuple qui ne vouloit que ſe défendre, & qui n'avoit point de projets de conquêtes, à qui on avoit défendu l'or, & qui n'avoit que de la monnoie de fer. En lui défendant de ſuivre l'ennemi battu, on lui ôtoit tout deſir de pillage, & le légiſlateur vouloit encore prouver par cette conduite, la ſageſſe du gouvernement de Lacédémone qui, prête à repouſſer les injures, ſavoit mettre un frein à ſa vengeance: mais tous les gouvernemens ne reſſemblent point à celui de Lacédémone, & le ſyſtême actuel de tous les gouvernemens eſt abſolument différent.

monde que l'ennemi; un quartier, une garde, un convoi, un fourrage, exigent plus de monde pour les ataquer qu'il n'y en a dans le quartier, & que n'eſt la force de la garde, l'eſcorte du convoi, & la chaîne du fourrage; cependant ſi l'on peut eſpérer de ſurprendre un quartier, le nombre eſt indifférent, pourvu que l'on ſurprenne, cela ſuffit; mais comme cette eſpérance n'eſt pas une certitude, il faut marcher avec le nombre de troupes ſuffiſant pour ſuivre ſon projet, quand bien même l'ennemi ne ſeroit point ſurpris. Il n'en eſt pas de même d'une garde, d'un convoi, ou de la chaîne d'un fourrage, on ne peut que difficilement eſpérer de les ſurprendre, & il faut néceſſairement plus de monde pour les ataquer; cependant la réuſſite dépend moins du nombre de troupes que l'on employe pour ces ſortes d'expéditions, que de la diſpoſition que l'on fait de ſes troupes, relativement à la ſituation du pays, & à la diſpoſition de l'eſcorte du convoi & de la chaîne de fourrage.

Une embuſcade découverte peut être enveloppée; mais il faut plus de troupes que n'en contient l'embuſcade, parce qu'il faut que toute la circonférence ſoit en force, ſans cela l'ennemi feroit les plus grands efforts dans un ſeul point, il pourroit ſe faire jour le ſabre à la main, & échapper ainſi, faute d'avoir les troupes néceſſaires pour s'aſſurer la priſe entiere des troupes ennemies embuſquées.

Pour tomber avec l'armée ſur un corps foible & ſéparé, il faut ſuppoſer que ce corps ſéparé n'a point de communications établies entre lui & l'armée dont il eſt détaché, qu'il en eſt trop éloigné pour pouvoir en recevoir de prompts ſecours, & que le Général de l'armée dont ce corps eſt détaché, eſt aſſez négligent pour ſe laiſſer dérober quelques marches ſans

s'en inquiéter. Ces ſuppoſitions peuvent arriver ; mais elles ne ſont pas ordinaires ; cependant comme elles ſont dans l'ordre des événemens, quoiqu'elles ſoient diamétralement oppoſées à tout principe de guerre, c'eſt aux Généraux qui commandent les armées, à ne point trop éloigner d'eux les corps qu'ils jugent néceſſaires de détacher, à ouvrir des communications ſûres & aiſées entre eux & ces corps, à avoir toujours l'œil ouvert pour ne pas ſe laiſſer dérober des marches, & à donner ces corps détachés à des Généraux actifs & intelligens.

(*b*) Cette ſeconde ſource dans la ſcience du Chef eſt encore dans l'ordre des événemens, & dans la claſſe des ſurpriſes ; elle dépend de la vigilance du Chef, de la diſcipline & de l'ordre établis dans l'armée, de la ſupériorité que ce même Chef a ſur le Général ennemi, de la valeur intrinſeque de ſon armée, de ſon agilité & de l'aiſance avec laquelle elle marche, enfin de l'eſpece de ſoldats qui la compoſe, qui, aguerris & habitués aux fatigues, s'endurciſſent encore par ces mêmes fatigues, au lieu qu'elles ruinent & détruiſent en peu de tems les armées qui n'ont pas ces qualités, & qui ſont de nouvelles levées.

Il eſt aiſé, ſans doute, de battre des lâches ; mais il eſt bien plus flatteur de vaincre de braves gens. Il ſeroit très-dangereux pour un Général d'avoir dans l'idée que l'ennemi qu'il a à combattre eſt foible & puſillanime, & d'inſpirer cette opinion à ſon armée. Le mépris pour l'ennemi eſt le ſentiment le plus funeſte que l'on puiſſe avoir, quand même il ſeroit fondé, parce qu'il entraîne certainement la négligence dans les marches, dans la poſition des camps, dans les détachemens qui ne ſont point ſoutenus, dans les convois, dans les fourrages, & généralement dans toutes les opérations d'une campagne (*a*),

(*a*) Ce fut ce mépris pour l'ennemi, & une préſomption mal placée, qui fit

d'où il réſulte que l'armée eſt inquiétée & même ataquée dans ſes marches, que ſes camps ſont inſultés, ſes détachemens battus, ſes convois pris, & ſes fourrages ataqués & diſperſés.

Je ſuppoſe que l'on ait des motifs juſtes pour n'avoir pas du Général ennemi la plus grande opinion, on ne doit pas pour cela négliger de prendre les précautions les plus ſages & les plus militaires ; d'ailleurs, il ne faut qu'un bon avis donné à propos, pour faire échouer une entrepriſe que l'on aura hazardée ſur la connoiſſance que l'on a du Général ennemi, & l'on perd en un jour, par une confiance mal placée, le fruit de deux ou trois mois de ſuccès, & peut-être de pluſieurs campagnes. Je penſe bien qu'il eſt impoſſible d'eſtimer un homme ſans génie, ſans talens, qui ſouvent n'eſt que l'ouvrage de la protection & de la faveur, & qui oſe ſe charger de l'effrayant emploi de conduire une armée ; mais il faut garder pour ſoi, & en ſoi-même, l'idée que l'on en a, profiter de ſon ignorance ; mais agir toujours comme ſi Condé, Turenne ou Montécuculi commandoient l'armée ennemie ; les opérations n'en ſeront que plus certaines, & les ſuccès plus aſſurés.

Il ſeroit tout auſſi dangereux pour un Général d'avoir mauvaiſe opinion des troupes qu'il a ſous ſes ordres ; & en ſuppoſant que ſon opinion fut fondée, il ſeroit très-imprudent à lui de la faire connoître. C'eſt un grand malheur pour un Général que de n'avoir point de confiance dans ſes troupes, il doit

---

perdre à M. le Maréchal de Crequi la bataille de Conſaarbrick ; mais ce fut une leçon dont il ſut profiter. Sa campagne de 1677 contre le Duc de Lorraine, à qui il fit repaſſer le Rhin, la défaite du Prince de Saxe Eiſenack, & le ſiège de Fribourg, prouvent que quelque funeſte que la perte de la bataille de Conſaarbrick ait été à la France, elle lui a procuré un des plus grands Hommes de guerre qu'elle ait jamais eue.

être dans des craintes perpétuelles, & reſter néceſſairement ſur la défenſive; quoiqu'avec une armée très-ſupérieure à celle de l'ennemi, il n'oſe rien entreprendre ſur lui, & il ne s'oppoſe qu'en tremblant à ſes entrepriſes. Si l'opinion du Général vient à être connue, elle ne peut que décourager l'armée. La haine des troupes pour lui doit ſuivre néceſſairement cette opinion; de la haine vient l'indocilité, la lenteur dans l'exécution des ordres, le découragement & le déſordre. S'il y a des lâches dans une armée, ce n'eſt certainement pas le plus grand nombre, & ſi l'opinion eſt générale, elle rallentit l'ardeur & le zele des braves gens, & ne corrige point les lâches; l'ennui & la tiédeur ſe communiquent à toute l'armée, & le Général perd, par une idée mal entendue & injuſte, le fruit qu'il auroit pû tirer d'une armée toute compoſée de braves gens.

La mauvaiſe opinion qu'un Général peut avoir de ſes troupes peut avoir deux objets; le premier eſt relatif au courage, & il eſt rarement fondé, parce que parmi la nation la moins guerriere, il y a beaucoup de braves gens, & ce ne ſont pas ceux qui ſe deſtinent aux armes & à la défenſe de l'État, à qui on puiſſe reprocher ce vice; l'autre objet, c'eſt l'indiſcipline qui régne néceſſairement dans une armée de nouvelle levée, qui n'a jamais vu l'ennemi de près, qui à peine ſait porter & manier ſes armes, & qui ſe rebute à la moindre difficulté qu'elle rencontre. Ce motif peut être juſte, parce qu'il eſt fondé; mais c'eſt au Général à ſavoir aguerrir ſes troupes, à les diſcipliner peu à peu, à les habituer à une fatigue modérée pour les préparer à une plus grande, à ſe prêter, pour-ainſi-dire, à leur foibleſſe, qui ceſſera bientôt, ſi le Général ſait les conduire par degrés à cet ordre & à cette diſcipline indiſpen-

ſables, qui ſont, après le courage, les premieres qualités d'un ſoldat; ſi la Nation eſt valeureuſe, & ſi l'on y joint une diſcipline exacte, il ne faut plus que lui faire voir ſouvent l'ennemi de près, faire enſorte qu'elle le batte, & bientôt on aura une armée aguerrie, & capable de tenir tête à l'ennemi, de foible & timide qu'elle étoit quatre mois devant. C'eſt dans le tems que cette armée n'eſt qu'un amas d'hommes ſans diſcipline, ſans ordre, &, pour-ainſi-dire, incapable de vigueur, qu'il faut avoir plus d'indulgence pour elle, & qu'il faut l'animer par la confiance que l'on paroît avoir en elle. Il y a toujours un avantage certain à marquer aux troupes que l'on commande l'eſtime que l'on a pour elles; le courage & le zele redoublent dans les uns, & ſi le foible ne devient point courageux, du moins il s'efforce de ne point paroître auſſi timide; mais le ſentiment avantageux que le Général doit avoir des troupes qu'il a ſous ſes ordres, ne ſuffit pas, il faut que l'eſtime ſoit réciproque (*a*), & que les ſoldats ayent autant de confiance dans

(*a*) Une maladie très-dangereuſe & très-longue qui ſurvint à Louis de la Tremouille, fut la cauſe premiere de tous les malheurs qui arriverent en Italie à l'armée Françaiſe. Ce grand Général ne pouvant pas ſe mettre à la tête de l'armée, Charles VIII. mit à ſa place le Marquis de Mantoue; mais ce nouveau Général qui avoit été battu le 6 Juillet 1495 par les Français, à la journée de Fornoue, bien loin d'avoir l'eſtime de ſes ſoldats, en étoit mépriſé & haï, d'autant qu'ayant toujours fait la guerre contre la France, il étoit à préſumer qu'il haïſſoit les Français. Les malheurs qui arriverent à l'armée Françaiſe ſous la conduite de ce Général, ſont une belle leçon pour les Rois, & doivent leur prouver que l'eſtime générale & la confiance doivent précéder le choix qu'ils font de leurs Généraux. L'une & l'autre ne s'acquiert que par des faits de guerre qui établiſſent la réputation du Général, & juſtifient le choix que le Prince fait de lui pour commander ſes armées.

Digitized by Google

dans les talens de leur Général, que le Général doit en avoir dans leur valeur. Cette confiance du ſoldat eſt fondée ſur le mérite perſonnel du Général, ſur ſon expérience dans la guerre, ſur ſa conduite, & ſouvent ſur ſes ſuccès ; car le vulgaire ne juge ordinairement que ſur ce qu'il voit, ſans remonter aux cauſes, & ſans apprécier la conduite qu'il a fallu tenir pour arriver à la victoire. M. le Prince d'Orange, que M. de Luxembourg a toujours battu, n'avoit certainement pas dans ſon armée la réputation que toute l'Europe lui accorde à juſte titre ; cependant ce Prince étoit un des plus grands Généraux de ſon ſiécle ; mais il eut toujours à combattre un des plus grands hommes de guerre que la France ait produit, & qui obſcurcit la gloire de ce Prince, par l'aſcendant qu'il eut toujours ſur lui.

La confiance du ſoldat dans le Géneral eſt le premier chemin qui mene à la victoire ; mais cette confiance doit être juſtifiée par des ſuccès. Quoique le ſoldat en général n'ait pas des lumieres très-étendues, cependant il juge ſouvent très-bien ; ſous les uns, les opérations les plus difficiles & les plus dangereuſes s'exécutent avec zele, avec valeur, & même avec intrépidité, la victoire lui paroît comme certaine ; ſous d'autres, il marche à l'entrepriſe la plus aiſée & la plus certaine (autant qu'elle peut l'être à la guerre) comme une victime que l'on mene à la mort.

En ſuppoſant une confiance mutuelle entre le Général & ſes troupes, une pareille armée doit avoir de grands avantages. L'union intime que cette confiance met entre le Chef & ſon armée, lui donne une force & une valeur bien difficile à vaincre, & qui doivent lui procurer les plus grands ſuccès.

(c) Cette troiſième ſource dans la maniere de combattre ne

peut pas avoir lieu, ſi l'armée ennemie prend dans ſes marches les précautions qui ſont en uſage lorſqu'on ne veut pas être ſurpris. Jamais des troupes ne paſſent un défilé, qu'il n'ait été reconnu, & que le pays pardelà n'ait été fouillé exactement, ſans qu'il y ait d'autres troupes qui ayent dépaſſé ce défilé pour en garder la ſortie, ſans que celles qui doivent le paſſer ne ſe mettent en bataille, tournant le dos au défilé, en ſuppoſant qu'elles puiſſent craindre ſur leurs derrieres, & ſans que les hauteurs de droite & de gauche ne ſoient gardées, pour faciliter la retraite à celles qui n'ont point encore paſſé. A meſure que les troupes entrent dans le défilé, les premieres s'emparent des hauteurs, elles y reſtent juſqu'à ce que toutes les troupes ſoient paſſées, & elles en ſont enſuite l'arriere-garde. Avec ces précautions, il eſt difficile que l'ennemi puiſſe ataquer avec avantage; il peut, ſans doute, faire quelques tentatives avant qu'elles ſoient parvenues juſqu'à l'entrée du défilé, encore faut-il que ce ſoit un pays bien ouvert; car s'il eſt difficile & de chicane, l'avantage eſt égal, pourvu que les troupes en retraite ne s'épouvantent point, & gardent leur enſemble; mais lorſqu'elles ſont près du défilé, & que l'avant-garde s'en eſt emparé, l'avantage eſt pour elles, parce qu'elles ſont, pour-ainſi-dire, retranchées; & ſi l'ennemi a l'imprudence de les ataquer dans ce poſte, il eſt foudroyé par l'artillerie & par la mouſqueterie, placées de droite & de gauche du défilé; & s'il a l'audace de ſuivre les troupes de l'arriere-garde, & d'entrer avec elles dans ce défilé, comme il ne peut pas préſenter plus de front que les troupes qui ſe retirent, & que celles-ci ont l'avantage d'être protégées par les troupes qui occupent les hauteurs, l'ennemi ne peut être que dans une très-mauvaiſe poſition, & commet une imprudence impardonnable, & contre tout principe de guerre.

Si ce défilé, au lieu d'être dans des montagnes, eſt un ravin en raſe campagne dans lequel il faille néceſſairement paſſer, parce que de droite & de gauche ce ſont des marais impraticables, la même diſpoſition doit avoir lieu.

Si ce défilé eſt dans des bois, il faut faire la même diſpoſition; mais il faut garnir les bois de droite & de gauche avec beaucoup d'infanterie, & défendre avec opiniâtreté l'entrée du défilé. Si l'ennemi eſt ſage, il ne s'hazardera pas certainement dans un bois, où il ne peut pas voir devant lui, crainte de tomber dans quelques embuſcades, & il ceſſera ſa pourſuite, que trop d'ardeur pourroit rendre funeſte, & tourner totalement à ſon déſavantage. Ce que dit enſuite Montécuculi, *qu'il faut s'ouvrir en deux, & s'aller jetter ſur les flancs de l'ennemi*, me paroît un mouvement très-hazardé; cependant on peut le tenter, parce qu'il eſt poſſible que l'ennemi ne prenne pas de juſtes meſures pour s'en défendre; mais il eſt à croire que ſes flancs ſeront couverts & gardés, que ſes derrieres & ſes communications avec ſes magaſins ſeront en ſûreté. D'ailleurs, en ſe partageant en deux, on diviſe ſes forces; & ſi l'ennemi prévoit le mouvement, il peut avec toutes les ſiennes tomber ſur une partie de l'armée diviſée, & avoir le tems de la battre avant que l'autre partie puiſſe marcher à ſon ſecours. Lorſque l'on veut tourner une armée, ce n'eſt pas en ſéparant la ſienne en deux, mais en la faiſant marcher toute entiere, pour aller ſe placer ou ſur la droite ou ſur la gauche de l'armée ennemie, ſelon que les circonſtances l'exigent, & que la ſituation du pays le permet. Un exemple mémorable inſtruira davantage, & ſera plus frappant que tous les préceptes poſſibles. Pendant la célebre campagne de 1675, entre le Vicomte de Turenne & le Comte de Montécuculi, ces deux grands Généraux, attentifs l'un & l'au-

tre aux moindres mouvemens de leur adverſaire, s'obſervoient réciproquement, & ne donnoient rien au hazard. Après pluſieurs marches & contre-marches, le Comte de Montécuculi voyant qu'il ne pouvoit parvenir à ataquer les ponts que le Vicomte de Turenne avoit ſur le Rhin, & ſon armée commençant à manquer de ſubſiſtances, il crut pouvoir en faire venir de Straſbourg par le Rhin; pour cet effet il part de ſon camp ſous Offenbourg, & marche à Urlaffe, de ce camp il paſſe la riviere de Renchen, & vient camper ſa droite en avant de Lichtenau, & ſa gauche en arriere de Renchenloch; il couvre ſon camp de retranchemens, & dans cette poſition, il crut qu'il pourroit facilement faire deſcendre de Straſbourg un pont de bateaux qu'il y avoit, ainſi que les ſubſiſtances néceſſaires à ſon armée, dont il avoit fait de gros magaſins; mais le Vicomte de Turenne rompt tous ſes projets, en faiſant faire une eſtacade couverte de deux redoutes, ſur le petit bras du Rhin, ſur la rive gauche du grand courant de ce fleuve; il en fait faire une autre ſur le bras qui eſt poſitivement ſur la rive droite, couverte auſſi par deux redoutes; il s'empare des iſles que forme le Rhin dans cette partie, place du canon ſur la rive droite du grand courant, & pluſieurs bateaux remplis de ſoldats, pour empêcher le convoi & le pont de bateaux de deſcendre. Cela fait, il quitte ſon camp de Boderſwihr, & vient camper à Freyſtett, ce village derriere ſa gauche, le village de Biſchen derriere ſa droite, la riviere de Renchen ſur le front de ſon camp; mais voulant dépoſter le Comte de Montécuculi du poſte avantageux qu'il occupoit, ou le combattre s'il en trouvoit l'occaſion, il reconnoît un gué ſur la riviere de Renchen, au-deſſus de la gauche du camp des ennemis, fait conſtruire un pont plus haut, qu'il retranche, envoye trois bataillons pour le garder, & ayant dé-

taché ſa ſeconde ligne, ſans que cette ligne détendit ſon camp, il lui fait paſſer la riviere, l'infanterie ſur le pont, la cavalerie au gué, & lorſqu'elle eſt preſque toute paſſée, & rangée en bataille ſur le flanc de l'armée ennemie, il fait détendre ſon camp vers la brune, & marche avec ſa premiere ligne qui paſſe comme la premiere, & qui ſe trouve à portée de la ſoutenir, dans le moment que Montécuculi ſe diſpoſoit à marcher pour ataquer la ſeconde ligne déjà en bataille. Le Général de l'Empereur voyant toute l'armée Françaiſe ſur la rive droite du Renchen, que ſon camp étoit, pour-ainſi-dire, enfermé par les poſtes que l'armée Françaiſe avoit depuis ſon camp de Freyſtett juſqu'à Gamhurſt, prend le parti de décamper avant que d'être plus reſſerré; il part de ſon camp de Schertzen, paſſe par Lichtenau, & va gagner Bihel à deux lieues de Bade *. Cet exemple prouve que dans ces ſortes d'entrepriſes, non-ſeulement il ne faut pas ſéparer ſes forces, mais qu'il eſt même dangereux de les diviſer; & ſi le Vicomte de Turenne n'eut pas fait marcher à tems ſa premiere ligne, qu'il avoit laiſſé dans ſon camp de Freyſtett pendant la marche de ſa ſeconde ligne, cette ſeconde ligne auroit été probablement battue par l'armée ennemie; mais ſa vigilance, & un calcul juſte du tems, lui fit voir la poſſibilité de cette marche, & lui aſſura le ſuccès de ſon entrepriſe.

* *Hiſtoire du Vicomte de Turenne, tom. 1, liv. 6.*

(*d*) Toute la guerre ſe réduit à deux points principaux: 1°. De ſavoir choiſir des poſtes avantageux. 2°. De ſavoir placer chaque arme ſur le terrein qui lui eſt propre, & où elle peut agir avec plus de facilité. De ces deux points il en émane d'autres, qui proviennent, ainſi que les deux premiers, du coup d'œil, de l'expérience dans la guerre, & de la vivacité de l'eſprit. 1°. Saiſir promptement le moment d'un faux mouvement de l'ennemi, & l'ataquer avec avantage. 2°. Savoir porter des ſecours à propos. 3°. Savoir tenir avec peu de troupes l'ennemi

en échec, & l'empêcher de ſe dégarnir dans une partie, tandis qu'on l'ataque avec force dans une autre. 4°. Faire charger à propos les ſecours qu'il envoye dans une partie, & faire en même tems ataquer cette partie, ainſi que fit M. le Maréchal de Saxe à la bataille de Lauffeld, gagnée par le Roi le 2 Juin 1747; les ennemis occupoient en force le village de Lauffeld, M. le Maréchal fit ataquer ce village, les troupes Françaiſes furent repouſſées quatre fois; M. le Maréchal s'étant apperçu que les troupes qui défendoient ce village étoient rafraîchies par une groſſe colonne d'infanterie, ſoutenue de quelques eſcadrons de cavalerie, détacha les brigades du Roi, d'Auvergne, & de la Tour-du-Pin; celle du Roi eut ordre d'ataquer la colonne de ſecours, & les deux autres ſe joignirent aux troupes qui avoient déjà faites pluſieurs ataques. Ce Général détacha encore deux brigades de cavalerie, pour charger la cavalerie ennemie qui ſoutenoit & protégeoit la colonne de ſecours; cette cavalerie ennemie fut pliée & battue, la brigade du Roi rompit la colonne de ſecours, & la ſépara du village, les deux autres brigades jointes aux autres troupes, entrerent & chaſſerent l'ennemi de leur poſte, ce qui décida la victoire.

Le coup d'œil juſte & prompt caractériſe le Général; c'eſt une partie eſſentielle que la Nature donne, mais que l'on perfectionne par l'uſage. C'eſt ce coup d'œil, joint à la connoiſſance du pays, qui fait prendre une poſition forte par ſon aſſiette, & c'eſt la connoiſſance de la force de chaque arme & de ſon utilité, qui fait faire une diſpoſition juſte relativement au terrein. M. le Prince Charles de Lorraine réſolu d'attendre M. le Maréchal de Saxe, qui marchoit à lui pour le combattre vers la fin de la campagne de 1746 (*a*), prit une très-bonne poſition quant au

(*a*) M. le Prince Charles de Lorraine ne vouloit point attendre l'armée Françaiſe qui marchoit pour l'ataquer, & dans le conſeil il avoit opiné pour paſſer la

front & à la droite de ſon armée ; mais ſa gauche pouvant être tournée, ſa poſition ne valoit plus rien. Sa droite étoit appuyée au Jar, & couverte par le ravin de Selingen ; ſon front occupoit les villages de Liers, de Vorroux & de Rocoux, qu'il avoit fait retrancher, à l'aide des élévations de terre dont tous les villages du pays de Liege ſont environnés ; ſa gauche occupoit le village d'Ans, & entre le village d'Ans & celui de Rocoux, mais plus près de Rocoux il y avoit une éminence ſur laquelle il avoit élevé une grande redoute. Comme on pouvoit embraſſer & ataquer le village d'Ans par pluſieurs points, cette poſition étoit défectueuſe ; elle avoit peu de fond, & étoit ſerrée par les hauteurs qui dominent la Meuſe ; elle avoit encore le déſavantage de rendre inutile toute la droite de ſon armée, parce qu'elle ne pouvoit jamais venir au ſecours de ſon centre ni de ſa gauche, dans la néceſſité où étoit M. le Prince Charles de ne jamais abandonner ſa communication avec Maëſtricht, & de la ſoutenir en force même contre une fauſſe ataque. Ces conſidérations mûrement peſées, déterminerent M. le Maréchal de Saxe à faire commencer l'action par le village d'Ans. Il eut été à deſirer que quarante bataillons qui étoient en qua-

---

Meuſe ; mais M. de Waldeck, qui commandoit les Hollandais, fut du ſentiment qu'il falloit attendre & combattre ; il avoit aſſuré que ſa poſition d'Ans étoit excellente & qu'il n'y ſeroit jamais forcé. M. le Prince Charles ne fut point perſuadé, & lui envoya pluſieurs fois dire qu'il le prioit de ſe retirer ; mais ce fut inutilement. En moins d'un quart-d'heure M. de Waldeck fut forcé dans ſon poſte, & la bataille ne tarda pas à être décidée pour les Français. M. de Waldeck étoit trop bon militaire pour ne pas voir que ſa poſition pouvoit être tournée & facilement forcée, mais il avoit un intérêt particulier relativement à la Hollande, ce Prince y avoit un gros parti, & ſi les Français euſſent perdu cette bataille, il en auroit eu tout l'honneur, ſon parti ſe ſeroit fortifié, & peut-être eſpéroit-il de parvenir au Stathouderat.

Digitized by Google

trième ligne aux ordres de M. de Contades, euſſent été deſtinés à ataquer Liers & Vorroux, ces deux villages auroient été emportés facilement, les principales forces de l'ennemi étant dans Rocoux & dans le village d'Ans; par cette ataque, ſi elle eut réuſſi, toute retraite étoit fermée au centre & à la gauche de l'armée ennemie, qui auroient été ſéparés de Maëſtricht, & de leurs ponts ſur la Meuſe.

Une poſition ne vaut rien dès qu'elle eſt foible dans quelque partie, ou qu'elle peut être tournée; il eſt difficile d'en trouver qui ne puiſſe pas l'être; mais on peut remédier à cet inconvénient, en plaçant des troupes vers l'endroit qui peut être tourné, comme on peut parer aux parties foibles en les retranchant, & en les faiſant défendre par de bonnes troupes.

(*e*) Il eſt avantageux d'attirer l'ennemi dans les plaines, lorſque l'on eſt plus fort que lui en cavalerie, & dans les montagnes, les bois & les pays coupés, lorſque la force de l'armée conſiſte dans l'infanterie; mais il faut encore examiner ſi la Nation que l'on commande eſt plus propre aux combats de plaines qu'à ceux de poſtes. Toute Nation bien diſciplinée & exercée, dont les mouvemens ſont prompts, & faits avec ordre & préciſion, doit chercher les plaines, quand même elle ſeroit moins forte en cavalerie que l'ennemi, elle doit ſeulement prendre des camps avantageux, des champs de bataille forts par leur aſſiette, & ſes flancs doivent être appuyés ou par la nature du terrein, ou par l'art, de façon qu'elle ne puiſſe être tournée ni enveloppée. Toute Nation où l'ordre, la diſcipline, & la préciſion dans les mouvemens ne ſont pas exacts, doit éviter les plaines, & chercher les affaires de poſtes.

ARTICLE PREMIER.

Des Combats particuliers.

ILs conſiſtent en eſcarmouches (*a*), en ſurpriſes, à forcer ou à défendre des retranchemens, des paſſages, des rivieres, en rencontres imprévues & en retraites.

La plus grande de toutes les maximes (*b*), eſt que les premiers avantages qu'on remporte d'abord, ſont un préſage des ſuivans, & que le bruit de la renommée inſpire de la hardieſſe au parti vainqueur, & de la terreur au vaincu.

Les Eſcarmouches ſe font :

I°. Pour reconnoître un poſte.

II°. Pour encourager les Soldats, pour les éprouver, pour leur faire voir l'ennemi.

III°. Pour faire des priſonniers, & prendre langue.

IV°. Pour gagner, ou pour garder un poſte.

V°. Pour empêcher la marche de l'ennemi.

VI°. Il faut avoir ſoin de ne ſe pas laiſſer attirer dans un piège, de rafraîchir ſouvent les combattans, & de ne charger jamais plus fortement l'ennemi, que quand on ſe veut retirer.

Les ſurpriſes.

I°. Elles ſont fondées ſur le beſoin indiſpenſable de manger, de boire, de repoſer, & de ſavoir les mouvemens de ſon ennemi ; car de tout cela naît la néceſſité d'aller au fourrage & au bois, de dormir, de mener du bagage, de deſſeller & de débrider les chevaux, & de prendre langue, qui ſont des actions ſujettes aux ſurpriſes, d'où vient que :

1°. On ſurprend par des embuſcades & par des ataques imprévues, des quartiers de l'ennemi, ſes fourrageurs, ſes coureurs, ſes partis, ſes gardes, ſes bagages, ſon armée même tandis qu'elle marche ; mais il faut :

2°. Avoir des eſpions dans l'armée ennemie, pour ſavoir s'il n'eſt point inſtruit du deſſein qu'on a, ou s'il n'eſt point arrivé quelque changement dans les affaires, & concerter avec eux un lieu où l'on puiſſe dépoſer le ſecret.

3°. Conduire avec ſoi les choſes dont on a beſoin pour le deſſein que l'on a.

4°. Dreſſer des embûches dans les bois, dans les jardins, dans les maiſons, dans les villages, dans les buiſſons, dans les vallées, dans les foſſés, ſur les rivages, dans les chemins creux, & dans tous les endroits où il faut que l'ennemi défile &

ſépare ſes forces, & où une partie ne peut ſecourir l'autre, comme il arrive au paſſage de lieux difficiles, des rivieres & des bois. En ce cas, il faut le charger en tête & en queue, & donner ſur les premiers paſſés avant qu'ils puiſſent ſe réunir, & ſe mettre en bataille.

II°. Dans les embuſcades.

1°. Reconnoître ſi le lieu n'a point été pris.

2°. N'y pas arriver long-tems devant l'exécution, & ne s'y pas arrêter trop long-tems, de peur que l'ennemi n'en ſoit averti.

3°. Se mettre en un endroit d'où l'on puiſſe ſortir par pluſieurs côtés, en cas que l'ennemi y vint trop fort.

4°. Changer le lieu de l'embuſcade, quand on craint d'avoir été découvert.

5°. Avoir des ſentinelles qui puiſſent voir de loin, & ſe tenir alertes pour n'être pas ſurpris.

6°. Faire des embuſcades doubles & triples.

7°. Que ceux qui ſont commandés pour attirer l'ennemi dans l'embuſcade, aillent par un autre chemin que ceux qui vont s'embuſquer, & qu'il n'y ait que le Commandant des premiers qui le ſache.

8°. Faire l'embuſcade avec beaucoup de troupes, quand l'ennemi n'y peut venir avec des for-

ces égales, & la faire avec peu de gens quand il peut venir avec des forces plus grandes.

9°. Laiſſer paſſer bien des gens ſans ſe découvrir, quand on attend une meilleure capture.

III°. On force un quartier, une garde, un convoi.

1°. Au commencement de la nuit (*c*), ou à la pointe du jour, lorſque l'ennemi eſt las de veiller, ou ſur le ſoir quand il ſe loge, avant que ſes gardes ſoient poſées, & que tout ſoit en état, ou ſur le midi, quand il eſt au fourrage.

2°. Il faut marcher ſecrettement, tourner aux flancs & à la queue du quartier, couper les patrouilles, les ſentinelles & les corps-de-garde, empêcher l'ennemi de ſe joindre; faire en même tems pluſieurs ataques en pluſieurs endroits.

3°. Se jetter bruſquement deſſus, y entrer pêle-mêle avec l'ennemi. Lorſqu'on ſe voit découvert, forcer le corps-de-garde, ſe rendre maître de la Place, mettre en déſordre tout ce qui ſe rallie, courir par les rues où l'on entend du bruit, & aux logemens des Officiers, les faire priſonniers, mettre le feu au village, l'entourer par dehors, avoir un corps qui garde la campagne, & un autre à quelque paſſage, pour ſoutenir la retraite; exécuter tout cela vivement.

Digitized by Google

4°. Se retirer de bonne heure (*d*), rallier ſes gens, envoyer les priſonniers devant ſans armes, ſans éperons, & ſur de méchans chevaux. Prendre un chemin où l'on ne doive pas rencontrer l'ennemi, & en effacer la piſte; laiſſer des gardes aux paſſages, les fermer avec des charrettes & des arbres; mettre trois ou quatre cavaliers des mieux montés avec un trompette à la pointe d'un bois, d'une vallée ou d'une hauteur, afin que ſe montrant à propos ils arrêtent l'ennemi, & le faſſe aller bride en main, de peur de quelque embuſcade; aſſigner le lieu du ralliement loin du quartier qu'on a ataqué; marcher toujours ſans s'arrêter, commander des troupes derriere pour ſoutenir l'ennemi; s'arrêter & ſe tenir caché, puis ſe mettre en bonne poſture, & le recevoir avec réſolution, car il ſe peut faire qu'il ſera foible, & qu'il arrivera à vous déſuni & en déſordre.

Pour ataquer un retranchement.

I°. S'approcher le plus qu'on peut hors de portée, & ſans être découvert.

II°. Donner de fauſſes allarmes de pluſieurs côtés à la faveur de la nuit, qui empêche de diſtinguer les fauſſes ataques des véritables, & faire de grands efforts en un ou deux endroits ſeulement.

III°. Ne ſe pas tellement diviſer, qu'on ne

puiſſe s'entre-ſecourir, ſi l'ennemi ſort de ſes retranchemens.

IV°. Faire l'ataque une demi-heure avant le jour, lorſque les coups que l'ennemi tire ſont perdus & incertains, afin que le jour augmentant peu à peu, on puiſſe voir l'état des choſes, & ſe prévaloir des avantages qu'on a remportés.

V°. Se rendre maître de quelque redoute (*e*), ou de quelque hauteur qui commande les lignes, ou d'un chemin qui ne ſoit point enfilé, & qui conduiſe à couvert juſques ſous le retranchement, l'ataquer par l'endroit le moins fort, & où ceux qui le défendent ne peuvent ſe mettre en bataille derriere.

VI°. Si c'eſt une ligne de circonvallation d'un ſiège, concerter avec ceux de la Place le tems & le lieu de l'ataque, afin qu'ils faſſent une ſortie.

VII°. Diſpoſer l'ataque (*f*), en mettant à la tête des pelotons de mouſquetaires, ſuivis de deux ou trois cens hommes avec des faſcines & des armes; lorſqu'ils auront rempli le foſſé, qu'ils montent ſur le retranchement, & qu'ils tirent de deſſus continuellement pour en aſſurer le pied, & pour donner moyen à leurs gens d'y deſcendre, & de s'y poſter; faire ſuivre d'autres Soldats avec des pelles & des hoyaux pour ouvrir le foſſé, &

pour en applanir l'entrée à la cavalerie, avoir ſoin qu'ils ſoient ſoutenus d'un bon nombre de cavaliers & de fantaſſins, qui tirent ſans ceſſe pendant que les autres travaillent, & qu'ils ſoient encore aſſurés par une groſſe réſerve.

VIII°. Employer deux ou trois mille hommes à chaque ataque, afin qu'ils puiſſent ſe relever, & aſſaillir les uns après les autres.

IX°. Si par hazard l'ennemi prend l'épouvante, & abandonne quelque endroit qui n'eſt point ataqué, profiter de la conjoncture, en y envoyant des hommes & des inſtrumens pour l'applanir.

X°. A un paſſage.

1°. S'en ſaiſir avant que l'ennemi y arrive.

2°. Surprendre ceux qui le gardent, les forcer avec des pétards, des échelles, des grenades, des feux, des mines, &c. les battre de quelque hauteur, les prendre parderriere, les couper en paſſant par un autre endroit.

XI°. Au paſſage d'une riviere.

1°. La paſſer à gué (*g*), ſur la glace, à la nage, ou dans des bateaux, ſoit en menant les chevaux en main, ſoit en les laiſſant nager, & en les tenant par la queue.

2°. Donner jalouſie à l'ennemi en pluſieurs endroits (*h*), & tandis qu'on l'amuſe d'un côté, paſſer de l'autre.

3°. Choiſir quelque hauteur, ou quelque endroit élevé de la rive, ou recourbé en angle rentrant, d'où l'on puiſſe battre en flanc un aſſez grand eſpace de la rive oppoſée, s'y mettre à couvert, & paſſer enſuite à la faveur de la fumée, ou avec des troncs d'arbres mis en travers.

4°. Faire deſcendre des barques dans l'eau, en ſorte qu'elles ſoient couvertes du feu de votre canon & de votre mouſqueterie; faites paſſer de l'autre côté des ſoldats & des pionniers pour s'y poſter, & s'y fortifier avec des ravelins, & des ouvrages à corne qui ſe flanquent l'un l'autre, qui ſoient défendus de l'autre rive, & qui embraſſent un terrein capable de contenir beaucoup de monde.

5°. Travailler au pont ſans relâche, paſſer dès qu'il eſt fait, ſe mettre en bataille, & gagner des poſtes commodes & avantageux.

6°. On paſſe les rivieres ſur des ponts de diverſes matieres & de conſtruction différente, ſur des digues & des levées, qui laiſſent des vuides aux endroits ou paſſe le courant, avec des barques, à la nage, à gué, en détournant la riviere, en remontant à la ſource.

7°. Quand on eſt fort inférieur à l'ennemi, il eſt bien difficile de lui empêcher le paſſage. Les

Impériaux

Impériaux commandés par Galas, paſſerent le Rhin à Spire l'an 1636, à la vûe du Duc de *Weimar* (*a*), qui étoit de l'autre côté avec l'armée Suédoiſe.

8°. Il faut connoître la nature du fleuve qu'on paſſe, de crainte que s'il venoit à s'enfler tout d'un coup, on ne pût plus le repaſſer.

XII°. Pour défendre un retranchement (*i*).

1°. Mettre les mouſquetaires le long de la ligne, les piquiers par petits corps, aux pointes & dans les redoutes, les pionniers ſous la main, l'artillerie aux flancs, & aux endroits les plus élevés.

2°. Diſpoſer en deux fronts les eſcadrons & les bataillons entremêlés à une diſtance raiſonnable, tant à l'égard du retranchement, qu'entre eux; qu'ils ne ſoient pas tous enſemble, pour n'être pas trop expoſés aux coups; avoir de petites troupes détachées pour charger les premiers qui paſſeront; & ſi ceux-ci viennent à groſſir, il faut alors que les eſcadrons & les bataillons entiers les chargent, ſans leur donner le tems de prendre poſte, de ſe former & de ſe fortifier.

(*a*) *Weimar*, Ville de Thuringe, entre la Principauté d'Altembourg & le Comté de Schvartzbourg; c'eſt la réſidence des Ducs de Saxe-Weimar.

3°. Jetter de la cavalerie au-delà de la ligne, pour prendre en flanc ceux qui ataquent.

4°. Réparer la ligne, ſi l'ennemi l'a rompue, l'ouvrir quand on veut faire une ſortie, éclairer la campagne avec des feux ſi c'eſt la nuit, pour diſtinguer les vraies ataques des fauſſes.

XIII°. Pour défendre un paſſage (*k*).

1°. Y être le premier, en reconnoître les avantages, y mettre des gardes, y élever des fortins, l'enfiler avec l'artillerie, charger l'ennemi quand il paſſe, & ſe mêler avec lui, afin de rendre inutile le feu de l'autre rive.

Dans les rencontres imprévues.

I°. Faire la guerre à l'œil, charger vivement & réſolument, impoſer à l'ennemi, en lui faiſant paroître beaucoup de troupes ſi l'on en a peu, & peu ſi l'on en a beaucoup; donner pour cela à ſon armée peu ou beaucoup de hauteur, de grands ou de petits intervalles, montrer ou cacher ſes bagages, faire un grand bruit de trompettes & de tymbales quand on eſt foible, ne point ſonner quand on eſt fort.

OBSERVATIONS.

ARTICLE PREMIER.

Des Combats particuliers.

(*a*) ON ne donne pas tous les jours des batailles. Comme ces actions générales ne ſont jamais indifférentes, les Généraux qui commandent les armées ne les donnent ou ne les reçoivent qu'après de mûres réflexions; ainſi on peut faire deux ou trois campagnes ſans trouver l'occaſion d'en donner une, & ces campagnes ſe paſſent en marches, camps, détachemens, embuſcades, ſurpriſes, ataques de poſtes, de convois, & de fourrages.

Montécuculi dit bien en quoi conſiſtent les combats particuliers; mais il ne donne aucun principe ſur la conduite qu'il faut tenir dans les différentes circonſtances où les détachemens peuvent ſe trouver, relativement à l'objet pour lequel ils ſont envoyés.

Il y a différens motifs pour leſquels on fait ſortir des détachemens; tantôt c'eſt pour fouiller un pays, empêcher l'ennemi de s'approcher du camp, & d'en reconnoître la poſition; tantôt c'eſt pour avoir l'œil ſur les moindres démarches de l'ennemi, & reconnoître la poſition de ſon camp; une autre fois, c'eſt pour s'emparer d'un poſte avantageux; ſouvent, pour chaſſer l'ennemi d'un poſte dont il s'eſt emparé, & qui eſt trop près du camp, ou qui nuit aux projets du Général; dans d'autres circonſtances, c'eſt pour eſcorter un convoi, ou pour la chaîne d'un fourrage, ou pour ataquer ceux de l'ennemi, & enfin pour garder les communications avec ſes derrieres & ſes ſubſiſtances,

ou bien pour prendre l'ennemi par ſes derrieres, & couper ſes communications avec ſes magaſins, ou avec ſes Places frontieres.

Chacun de ces objets ayant des vûes différentes, les Commandans de ces détachemens doivent agir relativement à leurs ordres, & ſe contenter de les remplir, ſans chercher à profiter du hazard, ou des circonſtances qui paroîtroient s'offrir, de tirer un plus grand avantage de leur commiſſion, parce que ce même hazard peut leur en faire perdre tout le fruit.

Les objets pour leſquels partent ces différens détachemens demandent chacun un détail particulier, puiſqu'ils exigent une conduite relative à leur but.

Je tâcherai de fixer avec autant de clarté qu'il me ſera poſſible, la différence qu'il y a dans la conduite que l'on doit tenir, dans les différens deſſeins qui font partir les détachemens que j'ai énoncé.

Je ſuppoſe un détachement qui a pour but de nétoyer le pays des partis ennemis; il eſt à ſuppoſer qu'il aura la force néceſſaire pour exécuter ſes ordres, & qu'il ſera compoſé de l'eſpece de troupes qui convient au pays qu'il a ordre de parcourir. L'officier qui le commande ne peut agir que ſuivant les circonſtances; il doit cependant, avant que de partir, ſe faire un plan général de marche & de conduite, relatif à ſes ordres, & à la connoiſſance qu'il a du pays; mais il ne doit pas s'y attacher ſi ſcrupuleuſement, qu'il ne puiſſe le changer ſi les circonſtances l'exigent. Son plan fait, il ſe met en marche; dans ſa route il doit faire les recherches les plus exactes, & s'informer dans les lieux où il paſſe, ſi l'on n'a point vu d'ennemis, ſi l'on en voit ſouvent, en quel nombre, d'où ils partent, les chemins qu'ils ont coutume de ſuivre, qui ſont ceux par leſquels ils

s'en retournent, &c. Quoique dans un pays ennemi, on trouve toujours des gens, qui, pour une modique récompenſe, informent au juſte des choſes qu'on leur demande, cependant il ne faut pas toujours s'y arrêter, & agir ſur leur rapport, on doit s'en méfier, & marcher avec prudence; mais ce ſont des indices qui, ajoutés à d'autres, peuvent devenir une certitude. Après ces informations, ou le Commandant partage ſon détachement en pluſieurs parties, ou il marche avec toutes ſes forces; s'il le partage, il donne ſes ordres à chaque Commandant, aſſigne à chacun la partie du pays qu'il doit fouiller, la conduite qu'il doit tenir s'il rencontre l'ennemi, ſur quel point il doit ſe retirer ſi l'ennemi eſt en force, & juſqu'où il doit le ſuivre ſi l'ennemi ſe retire; mais ces ordres ne peuvent être que conditionnels, parce que le Commandant en chef ne peut pas prévoir toutes les circonſtances qui peuvent ſe préſenter, il doit s'en rapporter à la prudence & à la capacité de chacun des Commandans détachés. Il doit les inſtruire du lieu où il ſera tel & tel jour, afin qu'ils ſe guident ſur lui, & qu'ils puiſſent ſe retirer ſur lui, en cas qu'ils y ſoient forcés; mais il faut auſſi qu'ils informent le Commandant en chef du lieu où ils ſont, ce qu'ils ont appris, ce qu'ils ont vu, & lui rendre un compte exact de la ſituation du pays, & des partis ennemis dont ils peuvent avoir connoiſſance. La marche de chaque détachement ainſi ordonnée, les Commandans ne doivent point s'en écarter, autant que les circonſtances le leur permettront, pour que le Commandant en chef puiſſe ſavoir jour par jour où ils ſont, & leur faire paſſer ſes ordres. Si cependant les circonſtances les forcent à prendre une route différente de celle qui leur a été preſcrite, & à ne pas ſuivre leurs ordres à la rigueur, ils ne doivent pas s'en écarter aſſez pour s'expoſer au danger d'être coupés ſans pou-

Digitized by Google

voir eſpérer de ſecours ; mais préalablement ils doivent en inſtruire le Commandant en chef, en lui en détaillant les raiſons.

Si au lieu de partager ſon détachement en différens corps, l'Officier commandant juge qu'en le tenant enſemble il remplira mieux ſes ordres & les deſſeins du Général, comme il ne peut pas toujours marcher, que ce ſeroit même le moyen de ne pas rencontrer l'ennemi, qui, trop foible, éviteroit certainement de s'en approcher, ou qui, inſtruit de la force de ce détachement, lui oppoſeroit plus de troupes, ou formeroit quelques embuſcades, pour le faire donner dedans, il faut que ce Commandant, après les connoiſſances qu'il aura priſes ſur les partis ennemis qui courent le pays, choiſiſſe un lieu avantageux pour ſoutenir les détachemens qu'il pouſſera en avant, qu'il change ſouvent de poſition, qu'il forme des embuſcades, & qu'il envoye en avant de petites troupes, pour attirer l'ennemi ſur ces corps embuſqués.

Une embuſcade ſe place ordinairement dans un bois, derriere quelque hauteur, dans un ravin de facile ſortie, derriere une maiſon iſolée, derriere des meules de foin ou de paille, dans un village, derriere une chauſſée, une digue, &c. Plus le pays eſt découvert, & moins l'ennemi ſe défiera de l'embuſcade ; lorſque les troupes ſont placées & cachées, on envoye de petits détachemens à la découverte ſur les grands chemins, ſur les chemins de traverſe, & ſur-tout ſur ceux que tient ordinairement l'ennemi, avec ordre, s'ils le rencontrent, de ſe battre en retraite, comme plus foibles que lui ; mais de tâcher de l'attirer ſur l'embuſcade. Si le lieu choiſi pour embuſquer les troupes, ne peut contenir qu'un certain nombre de troupes, il faut les partager, & former pluſieurs embuſcades ; la réuſſite en ſera plus certaine, parce que ſi l'ennemi en découvre une, il peut

croire que c'eſt la ſeule ; & s'il ſe croit aſſez fort pour l'attaquer, il ne balancera pas ; mais il ſe verra bientôt entouré, & ataqué parderriere & ſur ſes flancs. Si, moins téméraire, ou plus ſage, après avoir reconnu la premiere embuſcade, il ſe retire, dans la crainte qu'elle ne ſoit pas la ſeule, les troupes de l'embuſcade reconnue doivent le ſuivre, & l'ataquer dans ſa retraite tant qu'elles voyent devant elles ; mais elles ne doivent point trop s'éloigner, crainte de tomber elles-mêmes dans quelques embuſcades, ou que l'ennemi ne reçoive du ſecours. Les troupes cachées dans les autres parties, & qui n'ont point été découvertes, ne doivent point ſe montrer, ſi l'objet du détachement n'eſt pas rempli, pour cacher à l'ennemi leurs forces, & pouvoir lui tendre d'autres embûches, dans des parties éloignées de celle où il a été ataqué.

Il ne faut point limiter le tems pour la rentrée des détachemens qui ont pour objet de fouiller le pays, & d'éloigner les partis ennemis, parce que s'ils étoient aſtreints à rentrer à jour nommé, ils pourroient manquer des occaſions favorables, qui, ſouvent, ne ſe retrouvent plus. Cependant ſans fixer poſitivement le jour de leur rentrée au camp, ce tems doit avoir des bornes ; mais s'ils reſtent plus de tems dehors que le Général ne leur a ordonné, ils doivent l'inſtruire des raiſons de leur retard, & attendre de nouveaux ordres.

Ces détachemens doivent être confiés à des officiers ſages, hardis, expérimentés, & qui connoiſſent par pratique cette eſpece de guerre, qu'il eſt impoſſible qu'un officier qui a toujours été en ligne, puiſſe conduire avec les mêmes précautions, la même ſécurité, & la même intelligence, quelque volonté qu'il puiſſe avoir. Ceux qui veulent apprendre cette guerre, que je ne crains point de dire qu'il eſt eſſentiel de ſavoir pour parvenir

au ſublime de la guerre, doivent être long-tems en ſous-ordre avant que de commander en chef, parce que, quelque courage & quelque zele que l'on ait, quelque ſoit l'eſprit & l'étendue de conception que l'on puiſſe avoir, comme les connoiſſances de l'homme ne s'acquierent que par une longue étude jointe à la pratique, que même tout entendement n'eſt pas propre à les concevoir avec la même facilité, il eſt impoſſible qu'un Officier général, ou autre, qui a toujours été en ligne, ou qui eſt trop jeune pour avoir acquis de l'expérience, puiſſe être capable de commander un corps de troupes légeres, & de remplir les vûes & les projets du Général. On n'a point vu de Généraux parvenir au grade ſuprême, & le remplir dignement, qui ayent toujours reſtés en ligne, tous ont commandés des corps en avant de l'armée, tous ont eu des réſerves, & tous ont commencés par apprendre cette guerre de détail, qu'il eſt abſolument néceſſaire de ſavoir, avant que de ſe charger de la conduite d'une armée.

Ce n'eſt pas que je prétende qu'un bon Officier général qui aura long-tems conduit des avant-gardes, qui aura fait la petite guerre, & qui enfin ſe ſera tiré avec honneur des commiſſions qui lui auront été confiées, ſoit pour cela capable de commander une armée; mais c'eſt un acheminement pour pouvoir un jour s'en rendre digne, c'eſt un pronoſtic qui lui eſt favorable, parce que cette petite guerre exige de l'intelligence, du courage, une tête raciſe, des reſſources dans l'eſprit, un coup d'œil prompt, & une activité prudente. J'admets toutes ces qualités dans un Officier général qui a toujours été en ligne, il ne peut être certain que de ſon courage; & comme il n'a pas été à même d'eſſayer les autres, on peut les lui ſuppoſer, mais on ne peut pas en être certain.

Le

Le courage eſt la premiere qualité d'un homme de guerre, & ſans elle, l'homme le plus profond dans cet art, pratiquera très-mal ; mais auſſi lorſque le courage eſt ſeul, & qu'il n'eſt point éclairé par l'étude & l'expérience, il eſt bien dangereux. Il faut de grandes qualités, outre le courage, pour faire un homme de guerre ; la Nature en donne une partie, l'étude & la pratique donne les autres. La Nature donne une conception aiſée, le goût, qui ne vient pour l'ordinaire que de l'éducation, elle donne le germe des talens, l'activité, qui provient de l'eſprit & d'un bon tempérament, & le coup d'œil. L'étude débrouille le cahos des ſciences à l'eſprit, fortifie le goût, fait germer les talens, & développe le génie. La pratique acheve ce que l'étude a commencé ; c'eſt elle qui met en œuvre, & qui applique ſur le terrein les principes que l'on a étudiés & réfléchis ; elle perfectionne le coup d'œil, apprend à ſaiſir les occaſions, à profiter de la ſituation du pays & des lieux, à placer chaque arme ſur le terrein qui lui eſt propre, & à parer aux obſtacles que les circonſtances préſentent. Quant à la prudence qui met le ſceau à ces qualités, on ne l'acquiert qu'après une longue expérience, & ſouvent par des malheurs mérités. Ce n'eſt que le grand uſage de faire la guerre qui apprend à moins errer.

Dans quelque poſition que ce puiſſe être, que ce ſoit un Général d'armée ou le Commandant d'un détachement, il faut que les deſſeins pour leſquels ils ſe mettent en marche ſoient examinés, calculés & arrêtés avant que de ſe mettre en mouvement. Un Général ne peut former des projets que relativement à ſes forces & à celles de l'ennemi, au pays qu'il a à conquérir ou à défendre, aux intérêts du Prince dont il commande les troupes, & à la connoiſſance qu'il a du génie du Général ennemi. Ces projets formés, examinés & arrêtés, il doit ſe ſervir de tous les

moyens qui peuvent les faire réuſſir, prévenir les inconvéniens, doubler pour-ainſi-dire ſes moyens, pour que, ſi l'un ne réuſſit point, l'autre ne puiſſe lui manquer. Le Commandant d'un détachement ne peut pas faire la même combinaiſon, il ne peut pas ſavoir les forces de l'ennemi qu'il rencontrera, ni connoître le caractere & le génie de l'officier ennemi qu'il aura à combattre; mais il peut & doit connoître la ſituation du pays qu'il a à fouiller & à parcourir, la poſition de l'ennemi dans ſon camp, la direction que doivent avoir ſes détachemens relativement à ſa poſition, à celle de l'armée, & aux objets qui peuvent l'intéreſſer, comme fourrages, convois, poſtes avancés, la garde des communications avec les derrieres & les magaſins de l'armée, les hôpitaux, &c. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'il doit ſe faire un plan de conduite, cependant toujours ſoumis aux circonſtances & aux deſſeins du Général.

Les marches, la poſition des camps, les champs de bataille, les combats particuliers entre chaque détachement, la diſpoſition des troupes, tout eſt calcul à la guerre; les circonſtances obligent quelquefois de s'en écarter; mais on n'abandonne ce premier calcul que pour en faire un autre. Si on veut agir autrement, & ſans faire aucune combinaiſon, on n'agira plus que machinalement & par hazard. Il faut qu'un Général d'armée examine avec plus de ſoin ce qu'il eſt important à l'ennemi d'entreprendre & d'exécuter, que ce qu'il lui eſt intéreſſant de faire, ſans cependant perdre de vûe ſes propres deſſeins: c'eſt agir pour ſoi que de s'oppoſer aux entrepriſes de l'ennemi. Je reviens encore à la campagne de 1675, du Vicomte de Turenne & du Comte de Montécuculi. Les projets du Général de l'Empereur étoient de chaſſer les Français de l'Alſace, ſous prétexte, diſoit-il, de rendre la liberté à cette Province; pour cet effet, il fait entendre aux habitans de Straſbourg qu'ils

Digitized by Google

devoient lui donner paſſage pour entrer en haute Alſace; mais le Vicomte de Turenne ayant appris les ſollicitations du Comte de Montécuculi, ſe preſſe de faire entrer ſes troupes en Alſace; il les raſſemble à Scheleſtatt, & de-là marche avec ſa cavalerie à Benfeld, à quatre lieues de Straſbourg. Quand les habitans de Straſbourg le ſûrent ſi près de lui, ils lui envoyerent une députation, pour l'aſſurer qu'ils garderoient la neutralité. Montécuculi voyant ſon eſpérance évanouie de ce côté-là, cherche à donner le change au Vicomte; il marche ſur Philiſbourg, & répand le bruit qu'il veut en faire le ſiège; mais Turenne ne s'y trompe point, & ayant appris que Montécuculi avoit fait paſſer le Rhin à une partie de ſes troupes, il envoye le Marquis de Vaubrun avec de l'infanterie, de la cavalerie, & du canon, pour aller jetter un pont ſur le Rhin à Ottenheim, perſuadé que par ce mouvement il forcera Montécuculi à repaſſer le Rhin. Effectivement, à peine le Général de l'Empereur apprend-il que l'armée Françaiſe a paſſé le Rhin, qu'il le fait paſſer à ſes troupes, & qu'il mande aux habitans de Straſbourg qu'il marche pour s'emparer de Vilſtet; mais Turenne plus actif, y étoit déjà campé: Montécuculi ſurpris de la diligence du Général Français, eſt obligé d'aller camper à Offenbourg. Tout le reſte de la campagne ſe paſſa ainſi, juſqu'au jour à jamais malheureux, qui fit perdre à la France le plus grand de ſes Généraux. On remarque dans cette campagne, que Turenne prévient partout Montécuculi, qu'il eſt dans l'abondance, pendant qu'il force l'armée de l'Empereur à être dans la diſette, qu'il lui ôte même les ſecours qu'elle pouvoit attendre des gros magaſins qu'elle avoit à Straſbourg; enfin il barre tous les deſſeins des ennemis, par la connoiſſance qu'il avoit de leurs véritables intérêts. Voilà comme les Généraux doivent agir, voilà les modeles qu'ils doivent imiter. Je reviens à mon ſujet.

Je ſuppoſe que ce détachement, au lieu d'avoir ordre de fouiller le pays, & d'éloigner les partis ennemis qui y rodent, ait pour but de reconnoître un poſte, d'en examiner la ſituation, les débouchés & l'utilité; il n'eſt pas néceſſaire que ce détachement ſoit fort nombreux, pourvu qu'il ſoit aſſez fort pour aſſurer ſa reconnoiſſance, cela ſuffit. Sa force doit dépendre de l'éloignement du poſte à reconnoître, de l'armée, & de la proximité de l'ennemi. Si le pays eſt ouvert, il ne faut que des huſſards & des dragons; ſi c'eſt un pays de bois, de montagnes, ou coupé par des ravins, des ruiſſeaux, ou de petites rivieres, il faut de l'infanterie, avec quelques troupes de huſſards & de dragons.

Si c'eſt un pays ouvert, j'ai dit que ce détachement devoit être de huſſards & de dragons; je le ſuppoſe de ſix cens chevaux (*a*), dont trois cens huſſards & autant de dragons, diviſés en douze troupes de cinquante chacune. Lorſque le Commandant ſera à-peu-près à une lieue du poſte qu'il doit reconnoître, il laiſſera deux troupes de dragons, & marchera avec le reſte en avant; ces deux troupes placeront ſur leurs flancs des corps-de-garde, & enverront des patrouilles de droite & de gauche pour fouiller le pays, les villages, & tous les endroits ſuſceptibles d'embuſcades; un quart de lieue plus loin, il laiſſera encore deux troupes de dragons; plus loin, encore deux autres troupes, de façon que les premieres placées puiſſent voir celles qui ſont en avant. Ces troupes placées par échelons doivent, comme les premieres, mettre des corps-de-garde ſur leurs flancs, & envoyer des patrouilles ſur leur droite & ſur leur gauche; alors le Commandant détachera cent huſſards, & ordonnera à l'officier qui les commande, de marcher leſtement, mais avec précaution, vers le lieu indiqué, d'envoyer en avant de lui, & ſur

(*a*) Le nombre eſt peu important; mais la diſpoſition doit être la même avec plus ou avec moins de troupes.

ſes flancs, des détachemens pour éclairer ſa marche, & de dépaſſer le lieu après qu'il l'aura fouillé ; & lui, avec le reſte de ſes troupes, qui ſe montent encore à deux cens huſſards, il ſuivra les cent premiers ſans les perdre de vûe. Lorſqu'il ſera arrivé au poſte, il détachera encore cent huſſards, qui ſe joindront aux cent premiers, pour éclairer & fouiller le pays fort en avant. Pendant ce tems, il fera ſa reconnoiſſance, il examinera les dehors, les iſſus, la ſituation du lieu & du pays aux environs, le nombre des chemins qui y conduiſent, d'où ils partent, & ſi ce ſont des grands chemins ou des ſentiers. Il fera enſuite revenir ſes huſſards, ſe repliera ſur les dragons poſtés par échelons, retournera au camp, & ira rendre compte au Général de ſa reconnoiſſance.

Si c'eſt un pays de bois, de montagnes, ou coupé, ce détachement doit être d'infanterie, avec ſuffiſamment de huſſards & de dragons, pour fouiller le pays; les huſſards en avant pour cet objet, & les dragons à l'arriere-garde pour ſoutenir l'infanterie. Je ſuppoſe ce détachement de ſix cens hommes d'infanterie, de cent huſſards, & de deux cens dragons; le Commandant doit ſuivre la même diſpoſition, chercher une petite plaine pour y laiſſer ſes dragons, mettre enſuite quatre cens hommes d'infanterie par échelons, dans les bois, derriere des ravins, proche un pont, en obſervant de placer cette infanterie ſur le chemin que les troupes en avant doivent prendre à leur retour; s'il ſe rencontre des ponts, il faut qu'il y place de l'infanterie pour garder ces paſſages; ſi ce ſont des montagnes, il faut garnir les hauteurs à droite & à gauche du chemin par où marche le détachement. Lorſque cette diſpoſition eſt faite, le Commandant détache un Sergent & ſeize hommes, ſuivi d'un Lieutenant & vingt-quatre hommes, qui ſont ſon avant-garde; il mar-

che enſuite ſuivi des cent huſſards qui ſont avec lui. Comme il n'y a pas de pays où il n'y ait de tems en tems quelques plaines, quelqu'éminence, & quelques bois ſéparés, & néceſſaires à fouiller, ces cent huſſards ſerviront à faire cette reconnoiſſance; & s'ils étoient forcés de ſe retirer, comme je ſuppoſe les deux cens hommes d'infanterie poſtés dans des haies & des jardins, les huſſards ſe retireront ſur eux, & en ſeront ſoutenus.

Je ſuppoſe actuellement que ce détachement ait pour objet de reconnoître un poſte qu'occupe l'ennemi, ſans cependant avoir ordre de l'ataquer; mais de tâcher de ſavoir poſitivement s'il l'occupe, s'il y eſt en force, & la ſituation à-peu-près du lieu. On doit ſuivre la même diſpoſition ci-deſſus; c'eſt-à-dire, marcher par échelons; le Commandant ne doit s'avancer ſur le poſte qu'avec peu de monde, aſſez ſeulement pour en impoſer à l'ennemi, & avoir le tems de le reconnoître. Si par la ſituation des lieux, ce poſte peut être tourné, il faut qu'il détache quelques troupes commandées par des officiers intelligens, pour paſſer ſur les derrieres, & attirer dans cette partie l'attention de l'ennemi; mais il faut que ces troupes ſoient aſſurées de leur retraite, car ſans cela, ce partage de troupes ſeroit hazardé, & contre tout principe. Si l'ennemi détache quelques troupes pour éloigner les détachemens avancés, & les empêcher d'approcher plus près du poſte, leur nombre doit décider de la retraite, ou à tenter une légere ataque; mais comme elles peuvent être renforcées d'un moment à l'autre, il ne faut pas s'y opiniâtrer, & après un léger combat, ſe battre en retraite, pour tâcher d'attirer l'ennemi loin de ſon poſte: cette manœuvre ſera d'autant meilleure, qu'à meſure que l'on ſe retire, on ſe renforce, & alors on peut eſpérer de tirer un bon parti de

Digitized by Google

l'imprudence de l'ennemi, qui s'eſt trop éloigné de ſon poſte, & des ſecours qu'il pouvoit en eſpérer. Pour mieux réuſſir à attirer l'ennemi, les troupes que l'on a laiſſé par échelons doivent s'embuſquer (en ſuppoſant que la ſituation du pays le permette) avec ordre aux Commandans que l'on y place, de ne pas quitter leur poſte que le feu qu'ils entendront ne les ait dépaſſé; ils doivent alors ſortir, & charger vigoureuſement l'ennemi par-derriere & en flanc, pendant que les troupes en retraite feront volte-face, & le chargeront de front: c'eſt le ſeul moyen de tirer parti de la reconnoiſſance que l'on n'a pas pû faire parfaitement; c'eſt profiter de la faute de l'ennemi en lui battant un corps de troupes, & en lui faiſant des priſonniers, dont on peut tirer des éclairciſſemens relatifs au poſte, & au nombre de troupes qui l'occupent. Pendant la campagne de 1759, j'avois été détaché avec le Régiment de Berchiny, mon Régiment, & 400 hommes d'infanterie; j'étois campé à Nienkirken, en avant du château de Ridberg, je ſavois que les ennemis avoient un corps conſidérable de troupes à Guterſloh. Je voulus être plus exactement inſtruit du nombre de troupes qui l'occupoit; pour cet effet, je détachai un Lieutenant-colonel avec trois cens huſſards, je lui donnai ſon inſtruction par écrit; dans cette inſtruction il étoit dit qu'il devoit marcher par échelons, n'approcher du poſte qu'avec peu de monde, ataquer les avant-poſtes, pour engager les troupes à prendre les armes, & à ſortir en partie, & qu'alors il commenceroit ſa retraite, & ſe replieroit ſur ſes troupes miſes par échelons; je lui répétai cet ordre de bouche, & il m'aſſura qu'il le ſuivroit: mais au lieu de marcher par échelons, il ſe porta avec ſes trois cens huſſards ſur le poſte qu'occupoit l'ennemi, celui-ci ſortit en force, ataqua ce détachement, le culbuta, prit ou tua près de cent huſſards, avec pluſieurs officiers, & ce

qui put échapper, revint au camp par dix, quinze, vingt, & par différens chemins; pour le Commandant, il revint tout ſeul & très-tard. Je me promis bien de ce moment-là de ne plus donner de pareilles commiſſions à un homme plus brave qu'intelligent.

Si c'eſt pour s'emparer d'un poſte & pour le garder, il faut y marcher en force, faire fouiller le pays en avant fort au loin, pendant ce tems reconnoître le poſte, le faire retrancher, y laiſſer le nombre ſuffiſant de troupes pour le garder & le bien défendre, & envoyer le ſurplus au camp.

Si c'eſt pour ataquer un poſte, cela ſuppoſe qu'il a été reconnu ou qu'on le connoît, que l'on ſait à-peu-près le nombre de troupes qui l'occupent, & les endroits par où il peut être ataqué. Il faut donner à l'officier chargé de cette commiſſion, les troupes néceſſaires pour réuſſir dans cette ataque; il n'eſt plus queſtion dans ce cas de marcher par échelons; mais il faut marcher enſemble & en force, parce qu'il ne s'agit pas de reconnoître, mais d'ataquer. Suivant la poſition & la ſituation du lieu, & le nombre de portes qu'il y a, ſi c'eſt un endroit fermé, il faut partager ſes troupes en deux ou trois parties, marquer à chaque Commandant le chemin qu'il doit prendre, l'heure à laquelle il doit arriver, le point qu'il doit ataquer, donner un ſignal pour que les trois ataques ſe faſſent à la même heure & à la minute, & ſi bien calculer le tems qu'il faut à chaque colonne pour arriver à point nommé à l'endroit marqué, que l'on ne puiſſe avoir aucun prétexte à donner pour n'être pas exact au rendez-vous.

Un exemple fera mieux comprendre la diſpoſition qu'il faut faire dans cette circonſtance, il ſera plus inſtructif que tous les préceptes appuyés ſur des diſpoſitions faites ſur des terreins idéaux,

idéaux, d'autant plus qu'il y a peu de Français qui ayent fait la derniere guerre, qui ne connoiſſent le lieu que j'indique, ainſi que la ſituation du pays.

Pendant l'hiver de 1757 à 1758, M. le Maréchal de Richelieu, après avoir forcé M. le Prince Ferdinand de Brunſwick à ſe replier ſur Lunebourg, & étant tranquille ſur la partie de l'Aller, apprend qu'il y avoit dans Halberſtatt deux mille quatre cens hommes, tant infanterie que cavalerie & huſſards, qui avoient été détachés de Magdebourg & d'autres lieux. Il forme le deſſein de les faire enlever, & de punir en même tems les habitans, qui refuſoient de payer les contributions auxquelles ils s'étoient ſoumis. Il charge de cette commiſſion M. le Marquis de Voyer d'Argenſon, Maréchal de Camp; M. de Voyer, ſous les ordres duquel j'étois, m'écrit de me rendre à Wolfenbutel, il mande à M. le Marquis de Belſunce, qui étoit avec ſon Régiment à Brunſwick, de s'y rendre auſſi le même jour. Arrivés l'un & l'autre, il nous fait part des ordres de M. le Maréchal de Richelieu, & nous donne ſes inſtructions par écrit. Il partage ſes troupes en trois parties, donne la colonne de la gauche à M. de Belſunce, qui devoit partir de Brunſwick, prend pour lui celle du centre, commandée par un Général Major Autrichien partant de Wolfenbutel, & me donne celle de la droite qui partoit de Schladen ſur l'Oker, où j'étois. Mes ordres portoient de paſſer par Stapelinburg, Iſemburg, & Derneburg, en laiſſant le ruiſſeau d'Hoſtein ſur ma gauche, & de me porter vers la porte d'Halberſtatt qui mene à Quedlinbourg. Celle du centre partant de Wolfenbutel, dirigeoit ſa marche ſur Hornebourg, Oſterwick, Zillingen, & Stroppeck, pour ſe rendre de-là à la porte nommée porte d'Oſterwick. Celle de la gauche partant de Brunſwick, en ſuivant la digue du canal appellée

Kivizdaam, devoit aller paſſer le ruiſſeau d'Hoſtein au-deſſus d'Halberſtatt, & ataquer la porte qui va à Ocherſleben & à Groningen. Ces trois colonnes, ſuivant les ordres de M. de Voyer, devoient arriver à leur deſtination à quatre heures du matin, employer deux heures à faire leur reconnoiſſance & leurs diſpoſitions, & à ſix heures ſonnantes à la ville, ataquer toutes enſemble. Tels furent les ordres que M. de Voyer donna à M. de Belſunce & à moi. Des raiſons que j'ignore, arrêterent à Stroppeck M. de Voyer, & par conſéquent M. de Belſunce, qui devoit ſe guider ſur la colonne du centre, parce qu'il marchoit preſque toujours en vûe de M. de Voyer. Quant à la colonne de la droite que je conduiſois, comme je marchois trop éloigné de la colonne du centre pour me guider ſur elle, je continuai mon chemin, & j'arrivai à l'heure marquée; une patrouille des ennemis tomba dans une de mes avant-gardes, fut priſe en partie, ce qui put échapper porta l'allarme dans la ville. M. d'Ionkaim qui y commandoit, fit ſortir ſes huſſards pour me reconnoître; mais cet officier Pruſſien n'avoit fait ſortir ſes huſſards que pour couvrir ſa retraite, dont il étoit d'autant plus certain, que la porte d'Acherſleben & de Groningen n'étoit point maſquée par la colonne de la droite. Cet officier ſortit en effet par cette porte, marcha ſur Groningen, ſe rabattit ſur ſa droite, & ſe retira à Acherſleben. Un bataillon de Salmoutz qui étoit à Quedlinbourg en partit auſſi, & alla ſe joindre à M. d'Ionkaim. J'entrai dans la ville à huit heures, j'envoyai mes huſſards, ſoutenus du Régiment de Mouſtier cavalerie, à la pourſuite de l'ennemi, plus pour ſavoir où il ſe retiroit, que dans l'eſpérance de faire quelques priſonniers; d'ailleurs, étant maître de la ville, mon objet étoit de ſavoir de quel côté l'ennemi ſe retiroit, pour en rendre compte à M. de

Voyer à ſon arrivée. Ce Général & M. de Belſunce entrerent dans Halberſtatt pluſieurs heures après ; l'ennemi s'échappa ; mais les contributions furent perçues en grande partie, & les habitans punis.

Cet exemple ſuffit pour faire voir la diſpoſition qu'il faut faire pour ataquer un poſte. Rien n'étoit mieux conçu que l'ordre & la diſpoſition de M. de Voyer, ſi quelqu'obſtacle imprévu, ſans doute, ne l'eût empêché de faire plus de diligence; il remplit cependant en partie ſon objet, il força l'ennemi à ſe retirer, & par conſéquent, à s'éloigner de la droite de l'armée Françaiſe, qui auroit pû en être inquiétée ; il tira de groſſes contributions en grains, qui étoient néceſſaires à l'armée, & il punit les habitans de s'être refuſé à payer ce à quoi ils s'étoient engagé. S'il lui eut été poſſible de faire priſonnieres de guerre les troupes qui étoient dans Halberſtatt, ſa commiſſion auroit été entierement remplie ; mais comme il n'y a rien d'abſolu à la guerre, que la moindre circonſtance met ſouvent des obſtacles à une réuſſite entiere, il faut ſavoir ſe contenter de ce qu'on a pû faire, quand on a pris toutes les meſures les plus juſtes pour exécuter ſes ordres.

Quant aux détachemens pour ataquer les convois & les fourrages, & pour aſſurer les ſiens, je renvoye à mon Eſſai ſur l'Art de la guerre *.

(*b*) Il eſt très-avantageux que les premiers détachemens qui rencontrent l'ennemi, le battent, & ramenent au camp des priſonniers; c'eſt un pronoſtic heureux qui anime les troupes, qui ſoutient leur valeur, & qui leur perſuade qu'elles réuſſiront dans tout ce qu'elles entreprendront. Les petits ſuccès menent aux grands ; mais il eſt dangereux pour un chef de s'en trop occuper ; ils aguerriſſent le ſoldat ; mais ils diſtraient & en-

* *Tom. I. liv. I. liv. 2.*

gourdiſſent ſouvent les chefs, qui, contens de ces petits avantages, quoiqu'ils ne décident rien, négligent des occaſions importantes, & qui pourroient leur procurer la plus grande gloire. L'honneur de ces petits ſuccès doit être abandonné aux officiers particuliers & aux troupes, il ne peut ni ne doit exciter l'amour-propre des chefs; c'eſt un trop petit objet pour enfler le cœur d'un homme que le Prince a choiſi pour commander ſes armées; il lui faut des victoires, & non un poſte enlevé, ou un dérachement battu, dont, peut-être, on ramene une vingtaine de priſonniers. Cependant dans les grands ſuccès, il ne faut jamais qu'un Général ſépare ſa gloire de celle des troupes & des officiers qui s'y ſont diſtingués; c'eſt y ajouter que de la leur faire parrager. M. de Luxembourg après la bataille de Nerwinde, gagnée le 29 Juillet 1693 ſur l'armée des Alliés, commandée par le Prince d'Orange, manda à Louis XIV. *M. d'Artagnan dira à Votre Majeſté comme tout s'eſt paſſé: les ennemis ont fait des merveilles, mais vos troupes ont encore mieux fait; les Princes de votre Sang s'y ſont ſurpaſſés; pour moi je n'y ai point eu d'autre part que celle d'avoir pris Hui, d'avoir donné le combat au Prince d'Orange, & de l'avoir battu, ainſi que Votre Majeſté l'avoit expreſſément ordonné* *. Pendant la guerre de 1741, les gazettes & les nouvelles à la main n'ont fait mention de ces perits combats, que pour faire honneur aux officiers particuliers qui les avoient livrés ou reçus, & jamais Maurice ** ne s'eſt couvert de ces foibles lauriers; il ſavoit en cueillir de plus ſolides & de plus dignes de lui, ſans ſe parer de ces petits rejettons qui ſortoient des rameaux qui couronnoient ſa tête. J'ai vu des Officiers généraux & autres, ſe faire mettre dans la gazette pour avoir fait une promenade, & avoir rencontré une vingtaine de huſſards ennemis;

* *Hiſtoire du Maréchal de Luxembourg, tom. 5.*

** *Le Maréch. de Saxe.*

d'autres, après quelques petites actions particulieres, & peu importantes, envoyer au Gazetier des relations pompeuſes, ſans faire mention d'aucun officier, ni même des troupes; mais parlant deux-mêmes avec les plus grands éloges (a). Si un Officier général ou ſupérieur qui commande un détachement, & à qui il arrive de faire une action brillante, & de battre l'ennemi, vouloit bien ſe perſuader que ſans les officiers & les ſoldats qu'il a ſous ſes ordres, il n'auroit pas battu tout ſeul l'ennemi, que quelquefois même c'eſt plus à leur valeur qu'il doit le ſuccès qu'il a eu, qu'à la bonne diſpoſition qu'il a faite, il feroit plus modeſte ſur les louanges qu'il croit mériter; d'ailleurs, les louanges & les honneurs que reçoivent de l'armée les troupes qu'il avoit ſous ſes ordres, lui ſont certainement relatif, parce qu'il les commandoit, & qu'elles n'ont agi que par ſes ordres; pourquoi donc ſeroit-il ſi empreſſé de s'approprier la petite gloire qui peut revenir de ces eſpeces de ſuccès? Il y a dans cette conduite un défaut de jugement impardonnable; c'eſt agir diamétralement contre ſes propres intérêts: il me ſemble que l'on doit être flatté d'avoir occaſion de rendre compte au Général de la conduite ſage & valeureuſe d'un officier que l'on a eu ſous ſes ordres, de lui nommer ceux qui ont le plus contribué à la réuſſite de l'action, ceux de qui on a reçu de bons avis; outre qu'il eſt flatteur de rendre juſtice à de braves gens, c'eſt ſemer pour recueillir, c'eſt autant d'amis que l'on ſe fait, qui ſe ſacrifient dans une autre occaſion. Tout homme qui ſait connoître le mérite & les talens dans les autres, qui, loin d'en être

(a) Ces officiers n'avoient pas ſi grand tort; comme il y a plus de perſonnes qui liſent les gazettes, qu'il n'y en a qui ſoient porté à élever leur mérite & leurs talens, ou par jalouſie, ou par d'autres motifs, je les trouve très-aviſés d'être au moins nommés dans les gazettes.

jaloux, ſait faire valoir ces mêmes talens, en les employant utilement, & conduit encore ces perſonnes juſqu'au pied du Trône, a néceſſairement du mérite, & il eſt digne d'avoir des amis & des ſuccès; mais celui dont l'eſprit borné, & par conſéquent jaloux, n'a pas aſſez de lumieres pour diſtinguer un homme de mérite, ou s'il le remarque, ſe garde de le faire connoître, dans la crainte d'en être éclipſé, & qui a la baſſeſſe de s'attribuer des ſuccès qu'il ne doit qu'à la valeur des troupes, & à l'intelligence des officiers qui ſont ſous ſes ordres, eſt incapable de commander, & il doit échouer dans tout ce qu'il entreprendra.

Je l'ai déjà dit, & je le répete comme une choſe eſſentielle, l'eſtime ne doit pas ſe borner aux troupes que l'on commande, elle doit s'étendre juſqu'à l'ennemi. Il eſt de la gloire d'un Général, & même il eſt décent, qu'il parle bien du Général ennemi, qu'il priſe ſes talens & ſa capacité; plus il lui en attribuera, & plus il s'élevera; on triomphe ſans gloire lorſque l'on n'a à vaincre que la préſomption & l'ignorance de Varron. Après la bataille de Pharſale, les partiſans de Céſar firent abattre toutes les ſtatues de Pompée, Céſar les fit toutes relever; ſurquoi Ciceron dit, que Céſar en relevant les ſtatues de Pompée avoit affermi les ſiennes *.

* *Plutarq. vie de Céſar, traduct. d'Acier, in-4°.*

(c) Il vaut toujours mieux ataquer un poſte à la pointe du jour que ſur ſon déclin, parce que, comme le dit Montécuculi, *l'ennemi eſt las de veiller*, que c'eſt le tems où tous ceux qui ont été ſous les armes ſont aſſoupis malgré eux; d'ailleurs, lorſque l'on ataque à la pointe du jour, on craint moins la confuſion & le déſordre, parce que le jour qui s'avance éclaire les combattans; au lieu qu'il eſt difficile d'éviter le déſordre, & même les mépriſes, dans les ténébres. Il y a cependant des occaſions où il faut ataquer la nuit; un exemple

ſuffira pour en prouver la néceſſité, lorſqu'on ſe trouve dans la circonſtance ſuivante. Pendant la campagne de 1760, le Roi de Pruſſe marche pour ataquer l'armée Impériale campée ſous Torgau ; ce Prince après pluſieurs ataques réitérées eſt repouſſé, & perd même le champ de bataille, dont les Autrichiens reſtent maîtres ; mais Frédéric, ſans être abattu par ce revers, raſſemble ſon armée derriere un bois qui n'étoit pas éloigné du champ de bataille, & perſuadé que les Autrichiens ſe livreroient à la joie & au repos, ſe diſpoſe à les ataquer pendant la nuit. Il donne ſes ordres en conſéquence ; il marche à l'ennemi plongé dans un ſommeil tranquille, que la fatigue du jour rendoit encore plus profond ; ſes troupes culbutent & chaſſent tout ce qu'elles trouvent devant elles, l'armée Autrichienne eſt en déſordre, c'eſt à qui ſe ſauvera le plus vîte, les ponts ſur l'Elbe ſont bientôt couverts de fuyards, l'artillerie en grande partie eſt abandonnée ; & pour précipiter la fuite de l'ennemi, Frédéric envoye des officiers de ſes troupes qui ſe mêlent parmi les Autrichiens, & qui leur indiquent les points ſur leſquels ils doivent ſe retirer, & paſſer l'Elbe. Par ce coup hardi, mais réfléchi, ce Prince remporta une victoire complette ; il prit quarante piéces de canon, beaucoup de priſonniers, & il ſût réparer les malheurs du jour par une ataque de nuit faite avec vigueur & célérité, en y joignant encore une ruſe inconnue de nos jours. Si ce Prince eut attendu le jour pour ataquer les Autrichiens, ceux-ci revenus de leur premiere ivreſſe, & refaits de la fatigue de la veille, non-ſeulement ne ſe ſeroient pas laiſſé bartre ; mais animés par le ſuccès de la veille, ils auroient redoublés de courage & de vigueur, & le courier déjà parti pour aller annoncer à l'Impératrice la victoire du trois, auroit probablement été ſuivi d'un autre, pour lui apprendre la nouvelle de la défaite entiere de

Digitized by Google

l'armée Pruſſienne. Cet exemple prouve qu'il eſt quelquefois avantageux d'ataquer pendant la nuit ; mais pour cela il faut avoir une connoiſſance très-exacte du terrein, il faut compter ſur l'ordre & la diſcipline obſervés parmi les troupes, ſur l'intelligence des Officiers généraux chargés des différentes ataques, & ſur la valeur des troupes, qui ne ſont point découragées d'un revers, & qui, malgré la fatigue du combat du jour, marchent avec courage pour combattre encore au milieu des ténébres.

Cet exemple prouve encore qu'une armée victorieuſe ne doit point reſter dans une ſécurité dangereuſe, ni ſe livrer à la joie & au ſommeil, qu'elle n'ait miſe l'ennemi battu en ſituation de ne plus combattre de long-tems ; que ſi les circonſtances ne lui permettent pas de ſuivre l'ennemi, par les difficultés que préſente le pays, il faut, au moins, qu'elle ſe tienne ſur ſes gardes, qu'elle couche ſur le champ de bataille, dans la diſpoſition où elle veut combattre, qu'elle ait de gros corps en avant d'elle pour la préſerver de ſurpriſe, & qu'en avant de ces corps il y ait beaucoup de détachemens de troupes légeres pour les couvrir, pour ſuivre l'ennemi, être certain de ſa retraite, & du lieu où il s'arrêtera.

Montécuculi indique d'autres heures auxquelles on peut ataquer l'ennemi, elles dépendent des circonſtances, du moment & des lieux. Un quartier dont les troupes ne ſont point ſur leurs gardes, peut s'ataquer à toutes les heures du jour ou de la nuit, il ne s'agit que de les ſurprendre pour les battre.

(*d*) Les inſtructions que donne Montécuculi pour l'ataque d'un quartier ſont excellentes, ainſi que ſa diſpoſition pour la retraite ; il n'y a rien à ajouter aux précautions qu'il dit qu'il faut prendre ; mais je n'approuve point ce qu'il dit enſuite ;

ſuite; il propoſe *de s'arrêter, de ſe tenir caché, de ſe mettre en bonne poſture, & de recevoir l'ennemi avec réſolution.* De quelle utilité peut-il être d'expoſer des troupes fatiguées & haraſſées à un ſecond combat, contre des troupes fraîches, quand la premiere entrepriſe a réuſſi, & que l'on peut rentrer au camp victorieux? c'eſt vouloir tenter la fortune, & courir les hazards très-incertains du ſort; c'eſt tranſgreſſer les ordres du Général, & même manquer à ſes devoirs; parce que, quand même la ſeconde ataque réuſſiroit, comme cette réuſſite eſt très-douteuſe, c'eſt s'expoſer à perdre le fruit du premier ſuccès; ainſi, je penſe que dans ces occaſions, il faut éviter autant qu'il eſt poſſible toute rencontre de l'ennemi, & ſe retirer ſans précipitation par le plus court chemin. Pendant la campagne de 1745, je fus détaché avec 400 huſſards ſous les ordres d'un Officier général, qui, avec un nombre de troupes conſidérable, avoit ordre de s'aller poſter entre l'ennemi & un gros convoi qui arrivoità l'armée campée ſur l'Orneau. Le même jour il étoit parti un pareil détachement pour le même objet, & qui avoit ſa direction ſur Ramillies, je faiſois l'avant-garde du premier; lorſque je fus près du village du Mont Saint-André, j'appris qu'il y avoit dedans deux cens croates & deux cens huſſards; j'en rendis compte au Général ſous les ordres duquel j'étois, & je lui demandai la permiſſion de le reconnoître, ce qu'il m'accorda. Comme je m'en approchois pour le reconnoître de plus près, j'entendis que ce village étoit ataqué par l'avant-garde du détachement qui marchoit ſur ma droite, je tournai le village par ma gauche, & je l'ataquai de mon côté; tout ce qui étoit dedans fut pris, tué, ou mis en fuite. Le Commandant qui avoit ataqué ſur ma droite, après cette expédition, agit plus prudemment que

moi, il rejoignit la tête des troupes dont il étoit détaché; pour moi, je ſuivis les fuyards dans l'eſpérance de les prendre tous; mais je tombai dans une colonne de trois mille huſſards, qui me rendit le change au centuple; je fus battu à platte couture, je perdis quatre-vingt huſſards tués ou pris, & je fus du nombre des derniers, ce qui ne me ſeroit pas arrivé, ſi, après la priſe du village, j'avois rejoint la tête du détachement dont je faiſois l'avant-garde, ainſi que le Commandant de l'avant-garde qui avoit ataqué ſur ma droite. La faute que je fis rejaillit même ſur le détachement dont je faiſois l'avant-garde; les huſſards ennemis après m'avoir paſſé ſur le corps, tomberent ſur douze cens dragons, les culbuterent; & ſans cinq à ſix cens hommes d'infanterie aculés proche un petit bois, qui arrêterent l'ennemi, les dragons auroient pû eſſuyer le même ſort que moi.

Lorſque l'on a forcé un ou pluſieurs quartiers, & que l'on en a tiré tout le fruit poſſible, il faut ſe retirer promptement & en bon ordre, pour ne pas donner le tems aux ennemis avertis par les fuyards, de marcher au ſecours des troupes battues. En général, lorſqu'on a remporté un avantage de cette eſpece, il faut tâcher de le conſerver, & ne pas riſquer d'en perdre le fruit par un ſecond combat, qui peut devenir funeſte, ſur-tout avec des troupes fatiguées contre d'autres fraîches, & probablement plus nombreuſes: ceci doit s'entendre ſeulement pour un détachement qui a été ſurprendre un ou deux quartiers des ennemis, & qui les a enlevé; car ſi c'eſt l'armée qui ataque les quartiers de l'ennemi, elle doit ſuivre ſes premiers ſuccès, & ne pas donner le tems à l'ennemi de ſe reconnoître. Si M. de Vendôme à Calcinato, & M. de Turenne en Alſace, s'étoient contentés d'enlever quelques quar-

tiers à l'ennemi, & qu'ils fuſſent enſuite reſtés en panne, ils n'auroient que très-imparfaitement exécuté leurs projets; mais M. de Vendôme ataqua ſucceſſivement tous les quartiers des ennemis : M. de Turenne après avoir enlevé pluſieurs quartiers, s'avance en Alſace, ſuit l'ennemi qui ſe retire, lui livre bataille à Turkeim, le bat, & le force à repaſſer le Rhin, & à abandonner l'Alſace. Lorſque c'eſt un projet en grand, il ne faut pas ſe contenter d'un premier ſuccès, il faut l'exécuter en ſuivant l'ennemi dans le meilleur ordre, & ne ceſſer de le pourſuivre que quand le but qu'on s'eſt propoſé eſt totalement rempli ; mais lorſque ce n'eſt qu'un détachement, après l'enlevement d'un quartier ou de pluſieurs, il fait ſagement de ſe retirer ſans rien entreprendre pardelà ſes ordres. Si il ne peut pas ſe retirer aſſez diligemment par la difficulté des chemins, il faut qu'il partage ſes troupes en pluſieurs corps, leur faire prendre différens chemins qui les conduiſent tous à un point de ralliement à portée du camp. Les priſonniers & le butin ſont les premieres choſes que l'on doit mettre en ſûreté, il faut les envoyer ſous eſcorte au camp; ſi cependant le butin que l'on tranſporte ordinairement ſur des voitures ne marche pas aſſez vîte, & qu'il puiſſe rallentir la marche des troupes, il faut mettre la partie la moins utile à l'arriere-garde avec une eſcorte de huſſards, & leur donner ordre de barrer le chemin avec ces voitures dès qu'ils appercevront l'ennemi, d'en dételer les chevaux, de mettre le feu à ces voitures, & de ſe retirer promptement avec les chevaux en main : il vaut mieux ſacrifier cette partie, que de riſquer de faire ataquer les troupes dans leur retraite. Si l'ennemi ne paroît point, l'eſcorte de ces charriots ſuffit pour les conduire au camp.

Montécuculi dans ſon Texte dit *que l'on force un quartier, une garde, un convoi.* Il explique la maniere d'ataquer un quartier, & comme il faut ſe retirer après l'avoir forcé; mais il ſe tait ſur la garde & ſur le convoi. Il étoit cependant important d'expliquer comment s'ataque un convoi; c'eſt une action ſi intéreſſante, qu'il n'auroit pas dû la paſſer ſous ſilence; mais comme ce Général n'a écrit que pour un petit nombre de gens éclairés, qu'il n'a fait, pour-ainſi-dire, qu'indiquer les principes généraux de l'Art de la guerre, je vais tâcher de ſuppléer à la trop grande préciſion des Mémoires de ce grand Capitaine, pour l'inſtruction de ceux qui commencent à ſervir. Je n'entrerai point dans tous les détails qui ſont immenſes & qui varient à chaque ſituation de pays, j'expliquerai les principales diſpoſitions qu'il faut faire pour l'ataquer, relativement à la diſpoſition de l'eſcorte; c'eſt au Lecteur à faire des applications ſur différens terreins, & à changer ſa diſpoſition à chaque mutation de ſituation & de pays.

Les convois ſont de différentes eſpeces; mais ils ont tous le même objet: cet objet eſt de pourvoir l'armée de tout ce dont elle peut avoir beſoin, comme ſubſiſtances en grains, farines, pain, viande, fourrages, munitions de guerre, & argent. De quelque nature qu'ils ſoient, il eſt auſſi important qu'ils arrivent à l'armée, qu'il l'eſt à l'ennemi de les en empêcher & de s'en ſaiſir.

Pour que les convois arrivent en ſûreté, & tous entiers à l'armée, on leur donne une eſcorte proportionnée à l'éloignement du lieu d'où ils partent juſqu'au camp, à la nature du pays qu'ils doivent parcourir, à la quantité des voitures qui compoſent les convois, & à la facilité que l'ennemi peut avoir de les ataquer. On partage ordinairement l'eſcorte en trois

corps ; on en met un à la tête, un au centre, & le troiſième à l'arriere-garde; outre cette premiere diſpoſition, on diſtribue encore de droite & de gauche des troupes tirées de ces trois corps, que l'on place le long du convoi, non-ſeulement pour le couvrir, mais encore pour que les charretiers ne s'arrêtent point. On détache des huſſards & des dragons ſur les deux flancs pardelà ces troupes, & qui fouillent le pays à un quart de lieue, plus ou moins, ſuivant la ſituation du pays, ces huſſards ne doivent rien laiſſer ſans le fouiller ; les bois, les vallons, les chemins creux, les villages, ſont ſuſceptibles de cacher des embuſcades, & la garde du convoi dépend de la recherche exacte que feront ces huſſards, parce qu'ils donnent le tems à l'officier qui commande l'eſcorte de faire ſes diſpoſitions ſur les nouvelles qu'il apprend par ces troupes détachées.

Pour ataquer un convoi, il faut choiſir un terrein qui ſe rétreciſſe, & qui ſoit ſitué de façon que l'arriere-garde ne puiſſe pas porter du ſecours au centre, dans cette poſition il faut ataquer en même tems l'avant-garde & le centre ; ſi par la ſituation du pays on ne peut ataquer que l'arriere-garde, il faut au moins tâcher d'occuper le centre, & que l'avant-garde ne puiſſe point marcher au ſecours des troupes ataquées ; mais autant qu'il eſt poſſible, il faut préférer d'ataquer l'avant-garde, parce que l'objet eſt d'empêcher le convoi d'arriver à l'armée, & qu'en ataquant l'arriere-garde ſans que l'avant-garde le ſoit, la tête ſe dépêchera de marcher pour ſauver au moins cette partie ; & lorſqu'elle ſera en ſûreté, les troupes de l'avant-garde laiſſeront quelques troupes pour l'eſcorter, & marcheront au ſecours du reſte du convoi ataqué. Si l'on peut agir avec la même vigueur, & en même tems ſur les trois parties à la fois, le ſuccès en ſera

moins douteux; mais il faut que les trois ataques ſe faſſent en même tems.

Il y a pluſieurs poſitions favorables pour ataquer un convoi, au paſſage d'un pont, à l'entrée & à la ſortie d'un défilé, lorſque le convoi paſſe ſur la chauſſée d'un étang, dans un chemin creux, à l'entrée ou à la ſortie des bois. Dans l'une & l'autre poſition, on peut ataquer indifféremment l'avant-garde ou l'arriere-garde; c'eſt le terrein qui en décide, & c'eſt ſuivant les endroits où l'on peut s'embuſquer le plus facilement. Si le lieu pour s'embuſquer eſt plus favorable pour ataquer l'avant-garde, il faut attendre que l'eſcorte du centre & une partie des voitures qui la ſuivent ſoient paſſées, & avoir attention que le pont, ou le défilé, ou la chauſſée de l'étang, ou le chemin creux, ſoit embarraſſé de voitures; alors il faut ataquer l'avant-garde & le centre, & l'on n'a point à craindre le ſecours que ces deux parties pourroient eſpérer de l'arriere-garde : ſi c'eſt l'arriere-garde que l'on ataque, la diſpoſition doit être la même; mais il ne faut laiſſer paſſer que l'avant-garde & quelques voitures, pour embarraſſer le chemin.

Si le convoi marche dans une plaine large & ſpacieuſe, ſans aucun obſtacle qui puiſſe arrêter ſa marche, l'avant-garde, le centre & l'arriere-garde doivent être ataqués en même tems; mais il faut agir avec plus de force ſur le centre, pour partager le convoi en deux; c'eſt un moyen preſque certain pour le diſperſer, pour le battre, & ſe rendre maître de la totalité. Après la défaite de l'eſcorte, il faut la faire ſuivre en ordre par la plus grande partie des troupes, juſqu'à ce que le convoi pris & eſcorté par quelques troupes, ait pris le chemin par lequel on veut le conduire, & qu'il ſoit hors de portée de ſa premiere direction. Lorſque l'ennemi eſt abſolument diſſipé,

Digitized by Google

ces troupes prennent le chemin que tient le convoi, elles en font l'arriere-garde, & la diſpoſition pour les troupes qui le gardent doit être relative à la ſituation du pays, & au danger qu'il y auroit que l'ennemi ne vint en force pour l'ataquer & le reprendre. Si par la bonne & juſte diſpoſition de l'eſcorte on ne peut réuſſir dans ſes projets, il faut, au moins, harceler l'ennemi, lui tuer des chevaux de voitures, s'il eſt poſſible d'en approcher aſſez près, & lorſque le convoi approche aſſez près du camp pour que l'on puiſſe craindre qu'il ne parte du camp un renfort de troupes, il faut ſe retirer en ordre; on ne doit pas appréhender d'être ſuivi en force; on le ſera bien par quelques troupes d'huſſards ſoutenues de dragons, mais l'eſcorte reſtera toujours avec le convoi, qu'elle ſe dépêchera de faire avancer, pour le mettre entierement en ſûreté.

Tels ſont les principes généraux ſur leſquels on peut faire ſes diſpoſitions. Je n'ai pas cru devoir m'étendre davantage ſur cette partie, parce que je l'ai détaillée très-amplement dans mon Eſſai ſur l'Art de la guerre *.

* *Tom. 1. liv. 1. ch. 7. Idem, liv. 2. ch. 5.*

L'ataque des gardes ſe fait ordinairement à la pointe du jour, lorſque la garde vient reprendre ſon poſte de jour; vers les neuf heures du matin, que la moitié des chevaux vont boire; à midi, que la chaleur aſſoupit les hommes, & que les officiers dînent, & vers les quatre heures, où l'on envoye encore boire les chevaux; mais ce ſont de ces petits moyens qui ne menent à rien, ou à très-peu de choſe, & qui rarement réuſſiſſent, parce que ſi le Commandant de la garde fait ſon devoir, il tiendra toujours ſa garde à cheval, ou au moins un rang; & pardelà ſon petit corps-de-garde & ſes vedettes, il aura des patrouilles qui l'avertiront ſi elles ont quelques nouvelles de l'ennemi, il aura le tems de faire monter ſon ſecond rang à

cheval, & d'attendre que l'ennemi paroiſſe, pour ſe retirer ſur les poſtes d'infanterie qui doivent être derriere lui. Il ne doit faire ce mouvement que lorſqu'il voit diſtinctement l'ennemi marcher à lui, & décidé à l'ataquer ; voilà le moment de ſa retraite, parce qu'il n'eſt dans ce poſte que pour avertir, & non pour ſe battre, il y auroit de l'imprudence & de la témérité à vouloir ſe battre avec cinquante chevaux contre deux cens, & quelquefois plus ; mais dès que ſes patrouilles l'ont averti que l'ennemi paroît, & qu'il marche à lui, il doit ſur le champ envoyer un cavalier au camp, avertir les Officiers généraux de jours, qui font monter à cheval quelques piquets, pour marcher au ſecours des gardes ataquées.

(e) Montécuculi ſuppoſe, ſans doute, des retranchemens faits à la hâte, & ſans aucune connoiſſance de la part de l'Ingénieur qui les a tracés. On ne conſtruit point de redoutes iſolées en avant des retranchemens qui puiſſent les commander ; ſi la poſition du terrein exige que l'on en mette en avant, il faut que ces redoutes ſoient commandées par les retranchemens, & il faut encore qu'il y ait une communication libre de ces redoutes aux retranchemens.

Ce ſeroit une faute groſſiere, & contre tout principe de l'art, que d'élever des retranchemens trop près des hauteurs ou de quelques éminences ; ce ſeroit vouloir les rendre inutiles, & donner un avantage marqué à l'ennemi qui marcheroit pour les ataquer, parce que pendant qu'il feroit marcher ſes bataillons vers les lignes, il foudroyeroit les retranchemens avec du canon placé ſur ces éminences, ce qui donneroit à ſes bataillons la facilité de les ataquer, de franchir le foſſé, de monter deſſus, & de les emporter.

Quant au chemin creux que Montécuculi dit ne devoir point être

être enfilé, & qui conduit à couvert juſqu'au pied des retranchemens, il eſt naturel de croire qu'avant que d'élever & de conſtruire les retranchemens, on aura reconnu ce chemin, que l'on aura élevé des ouvrages qui l'enfileront, que l'on aura fait des coupures dans ce chemin, pour empêcher l'ennemi de s'approcher des lignes dans cette partie, ou qu'on l'aura entierement comblé. Dans la campagne de 1760, M. le Maréchal de Soubiſe campé à Una, fit couvrir tout le front de ſon camp de redoutes; entre la derniere & l'avant-derniere redoute de la gauche, il y avoit un chemin creux & très-ſpacieux, par lequel les ennemis auroient pû venir ataquer cette gauche ſur une colonne de vingt-quatre de front, ſans que les troupes placées dans ces deux redoutes euſſent pû ni les en empêcher, ni même les voir; mais on y avoit remédié, en y faiſant faire quatre coupures très-larges & très-profondes, & qu'il étoit impoſſible de franchir. Il eſt très-rare que les ſuppoſitions que fait Montécuculi puiſſent avoir lieu; cependant comme elles peuvent arriver, parce qu'on voit faire ſi ſouvent à la guerre des choſes ſi contraires à tout principe, qu'il eſt toujours bon de les mettre ſous les yeux, afin que dans l'occaſion on ſache les éviter, ou, au moins, y remédier; ainſi la remarque de Montécuculi eſt juſte & bonne à faire, pour que l'on ne tombe pas dans cette faute; l'ennemi toujours attentif à profiter de la mauvaiſe poſition d'un camp mal pris, & où l'on aura négligé quelque partie, ne manqueroit certainement pas de profiter de l'occaſion, & de la négligence du Général de l'armée retranchée. La plus petite négligence dans ces circonſtances devient capitale; ainſi quand même on ſeroit certain de l'impoſſibilité qu'a l'ennemi d'ataquer cette partie négligée, cela ne doit pas empêcher qu'on ne la rende égale à toutes les autres. Si à la

guerre il faut profiter des mauvaiſes diſpoſitions de l'ennemi, il ne faut pas le mettre dans le cas de profiter des fautes que l'on fait, il faut toujours agir comme ſi l'ennemi faiſoit les meilleures & les plus ſages diſpoſitions; ſi elles ſont mauvaiſes, on n'en aura que plus d'avantage à l'ataquer; ſi elles ſont bonnes, on ne ſera point obligé de changer ſes projets, parce que la diſpoſition que l'on a faite eſt relative à celle de l'ennemi, que l'on a jugé devoir être telle qu'elle eſt effectivement.

(*f*) Si l'on n'employoit aujourd'hui pour forcer des retranchemens, que les moyens & le nombre de troupes qu'indique Montécuculi, ils pourroient très-bien n'être pas forcés, quelques foibles qu'ils fuſſent; mais de ſon tems les armées étoient moins nombreuſes, on avoit moins d'artillerie, les moyens étoient moins multipliés, & l'art d'ataquer & de défendre moins perfectionné qu'il ne l'eſt aujourd'hui; ainſi quoique ſes inſtructions ſoient bonnes & ſages relativement au tems qu'il a écrit, les forces qu'il emploie ne ſuffiroient pas aujourd'hui, où ſouvent un retranchement, un bois, un village, ſont défendus par 5 ou 6000 hommes, quelquefois plus, avec d'autres troupes derriere pour les ſoutenir. L'ataque doit être proportionnée à la défenſe, ainſi il faut employer beaucoup plus de monde pour l'ataque d'un retranchement, qu'il n'y en a d'employé pour le défendre, ſur-tout lorſqu'on ataque à forces ouvertes; car ſi c'eſt par ſurpriſe, le nombre n'y fait rien, & toutes troupes ſurpriſes ſont ordinairement battues. Quant à l'ataque des retranchemens d'une armée, je renvoye au Chapitre I, Tom. II, où je traite de l'ataque & de la défenſe des retranchemens.

(*g*) Lorſqu'une riviere eſt très-large, & que ſes bords ſont eſcarpés, il eſt rare d'y trouver des gués, à moins que ce ne ſoit dans les baſſes eaux, & dans des tems de ſéchereſſe; une

riviere moins conſidérable peut avoir des gués ; dans ce cas on peut faire paſſer la cavalerie avec de l'infanterie en croupe, en ſuppoſant qu'on n'ait point de bateaux ; ſi on veut faire paſſer cette riviere à une armée, il eſt plus court & plus ſimple de conſtruire des ponts, on fait paſſer l'infanterie & l'artillerie ſur les ponts, & la cavalerie paſſe aux gués ; mais ſi ce n'eſt qu'un détachement, une riviere où l'on peut trouver des gués ne peut être un obſtacle à ſon paſſage, & en faiſant mettre l'infanterie en croupe, on fera paſſer en très-peu de tems quinze cens chevaux & quinze cens hommes d'infanterie. La maniere de faire paſſer de la cavalerie, ſoit en menant les chevaux en main, ſoit en les laiſſant nager, & le cavalier tenant la queue de ſon cheval, eſt celle des Tartares ; lorſqu'ils veulent paſſer un fleuve, ils ſe déshabillent, mettent leurs habits & leurs armes ſur un traîneau fait de jonc, auquel ils attachent une corde qu'ils ſe ceignent par le milieu du corps, ils ſont enſuite entrer leurs chevaux dans l'eau, qu'ils tiennent par la queue des deux mains, & paſſent ainſi les fleuves les plus rapides & les plus profonds. D'autres fois ils ſe mettent tous nuds à poil ſur leurs chevaux, attachent à la queue le traîneau de jonc ſur lequel ſont leurs habits & leurs armes, & paſſent ainſi ſans aucun danger *. Comme Montécuculi a ſouvent fait la guerre contre les Turcs, & que dans leurs armées il y a beaucoup de Tartares, il a été à portée de voir leurs manœuvres, & principalement dans cette circonſtance, puiſqu'il l'indique comme praticable, & bonne à exécuter. Il n'y a aucune raiſon qui puiſſe empêcher la cavalerie de paſſer ainſi les rivieres, pourvu qu'elles ne ſoient point défendues à l'autre bord ; ſi elles le ſont, cette eſpece de paſſage eſt impoſſible ; mais ſi elles ne le ſont pas, & que l'on n'ait à combattre que les flots, le paſſage, quoique difficile, eſt très-

* *Hiſt. de l'Empire Ottoman, par le Comte de Marſigli, Pl. XVI, II. Partie.*

poſſible. Tous les chevaux nagent naturellement, les uns mieux que les autres à la vérité; mais ils nagent, & il n'eſt pas réſervé aux ſeuls chevaux Tartares d'avoir cette qualité de plus que ceux de tous les autres pays. Il ſeroit à deſirer qu'on apprit aux ſoldats à nager, c'eſt un point d'inſtruction plus eſſentiel qu'on ne ſe l'imagine; une armée dont tous les ſoldats ſauroient nager, ne trouveroit aucun obſtacle, il ne faudroit que quelques bateaux ou traîneaux pour mettre deſſus les bagages & les armes, l'avant-garde ſeroit de cavalerie, on mettroit derriere chaque cavalier un fantaſſin en croupe, cette avant-garde paſſée faciliteroit le paſſage de l'armée; mais cet expédient ne ſeroit bon que pour les rivieres de peu d'importance, & où il eſt facile de trouver des gués, ou qui ne ſont pas très-profondes.

(*h*) Folard, dans ſes Commentaires ſur Polybe, en parlant des paſſages des rivieres, Tom. IV & V, avoue qu'il a trouvé cette partie très-difficile; mais ce n'eſt pas ce Commentateur qu'il faut conſulter ſur cet objet, ce ſont les grands Généraux, qui tous ont avoués que de toutes les opérations de guerre, celle-ci, ſans doute, étoit la plus difficile & la plus épineuſe. Folard s'eſt ſervi de Montécuculi, il y a ajouté de très-bons principes. Dans mon Eſſai ſur l'Art de la guerre, j'ai adopté pluſieurs principes de ce Commentateur. Comme les inſtructions que donne Montécuculi ne m'ont pas paru ſuffiſantes ni aſſez détaillées, j'ai tâché de les étendre, ſans cependant être diffus. J'ai cité des exemples que j'ai pris dans l'antiquité, & dans l'hiſtoire des grands Généraux, il eſt facile de les appliquer aux circonſtances & à la ſituation des lieux; enfin j'ai tâché de ne rien omettre de ce qui peut regarder cette opération, qui eſt très-importante & très-difficile. J'y renvoye le Lecteur *.

* *Tom. 1. liv. 2.*

(*i*) Je crois avoir traité cette matiere à l'Article V du pre-

mier Chapitre de mes Obſervations, Tom. II ; j'y renvoye le Lecteur, pour ne pas répéter ce que je crois avoir ſuffiſamment détaillé.

(*k*) Il y a pluſieurs eſpeces de paſſages, qu'il auroit été à deſirer que Montécuculi eut détaillé, non leur eſpece qui eſt connue, mais la diſpoſition qu'il faut faire pour les garder & pour les défendre, relativement à leur ſituation. Il y a des paſſages de rivieres, de marais, de chauſſées, de montagnes, de bois & de défilés; comme ces paſſages different dans leurs poſitions, la diſpoſition pour les défendre ne doit pas être la même. Montécuculi dit *qu'il faut y être le premier:* ſi cela n'étoit pas, au lieu de les défendre on les ataqueroit, ce qui n'eſt pas la même choſe, l'ataque & la défenſe étant très-différente l'une de l'autre: or, comme il s'agit ici de défendre un paſſage, il eſt à ſuppoſer qu'on l'occupe, & qu'on a fait les diſpoſitions néceſſaires pour le bien défendre.

Je ſuppoſe que l'on veuille défendre un pont; ou l'on eſt le maître des deux rives, ou on ne l'eſt que d'une, ces deux circonſtances peuvent ſe trouver. Si on l'eſt des deux, il faut retrancher la tête du pont relativement à l'ennemi, & que les retranchemens ſoient proportionnés au nombre de troupes que l'on a, & à l'objet que l'on ſe propoſe. Si l'on fait les retranchemens trop vaſtes, & que l'on n'ait pas aſſez de troupes pour les garder en force, ils ſeront certainement foibles dans quelques parties, & même dans toutes ; s'ils ſont trop petits, ils ne contiendront pas aſſez de monde, l'ennemi les embraſſera avec plus de facilité, ils ne couvriront pas entierement le pont, & l'ennemi trouvera jour à établir des batteries pour le rompre.

Ou le pont que l'on veut garder eſt de bateaux, conſtruit dans l'intention d'y faire paſſer l'armée, ou c'eſt un pont du

pays dont on veut ſe ſervir pour le même objet. Que ce pont ſoit de pierre ou de bois, n'importe, il n'eſt pas queſtion de le rompre, mais de le garder, & d'empêcher l'ennemi d'en approcher.

Je ſuppoſe que c'eſt un pont du pays ſur lequel le Général Français veut faire paſſer ſon armée, & qu'il a envoyé pour cet effet un gros corps de troupes avec du canon pour s'en emparer, le retrancher & le garder; je ſuppoſe encore que le Général ennemi prévoyant l'intention du Général Français, a fait marcher un corps de troupes, avec le projet de rompre ce pont, pour empêcher ce paſſage, du moins dans cette partie; mais qu'il a été prévenu par le corps de troupes détaché de l'armée Françaiſe, que ce corps eſt maître d'une rive, & qu'il n'a pû cependant s'emparer de la rive oppoſée, parce que l'ennemi en force, & trop près du pont, l'en a empêché. Il s'agit dans cette circonſtance, de tâcher non-ſeulement de reſter maître de la rive que l'on occupe, mais encore d'éloigner l'ennemi, & de le forcer à ſe camper hors de la portée du canon. Pour y parvenir, il faut d'abord l'éloigner à coups de canon, & pendant que l'artillerie fait un feu très-vif, élever un épaulement en face du pont, derriere lequel on mettra de l'infanterie, en ſuppoſant cependant que la riviere ne ſoit pas trop large; car ſi la mouſqueterie ne peut pas défendre la tête du pont, il faut abandonner le projet de faire paſſer l'armée ſur ce pont, parce que quand l'ennemi n'aura à craindre que le canon, il ſe retirera pendant le jour; mais à la nuit fermante il fera avancer beaucoup de travailleurs ſoutenus de grenadiers, qui, en peu de tems, abatteront une arche du pont, & c'eſt aſſez pour empêcher l'armée de paſſer; mais ſi la mouſqueterie porte au-delà de la riviere, il faut mettre de chaque côté de l'épaulement qui eſt en face du pont,

deux fortes batteries qui balayent la campagne ; pardelà ces deux batteries il faut encore élever d'autres épaulemens, derriere leſquels on met de l'infanterie, & ſi le terrein le permet, on conſtruit encore une batterie à la droite & une à la gauche, pour croiſer la tête du pont en avant des retranchemens que l'on projette de faire. Si la riviere fait un coude pardelà ces dernieres batteries, il faut élever des épaulemens, afin que le feu de la mouſqueterie & celui du canon que l'on placera derriere, empêchent l'ennemi d'élever des batteries vers ce coude, pour battre le pont. L'ennemi forcé de s'éloigner, & de ſe camper hors de la portée du canon, il eſt facile de retrancher la tête du pont ; pour cet effet, il faut commander des compagnies de grenadiers avec des travailleurs, en ſuppoſant que le terrein ait été reconnu le jour par des Ingénieurs, & que l'on a eu ſoin en arrivant de faire faire beaucoup de faſcines & de gros piquets. Dès que le ſoleil eſt couché, ces Ingénieurs doivent paſſer le pont, précédés de trois ou quatre compagnies de grenadiers ; c'eſt à eux à placer les grenadiers en avant des retranchemens qu'ils projettent de faire, & qu'ils vont tracer ; cette premiere diſpoſition faite, ils tracent l'ouvrage, qui, ſuivant mes principes, doit être compoſé de trois redoutes, & même de quatre, formant un demi cercle ; c'eſt-à-dire, en ſuppoſant trois redoutes, une en face du pont, à quatre-vingt toiſes en avant, & les deux autres ſur les deux flancs, mais plus rapprochées de la riviere ; s'il y en a quatre, on partage le demi cercle en cinq parties égales. En ſuppoſant que le demi cercle que doivent former les quatre redoutes, ait quatre cens cinquante toiſes de circonférence depuis la riviere juſqu'à l'autre extrémité qui va aboutir à la riviere, chaque redoute ſera à ſoixante toiſes l'une de l'autre, & à environ quatre-vingt du pont ; en ſuppoſant que

l'ennemi établiſſe des batteries pour battre ces redoutes, il pourroit en même tems battre le pont par les intervalles des redoutes; pour l'en empêcher, il faut élever à trente toiſes derriere chaque intervalle, un épaulement de vingt toiſes de long, pour couvrir entierement le pont. Si le pont n'eſt couvert que par trois redoutes, les épaulemens entre chaque redoute doivent toujours avoir lieu; on met derriere ces épaulemens du canon ſoutenu de quelqu'infanterie. Il faut que ce retranchement ſoit achevé avant la pointe du jour; dès que les redoutes commencent à être un peu élevées, il faut y faire entrer des troupes, & placer du canon derriere les épaulemens; alors on fait retirer les grenadiers qui étoient en avant, & on les met dans les deux redoutes du centre. Les épaulemens que l'on éleve ſur la rive oppoſée à la tête du pont, ainſi que les batteries des flancs, doivent avoir un ſecond épaulement ſur leur flanc, pour les préſerver des batteries que l'ennemi pourroit élever dans cette partie, & qui les prendroient en écharpe. Pardelà ces épaulemens & ces batteries qui bordent la riviere, il faut mettre de diſtance en diſtance des poſtes d'infanterie qui ſe retranchent; derriere ces poſtes on met la cavalerie par troupe, hors de la portée du canon de l'ennemi. Les huſſards & les dragons s'étendent de droite & de gauche pardelà la cavalerie, pour garder les bords de la riviere par des patrouilles continuelles. S'il y a un gué à portée, il faut le garder en faiſant élever un épaulement, derriere lequel il faut mettre un gros poſte d'infanterie avec du canon. Ce gué eſt d'autant plus eſſentiel à conſerver & à garder, qu'il eſt poſſible, & même certain, que le Général en profitera pour y faire paſſer ſa cavalerie, pendant que l'infanterie paſſera le pont; d'ailleurs, on peut s'en ſervir pour y faire paſſer des huſſards ſoutenus de dragons, qui iront inquiéter

inquiéter l'ennemi, tirer des ſubſiſtances, emmener des ôtages, & aller aux nouvelles. Voyez la Planche 32.

Si au lieu d'un pont du pays, c'eſt un pont de bateaux que l'on a jetté pour le paſſage de l'armée, on doit ſuppoſer que l'on a choiſi l'endroit le plus commode, & celui où l'ennemi ne peut le découvrir ni le rompre par ſon canon. Si on a eu le tems de jetter un pont, on aura probablement pris ſes meſures pour avoir les choſes néceſſaires pour le retrancher, comme faſcines, piquets, &c. on aura fait venir des habitans des environs pour travailler aux retranchemens, & il ſera achevé & retranché avant que l'armée n'arrive. L'endroit le plus commode pour jetter un pont de bateau, eſt celui où la riviere forme un demi cercle concave, relativement à l'armée qui veut jetter le pont; c'eſt dans le centre de ce cercle qu'il faut le conſtruire, en fortifier la tête par plus ou moins de redoutes placées comme j'ai dit plus haut. Si on veut donner plus de force à cette eſpece de retranchement, on creuſe un foſſé en avant des redoutes, large de trois toiſes, ce foſſé embraſſe les redoutes, l'eau de la riviere entre dedans par la partie ſupérieure, & rentre dans ſon premier lit par la partie inférieure. La terre que l'on a tiré de ce foſſé, ſe répand dans la campagne en avant des redoutes, ou bien eſt employée à combler des chemins creux qui pourroient nuire. On conſtruit ſur ce foſſé autant de ponts qu'ils y a d'intervalles; dans chaque redoute on met cinq cens hommes & du canon ſur les angles, & on éleve des batteries baſſes dans les intervalles des redoutes. En deçà du pont, ſur la rive oppoſée aux redoutes, on éleve des épaulemens qui défendent les faces des redoutes des flancs, & l'on met derriere de l'infanterie; pardelà ces épaulemens on met du canon dont le feu ſe croiſe pardevant les redoutes; la cavalerie ſe met derriere hors

de la portée du canon de l'ennemi. Voyez la Planche 33.

Je ſuppoſe que l'on veuille défendre une chauſſée entre deux étangs, que le ruiſſeau qui forme ces étangs eſt profond, ſes bords marécageux, & qu'il n'eſt pas poſſible, ſans de très-grandes difficultés, d'y établir des ponts, ainſi la chauſſée eſt le ſeul endroit par lequel on puiſſe paſſer. La défenſe eſt à-peu-près la même que celle du pont, excepté qu'elle eſt plus éloignée, & qu'il ne faut pas retrancher la tête de la chauſſée, parce que comme un étang eſt ſouvent auſſi long que large, qu'il n'a pas une forme allongée comme une riviere, & qu'il s'avance dans les terres plus ou moins, ſi l'ennemi, quoique toujours couvert par l'étang, peut trouver un emplacement pour y conſtruire une batterie, & qu'il puiſſe voir l'intérieur des retranchemens, les troupes que l'on y placeroit n'y pourroient plus reſter; d'ailleurs, ſi l'ennemi peut tirer ſur l'intérieur des retranchemens, il voit par conſéquent toute la chauſſée, & peut la rompre avec ſon canon, alors les troupes qui ſeroient derriere les retranchemens de la tête de la chauſſée, ſeroient abſolument ſéparées & forcées de ſe rendre, faute de ſecours & de ſubſiſtances; ces raiſons ſuffiſent pour prouver qu'il ne faut pas retrancher la tête d'une chauſſée entre deux étangs, ni y mettre des troupes.

Pour défendre ce paſſage, il faut élever en face de la chauſſée une batterie de gros canon, qui l'enfile d'un bout à l'autre; à droite & à gauche on éleve des épaulemens qui embraſſent une partie des deux étangs, on place derriere de l'infanterie, pardelà ces épaulemens, on met encore des batteries de gros canon, dirigées ſur la tête de la chauſſée, & on continue les épaulemens juſqu'au ruiſſeau; on met ſur le bord du ruiſſeau des poſtes d'infanterie qui ſe retranchent, la cavalerie ſe met derriere les poſtes d'infanterie par troupe, & les huſſards & les

dragons ſont placés pardelà la cavalerie pour longer le ruiſſeau, & veiller à ce que l'ennemi n'entreprenne point de jetter des ponts plus haut ou plus bas. On peut encore ajouter à cette défenſe, en ſuppoſant que ces deux étangs puiſſent porter bateau, en faiſant conſtruire deux radeaux, ſur chacun deſquels on mettra deux piéces de canon de quatre longues; ces radeaux doivent être placés à droite & à gauche de la chauſſée, & ſerviront à empêcher l'ennemi de jetter des bateaux à l'eau, pour tenter de paſſer de vive force, en même tems que d'autres troupes eſſayeroient de paſſer ſur la chauſſée, après avoir démonté la batterie qui eſt en face. Ces batteries flottantes ſeront d'autant plus utiles, qu'elles peuvent ſe tranſporter d'un lieu à un autre; elles ne doivent jamais s'éloigner du bord, elles ſont protégées par les batteries de canon, & par les troupes qui ſont derriere les épaulemens, & leur direction relativement à leur objet étant horizontale, elles doivent faire un très-bon effet. Voyez la Planche 34.

Si c'eſt un défilé dans des montagnes que l'on veut garder & défendre, il faut en retrancher l'entrée, garnir les hauteurs de troupes, placer du canon derriere les retranchemens; s'il eſt poſſible de mettre ces retranchemens à mi-côte, les batteries qui ſont derriere feront plus d'effet, parce que les piéces ſeront moins inclinées; mais il faut que l'on puiſſe les retirer facilement, en cas que l'on ſoit forcé d'abandonner les retranchemens. Si le défilé fait un coude, ou que le chemin ſe partage en deux, il faut ſaiſir cette poſition pour placer du canon qui enfile ce premier chemin, diſtribuer des troupes ſur les hauteurs par échelons juſqu'à la ſortie du défilé, & en garnir également les droites & les gauches. A la ſortie du défilé il faut élever deux redoutes, capables de contenir 4 à 500 hommes d'infanterie,

& dans l'intervalle une batterie de gros canon ; le reſte des troupes doit être placé derriere les redoutes ; on met la cavalerie derriere l'infanterie, ſur le terrein qui lui eſt le plus favorable pour combattre.

S'il y a pluſieurs chemins qui conduiſent à ce défilé, il faut les garnir de troupes, en ſuppoſant que l'on en ait aſſez, ſinon il faut les rompre, de façon qu'il ne ſoit pas poſſible à l'ennemi d'y paſſer. On barre ces chemins avec des arbres de diſtance en diſtance, entre ces diſtances on fait de larges & profondes tranchées ou coupures, il eſt alors impoſſible qu'un homme puiſſe y paſſer ; mais les hauteurs doivent être garnies, & 2000 hommes bien placés & diſtribués en pluſieurs troupes, ſuffiſent pour empêcher ce paſſage à 6000 hommes, & même à 12, en ſuppoſant cependant la tête du défilé bien retranchée, & les troupes néceſſaires pour la bien défendre (*a*). Voyez la Planche 35.

Si c'eſt un chemin creux par où il faille que l'ennemi paſſe néceſſairement, à moins qu'il ne faſſe un très-grand détour par des marais & des ravins qui coupent le pays, la diſpoſition eſt la même. Dans ces ſortes de poſtes où l'ennemi n'a point de chemin à choiſir, & où il ne peut en prendre qu'un connu, & difficile, il faut en défendre d'abord l'entrée ; mais il faut encore ſe préparer à en défendre la ſortie, ſi l'on eſt forcé aux premiers retranchemens. Ce ſont deux obſtacles au lieu d'un que l'on oppoſe à la valeur de l'ennemi ; ainſi il faut faire élever deux ou

(*a*) Si en 1757 les retranchemens de Reichemberg en Bohême, à l'iſſue des gorges défendues par M. de Laſci, euſſent été à portée de ſe défendre ſeulement du canon, M. le Prince de Beverne ne ſeroit jamais entré par cette partie. Ces retranchemens étoient des redoutes qui couvroient les gorges, & d'autres à l'iſſue de ces mêmes gorges ; mais les unes & les autres étoient trop éloignées pour qu'elles puſſent ſe défendre réciproquement.

trois redoutes à la ſortie du chemin creux ou du défilé, ſuivant la largeur du chemin, de façon qu'elles le maſquent abſolument, que le canon qui eſt dans chaque redoute, & celui que l'on met dans l'intervalle qui les ſépare, ſoit tout dirigé ſur le débouché du chemin, qu'il y ait des troupes dans les redoutes, & d'autres derriere pour les ſoutenir; je défie quelqu'armée que ce puiſſe être d'oſer déboucher par ce chemin.

ARTICLE SECOND.

Des Batailles.

I°. LEs Batailles donnent & ôtent les Couronnes (*a*), décident entre les Souverains ſans appel, finiſſent la guerre, & immortaliſent le vainqueur.

1°. On les cherche, ou on les fuit. Si on les donne, il faut:

2°. Joindre dans une ſi grande affaire beaucoup de prudence à beaucoup de valeur, ne pas ſacrifier l'armée inconſidérément ſans utilité & ſans beſoin, ni ſe précipiter mal-à-propos. Galas diſoit que c'étoit une ſotte ambition de vouloir s'acquérir aux dépens du ſang d'autrui, la réputation d'être brave.

3°. Avoir des ſoldats frais, nourris, diſciplinés, courageux.

4°. Combattre à ſon choix, & non à la volonté d'autrui.

II°. On cherche les batailles quand on a lieu d'eſpérer la victoire, quand on craint de voir ruiner ſon armée ſans combattre, pour prévenir un renfort qui vient à l'ennemi, pour profiter de quelque avantage qui ſe préſente, comme d'un paſſage, ou de la déſunion de l'ennemi, ou de quelque faute qu'il a faite.

III°. Voici les moyens d'y engager l'ennemi.

1°. Lui aſſiéger une Place d'importance.

2°. Faire le dégât dans ſon pays.

3°. Le charger à l'improviſte dans un paſſage étroit, quand il eſt déſuni dans ſa marche, ou négligent dans ſes quartiers.

4°. L'enfermer entre deux armées.

5°. L'attirer en feignant de ſe retirer, ou de marcher ailleurs, & puis par une prompte contre-marche, le charger ſur le champ, & le réduire à combattre.

IV°. Les raiſons d'éviter les batailles, ſont:

1°. Quand il y a plus de mal à la perdre, que de profit à la gagner.

2°. Quand on eſt inférieur à ſon ennemi.

3°. Quand on attend des ſecours.

4°. Quand l'ennemi eſt poſté avantageuſement.

Digitized by Google

5°. Quand on voit qu'il ſe défait lui-même par la faute, ou la diviſion des Chefs, ou par la déſunion des ligués.

Dans les batailles, il faut conſidérer ce qui précede l'action, ce qui l'accompagne, & ce qui la ſuit.

I°. Pour ce qui précede.

1°. Invoquer le Dieu des armées.

2°. Réunir le plus de forces qu'on peut.

3°. Examiner les avantages du terrein, du vent, du ſoleil, choiſir un champ de bataille proportionné au nombre & à l'état de ſon armée.

4°. Prévenir l'ennemi.

5°. Animer les Soldats (*b*), auſquels le viſage, les mouvemens, l'habit & la parole du Chef doivent inſpirer de la hardieſſe; qu'il leur propoſe la victoire, le devoir, la néceſſité, la gloire, le butin, les récompenſes, & la fin des fatigues, qu'il les réveille même quelquefois en les faiſant boire médiocrement, en feignant un préſage heureux d'un ſonge, d'une révélation, ou d'autre choſe ſemblable.

6°. Diſtribuer les munitions, donner le mot.

7°. Former la bataille, en plaçant chaque arme à ſon avantage, & en lieu où elle ne ſoit pas inutile, en ſe mettant en état de combattre de

front & en flanc ; avoir ſous ſa main toutes ſortes d'armes, pour s'en ſervir au beſoin, ſans rompre ni démenbrer les eſcadrons, parce que la ſituation change, que l'ennemi peut changer ſon ordonnance, & qu'il arrive des accidens imprévus (*c*) ; donner une marque ou une enſeigne, pour reconnoître le Chef (*d*), joindre enſemble, ou entre-mêler l'infanterie, la cavalerie, & l'artillerie, afin qu'elles puiſſent s'entre-ſecourir réciproquement, & que l'ennemi ne puiſſe inveſtir l'infanterie, ſans avoir à ſoutenir le choc de la cavalerie.

Dans les armées anciennes, chaque Régiment d'infanterie contenoit une certaine quantité de cavalerie & d'artillerie ; de ces cavaliers, les uns avoient des cuiraſſes entieres, les autres des demi-cuiraſſes, quelques-uns étoient plus légerement armés. Pourquoi mêler enſemble pluſieurs ſortes d'armes dans un même corps, ſinon pour faire voir l'extrême beſoin qu'elles ont l'une de l'autre, & le ſecours qu'elles peuvent s'entredonner ? Dans les ordonnances modernes, où toute l'infanterie ſe met ordinairement au milieu de la bataille, & la cavalerie ſur les aîles qui s'étendent à pluſieurs milliers de pas ; en bonne foi, quel ſecours ces deux corps peuvent-ils recevoir

l'un

l'un de l'autre? Il eſt clair que les aîles étant battues, l'infanterie qui demeure abandonnée & découverte par les flancs, ne peut manquer d'être défaite, ſi ce n'eſt autrement, au moins à coups de canon, comme il arriva aux bataillons Suédois à *Nordlingue* (*a*), l'an 1634. Les Suédois s'apperçurent de la faute, quand leur cavalerie eut été chaſſée du champ de bataille, & pour y remédier, ils mirent des pelotons de mouſquetaires, & quelques petites piéces d'artillerie entre les eſcadrons; mais le reméde n'étoit pas ſuffiſant, parce que les eſcadrons étant rompus, il falloit que les pelotons fuſſent paſſés au fil de l'épée, ce qu'ils éprouverent encore à la bataille de------ l'an-----, parce qu'ils n'avoient point auprès d'eux de corps où ſe retirer, ni piques qui les ſoutinſſent. Et comment auroient-ils pû recourir à leur infanterie ſi éloignée d'eux? Mais en faiſant dans l'ordonnance l'union que nous venons de dire, il eſt évident qu'on n'en peut inveſtir aucune partie, que celui qui ataque n'ait premiere-

(*a*) *Nordlingue*, ville libre de Souabe, dans le Comté d'Oettingen, ſur la petite riviere d'Eger, environ huit lieues d'Ulm. Cette bataille fut remportée le 17 Août 1634, par Ferdinand, Roi de Hongrie, qui commandoit l'armée de l'Empereur Ferdinand II, ſon pere.

ment à eſſuyer les ſalves de l'artillerie, puis celles de la mouſqueterie, & enſuite celles du piſtolet. Enfin il a à ſoutenir tout enſemble le choc de la pique & celui des chevaux. On n'a point cet avantage, quand on ſépare & qu'on éloigne ces ſortes d'armes les unes des autres.

8°. Diſpoſer ſes troupes de maniere qu'elles puiſſent combattre pluſieurs fois (*e*); car, comme aux échecs, celui qui a le plus de piéces à la fin gagne la partie, de même celui qui conſerve juſqu'au bout le plus de troupes entieres, gagne la victoire. Cela étant, il faut ranger l'armée ſur trois lignes, dont la premiere ſoit la plus forte, parce qu'elle a les plus grands efforts à faire & à ſoutenir; la ſeconde un peu moins forte, & la troiſième compoſée ſeulement de quelque réſerve, ou bien ſur deux lignes, dont chacune ait ſa réſerve derriere elle.

9°. Aſſurer les flancs de la bataille par la ſituation, par une colline, un bois, une riviere, un précipice, un village, qui flanquent & raſent le front de la bataille en guiſe de baſtion, ou ſe ſervir de l'art pour ſe couvrir avec des tranchées, des charriots, des chaînes, des cordes, des paliſſades, des chauſſe-trapes, des arbres branchus, ou avec des bataillons.

Digitized by Google

10°. Avoir ſoin que toutes les troupes puiſſent s'entre-ſecourir ſans confuſion, & que celles qui ſont rompues ne ſe renverſent pas ſur les autres, & pour cela mettre les réſerves derriere l'infanterie, dans le milieu, ou bien ſur les côtés, ou derriere une colline ou un bois, ou vis-à-vis des intervalles, afin de ſecourir les premiers, de courir ſur l'ennemi, & de retourner à leur poſte pour s'y remettre en ordre ſans heurter les autres.

11°. Que la cavalerie légere ſoit en petit nombre (*f*), & en lieu d'où étant pouſſée, elle ne puiſſe en ſe retirant cauſer de déſordre ni d'épouvante.

12°. Que les intervalles ſoient proportionnés aux eſcadrons & aux bataillons de réſerve, n'étant ni ſi larges ni ſi fréquens que l'ennemi y puiſſe venir avec un grand front, & s'y faire une ouverture, ou obliger les réſerves à s'y jetter avec précipitation pour remplir les vuides, parce qu'il arriveroit alors que la bataille n'auroit qu'un front.

13°. On compte qu'un fantaſſin qui eſt bien ſerré pour combattre (*g*), occupe, tant de flanc que parderriere, un pas & demi, & qu'un cavalier en occupe deux de flanc & trois de hauteur; que la diſtance entre la premiere & la ſeconde ligne, eſt de 150 à 200 pas ou environ, & celle de

la ſeconde à la troiſième ligne, de 300 pas. La même diſtance de 300 pas doit s'obſerver entre la premiere & la ſeconde ligne, lorſqu'on ne range l'armée que ſur deux lignes avec leurs réſerves, afin d'être en état de faire face de tous les côtés oppoſés.

14°. Étendre le front de la bataille autant qu'il faut pour n'être pas enveloppé par l'ennemi, & pour l'envelopper s'il eſt trop ſerré : mais il ne faut pas tant diminuer ſa hauteur, qu'on n'en puiſſe tirer les ſecours néceſſaires, & qu'on riſque le tout en un ſeul front, au cas que les réſerves ne fiſſent pas leur devoir. Quand une aîle eſt ſuffiſamment aſſurée par la diſpoſition du terrein, on peut mettre toute ſa cavalerie à l'autre.

15°. Diſtribuer les Officiers généraux aux aîles, au corps de bataille, au corps de réſerve, à tous les fronts, & à la queue de l'armée.

16°. Avoir des gens commandés ſur les flancs de chaque eſcadron avec des pelotons de mouſquetaires, mais qu'ils ayent une retraite proche, ou bien que ce ſoit des dragons, qui puiſſent ſe ſauver ſi la cavalerie plie.

17°. Apoſter des gens pour tuer le Général ennemi (*h*), ou qui, faiſant ſemblant de déſerter, ataquent les ennemis par derriere au fort de la mêlée.

Digitized by Google

18°. Faire naître quelque nouveauté dans la chaleur du combat.

19°. Oter quelquefois au ſoldat tout eſpoir de retraite, & le mener où il ſoit réduit à vaincre ou mourir.

20°. Tenir à la queue des bataillons des Religieux, des Chirurgiens, & des Écrivains, pour conſoler, panſer, & écrire les bleſſés.

21°. Compoſer les eſcadrons de 150 à 200 hommes chacun à trois de hauteur (*i*), & les bataillons de 500, de 1000 & de 1500 fantaſſins, à ſix de hauteur chacun.

22°. Mettre la groſſe artillerie parmi l'infanterie, au milieu & aux côtés, & la petite avec la cavalerie, preſque toute à la tête; il en faut mettre auſſi ſur les hauteurs qui commandent la tête, les côtés & le derriere de la bataille, pour tirer pardeſſus l'armée; que le canon ſoit placé de ſorte qu'il n'empêche ni la marche, ni les décharges de la mouſqueterie; & lorſque la campagne eſt pleine de pierres, que les coups ſoient plutôt courts que longs, afin que le boulet portant ſur les pierres, les faſſe ſauter contre l'ennemi.

23°. Que les eſcadrons réſervés pour ſecourir & pour ſoutenir, ſoient de cuiraſſiers & de dragons poſtés avantageuſement.

24°. Deſſiner la forme de la bataille, & en donner à chaque Officier la partie qui le regarde.

25°. Que les charrettes des munitions ſe mettent derriere quelque hauteur, ou dans quelqu'autre lieu ſûr & couvert; qu'on les diſtribue en pluſieurs endroits, afin de ne pas tout perdre par un ſeul malheur; qu'elles ſoient couvertes de peaux de bœufs, & bien gardées auprès de l'infanterie; que la munition ſoit ſur des charrettes à deux roues, qui tournent ſur leur centre, & qu'on creuſe quelquefois des foſſes en terre pour la garder.

26°. Renfermer le bagage dans une enceinte de charriots (*k*), avec une garde à la queue de l'armée, à la diſtance de la portée du mouſquet, ou le mettre à l'écart ſur quelque éminence, après avoir fait faire par des pionniers un foſſé à l'entour, & y avoir poſé des gardes, ou bien le laiſſer derriere dans les Places fortes les plus proches, afin d'ôter à ſes propres Soldats le moyen de le piller, & de s'enfuir.

II°. Dans l'action.

1°. Prévenir l'ennemi, & le charger avant qu'il ſoit en bataille.

2°. Faire d'abord des priſonniers qu'on interroge ſéparément; on peut employer les menaces & les tourmens même, pour apprendre d'eux au vrai

l'état des ennemis, & toutes les circonſtances de ce qui les regarde.

3°. Occuper les lieux les plus commodes, comme les hauteurs, les paſſages, les chauſſées pour empêcher les avenues aux ennemis, & pour aſſurer ſes flancs & ſes derrieres.

4°. Tirer de l'artillerie dès qu'on eſt à portée, pointer ſur un lieu élevé des piéces en pluſieurs rangs les unes derriere les autres, mais ne ſe pas arrêter ſous celles de l'ennemi, ataquer, au contraire, dès qu'elles commencent à tirer.

5°. Commencer la bataille par le côté où on a ſes meilleures troupes, & où l'on ſe ſent le plus fort, & amuſer l'ennemi avec le plus foible, ou en n'engageant pas le combat de ce côté-là ſi-tôt que de l'autre, ou en s'aidant des avantages du terrein.

6°. Combattre avec réſolution, aller à l'ennemi ſi le terrein eſt égal, pour donner courage aux ſiens (*l*); mais ſi l'on eſt bien poſté, & que le canon faſſe un bon effet, il faut attendre l'ennemi de pied ferme.

7°. Maintenir exactement les diſtances ordonnées, qu'elles ne ſoient ni ſi ſerrées qu'elles empêchent la liberté des mouvemens, ni ſi grandes, qu'elles donnent une entrée facile à

l'ennemi, ou qu'elles éloignent trop les ſecours.

8°. Secourir à propos, & rafraîchir ceux qui ſont las.

9°. Ne point faire de caracoles (*m*), & ne point engager les réſerves que dans la derniere néceſſité, laiſſant toujours quelque appui, où les troupes rompues puiſſent ſe rallier. Ne laiſſer pas pourtant de mener les corps de réſerve au ſecours des autres lorſqu'il eſt néceſſaire. Faire des ſorties imprévues pour envelopper l'ennemi, ou pour le preſſer quand il branle, ou pour quelqu'autre deſſein; ſoutenir les troupes qui plient, & les ramener à la charge; ne pas outrer néanmoins celles qui ſont trop fatiguées & en déſordre, mais leur donner le tems de reſpirer & de reprendre courage.

10°. Tirer continuellement, non pas tous enſemble, mais les uns après les autres, ſelon les intervalles, afin que les premiers ayent rechargé quand les derniers ont tiré, & qu'il y ait toujours du feu en l'air. Viſer particulierement aux Officiers (*n*).

11°. Ne ſe pas trop éloigner du gros pour ſuivre l'ennemi (*o*), ne ſe pas débander, ne point s'arrêter au butin, juſqu'à ce qu'on ſoit abſolument maître du champ de bataille.

12°. Inveſtir

12°. Inveſtir le flanc des Eſcadrons ennemis avec des gens commandés pour cela, qui entrent dans leurs intervalles; les pourſuivre dès qu'ils ſont rompus, ou prendre en queue ceux qu'on ne peut rompre.

13°. Ne ſe ſervir jamais d'une choſe pour un autre uſage que celui auquel elle eſt deſtinée, cela eſt néceſſaire pour éviter la confuſion.

14°. Fatiguer avec ſon foible le fort de l'ennemi, puis venir avec ſon fort tout frais, charger celui de l'ennemi qui eſt fatigué.

15°. Commencer le combat la nuit ou ſur le ſoir (*p*), ſi l'on doit combattre avec peu contre beaucoup, ou s'il s'agit d'ataquer un camp; car la nuit donne lieu aux feintes & aux embûches: il eſt vrai qu'elle couvre auſſi par ſon obſcurité les belles & les lâches actions indifféremment; ainſi la valeur n'y eſt point excitée par le deſir de la gloire, ni la lâcheté retenue par la crainte de l'infamie ou du châtiment.

16°. Faire peu de priſonniers pour ne pas s'embarraſſer, mettre à l'écart ceux qu'on a faits.

17°. Couvrir avec des troupes un marais ou un foſſé, & lorſque l'ennemi s'avance, feindre de ſe retirer par de certains paſſages faits exprès, & l'attirer ainſi dans le piège; quand on pré-

voit que l'ennemi viendra charger avec furie en quelque endroit, lui dreſſer des embûches avec des charriots chargés de feux d'artifice, avec des fougades, & autres ſemblables ſtratagêmes.

18°. Avertir ſans ceſſe le Général de tout ce qui ſe paſſe par-tout. Le Général de ſon côté doit être en lieu d'où il puiſſe tout voir, pour envoyer du ſecours où il en faut, pour pouſſer ſon avantage dans l'endroit où il en a, pour balancer le bien & le mal, en cas qu'un côté pouſſe l'ennemi, & que l'autre plie, & ſi le bien prévault pouſſer ſa pointe; ſi c'eſt le mal, ſecourir ceux qui plient.

19°. Quand l'ennemi eſt défait, le pourſuivre avec de la cavalerie légere, & des gens commandés pour lui donner la chaſſe, ſans lui donner le tems de ſe rallier. Quand au contraire on a perdu l'eſpérance de vaincre, il faut ſe retirer le mieux qu'on peut.

III°. Pour ce qui ſuit la bataille, on la gagne ou on la perd.

1°. Dans la victoire, rendre graces à Dieu, enſevelir les morts, publier la victoire (*q*), l'exagérer & la pourſuivre, pouſſer vivement les reſtes de l'armée battue, ne lui pas donner le tems de ſe reconnoître, jetter la terreur dans

le pays, par le feu, le fer, le ſaccagement, employer les menaces, la force, les flatteries, ſoulever les peuples, gagner les alliés, corrompre les amis, attirer les eſprits avides de nouveauté, tandis que le reſpect pour l'autorité eſt perdu, & que le Magiſtrat eſt mépriſé. Les Carthaginois ne furent pas ſi-tôt vaincus, qu'ils furent abandonnés des Numides. Apriès, Roi d'Égypte, ayant été défait par les *Cyrenéens* (*a*), fut chaſſé par ſes propres ſujets. Il faut prendre des Places, s'y fortifier, s'y établir, diviſer ſon armée pour faire en même tems pluſieurs entrepriſes, ne ruiner point les Provinces qu'on veut ſe conſerver en propriété, ou pour y prendre des quartiers.

2°. Dans la défaite ne point perdre courage, parce que les armes ſont journalieres, retirer les reſtes de l'armée, ramaſſer ce qui s'eſt débandé, armer les habitans du pays, faire de nouvelles levées, ſe jetter dans les lieux forts, pourvoir aux paſſages, garnir les frontieres & les Places, couper les forêts, rompre les ponts,

(*a*) *Cyrenéens*, Peuples d'Afrique; leur Capitale s'appelloit anciennement Cyrene, aujourd'hui Cairoan, c'eſt la Capitale du Royaume de Barca du côté de l'Égypte.

inonder les campagnes, avoir recours aux forces auxiliaires (*r*), mais avoir ſoin que les ſiennes prévalent, parce que les auxiliaires ne ſont gueres moins incommodes que les ennemis, & qu'elles ſont inconſtantes & déſobéiſſantes.

3°. Pour la retraite (*ſ*), rallier ſes troupes, ou dans le champ même, ou dans le lieu le plus proche qu'on pourra, afin qu'elles puiſſent réſiſter à quelque petit corps de l'ennemi qui les ſuivroit, ſe jetter dans la Place la plus conſidérable & la plus expoſée; emmener avec ſoi le meilleur des bagages, brûler le reſte, envoyer devant des gens pour raccommoder & pour occuper les paſſages par où l'on doit marcher; dès qu'on a paſſé un défilé, le garnir, le défendre & le retrancher, & s'il y a un bois, le couper (*t*); ſacrifier à l'arriere-garde une partie des troupes pour ſauver l'autre, ſe ſéparer en quatre ou cinq corps qui ſe retirent par divers chemins; charger tête baiſſée les partis ennemis qui s'avancent loin de leurs gros, les couper, leur dreſſer des embuſcades, marcher vîte en colonnes avec un petit corps d'arriere-garde pour ſoutenir l'ennemi, & ne point mettre ſes troupes en bataille, qu'on n'y ſoit forcé par la néceſſité de combattre.

OBSERVATIONS.

ARTICLE SECOND.

Des Batailles.

(*a*) UNE bataille eſt l'action la plus importante, & à laquelle il faut donner le plus de réflexion ; il faut en combiner les avantages ſi on la gagne, & les déſavantages qui en peuvent réſulter ſi on la perd ; c'eſt l'action où le génie d'un Général ſe développe le plus manifeſtement ; choix du terrein, diſpoſition des troupes relativement à ce même terrein, ſecours portés à propos & promptement, célérité des manœuvres, coup-d'œil juſte pour les ordonner à propos, & enfin une tranquillité d'ame dans le Général, qui lui faſſe connoître le danger ſans le craindre, qui lui donne une activité ſans chaleur bouillante, & qui lui permette de tout voir, & de remédier aux événemens les plus imprévus.

Montécuculi ne donne ici que des principes généraux ; mais ils ſont ſi clairs, qu'il n'eſt pas poſſible après les avoir lûs & réfléchis, de n'être pas inſtruit des principales parties que renferme cette action d'armée, & qui, chacune en particulier, exige les plus grands détails. Lorſque toutes ces parties ſont connues, ainſi que les branches qui en émanent, il ne s'agit plus que de ſavoir appliquer chaque principe à la ſituation, aux circonſtances & au terrein.

Il y a très-loin de la théorie à la pratique. Je l'ai déjà dit, la théorie prépare le militaire, elle développe ſes idées, y met une eſpece d'ordre, ſans cependant les rendre ſtables ; elle donne

des connoiſſances, mais elle ne les étend pas. La pratique fixe les idées, elle met les préceptes en œuvre, les applique aux circonſtances & au terrein, & donne des connoiſſances plus étendues & plus certaines. La pratique ſans la théorie donne des idées lentes, ſouvent fauſſes, & elle eſt ſujette à beaucoup d'erreurs; la théorie ſans la pratique eſt encore plus dangereuſe, parce qu'elle ne raiſonne que ſur des principes vagues & ſur des plans idéaux, au lieu que la pratique ne calcule que ſur le terrein, & elle eſt aidée de l'expérience; mais lorſque l'une & l'autre ſont jointes enſemble, elles ſe perfectionnent l'une par l'autre; ainſi on peut donner pour principe certain à tout militaire qui veut s'inſtruire de l'Art de la guerre, qu'il doit joindre la théorie à la pratique, parce que ſans cette double inſtruction, il ne calculera jamais juſte, il ne combinera que de petits objets, encore ſe trompera-t-il ſouvent, & il ne pourra jamais exécuter des projets d'une grande étendue.

Pour commander les armées, il ne faut être ni trop jeune ni trop vieux, depuis trente ans juſqu'à ſoixante à ſoixante & dix, en ſuppoſant cependant qu'à ce dernier âge le tempérament ne ſoit point affoibli. L'ame ſe reſſent toujours de l'affaiſſement du corps; & quand même elle ne s'en reſſentiroit pas, ſi l'ame penſe chaudement, & que le corps ne puiſſe pas exécuter, c'eſt comme ſi ces deux facultés n'exiſtoient point; mais depuis trente ans juſqu'à ſoixante & dix, on doit être capable de penſer vivement, de réfléchir avec ſens, & d'agir avec promptitude. A trente ans tout homme eſt ce qu'il ſera, il ajoutera, ſans doute, à ſes connoiſſances; mais ſon génie & ſes talens doivent déjà paroître, ou ils ne paroîtront jamais. Si à cet âge un homme ne montre aucuns talens, il ne faut pas les attendre à quarante ni à cinquante, encore moins à ſoixante. C'eſt une erreur de

Digitized by Google

croire que pour être capable de commander les armées, il faille avoir atteint l'hiver de ſes ans; le tems des infirmités n'eſt point celui du génie & de l'activité. Auguſte à l'âge de vingt-deux ans ſoumet Rome, & tout ce que Rome avoit aſſervi; le ſecond Scipion à-peu près au même âge ſoumet Carthage, la détruit, porte la guerre au centre de l'Afrique, & la ſubjugue; le grand Condé au même âge gagne la bataille de Roctoix; Turenne à trente ans mérite l'amour & la confiance des Français, & ſe fait redouter & reſpecter de leurs ennemis: c'eſt en vain que l'on attend de l'âge que le grand homme paroiſſe, le grand homme eſt précoce, & le génie n'a point d'âge. Louis XIV enfant, harangué par ſon Parlement, ne répondit rien aux Députés; ſon Gouverneur lui repréſente que ce ſilence ne peut être que très-mortifiant pour tout un Corps qui lui étoit ſi dévoué. *Cela eſt vrai*, répond Louis, *mais il ne m'eſt rien venu dans l'eſprit qui fut digne de moi.* Ce ſeul trait devoit faire juger quel ſeroit le caractere du jeune Roi; ſa grandeur d'ame, & ſon amour pour la gloire, ſe développoient de trop bonne heure pour pouvoir s'y méprendre.

Parce qu'un homme a blanchi ſous les armes, on lui ſuppoſe des talens développés par l'expérience; c'eſt par les faits qu'il faut juger d'un homme, & non par le tems qu'il a peut être végété dans les armées. Combien y en a-t-il qui, après vingt campagnes, ſont auſſi ignorans qu'à la premiere. J'aimerois mieux un homme de génie, dont les talens ne ſeroient pas encore développés; mais qui ſe ſeroient montrés dans quelques actions, qu'un homme borné qui auroit fait trente ans la guerre, qui ſe ſeroit trouvé à vingt batailles, & à autant de ſièges, & dont tout le mérite conſiſteroit dans ſon courage, ſans avoir montré aucun talent relatif au commandement. Si le premier fait des fautes, ſon génie lui indiquera les moyens de les réparer, ainſi

que fit M. de Crequi après la perte de la bataille de Conſaarbrick ; au lieu que l'homme borné ne voit ſes fautes que lorſqu'il n'eſt plus tems d'y remédier, & même il n'eſt pas certain qu'il en convienne, parce que l'entêtement eſt le premier effet de l'ignorance.

L'homme qui n'a que de l'eſprit n'eſt pas capable de commander une armée ; les qualités qu'il faut avoir pour mériter cet honneur, ſont bien au-deſſus de l'eſprit, qui ne voit ſouvent les choſes que très-ſuperficiellement, que de profil, & qui ne les approfondit jamais. Il faut du génie, des talens, du bon ſens, de l'eſprit conduit par ce bon ſens, une prudence active, un coup d'œil prompt & juſte, & un ſang-froid qui laiſſe l'ame tranquille au milieu même des plus grands dangers. Toutes ces qualités doivent être jointes à une théorie profonde & à une grande expérience ; ſans ces deux dernieres conditions, on pourra bien être un très-brave homme, mais on ne ſera jamais Général.

Dans mon Eſſai ſur l'Art de la guerre, j'ai traité très-amplement l'article des Batailles ; j'ai puiſé des principes dans les anciens Auteurs, dans l'hiſtoire des grands Capitaines, dans Montécuculi, dans M. de Feuquieres, dans l'Art de la guerre de M. le Maréchal de Puiſegur, & dans pluſieurs autres. J'ai tâché de détailler quelles doivent être les diſpoſitions avant la bataille, relativement au terrein & à l'eſpece d'armes qui compoſe l'armée pendant l'action & après l'action, ſuivant les connoiſſances que m'en ont donnés une étude continuelle de l'Art de la guerre, & une pratique réfléchie de ſeize campagnes, dans l'eſpace deſquelles j'ai eu occaſion de voir de très-belles manœuvres, comme j'en ai vu de très-mauvaiſes. On apprend également des unes & des autres, quand on a aſſez de jugement pour les connoître

connoître & pour les apprécier, non quant aux ſuccès, mais quant à l'effet qu'elles ont dû produire. Ce que j'y ai ajouté pour l'intelligence de cette partie qui mene à la victoire, m'a paru néceſſaire : je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit, j'y renvoye le Lecteur *.

* *Tom. I. liv. 2. ch. II.*

Les réflexions que j'ajouterai à cet Article en ſuivant le Texte, ne ſont que pour donner plus de clarté aux idées de Montécuculi, qui perdent par leur briéveté, & pour adapter, autant qu'il me ſera poſſible, ſes principes à la façon de faire la guerre aujourd'hui, qui eſt très-différente de celle que l'on faiſoit de ſon tems, quoique les principes fuſſent les mêmes; mais les armes ont changé, elles ont un effet plus prompt qu'elles ne l'avoient alors; l'artillerie a non ſeulement augmenté en quantité; mais ſes proportions ſont plus juſtes, & lui donne plus de facilité pour être ſervie promptement; le ſoldat eſt plus libre dans le port de ſes armes, les mouvemens ſe font avec plus de célérité & de préciſion, l'ordre & la diſcipline ſont plus exactement obſervés, le ſoldat en général eſt plus inſtruit; mais ſi l'on a gagné relativement à ces parties, le même progrès n'eſt pas auſſi ſenſible quant à l'officier. Sous le Régne de Louis XIV, il y avoit un très-grand nombre d'Officiers généraux à qui on auroit pû confier le commandement d'une armée; parmi la claſſe des officiers ſupérieurs, il y en avoit beaucoup d'excellens, & en qui les Généraux avoient confiance; peut-être aujourd'hui trouveroit-on un moindre nombre d'Officiers généraux de cette grande diſtinction, & parmi les Colonels, ceux qui s'occupent le plus de la tenue de leur corps, d'un habit, d'un chapeau, d'une cocarde, ou d'un col, ſont ceux de qui on a la plus grande eſpérance, comme ſi cette tenue apprenoit à manœuvrer devant l'ennemi, & à le battre; elle eſt, ſans doute,

néceſſaire, mais ce n'eſt pas la choſe principale, & les manœuvres ſont l'inſtruction la plus importante à laquelle il faut rompre le ſoldat & l'officier particulier ; mais il faut retrancher de ces manœuvres toutes celles qui ne ſont que de parade, & qui ne peuvent pas être utiles devant l'ennemi.

Autrefois, devant-qu'il n'y eut des dragons, des huſſards & des troupes légeres à pied & à cheval dans les armées, c'étoit la cavalerie qui faiſoit les découvertes, les détachemens en avant, l'eſcorte des convois, & la chaîne des fourrages; aujourd'hui la cavalerie n'eſt plus employée qu'aux gardes en avant du camp, & à quelques détachemens, encore bien rarement, & on la conſerve pour les jours de bataille. Je penſe qu'elle rendroit de plus grands ſervices ces jours d'action générale, ſi pendant la campagne, ſans cependant trop la fatiguer, on l'habituoit à voir de près l'ennemi, elle en ſeroit plus aguerrie, & manœuvreroit avec plus de juſteſſe & de promptitude, elle ataqueroit avec plus d'ordre, & dans le cas d'une retraite, elle ſe retireroit plus enſemble. Du tems de Montécuculi, la guerre ſe faiſoit de près, & les armées étoient preſque toujours en préſence ; rarement aujourd'hui les camps ſont-ils en vûe les uns des autres, & les combats qui ſe livrent entre les détachemens des deux partis, ſe paſſent ſans que l'armée entende tirer un ſeul coup de fuſil : ainſi comme la façon de faire la guerre eſt abſolument changée, il a fallu donner des préceptes qui fuſſent relatifs à la façon de combattre aujourd'hui.

(*b*) C'eſt une maxime très-ſage, & ſouvent même néceſſaire, de parler aux ſoldats avant le combat; les Grecs & les Romains avoient cette coutume. Il n'eſt pas douteux que la voix du chef redouble le courage du ſoldat, anime les officiers particuliers, & leur ardeur ſe communique à toute l'armée; mais ces

diſcours du chef ne doivent point être étudiés, il faut qu'ils ſoient courts, vifs & expreſſifs, ils n'en ſeront que plus éloquens. Toutes ces harangues que Juſtin, Quint-Curce, Tite-Live, & pluſieurs autres, ont faits prononcer aux Généraux d'armées, ſont les effets de l'imagination de ces Écrivains, & n'ont jamais été prononcées par leurs héros : une harangue militaire ſe fait en quatre mots, & il faudroit ſouvent deux heures pour prononcer celles que ces Hiſtoriens ont imaginées.

Je ne comprends pas comment pendant le Régne de Louis XIV, où la France a preſque toujours été en guerre, on n'ait pas imaginé de donner un uniforme au Général en chef & aux Officiers généraux ; ce n'eſt que ſous le Régne de Louis XV qu'on en a ſenti la néceſſité. En effet, n'étoit-il pas ridicule de voir à la tête des troupes, qui toutes étoient en uniforme, des Officiers généraux avec des habits gris ou brun, ſouvent tous unis, & un chapeau ſans bords? Quelque grand & bien fait que ſoit un Officier général, quelque ſoit ſon air militaire, cet air a beſoin d'être relevé par un habit qui le diſtingue ; il faut qu'il puiſſe ſe faire remarquer & reconnoître des troupes, pour un Officier général. Avant que l'uniforme ne fût ordonné, il n'y avoit aucune différence à la vûe, entre un Commis des vivres & un Officier général ; & comme il n'eſt pas poſſible que chaque Officier général ſoit connu de toute l'armée en général, il en devoit réſulter que les ordres n'étoient pas auſſi promptement exécutés, & que les opérations languiſſoient ; mais Louis XV, ſous le Miniſtere de M. le Comte d'Argenſon, a remédié à cet abus, & aujourd'hui un Officier général n'a pas beſoin de ſe nommer, ſon uniforme le diſtingue, & ſes ordres ſont exécutés avec plus d'exactitude & plus promptement.

C'eſt une très-mauvaiſe coutume que de diſtribuer de l'eau-

de-vie au ſoldat avant de combattre, c'eſt ſe méfier de ſon courage; & comme, malgré les précautions que l'on prend, il en boit ſouvent plus qu'il n'en peut porter, c'eſt ſe priver d'un bon ſoldat, c'eſt le mener à la boucherie ſans qu'il puiſſe ſe défendre (*a*). Je ſais que cet uſage eſt établi chez beaucoup de Nations; mais il ne le fut jamais en France, & il ſeroit dangereux de l'y introduire.

(*c*) Le porte-oriflamme en France eſt poſitivement l'étendard que propoſe Montécuculi; mais comme Louis XI a été le dernier Roi de France qui l'ait fait porter, il n'en eſt reſté que la charge; celui qui en eſt pourvu ne fait aucune fonction, ſi ce n'eſt au ſacre des Rois, & c'eſt plutôt un titre honorable qu'une charge avec fonction. Cependant il ſeroit à deſirer, au défaut de l'oriflamme qui ne marchoit jamais qu'avec le Roi, qu'il y eut une enſeigne qui ne quittât jamais le Général, parce qu'on reconnoîtroit, en voyant l'enſeigne, le lieu où il pourroit être, que très-ſouvent on ne peut le ſavoir, que les avis ſont importans, les ordres à recevoir preſſés, & que pour ne pas ſavoir poſitivement où il eſt, l'occaſion s'échappe, & elle ne ſe retrouve plus. Chez les Turcs le Général fait toujours porter devant lui la marque de ſa dignité. M. le Maréchal de Saxe ne marchoit jamais ſans avoir à ſa ſuite une douzaine de houlans, moins pour ſa garde que pour ſe faire remarquer aux troupes; auſſi dans une bataille on reconnoiſſoit le Général aux banderolles des lances que ſes houlans portoient. Ne pourroit-on pas créer une charge ſous le nom de porte-étendard des camps & armées, auquel on donneroit douze cavaliers choiſis dans toute la cavalerie (*b*)?

(*a*) Il eſt à croire qu'un brave ſoldat ne choiſira pas le moment d'une bataille pour s'enivrer; mais il eſt plus prudent de ne lui en pas donner l'occaſion.

(*b*) Comme cette troupe doit être d'élite, & ſur laquelle le Général doit

ce porte-étendard ne quitteroit jamais le Général, à moins qu'il ne lui en donna l'ordre; mais il doit ſe tenir à portée de le joindre promptement au premier ſignal. L'honneur de garder le Général doit être ambitionné, ainſi ce porte-étendard doit être choiſi parmi les Capitaines de cavalerie, & ne quitter cette place que pour être Lieutenant-colonel & même Colonel.

Le Général doit ſe tenir, dit-on, ſur une éminence, & dans un lieu fixe, pour recevoir les avis, & donner ſes ordres. Il n'eſt pas poſſible de donner une régle ſtable ſur cet objet, c'eſt ſuivant les circonſtances; il eſt vrai qu'il ne doit point courir d'une droite à une gauche, ni de la gauche au centre, mais ſe tenir ſur un lieu élevé, d'où il puiſſe voir les mouvemens de l'ennemi, & ceux qu'il aura ordonné; mais il n'eſt pas dit qu'il s'y tienne pendant tout le tems de la bataille, il y a des circonſtances où il doit ſe porter aux troupes qui foibliſſent, & qui ont beſoin de ſecours, à qui ſa préſence eſt néceſſaire pour être ranimées, ainſi que fit M. le Maréchal de Saxe à la bataille de Lauffeld, lorſque l'infanterie Françaiſe qui ataquoit ce village eut été repouſſée quatre fois; ſa préſence & le ſecours qu'il y porta ranimerent les troupes, & elles emporterent le village. Cet enſeigne que propoſe Montécuculi, ſeroit dans cette occaſion de la plus grande utilité, les troupes repouſſées voyant leur Général venir à elles, retourneroient d'elles-mêmes au combat, & redoubleroient d'efforts & de courage; un mot du Général eſt plus puiſſant dans cette circonſtance, que les efforts de ſix bataillons qui marcheroient ſans lui. Cette diſtinction qui ſeroit uniquement attachée à la dignité de Géné-

pouvoir compter, Il faut que ces douze cavaliers ſoient choiſis entre les carabiniers de toutes les compagnies des Régimens de cavalerie, & que dans l'occaſion, ils ſachent ſe ſacrifier pour ſauver le Général.

Digitized by Google

ral, lui ſeroit très-flatteuſe, & elle ſeroit à l'inſtar des Licteurs qui marchoient toujours devant les Conſuls Romains; mais dans cette création il faut moins chercher ce qui peut flatter, que le bien qui en peut réſulter.

(*d*) Le mélange des armes eſt quelquefois très-utile, le terrein & les circonſtances en décident; mais il ne faut jamais que ce mélange d'armes ſe faſſe par pelotons ou petites troupes, mais par brigades, ou au moins par Régiment. Montécuculi inſiſte beaucoup ſur le mélange des armes, cependant il n'eſt pas toujours d'accord avec ſes principes. Dans pluſieurs endroits de ſes Mémoires, entr'autre à l'Article I. du Chapitre II, il dit qu'il faut mettre des pelotons d'infanterie entre les eſcadrons. Ici il dit que les Suédois furent battus à Nordlingen en 1634, par Ferdinand, Roi de Hongrie, *parce que leur cavalerie n'étoit point entremêlée d'infanterie, ce qu'ayant reconnus, ils mirent des pelotons de mouſquetaires, & quelques petites piéces d'artillerie entre leurs eſcadrons, mais qui ne furent pas ſuffiſans, parce que les eſcadrons étant rompus, les pelotons furent taillés en piéces à une autre bataille* qu'il ne nomme pas. Cela devoit être, parce que ces pelotons n'avoient pas par eux-mêmes aſſez de force & de ſolidité pour réſiſter à l'ennemi après que leur cavalerie eut été battue.

Ce Général enſeigne au Chapitre II. de ſes Mémoires, qu'il faut entremêler les eſcadrons avec des pelotons d'infanterie; il donne ici un exemple qui prouve qu'ils ſont nuiſibles, & il les condamne. Pour ne pas m'écarter du Texte, relativement à ce mélange d'armes qui quelquefois eſt bon, je répete qu'il faut que ce mélange d'armes ſe faſſe par brigades, ou au moins par Régiment; le ſecours que ces deux armes ſe donneront ſera alors réciproque, l'infanterie pourra compter ſur la cavalerie,

Digitized by Google

& celle-ci ſur l'infanterie ; & ſi l'une ou l'autre eſt battue, celle qui ne l'eſt pas, a aſſez de force par elle-même pour réſiſter à l'ennemi, pour empêcher qu'il ne ſuive les troupes battues, & même elle peut rétablir ce premier échec, ou au moins ſe retirer en ordre ſur ſa ſeconde ligne.

(e) Montécuculi ſe contrédit encore ici. Dans l'Article I. du Chapitre II. de ſes Mémoires, il fait la diſpoſition d'une armée rangée en bataille, & prête à combattre. Par ſa diſpoſition, il fait ſa ſeconde ligne égale en force à ſa premiere, & il diſtingue la réſerve de la premiere ligne de celle de la ſeconde. Ici il dit que la premiere ligne doit être plus forte que la ſeconde, parce que c'eſt elle qui eſſuye ou qui donne le premier choc, & qu'elle a par conſéquent les plus grands efforts à faire. Ce ſentiment eſt juſte, & juſtifie la critique que j'ai fait de ſon ordre de bataille. Il donne encore au choix de mettre l'armée ſur trois lignes, dont la troiſième ſervira de réſerve, ou bien ſur deux lignes, en diſtinguant une réſerve pour la premiere ligne, & une pour la ſeconde. Je voudrois qu'il eut indiqué où il faut placer la réſerve de la premiere ligne ; ſi on la met derriere cette premiere ligne, elle empêchera le mouvement de la ſeconde, que l'on feroit marcher en avant au ſecours de la premiere ; ſi on la met ſur le flanc de l'armée, entre la premiere & la ſeconde ligne, elle peut être utile ; mais elle ne ſera peut-être pas aſſez en force, parce que par cette diſpoſition, les troupes deſtinées pour les réſerves doivent être partagées en quatre parties, une pour la droite de la premiere ligne, & une pour la gauche, & les deux autres parties pour la droite & la gauche de la ſeconde ligne. Je penſe donc qu'il faut qu'il n'y ait qu'une réſerve, & la placer de façon qu'elle

puiſſe ſe porter promptement où les circonſtances l'exigeront.

(*f*) Il faut toujours que les troupes légeres (ce qu'on entend par les huſſards & les troupes légeres à pied & à cheval) ſoient proportionnées à celles que l'ennemi a dans ſon armée; mais il ne faut jamais les mettre en ligne. Leur place lorſque l'armée eſt campée, eſt en avant & ſur les flancs, & les jours de bataille, ſuivant les circonſtances, la ſituation du pays, le chemin que l'ennemi doit prendre pour faire ſa retraite, en le ſuppoſant battu, & la partie qu'elles doivent couvrir, en cas que l'on ſoit forcé de ſe retirer. A la bataille de Lauffeld on plaça quatre Régimens d'huſſards ſur la droite, deux furent poſtés ſur la droite de Montenaken, relativement à l'armée Françaiſe, pour obſerver & contenir des troupes légeres ennemies, qui auroient pû, ſans ces huſſards, ataquer parderriere les troupes qui étoient proche de Montenaken; les deux autres Régimens d'huſſards furent placés dans un fond entre Lauffeld & Montenaken; ſi ceux-ci euſſent été joints aux deux autres, au lieu de reſter entre ces deux villages, & où ils étoient abſolument inutiles, cette droite auroit été plus en force, & mieux gardée, d'autant qu'il y avoit ſuffiſamment de troupes entre ces deux villages pour aſſurer cette partie. Il eſt vrai que ces quatre Régimens d'huſſards n'auroient pû rien faire tant que le village de Vildre que les ennemis occupoient, eut été évacué; mais ces troupes ennemies retirées, ces Régimens d'huſſards auroient été plus en force, & auroient probablement opéré un très-grand déſordre dans la retraite de l'ennemi ſur Maëſtricht; cette retraite ſe fit paiſiblement, parce qu'on ne ſuivit point l'ennemi, & que le Commandant des deux Régimens placés pardelà Montenaken ne marcha point, & reſta en panne, quoique le village de Vildre fut évacué.

(*g*) Montécuculi

(*g*) Montécuculi ſuit toujours ſon même principe. Au Chapitre II. de ſon premier Livre, il dit que les diſtances que l'on met entre chaque ſoldat lorſque le bataillon eſt à rangs ouverts, doivent être tantôt de quatre pieds, tantôt de cinq, & lorſqu'il eſt à rangs ſerrés, de trois pieds; cela pouvoit être de ſon tems, mais aujourd'hui les diſtances ſont moins conſidérables. J'ai dit à l'Article I, Chapitre II. de mes Obſervations, la diſtance qu'il falloit mettre entre un ſoldat à rangs ouverts & lorſqu'il étoit à rangs ſerrés, ainſi que celle qui doit être entre chaque cavalier pour le combat.

(*h*) Je ne puis approuver ce que dit Montécuculi, *qu'il faut apoſter des gens pour tuer le Général ennemi.* S'il l'eſt dans l'action, c'eſt, ſans doute, un très-grand malheur pour l'armée qu'il commande, & un bonheur inattendu pour l'armée ennemie; mais apoſter des gens pour attenter directement à ſa vie, c'eſt une trahiſon, l'idée ſeule eſt un crime. Toute trahiſon doit être proſcrite, & ne peut jamais entrer dans une ame généreuſe & magnanime (*a*). Montécuculi lui-même ayant appris que le Vicomte de Turenne venoit d'être tué, marqua la douleur la plus vive de la mort de ce grand homme; s'il eut apoſté des gens pour le tuer, auroit-il joué une ſcène dont ſon ame généreuſe auroit été révoltée? Il chercha, ſans doute, à profiter du malheur qui venoit d'arriver à la France, c'étoit dans l'ordre; mais il ſe ſeroit reproché toute ſa vie d'avoir exécuté ce qu'il oſe ici donner pour précepte.

(*a*) On confond très-ſouvent le mot ſtratagême avec celui de fourberie. Le mot ſtratagême s'explique par ruſe, celui de fourberie par trahiſon, & il n'y a que l'intérêt que l'on peut avoir à les confondre qui puiſſe les rendre ſynonimes; mais il n'y a pas plus de reſſemblance entre ces deux mots, qu'il y en a entre férocité & valeur.

(*i*) J'ai dit à l'Article I, Chapitre II. de mes Obſervations, la force dont devoit être un eſcadron. L'alternative que donne Montécuculi n'eſt juſte à aucun égard: un eſcadron de cent cinquante cavaliers n'eſt pas dans la proportion qu'il doit avoir, parce que la diviſion de cet eſcadron ſeroit de vingt-cinq, & la demi-diviſion de douze & demi, ce qui ne ſe peut pas; ainſi comme il faut qu'un eſcadron puiſſe ſe partager par diviſions & par demi-diviſions paires, ce nombre ne peut pas être admis. Si on met l'eſcadron de deux cens, de même ſur trois rangs, tels que les indique Montécuculi, il y auroit ſoixante-ſept cavaliers aux deux premiers rangs, & ſoixante-ſix au troiſième, les diviſions & les demi-diviſions ſeront impaires; ſi on partage ce front en trois diviſions, le mal eſt encore plus viſible, les diviſions & les demi-diviſions ſeront toujours impaires, & l'eſcadron ne pourra plus ſe rompre par le centre. L'expérience a prouvé que pour combattre, cette diviſion par demi eſcadron a été utile, & qu'elle l'eſt toujours dans les marches en colonne; ainſi ces deux forces indiquées par Montécuculi ne peuvent pas être admiſes. Un eſcadron doit être le jour d'une bataille de cent quarante-quatre cavaliers, ou ſur trois rangs de quarante-huit cavaliers à chaque rang, ou ſur deux rangs toujours de quarante-huit cavaliers, & du troiſième rang on en forme deux petites troupes pour ataquer les flancs de l'eſcadron ennemi : ſi on veut que les eſcadrons ſoient toujours ſur trois rangs, il faut néceſſairement défalquer un certain nombre de cavaliers par eſcadron, pour les malades, les chevaux éclopés, & les détachés aux équipages, j'évalue ce nombre à ſeize par eſcadron; dans ce cas, il faut qu'un eſcadron ſoit de cent ſoixante cavaliers ſans compter les deux trompettes, deux compagnies de quatre-vingt-un cava-

liers en comptant le trompette, formeront l'eſcadron ; en ôtant ſeize cavaliers à cet eſcadron, il en reſtera, non compris les trompettes, cent quarante-quatre, qui formeront l'eſcadron ſur trois rangs de quarante-huit chacun. Si on veut que la cavalerie ne combatte que ſur deux rangs de quarante-huit hommes chacun, & qu'elle ait deux petites troupes derriere pour l'uſage que j'ai dit plus haut, l'eſcadron doit être de cent quarante-quatre cavaliers ſans y comprendre les deux trompettes, qui ſera formé de deux compagnies de ſoixante & treize hommes chacune comptis le trompette ; en ôtant ſeize hommes par eſcadron, il reſtera cent vingt-huit cavaliers & deux trompettes ; les deux rangs étant de quarante-huit hommes chacun, il reſte trente-deux cavaliers, dont on fait deux petites troupes de ſeize chacune, & qui ſont ſuffiſantes pour l'objet auquel on les deſtine. Le front de quarante-huit eſt celui qui me paroît le plus proportionné, & le moins ſuſceptible de flottement, ce qui pourroit arriver s'il étoit plus étendu. Suppoſons cependant qu'on voulût un plus grand front, il n'y en a qu'un à prendre, c'eſt celui de ſoixante-quatre ; mais alors ſi l'eſcadron eſt formé de deux compagnies, chacune ſera de quatre-vingt-dix-ſept hommes en comptant le trompette, & l'eſcadron ſera de cent quatre-vingt-quatorze, compris les deux trompettes. Si au lieu de le former de deux compagnies on en met quatre, comme il faut un trompette à chaque compagnie, ce ſera deux hommes de plus par eſcadron, chaque compagnie ſera de quarante-neuf cavaliers, & l'eſcadron de cent quatre-vingt-ſeize ; alors le front pourra être de ſoixante-quatre cavaliers : mais comme il faut en ſouſtraire ſeize cavaliers, & même vingt, ſi on vouloit ranger les eſcadrons ſur ce front & ſur trois rangs, il faudroit que les

eſcadrons formés de deux compagnies fuſſent de deux cens dix cavaliers, & s'ils étoient de quatre compagnies, de deux cens douze; cela n'eſt pas praticable, ni même propoſable. Il faut s'en tenir au front de quarante-huit, & opter entre cent ſoixante cavaliers pour mettre les eſcadrons ſur quarante-huit de front ſur trois rangs, ſans comprendre les trompettes, ou cent quarante-ſix, en comprenant les deux trompettes, & faire combattre la cavalerie ſur deux rangs de quarante-huit cavaliers de front, & deux petites troupes de ſeize pour ataquer les flancs de l'eſcadron ennemi.

Quant aux bataillons que Montécuculi fait de cinq cens, de mille, & de quinze cens hommes chacun, on peut voir au même Chapitre & Article de mes Obſervations, la force dont je penſe que doit être un bataillon; mais il faut que l'eſpece de ſoldat ſoit bonne, que ce ne ſoit pas des enfans, qu'ils ſoient de bonne volonté, & qu'ils n'arrivent aux bataillons de campagne qu'après avoir été exercés & diſciplinés aux bataillons de recrues pendant un an & plus. Ce terme eſt plus court lorſque l'on eſt en guerre, parce qu'il y a une plus grande conſommation d'hommes; n'importe, pourvu qu'ils y ayent été cinq ou ſix mois, ils ne ſeront pas auſſi neufs que ceux qui arrivent aujourd'hui aux Régimens. Il faut une valeur phyſique dans un bataillon; cette valeur conſiſte dans l'eſpece de ſoldats, dans l'ordre & dans la diſcipline, & jamais dans le nombre.

(*k*) La diſpoſition pour les équipages doit être différente quand on reçoit la bataille ou lorſqu'on la donne; dans l'une & l'autre poſition, le lieu qu'indique Montécuculi pour les mettre pendant l'action, eſt, à la vérité, d'un Général certain de la victoire; mais comme il n'y a rien d'abſolu à la guerre,

Digitized by Google

& que malgré les meilleures diſpoſitions on peut être battu, je penſe que les équipages doivent être plus éloignés du champ de bataille. Dans la premiere ſuppoſition, une armée doit être débarraſſée de tout ce qui peut la gêner dans ſa retraite, en cas qu'elle ſoit battue. Dans la ſeconde, l'armée qui marche pour ataquer l'ennemi, ſe porte en avant trois ou quatre lieues, & pour donner plus d'audace aux troupes, le Général peut ordonner que le camp reſtera tendu, & que les gros bagages ſe raſſembleront derriere le centre. Tel fut l'ordre que donna M. le Maréchal de Saxe en partant de Tongres, pour aller ataquer l'armée des Alliés à Rocoux; ainſi dans ces deux circonſtances, jamais les équipages ne doivent être à la diſtance qu'indique Montécuculi: on ne peut pas prendre trop de précautions pour qu'ils ſoient en ſûreté. Il eſt, ſans doute, très-fâcheux de perdre une bataille; mais le malheur devient bien plus grand, quand on y joint la perte des équipages. Dans cette triſte ſituation, une armée ne peut plus agir, elle eſt ſans force, ſon courage eſt même étouffé par l'intérêt qui domine & gouverne tous les hommes; ainſi pour ne pas tomber dans cette affreuſe ſituation, il faut les envoyer ſous une bonne eſcorte dans un lieu ſûr, ſous quelque Place, ou aſſez loin pour que l'ennemi ne puiſſe pas les ataquer. Si l'armée eſt battue, on leur envoye ordre de marcher, en ſuppoſant que le lieu où ils ſont ne ſoit pas aſſuré; mais s'ils ſont parqués ſur les glacis d'une Place, comme c'eſt probablement ſur cette Place que l'armée ſe retirera, ils doivent y reſter; ſi l'on eſt victorieux, il eſt aiſé de les faire revenir le lendemain ſur le champ de bataille, ou au camp que l'on aura pris en avant. L'armée ne doit point être privée de ſes équipages plus de vingt-quatre heures, il n'y a que dans le cas d'une retraite où elle eſt forcée

de s'en paſſer, pour n'en être pas embarraſſée, & pour ne les pas perdre. Si on ſuivoit la diſpoſition de Montécuculi, comme il met les équipages poſitivement derriere l'armée, ils embarraſſeroient beaucoup plus dans la retraite, & on ſeroit peut-être forcé de les abandonner, pour garantir l'armée d'une ſeconde défaite; mais comme, autant qu'il eſt poſſible, il faut ſauver l'un & l'autre, le lieu où on les envoye doit être éloigné d'une journée de l'armée, & leur eſcorte relative à leur nombre, & au pays qu'ils ont à traverſer.

(*l*) Il ſeroit à deſirer pour la France que ſes armées euſſent dans bien des occaſions ſuivi le précepte de Montécuculi; mais l'ardeur naturelle du Français ne lui a pas permis de ſuivre une ſi ſage conduite. Ce qui ſouvent eſt prudence & ſageſſe pour une Nation, paſſe pour puſillanimité chez une autre; cependant il ſe rencontre bien des occaſions, où cette prétendue puſillanimité n'eſt qu'un effet de l'art, qui retient la valeur des troupes pour leur ménager les occaſions de frapper des coups plus certains. L'avis de Montécuculi eſt d'autant plus ſage, que ſans offenſer la valeur d'une Nation, il lui donne les moyens les plus efficaces pour paroître dans un plus grand jour, parce que le vrai courage agit toujours avec connoiſſance, au lieu que la valeur chaude ou l'intrépidité, reſſemble à un homme ivre, qui ne connoît ni obſtacle ni péril, & qui ſouvent ſe jette dans le précipice.

(*m*) Les grands mouvemens près de l'ennemi ſont toujours très-dangereux; il faut dans cette circonſtance manœuvrer le moins qu'il eſt poſſible. Tous les mouvemens & tous les changemens que les circonſtances obligent de faire, doivent partir de la ſeconde ligne & de la réſerve, pour les cacher à l'ennemi. La diſpoſition & l'ordre primitif de la premiere ligne ne

doivent jamais changer, qu'elle vainque ou qu'elle ſoit vaincue, à moins que le terrein ne ſe rétreciſſe; mais tant que le terrein le permet, l'ordre primitif doit ſubſiſter. S'il ſe rétrecit, un bataillon double ſur un autre; par cette nouvelle diſpoſition, l'armée occupera la moitié moins de terrein qu'elle n'en occupoit auparavant; ſi le terrein ſe rétrecit encore, on peut faire doubler les files, & l'armée ſe trouvera en colonne par demi-bataillon, chaque bataillon ſur ſix de profondeur. Plus il y aura de colonnes, & moins l'ennemi trouvera jour à pénétrer. En ſuppoſant que l'on fit doubler deux bataillons ſur deux autres, chaque colonne ſeroit de quatre bataillons & ſur douze files, elle auroit plus de front que la premiere, mais elle ſeroit plus peſante, & auroit plus de difficulté à marcher, relativement au terrein, qui n'eſt pas toujours auſſi uni ni auſſi large qu'on le deſireroit, au lieu que la colonne ne préſentant qu'un demi-bataillon de front, il lui eſt plus aiſé de toujours marcher ſans occuper plus de terrein. Comme les colonnes ſont plus multipliées, la totalité de l'armée eſt plus en force. Ce mouvement eſt facile à faire, & n'eſt point dangereux avec des troupes bien exercées, qui gardent le ſilence, & qui ſont habituées à un ordre & à une diſcipline très-exacte. Il en eſt de même pour la cavalerie, c'eſt le terrein qui indique la diſpoſition où elle doit être pour ſuivre l'ennemi ou pour ſe retirer; mais autant qu'il eſt poſſible, il faut lui donner un grand front, pour empêcher qu'elle ne ſoit enveloppée & priſe en flanc. Si les eſcadrons ſont en colonne, ils peuvent marcher dans cette diſpoſition, mais ils ne peuvent pas y combattre qu'avec beaucoup de déſavantage. J'ai vu pendant la guerre de 1741, un détachement de douze cens dragons en colonne par troupes, ataqué par ſept à huit cens huſſards,

être battu & diſperſé en moins de quatre minutes ; l'officier qui le commandoit voyoit très-bien l'ennemi marcher à lui, mais comme ce n'étoient que des huſſards, il ne parut pas en faire grand cas, il reſta en colonne au lieu de ſe mettre en bataille ; mais ſon ſort fut bientôt décidé.

(*n*) Il n'en eſt pas des officiers comme du Général, on doit viſer à eux de préférence, parce qu'un bataillon ſans officiers eſt bientôt battu & en déroute ; mais pour éviter cet inconvénient, & la perte d'officiers précieux à l'État, ils doivent être dans les rangs & non en avant, & qu'il n'y ait que le Colonel & le Lieutenant-colonel en avant, le premier ayant le Major & un aide-Major à ſes côtés, & le ſecond, les deux autres aides-Majors.

(*o*) Dans quelque poſition que ſe trouve une armée, qu'elle ſoit victorieuſe ou qu'elle ſoit vaincue, elle ne doit jamais ſe déſunir, mais garder l'enſemble le plus parfait dans l'action, dans la pourſuite ou dans la retraite. La moindre déſunion dans les troupes annonce un prochain déſordre, & ce déſordre peut faire changer une victoire preſque certaine en une déroute complette ; il ne faut qu'une aîle de l'armée ennemie ou une réſerve qui ſoit en bon ordre, & qui ait à ſa tête un officier intelligent & hardi, pour profiter de la confuſion qu'il apperçoit dans l'armée victorieuſe, & changer par une ataque vive & imprévue le ſort des armes. Une armée n'a de forces & de conſiſtance, qu'autant qu'elle eſt parfaitement unie, & que toutes ſes parties peuvent agir enſemble ou ſéparément ſans ſe nuire ni s'embarraſſer, & ſans qu'elles ſoient toutes aſſurées d'un prompt & ſolide ſecours.

(*p*) Si l'on veut combattre avec une armée inférieure, il eſt à ſuppoſer que l'ennemi eſt ou dans une mauvaiſe poſition, ou qu'il

Digitized by Google

qu'il ſe garde mal, ou que les troupes ne ſont pas auſſi aguerries ni auſſi bien diſciplinées que celles que l'on commande. Cependant ces raiſons ne ſont pas ſuffiſantes pour ataquer la nuit ou au déclin du jour, parce que, moins on a de troupes, & plus il faut conſerver l'ordre & l'enſemble dans l'ataque; & comme malgré la diſcipline obſervée dans l'armée, il eſt difficile qu'il n'y ait quelque déſordre, même en plein jour, l'obſcurité de la nuit doit l'augmenter; ainſi il eſt dangereux de combattre pendant la nuit, & on ne doit le faire que lorſqu'on eſt preſque certain de ſurprendre l'ennemi, & que l'on connoît parfaitement le terrein ſur lequel il eſt campé, parce qu'alors le nombre ne fait plus rien, & celui qui eſt ſurpris doit être certainement battu; mais quand on n'eſt pas certain de ſurprendre l'ennemi, il ne faut pas hazarder un combat dans les ténébres, parce que ſi l'on trouve de la réſiſtance, & que les troupes foibliſſent, il n'eſt pas au pouvoir des officiers de les contenir dans l'obſcurité, le premier ſoldat qui fuit en entraîne d'autres, & ceux-là ſont bientôt ſuivis des bataillons, & quelquefois de toute l'armée.

Il y a cependant des moyens pour fatiguer l'armée ennemie, & l'obliger à être toute la nuit ſous les armes, ſans compromettre ſes propres troupes, pour enſuite l'ataquer avec toutes ſes forces à la pointe du jour. Il faut à la nuit fermante commander trois ou quatre détachemens de quinze cens hommes chacun, chaque détachement de mille hommes d'infanterie, & de cinq cens huſſards ou troupes légeres à cheval; cette infanterie doit être tirée des Régimens des troupes légeres à pied & à cheval; chacun de ces détachemens doit avoir avec lui quatre ou cinq piéces de canon de Régiment. Les ordres que les Commandans de ces détachemens

doivent recevoir ſont ſimples, ils doivent harceler l'ennemi dans pluſieurs parties de ſon front, ſans cependant riſquer de ſe faire battre, ni de ſe trop compromettre; ils doivent pouſſer des avant-poſtes juſques ſur le camp, pour forcer l'ennemi à ſortir de ſes tentes & à prendre les armes, faire un grand feu de canon & de mouſqueterie, & changer de points d'ataque à chaque inſtant, pour que l'ennemi ſoit occupé ſur tout ſon front, & qu'aucune partie ne ſoit tranquille & ne puiſſe repoſer. Il n'eſt pas douteux que ces différentes ataques forceront l'ennemi à reſter ſous les armes, pendant que l'armée qui projette d'ataquer à la pointe du jour eſt tranquille dans ſon camp. Le Duc d'Albe ſe ſervit de cette même ruſe, quoique dans une poſition différente, la veille de la bataille d'Alcantara, qu'il livra en 1581 à Dom Antoine (*a*), qu'il battit à platte couture. Le Duc après avoir examiné la poſition de Dom Antoine, forme le projet de l'ataquer; il fait venir le Marquis de Sainte-Croix, & lui ordonne de tirer ſur le camp ennemi au ſignal qu'il lui donneroit, & dont ils étoient déjà convenus. Il fait élever une autre batte-

(*a*) Dom Antoine, Prieur de Crato, étoit fils naturel de Louis de Portugal. Après la mort de Dom Sebaſtien, Roi de Portugal, tué à la bataille d'Alcacerquivir en Afrique, contre les Mores, le 4 Août 1578, Dom Antoine prétendit avoir des droits à la Couronne; mais le Cardinal Dom Henri, oncle de Dom Sebaſtien, l'emporta ſur lui, & fut élu Roi. Ce Prince étant mort peu de tems après être monté ſur le Trône, Dom Antoine fit de nouveau valoir ſes prétentions, prétendant qu'il étoit fils légitime de Louis de Portugal & de Violante de Gomez, que ce Prince, à la vérité, avoit épouſé ſecrettement. Comme Dom Antoine étoit très-aimé du peuple, il ſe fit des partiſans, & fut élu Roi. C'eſt ce Prince, connu ſous le nom de Roi des *Terceres*, que le Duc d'Albe battit à Alcantara.

rie qui balayoit tout le camp de Dom Antoine, envoye mille mouſquetaires groſſir les troupes qui montoient la flotte, donne ordre à la plus grande partie de ſon armée de ſe repoſer & de reſter tranquille dans ſon camp, & ne laiſſe qu'un petit nombre de ſoldats ſous les armes, pour tenir les ennemis ſur leur garde, afin que fatigués d'avoir été toute la nuit ſous les armes, ils fuſſent moins en état de combattre. Ces précautions priſes, il fait venir les Officiers généraux, leur preſcrit l'ordre de bataille, & déſigne à chacun la place qu'il doit occuper. Le lendemain matin avant la pointe du jour il range ſon armée en bataille, la fait marcher à l'ennemi, le met en fuite, & ſe rend maître de Liſbonne *.

* *Hiſt. du Duc d'Albe, tom. 2. liv. 8. ch. 14 & 15.*

On ne peut ſe ſervir de cette ruſe que lorſque les deux armées ſont très-près l'une de l'autre; car ſi elles ſont éloignées, il ne ſeroit pas poſſible à l'armée qui projette d'ataquer à la pointe du jour, d'arriver à tems, à moins qu'elle ne ſe mit en marche à la retraite ſonnante, & elle ſeroit autant, & même plus fatiguée, que l'ennemi qui a été toute la nuit ſur pied. Les détachemens chargés d'ataquer pendant la nuit ne riſquent jamais rien, parce que comme je ſuppoſe les armées près, & en vûe l'une de l'autre, ils peuvent ſe retirer s'ils ſont pouſſés vivement, & qu'ils ne puiſſent pas réſiſter; mais cela n'eſt pas à craindre, parce que l'ennemi ſe voyant ataqué dans pluſieurs parties, eſt indécis ſur le parti qu'il a à prendre, & il n'oſe ſe diviſer. Avant la pointe du jour ces détachemens doivent ſe retirer, ils n'ont pas à craindre d'être ſuivis, à moins que ce ne ſoit par quelques huſſards, qui ne les inquiéteront certainement pas dans leur retraite. L'ataque de ces détachemens doit commencer vers les dix à onze heures du ſoir, & continuer juſqu'à deux, qu'il ne fait pas

encore jour; c'eſt à cette heure que le Général doit faire prendre les armes à l'armée, que l'artillerie doit être attelée, & que les Officiers généraux & autres doivent être à la tête de leurs diviſions; il faut marcher tout de ſuite dans le plus grand ſilence, en laiſſant le camp tendu, & les équipages doivent être renvoyés à une lieue derriere le camp dans une bonne poſition, avec une eſcorte ſuffiſante, doubler les attelages de l'artillerie, afin qu'elle ne trouve aucun obſtacle pour ne pas arriver à tems; l'armée arrivée à une demi-lieue du camp ennemi, il faut la mettre en bataille dans la diſpoſition projettée, ſur la connoiſſance que l'on doit avoir du terrein, & ſur les points principaux que l'on veut ataquer, ne point tarder à ataquer avec force & vivacité un ennemi fatigué & livré au premier ſommeil, auquel la retraite des premiers détachemens lui a permis de s'abandonner. On doit eſpéter de cette ataque imprévue tout l'avantage que doivent avoir des troupes fraîches & repoſées, ſur d'autres fatiguées, endormies & ſurpriſes. Cette ruſe ne peut cependant pas avoir lieu en été, à moins que le tems ne ſoit nébuleux & couvert, l'automne eſt plus favorable, les jours étant plus courts & les nuits plus longues.

(*q*) Pourquoi exagérer une victoire? Si l'on ſait en retirer tout le fruit poſſible, elle ſera complette; ainſi on n'a pas beſoin de cette oſtentation mal placée pour en augmenter le prix. Tous ces écrits faſtueux n'ajoutent rien à la perte de l'ennemi, & la gloire du vainqueur en peut même être diminuée.

(*r*) C'eſt avec raiſon que Montécuculi remarque qu'il eſt dangereux d'avoir à ſa ſolde plus de troupes étrangeres que de nationales; le moindre revers les décourage, & les fait ſou-

vent paſſer dans le parti ennemi. Siphax, Roi d'une partie de la Numidie, abandonna le parti des Romains dont il avoit toujours été l'Allié, pour paſſer dans l'armée Carthaginoiſe qui avoit remporté quelques avantages ſur les Romains. Ces troupes étrangeres ont cependant un avantage, elles en ôtent à l'ennemi qui ſe ſerviroit d'elles, elles ſoulagent les ſujets de la Puiſſance qui les ſoudoye, & laiſſent plus de cultivateurs aux terres, & d'ouvriers aux arts & aux métiers; mais malgré ces avantages, elles ſont cependant à charge à l'État, parce que leur ſolde eſt beaucoup plus forte; d'ailleurs, n'étant excitées par aucun motif perſonnel, ni par aucun ſentiment patriotique, à défendre ce même État qui les nourrit & qui les entretient, ſi elles répandent leur ſang pour lui, elles le mettent à un ſi haut prix, que l'on auroit le double de troupes nationales pour ce qu'elles coûtent à l'État. Que doit-on penſer de ces Princes, qui, pour entretenir le faſte & l'orgueil de leur Cour, vendent leurs ſujets au plus offrant, qui commercent le ſang humain comme on fait des denrées? Il faut plaindre l'aveuglement de ces Princes, & encore plus les peuples que la Providence leur a ſoumis. Que l'on ait des Alliés dont les intérêts ſoient communs, ils ſont alors intéreſſés dans la même cauſe, ils le ſont à ſoutenir la gloire de leurs armes & de celles de leurs Alliés; mais que ces étrangers quittent leurs foyers, leurs femmes, leurs enfans, & enfin leur patrie, pour venir défendre au prix de leur ſang, une terre qui leur eſt inconnue, un peuple qui ſouvent les ſacrifie en les expoſant aux premiers coups, cela eſt abſurde. N'avons-nous pas vu à la bataille de Rocoux trois mille Bavarois arrivés de la veille, être ſacrifiés dans le village d'Ans, où ils furent tous tués ou pris? A la bataille de Lauffeld ce fu-

rent les Anglais & les Hollandais qui eſſuyerent les dangers du combat, tandis que dans l'une & l'autre bataille, la Nation qu'ils étoient venu ſecourir, & dont ils étoient Alliés, ne perdit pas un ſeul homme. Carthage ne ſuccomba ſous Rome que par les étrangers qu'elle avoit à ſa ſolde qui ſe révolterent, & qui lui firent une guerre ſanglante. Celle que cette République eut à ſoutenir contre les Mercenaires après la premiere guerre punique, & qui avoient à leur tête Spendius & Mathos, la mit à deux doigts de ſa perte. Cependant il eſt certaines Nations belliqueuſes qui ſe dévouent au ſervice d'un Prince, ou par un uſage établi depuis un tems immémorial, ou par un intérêt relatif à leur Gouvernement. Il eſt bon d'avoir de ces troupes à ſon ſervice, c'eſt les empêcher de ſervir une autre Puiſſance, qui peut devenir ennemie, & c'eſt les diſtraire de ſonger à conquérir pour elles; mais il faut que le nombre en ſoit limité, & qu'elles n'excedent pas le dixième des troupes nationales (*a*).

(*f*) Avant que de donner bataille, il faut avoir prévu la diſpoſition pour ſuivre l'ennemi ſi l'on eſt victorieux, ainſi que la retraite ſi l'on eſt vaincu, donner ſes ordres aux Officiers généraux qui commandent les diviſions, pour, en cas de malheur, qu'ils ſachent où & comment ils doivent ſe retirer, & pour que la retraite ſe faſſe en ordre; donner un point

(*a*) Je fais d'ailleurs une très-grande différence entre des troupes étrangeres que l'on prend à ſa ſolde au moment de la guerre, ou des Régimens étrangers que l'on a perpétuellement à ſa ſolde; ceux-ci ſont, ſans contrédit, utiles, & même néceſſaires, & ne peuvent pas être dangereux, les autres peuvent l'être; il n'y en a que trop d'exemples, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les citer.

Digitized by Google

de ralliement dans un lieu fort par ſon aſſiette, ou que l'on aura eu la précaution de faire fortifier, ou ſous quelque Place dont on eſt le maître, prendre le chemin le plus court pour ne pas haraſſer ni décourager les troupes par une retraite trop longue, qui ne peut jamais qu'être funeſte à l'armée battue, & qui lui fait perdre autant & plus de monde que la bataille même; enfin faire les diſpoſitions relatives à la ſituation du pays où l'on marche, & ſur-tout ne point s'arrêter, & toujours marcher ſans cependant fatiguer l'armée (*a*). Si après la bataille de Minden ou de Tonhauſen, perdue en 1759, M. le Maréchal de Contades eut été certain que M. le Prince héréditaire de Brunſwick eut repaſſé la gorge de Lubéké après la retraite de M. le Duc de Briſſac, il n'auroit certainement pas choiſi de préférence le chemin de Caſſel, & il ſe ſeroit retiré par la gorge de Minden, auroit paſſé la Bega à Cosfeld, & auroit marché ſur Herworden, Bileweld, Saſſemberg, & Varendorff, où il auroit paſſé l'Ems; mais pour prendre cette route, il auroit fallu qu'il eut été aſſuré de la retraite du Prince héréditaire de Brunſwick ſur Lubéké, pour être à portée de l'armée des Alliés. Il eſt vrai qu'après que ce Prince eut forcé M. le Duc de Briſſac à ſe retirer ſur les hauteurs de Bergkirken, il marcha avec ſes troupes ſur Lubéké; mais bientôt inſtruit du gain de la bataille, il remarcha ſur la Bega, la paſſa, reſta toute la nuit en bataille, ſa droite à Cosfeld, la Bega devant lui, & fit rompre le pont

(*a*) On comprendra bien, ſans doute, que je ne prétends point qu'une armée faſſe vingt ou trente lieues ſans s'arrêter; mais il faut éviter les ſéjours, & n'en donner à l'armée que lorſque l'ennemi eſt hors de portée de pouvoir le joindre.

ſur lequel l'armée auroit dû paſſer, ſi elle eut fait ſa retraite par cette partie. Il eſt certain que ſi M. le Prince héréditaire eut évacué tout le pays entre les gorges de Lubéké, de Bergkirken, de Minden, de Cosfeld, & d'Herworden, la retraite par la gorge de Minden, de-là à Cosfeld, Herworden, Bileweld, Saſſemberg, & Varendorff, étoit la plus courte & la plus relative aux projets. Varendorff eſt un très-bon poſte ſur l'Ems; M. le Maréchal de Contades l'auroit fait occuper en force, il auroit fait paſſer l'Ems à l'armée, & l'auroit campé, la droite à Varendorff, la gauche tirant vers Munſter, dont M. le Marquis d'Armentieres venoit de ſe rendre maître, & l'armée couverte de l'Ems, & dans cette poſition, la perte de la bataille de Minden devenoit un très-petit avantage pour les Alliés, & n'auroit pas empêché M. le Maréchal de Contades de faire le ſiège de Lipſtatt, parce que par ſa poſition qui étoit excellente, il auroit couvert les troupes du ſiège; au lieu que par le chemin que prit ce Général, la retraite fut de trente lieues juſqu'à Caſſel, & de près de trente autres depuis Caſſel juſqu'à Kleinlines. Munſter fut abandonné à ſes propres forces, le projet du ſiège de Lipſtatt évanoui, & la Weſtphalie & la Heſſe perdue. Cependant ce Général prit le parti le plus ſage, vu les circonſtances: il devoit penſer qu'après le gain de la bataille, M. le Prince Ferdinand de Brunſwick chercheroit à empêcher l'armée Françaiſe de ſe retirer ſur Munſter. 1°. Parce que la retraite étoit beaucoup plus courte & plus aiſée. 2°. La perte de la bataille n'empêchoit point le ſiège de Lipſtatt, & de conſerver la Weſtphalie, ſur-tout après la priſe de Munſter. 3°. Il importoit beaucoup davantage aux Alliés de reprendre la Weſtphalie que la Heſſe, qu'ils étoient certains que l'armée Françaiſe ne conſerveroit

ſerveroit pas long-tems, au lieu qu'elle pouvoit ſe ſoutenir en Weſtphalie, ayant Munſter & Lipſtatt. 4°. Il forçoit l'armée Françaiſe à faire une retraite très-longue, & dans un pays difficile. Ces raiſons firent juger à M. le Maréchal de Contades que les Alliés auroient un corps conſidérable de troupes ſur la rive droite de la Bega pour en défendre le paſſage, ce qui étoit vrai, puiſque, comme je l'ai dit plus haut, M. le Prince héréditaire avec un corps de dix à douze mille hommes, occupoit Cosfeld & les rives de la Bega, que ce corps pouvoit être renforcé, & que s'il entreprenoit de ſe retirer par cette partie, il ſeroit arrêté en tête par M. le Prince héréditaire, ataqué en flanc par un gros corps que M. le Prince Ferdinand de Brunſwick pouvoit faire déboucher par les gorges de Lubéké & de Bergkirken, & en queue, par l'armée qui déboucheroit par la gorge de Minden; ainſi, malgré pluſieurs avis qui lui furent donnés de ſe retirer par cette partie, il opina pour paſſer le Veſer, & pour ſe retirer ſur Caſſel, en quoi je penſe qu'il agit prudemment, & qu'il ne pouvoit pas prendre un autre chemin, vu les circonſtances.

(t) On ne ſacrifie aucunes troupes à l'ennemi lorſque l'on a prévu la retraite; les ordres doivent être bien donnés, & ſi bien exécutés, qu'il ne doit y avoir aucune confuſion dans la marche de l'armée. Toutes les troupes doivent ſe ſoutenir mutuellement, être à portée les unes des autres, ſans être trop près, pour que les ſecours ſoient prompts, & que la marche ne ſoit point embarraſſée. L'arriere-garde doit être relative à la ſituation du pays, & au terrein qu'elle doit parcourir; il faut qu'elle ſoit ſoutenue par un gros corps de troupes qui ait avec lui de l'artillerie, & que ce gros corps ſoit ſoutenu par l'armée. Voilà quelle doit être la diſpoſition pour

la retraite qui doit toujours être ſoumiſe au terrein & à l'eſpece de troupes que l'ennemi peut employer pour ataquer l'arriere-garde.

Quant à ce que dit Montécuculi, *que l'on ſacrifie une partie des troupes pour ſauver l'autre ;* quel eſt le ſoldat qui verra de ſang-froid égorger ſon camarade ſans voler à ſon ſecours? L'idée ſeule que ce ſont des troupes ſacrifiées eſt révoltante, il ſembleroit que le reſte de l'armée fut ſans armes & ſans bras pour s'en ſervir. Ce principe eſt contre tout intérêt de l'État, entierement oppoſé à la ſaine raiſon, & révolte l'humanité. Je ſuis certain que Montécuculi n'a pas peſé tous les inconvéniens qui peuvent réſulter de cette conduite, lorſqu'il a donné pour précepte le ſacrifice de ces troupes.

Fin du deuxieme Volume.

ERRATA.

PAge 23, ligne 11, I°. Quant on ne craint rien, *liſez*, Quand on ne craint rien.

Page 41, lig. 17, pas même en détachement, *liſez*, pas même un détachement.

Page 43, lig. 14, les chemins qu'ils doivent, *liſez*, les chemins qu'elles doivent.

Page 74, lig. 21, parce que les baſtions aux deux angles, *liſez*, parce que les baſtions préſentant les deux angles.

Page 114, lig. 23, dans le pays des montagnes, *liſez*, dans le pays de montagnes.

Page 118, lig. 4, ſi l'on venoit à être attaqué, *liſez*, ſi l'un venoit à être attaqué.

Page 143, lig. 29, quelles ſont les plus néceſſaires, *liſez*, quelles ſont les Places les plus néceſſaires.

Page 173, lig. 8, immenſes & biens remplis, *liſez*, immenſes & bien remplis.

Page 182, lig. 26, une Place inprenable, *liſez*, une Place imprenable.

Page 255, lig. 2, cet attaque faite, *liſez*, cette attaque faite.

Digitized by Google

Page 311, lig. 22, leur direction eſt plus élevée: *liſez*, leur direction eſt plus éloignée.

Page 362, ligne 20, que la porte d'Acherſleben, *liſez*, que la porte d'Ocherſleben.

643595

Digitized by Google

TABLE

Des Chapitres, Articles & Obſervations contenus dans ce deuxième Volume.

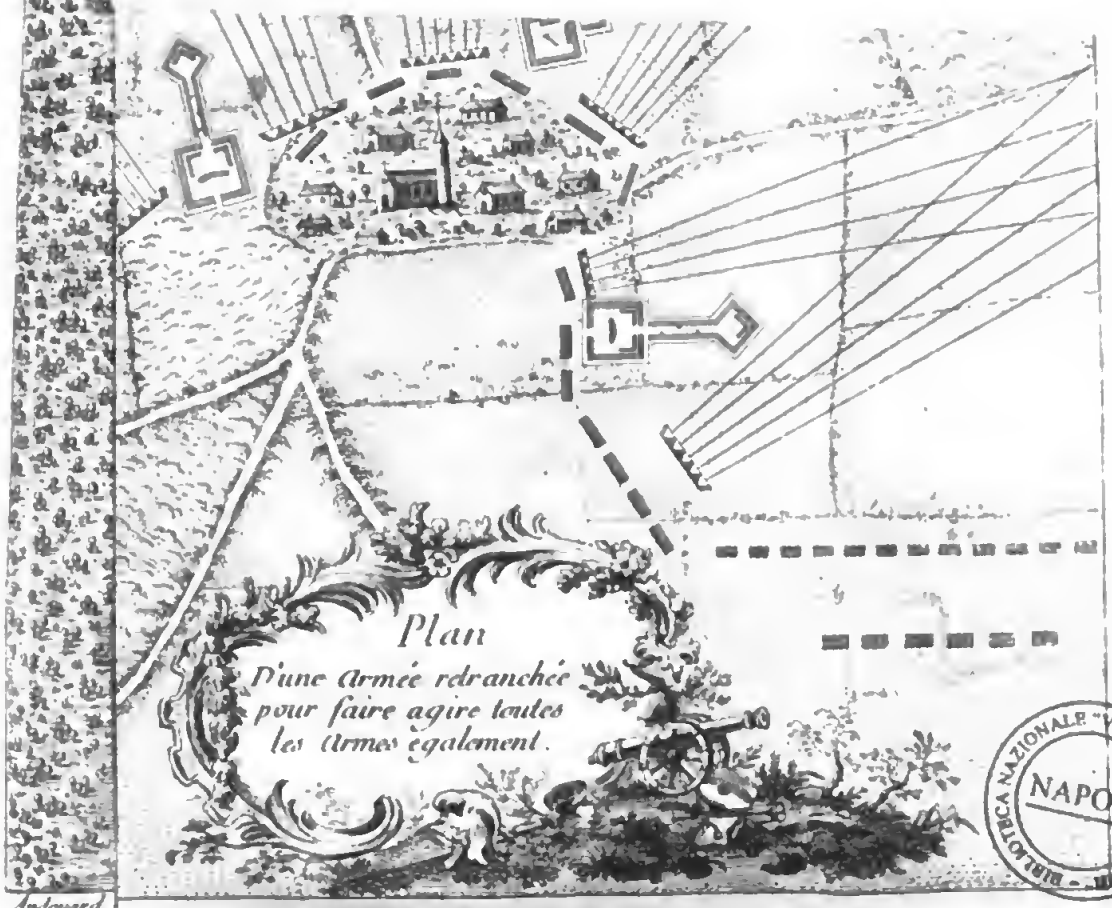
CHAPITRE PREMIER. *Des Opérations*, page 3
ARTICLE PREMIER. *De la Réſolution.* *Ibid.*
Obſervations. 5
ARTICLE II. *Du Secret.* 7
Obſervations. 8
ARTICLE III. *De la Vîteſſe.* 13
Obſervations. 14
ARTICLE IV. *De la Marche.* 19
Obſervations. 28
ARTICLE V. *Du Campement.* 55
Obſervations. 64
ARTICLE VI. *Du Combat.* 133
CHAPITRE II. *Des Fortereſſes.* *Ibid.*
Obſervation. 137
ARTICLE I. *De la Conſtruction.* 146
Syſtême ſur la conſtruction des Places. 161
Conſtruction du corps de la Place & du foſſé. 186
Conſtruction de la tenaille. 199
Conſtruction de la demi-lune. 205
Conſtruction de la contre-garde de la demi-lune. 217
Conſtruction de la contre-garde du baſtion. 221
Conſtruction du chemin couvert. 222

Digitized by Google

ARTICLE II. *De l'Ataque.* 237
Observation. 254
ARTICLE III. *De la Défense.* 273
Observation. 292
CHAPITRE III. *Des Combats en Campagne.* 319
Observations. 322
ARTICLE I. *Des Combats particuliers.* 337
Observations. 347
ARTICLE II. *Des Batailles.* 389
Observations. 405

Fin de la Table de ce Volume.

Digitized by Google



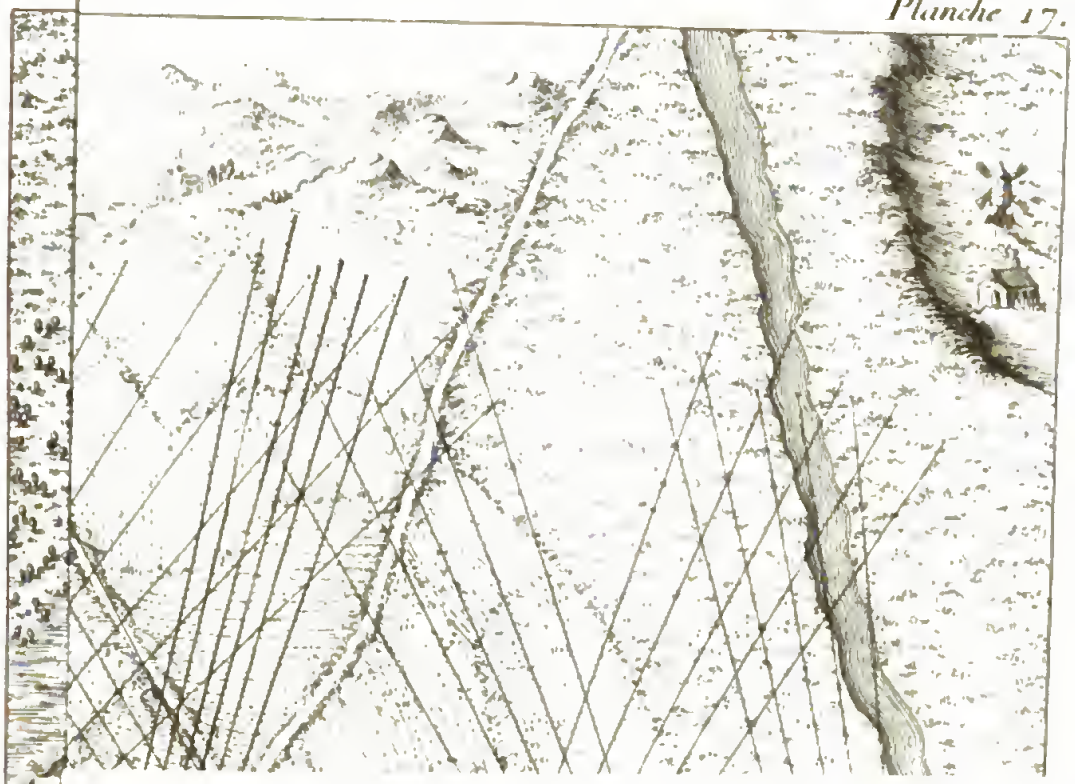
Plan
D'une Armée retranchée
pour faire agire toutes
les Armes également.

Andouard

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

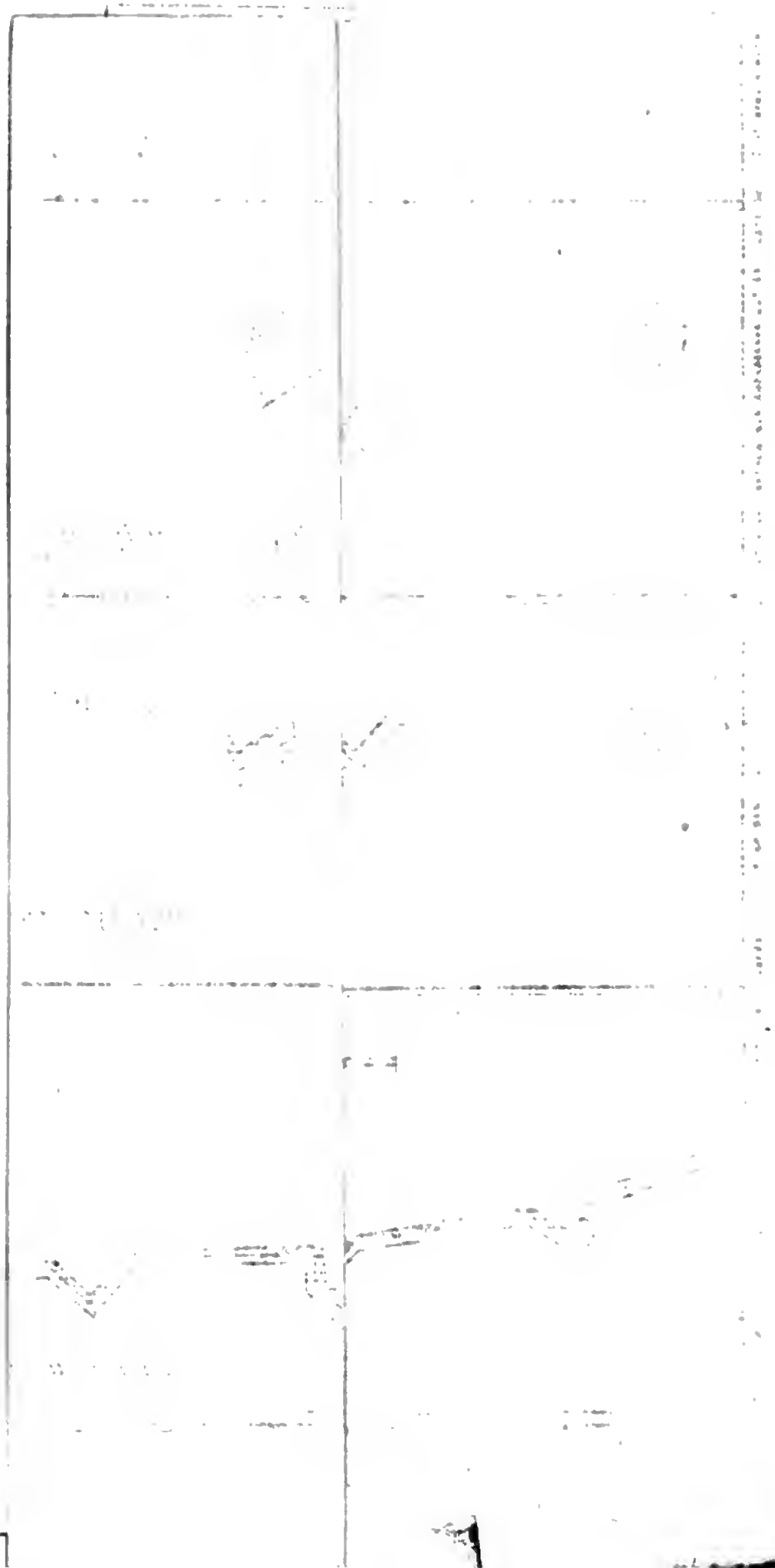
Digitized by Google

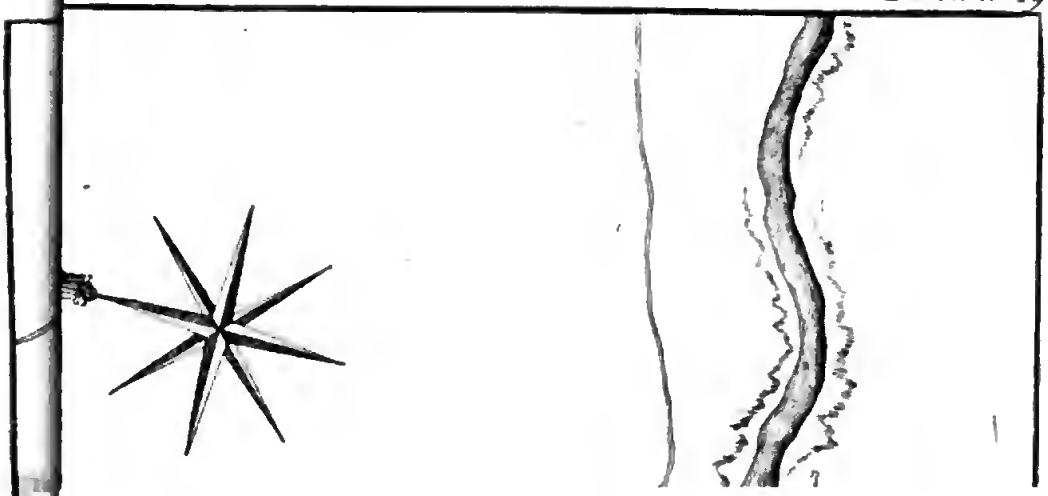
Planche 17.



Digitized by Google

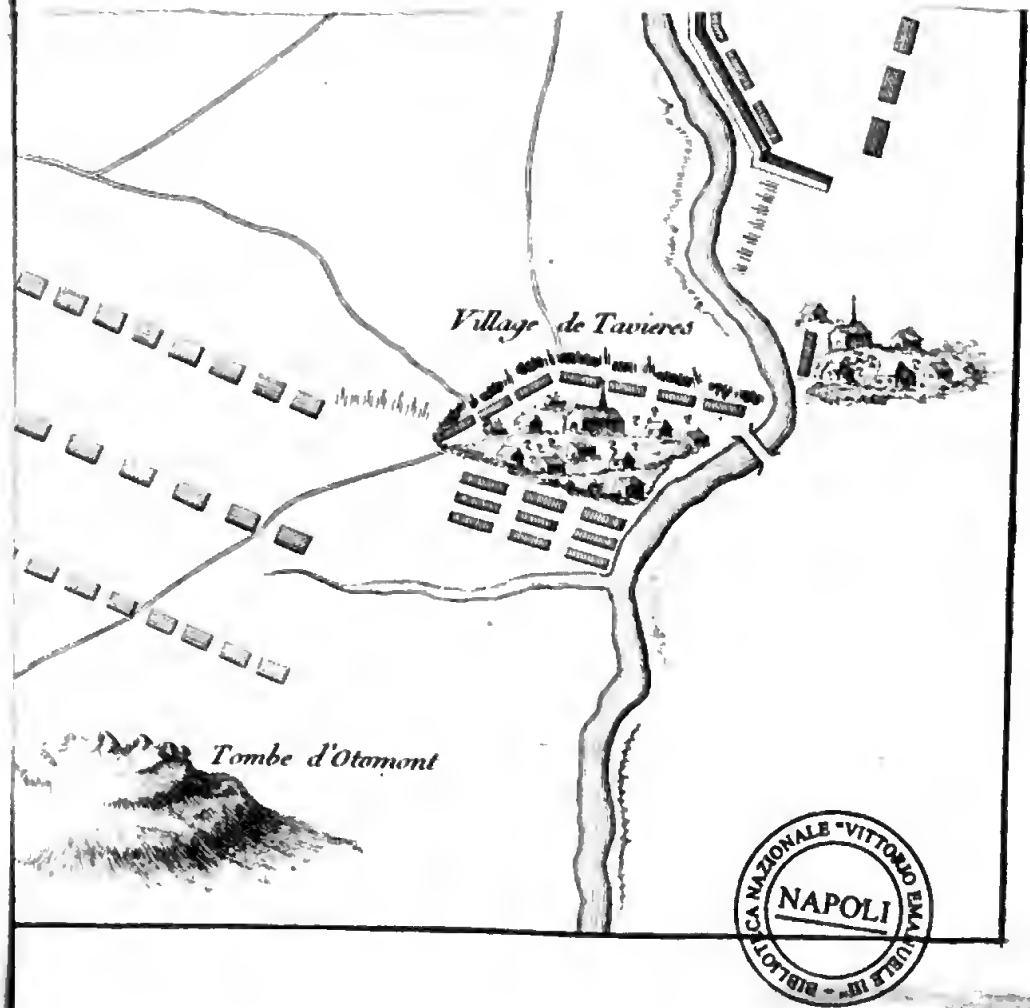
Digitized by Google



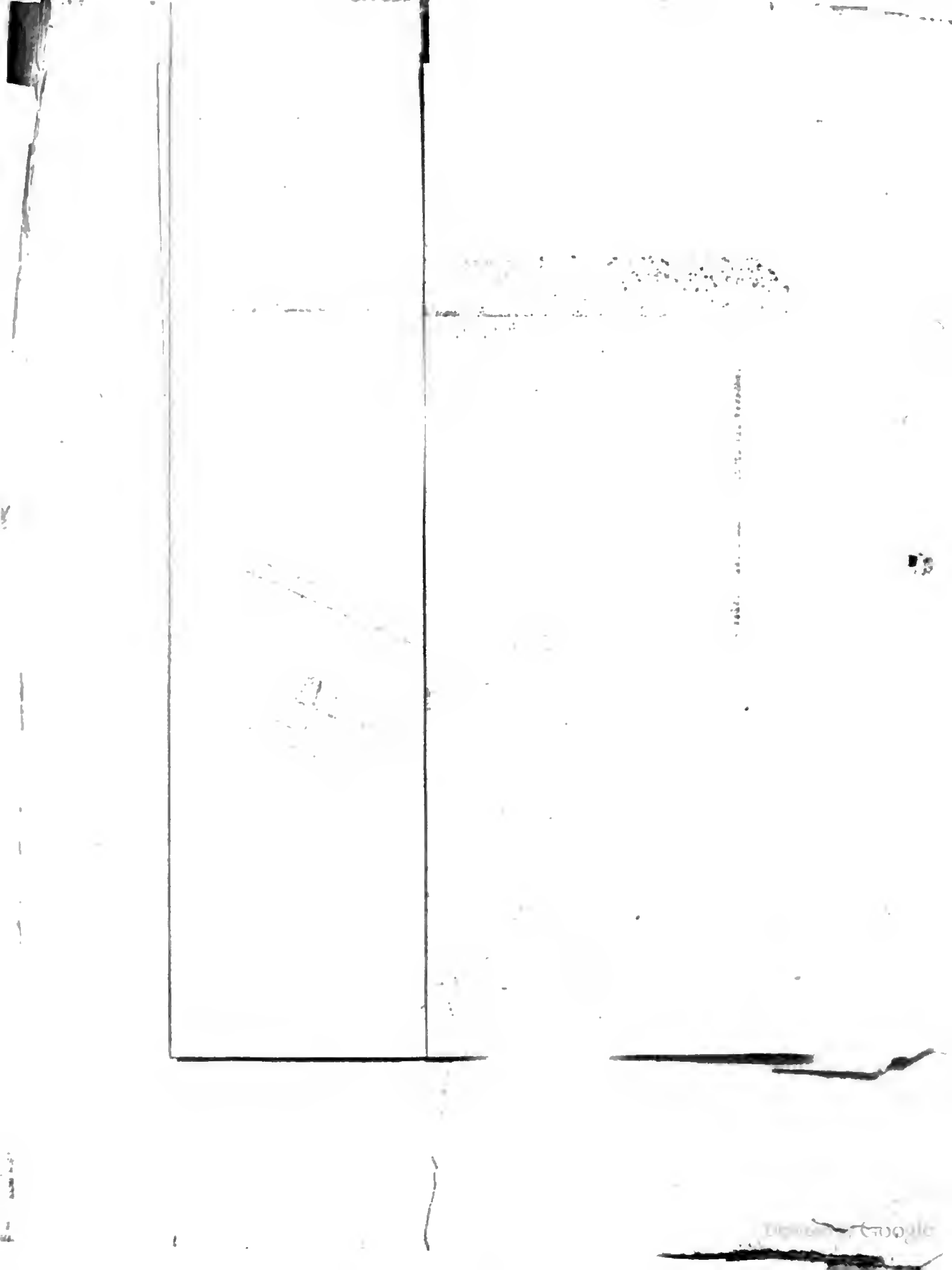


BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

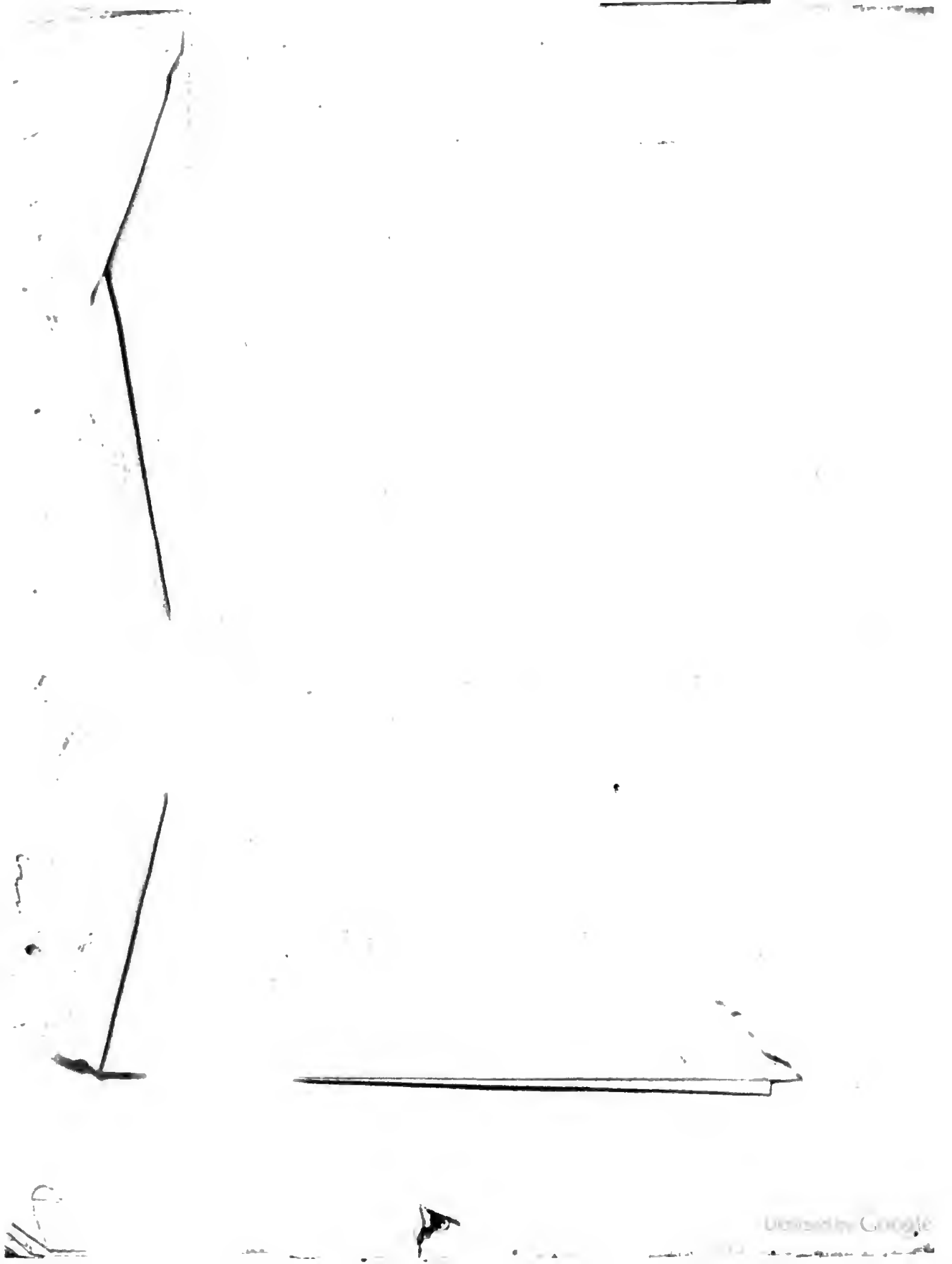
Digitized by Google



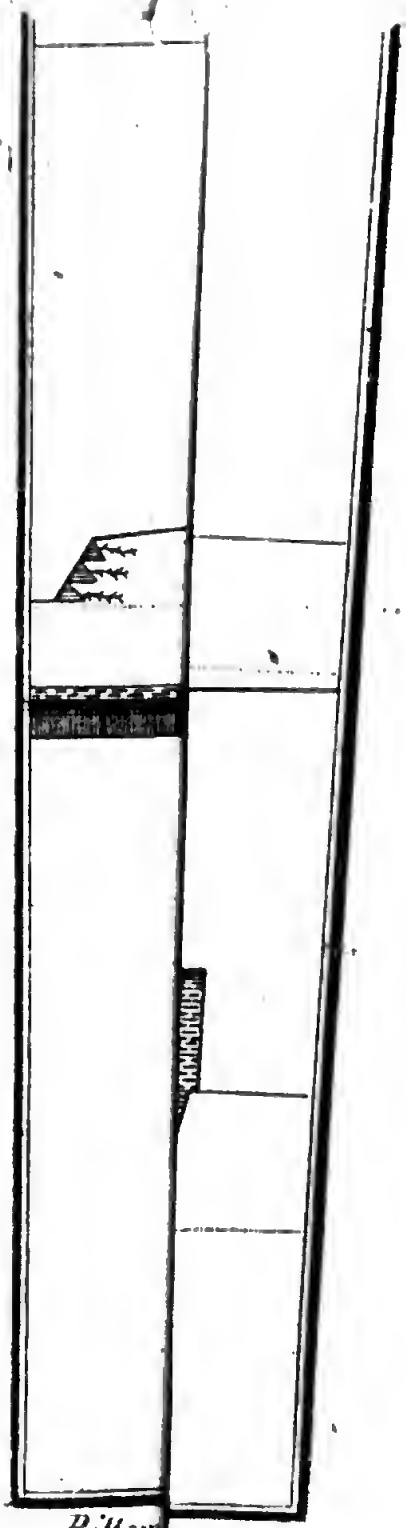
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI



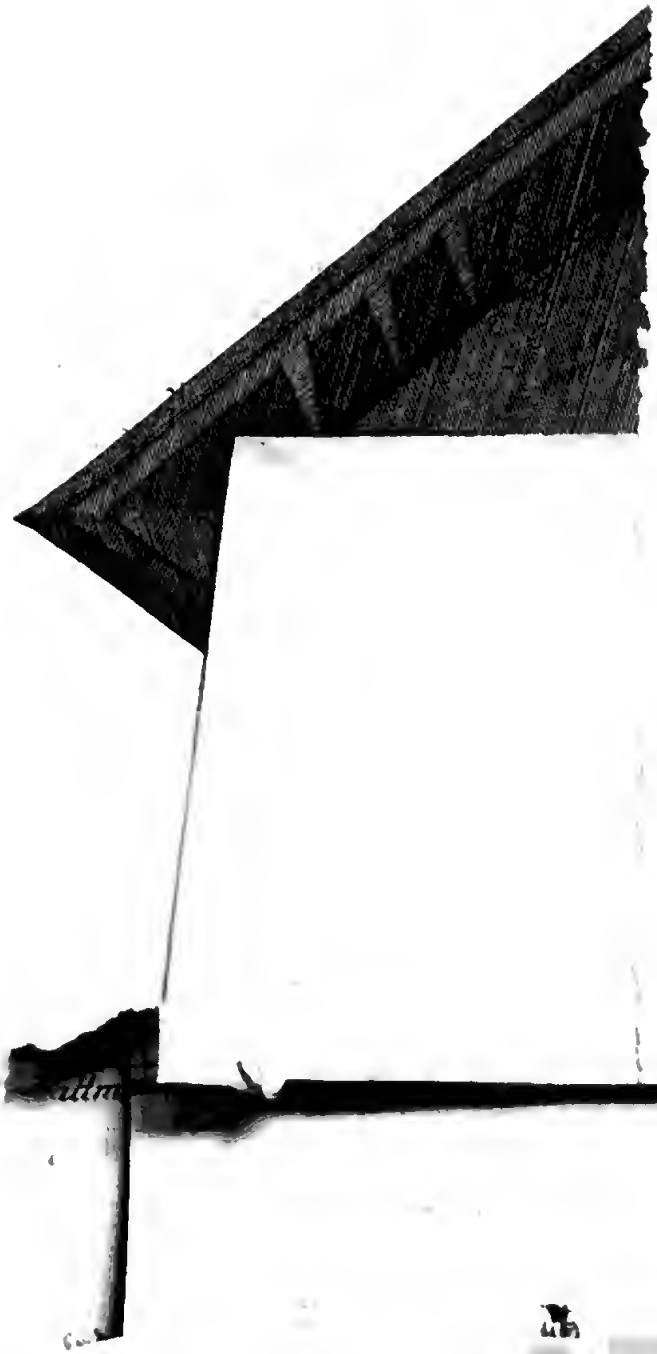
Digitized by Google

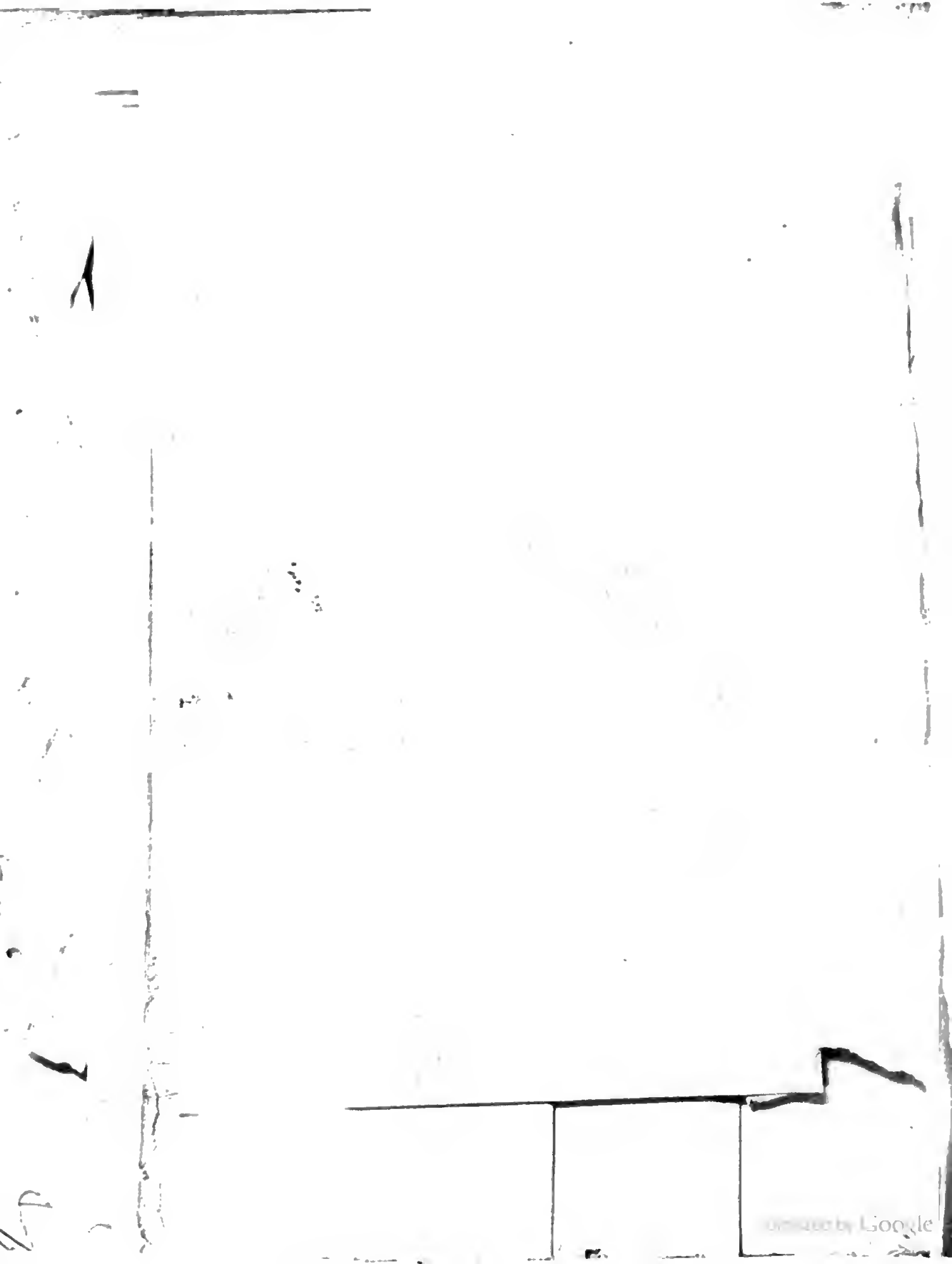


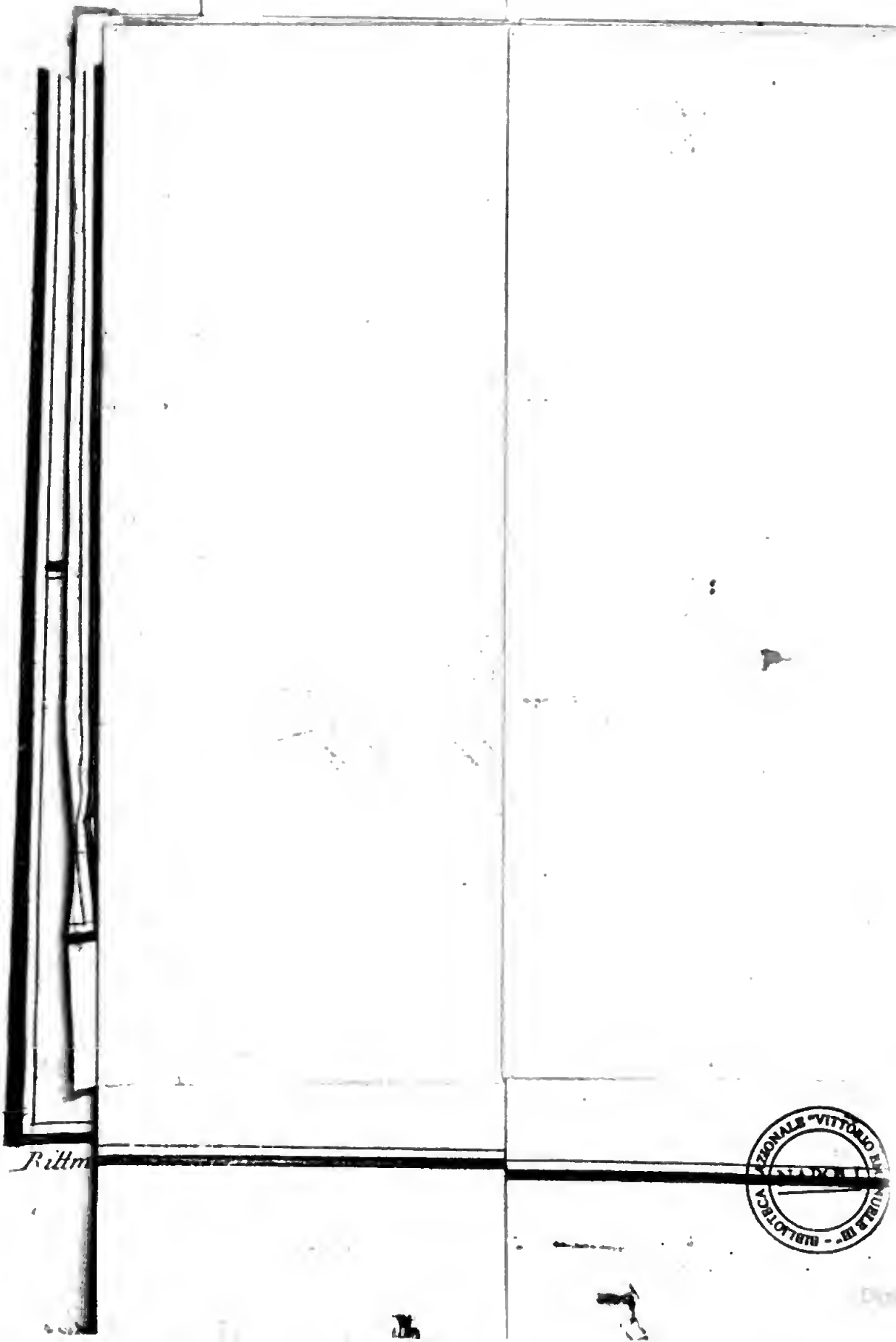
Digitized by Google



Digitized by Google







BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EM... ROMA

Digitized by Google

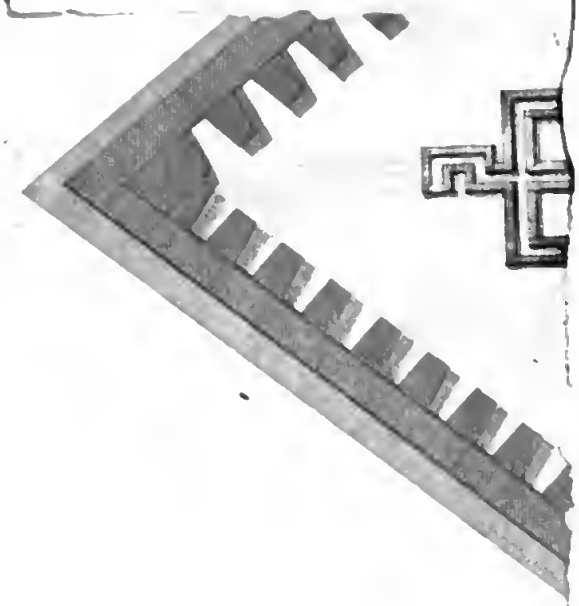
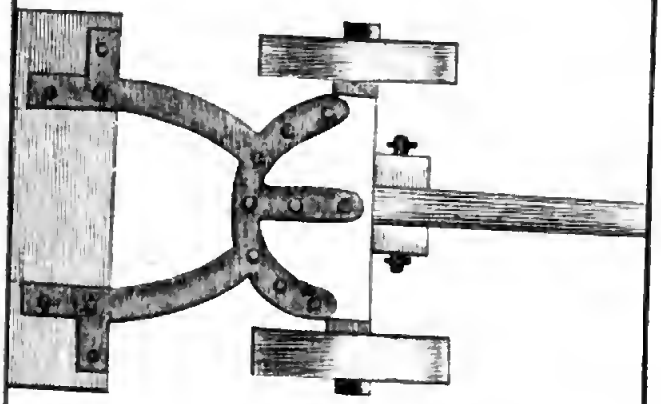
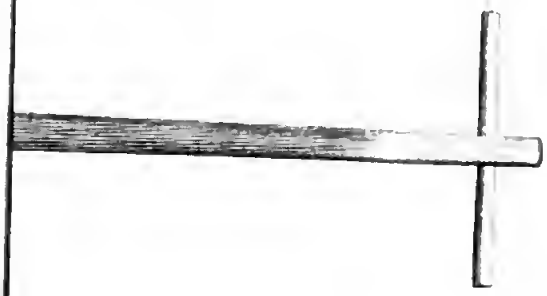


Planche 29.

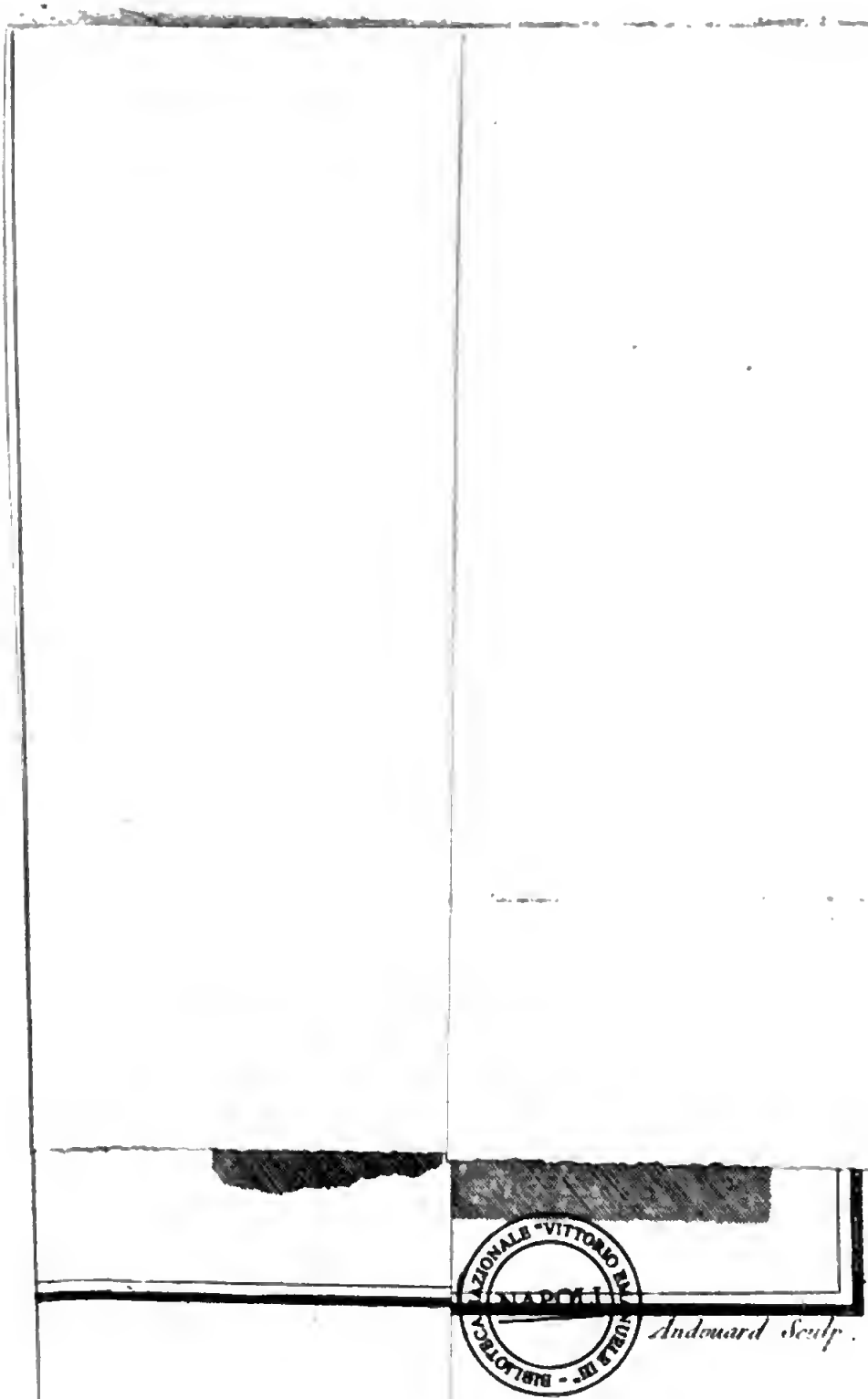




BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

Andouard Sculp.

Digitized by Google



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI